

U d'/of OTTAWA



39003003327334

MAY 8 1966

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
LA FONTAINE

LES ÉCRITS
de
LA FONTAINE

Paris — Imprimé par CHARLES JOUAUST, 338, rue S.-Honoré,
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE
LA FONTAINE

Publiées d'après les textes originaux

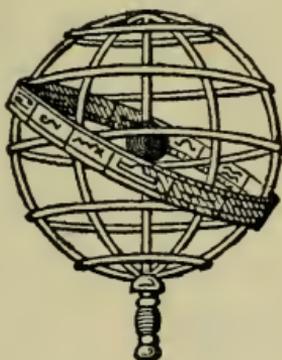
ACCOMPAGNÉES DE NOTES ET SUIVIES D'UN LEXIQUE

par

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME III

PSYCHÉ — LE SONGE DE VAUX
LETTRES



A PARIS

Chez PAGNERRE, Libraire

MDCCCLIX



PQ

1806

1857

V. 3

LES AMOURS
DE
PSICHÉ ET DE CUPIDON

1669

M. E. J. P. 1669



A MADAME

LA DUCHESSE DE BOUILLON.

M

ADAME,

C'est avec quelque sorte de confiance que je Vous dédie cet Ouvrage, non qu'il n'ait assurément des défauts, et que le present que je Vous fais soit d'un tel merite qu'il ne me donne sujet de craindre; mais comme VOSTRE ALTESSE est équitable, elle agrèra du moins mon intention. Ce qui doit toucher les Grands, ce n'est pas le prix des dons qu'on leur fait, c'est le zele qui accompagne ces mesmes dons, et qui, pour en mieux parler, fait leur veritable prix auprès d'une ame comme la Vostre. Mais, MADAME, j'ay tort d'appeller présent ce qui n'est qu'une simple reconnaissance. Il y a long-temps que Monseigneur le Duc de Bouillon me comble de graces, d'autant plus grandes que je les merite moins. Je ne suis pas nay pour le suivre dans les dangers : cet honneur est reservé à des destinées plus illustres que la mienne; ce que je puis est de faire des vœux pour sa gloire, et d'y prendre part en mon cabinet, pendant qu'il remplit les Provinces les plus éloignées des témoignages de sa Valeur (1), et qu'il suit les traces de son

1. Lorsque La Fontaine écrivoit cette épître, en 1668, le

Oncle ⁽¹⁾ et de ses Ancestres sur ce Theatre où ils ont paru avec tant d'éclat, et qui retentira long-temps de leur Nom et de leurs exploits. Je me figure l'heritier de tous ces Heros, cherchant les perils dans le mesme temps que je jouïs d'une oisiveté que les seules Muses interrompent. Certes c'est un bon-heur extraordinaire pour moy, qu'un Prince qui a tant de passion pour la guerre, tellement ennemi du repos et de la mollesse, me voye d'un œil aussi favorable, et me donne autant de marques de bien-veillance que si j'avois exposé ma vie pour son service. J'avouë, MADAME, que je suis sensible à ces choses, heureux que SA MAJESTÉ m'ayt donné un Maistre qu'on ne sçauroit trop aymer, malheureux de luy estre si inutile. J'ay cru que VOSTRE ALTESSE seroit bien-aise que je la fisse entrer en société de loüanges avec un Epoux qui luy est si cher. L'union vous rend vos avantages communs, et en multiplie la gloire, pour ainsi dire. Pendant que Vous écoutez avecque transport le recit de ses belles actions, il n'a pas moins de ravissement d'entendre ce que toute la France publie de la beauté de vostre ame, de la vivacité de vostre esprit, de vostre humeur bien-faisante, de l'amitié que vous avez contractée avecque les Graces; elle est telle, qu'on ne croit pas que vous puissiez jamais vous separer. Ce n'est là qu'une partie des loüanges que l'on Vous donne. Je voudrois avoir un amas de paroles assez precieuses pour achever cet Eloge, et pour Vous témoigner, plus que je n'ay fait jusqu'icy, avec combien de passion et de zele je suis,

MADAME,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le très-humble et tres-obeïssant serviteur,

DE LA FONTAINE.

duc de Bouillon accompagnoit le roi à la conquête de la Franche-Comté.

1. Turenne.



PREFACE.

J'ay trouvé de plus grandes difficultez dans cet Ouvrage qu'en aucun autre qui soit sorti de ma plume. Cela surprendra sans doute ceux qui le liront. On ne s'imaginera jamais qu'une Fable contée en Prose m'ait tant emporté de loisir ; car pour le principal point, qui est la conduite, j'avois mon guide ; il m'estoit impossible de m'égarer. Apulée me fournissoit la matiere ; il ne restoit que la forme, c'est à dire les paroles : et d'amener de la Prose à quelque point de perfection, il ne semble pas que ce soit une chose fort mal-aisée : c'est la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela je confesse qu'elle me couste autant que les Vers. Que si jamais elle m'a cousté, c'est dans cet Ouvrage. Je ne sçavois quel caractère choisir : celui de l'Histoire est trop simple ; celui du Roman n'est pas encore assez orné ; et celui du Poëme l'est plus qu'il ne faut. Mes Personnages me demandoient quelque chose de galant ; leurs aventures, estant pleines de merveilleux en beaucoup d'endroits, me demandoient quelque

chose d'heroïque et de relevé. D'employer l'un en un endroit, et l'autre en un autre, il n'est pas permis : l'uniformité de stile est la regle la plus étroite que nous ayons. J'avois donc besoin d'un caractere nouveau, et qui fust meslé de tous ceux-là : il me le falloit reduire dans un juste temperament. J'ay cherché ce temperament avec un grand soin : que je l'aye ou non rencontré, c'est ce que le public m'apprendra.

Mon principal but est toujors de plaire (1) : pour en venir là je considere le goust du siecle : or, après plusieurs experiences, il m'a semblé que ce goust se porte au galant et à la plaisanterie : non que l'on méprise les passions ; bien loin de cela, quand on ne les trouve pas dans un Roman, dans un Poëme, dans une piece de theatre, on se plaint de leur absence ; mais dans un conte comme celui-cy, qui est plein de merveilles à la verité, mais d'un merveilleux accompagné de badineries, et propre à amuser des enfans, il a falu badiner depuis le commencement jusqu'à la fin ; il a falu chercher du galant et de la plaisanterie : quand il ne l'auroit pas falu, mon inclination m'y portoit, et peut-estre y suis-je tombé en beaucoup d'endroits contre la raison et la bien-seance.

Voilà assez raisonné sur le genre d'écrire que

1. C'est aussi la principale règle de la poétique de Corneille et de celle de Molière : « Pourveu qu'ils (les poètes) aient trouvé le moyen de plaire, ils sont quittes envers leur Art. » (*Dédicace de la Suite du menteur.*)

« Je voudrois bien sçavoir si la grande regle de toutes les regles n'est pas de plaire. » (*La Critique de l'Ecole des Femmes*, sc. VII.)

j'ay choisi : venons aux inventions. Presque toutes sont d'Apulée ; j'entends les principales et les meilleures. Il y a quelques Episodes de moy, comme l'avanture de la Grotte, le Vieillard et les deux Bergeres, le temple de Venus et son origine, la description des enfers, et tout ce qui arrive à Psiché pendant le voyage qu'elle y fait, et à son retour jusqu'à la conclusion de l'Ouvrage. La maniere de conter est aussi de moy, et les circonstances, et ce que disent les Personnages. Enfin ce que j'ay pris de mon Auteur est la conduite et la Fable ; et c'est en effet le principal, le plus ingenieux, et le meilleur de beaucoup. Avec cela j'y ay changé quantité d'endroits, selon la liberté ordinaire que je me donne. Apulée fait servir Psiché par des voix dans un lieu où rien ne doit manquer à ses plaisirs, c'est à dire qu'il luy fait goustèr ces plaisirs sans que personne paroisse. Premièrement, cette solitude est ennuyeuse ; outre cela elle est effroyable. Où est l'Avanturier et le Brave qui toucheroit à des viandes lesquelles viendroient d'elles mesmes se presenter ? Si un luth jouoit tout seul, il me feroit fuir, moy qui ayme extremement la musique. Je fais donc servir Psiché par des nymphes qui ont soin de l'habiller, qui l'entretiennent de choses agreables, qui luy donnent des Comedies et des divertissemens de toutes les sortes.

Il seroit long et mesme inutile d'examiner les endroits où j'ay quitté mon Original, et pourquoy je l'ay quitté. Ce n'est pas à force de raisonnement qu'on fait entrer le plaisir dans l'ame de ceux qui lisent : leur sentiment me justifiera, quelque temeraire que j'aye esté, ou me rendra

condamnable, quelque raison qui me justifie. Pour bien faire il faut considerer mon Ouvrage sans relation à ce qu'a fait Apulée, et ce qu'a fait Apulée sans relation à mon livre, et là-dessus s'abandonner à son goust. Au reste, j'avouë qu'au lieu de rectifier l'Oracle dont il se sert au commencement des aventures de Psiché, et qui fait en partie le nœud de la Fable, j'en ay augmenté l'inconvenient, faute d'avoir rendu cet Oracle ambigu et court, qui sont les deux qualitez que les réponses des Dieux doivent avoir, et qu'il m'a esté impossible de bien observer. Je me suis assez mal tiré de la dernière, en disant que cet Oracle contenoit aussi la glose des Prestres ; car les Prestres n'entendent pas ce que le Dieu leur fait dire : toutefois il peut leur avoir inspiré la paraphrase aussi bien qu'il leur a inspiré le texte, et je me sauveray encore par là. Mais, sans que je cherche ces petites subtilitez, quiconque fera reflexion sur la chose trouvera que ny Apulée ny moy n'avons failli. Je conviens qu'il faut tenir l'esprit en suspens dans ces sortes de narrations, comme dans les pieces de Theatre : on ne doit jamais découvrir la fin des evenemens ; on doit bien les preparer, mais on ne doit pas les prevenir. Je conviens encore qu'il faut que Psiché apprehende que son mary soit un Monstre. Tout cela est apparemment contraire à l'Oracle dont il s'agit, et ne l'est pas en effet : car, premièrement, la suspension des esprits et l'artifice de cette Fable ne consistent pas à empescher que le lecteur ne s'apperçoive de la véritable qualité du mary qu'on donne à Psiché ; il suffit que Psiché ignore qui est celuy qu'elle a épousé, et

que l'on soit en attente de sçavoir si elle verra cet époux, par quels moyens elle le verra, et quelles seront les agitations de son ame après qu'elle l'aura veu. En un mot, le plaisir que doit donner cette Fable à ceux qui la lisent, ce n'est pas leur incertitude à l'égard de la qualité de ce mary, c'est l'incertitude de Psyché seule : il ne faut pas que l'on croye un seul moment qu'une si aymable personne ait esté livrée à la passion d'un Monstre, ny mesme qu'elle s'en tienne assurée; ce seroit un trop grand sujet d'indignation au lecteur. Cette Belle doit trouver de la douceur dans la conversation et dans les caresses de son mary, et de fois à autres apprehender que ce ne soit un demon ou un enchanteur; mais le moins de temps que cette pensée luy peut durer jusqu'à ce qu'il soit besoin de preparer la catastrophe, c'est assurément le plus à propos. Qu'on ne dise point que l'Oracle l'empesche bien de l'avoir. Je confesse que cet Oracle est très-clair pour nous; mais il pouvoit ne l'estre pas pour Psyché : elle vivoit dans un siecle si innocent, que les gens d'alors pouvoient ne pas connoistre l'Amour sous toutes les formes que l'on luy donne. C'est à quoi on doit prendre garde, et par ce moyen il n'y aura plus d'objection à me faire pour ce point-là.

Assez d'autres fautes me seront reprochées sans doute; j'en demeureray d'accord, et ne pretens pas que mon ouvrage soit accompli : j'ay tasché seulement de faire en sorte qu'il plust, et que mesme on y trovast du solide aussi bien que de l'agreable. C'est pour cela que j'y ay enchassé des Vers en beaucoup d'endroits, et quelques

autres enrichissemens, comme le voyage des quatre amis, leur dialogue touchant la Compassion et le Rire, la description des enfers, celle d'une partie de Versailles. Cette dernière n'est pas tout à fait conforme à l'estat present des lieux; je les ay décrits en celuy où dans deux ans on les pourra voir. Il se peut faire que mon ouvrage ne vivra pas si long-temps; mais, quelque peu d'assurance qu'ayt un auteur qu'il entretiendra un jour la posterité, il doit toujours se la proposer autant qu'il luy est possible, et essayer de faire les choses pour son usage.





PSICHÉ ⁽¹⁾

LIVRE PREMIER.

Quatre amis dont la connoissance avoit commencé par le Parnasse lierent une espece de société que j'appellerois Academie si leur nombre eust esté plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les Muses que le plaisir. La premiere chose qu'ils firent ce fut de bannir

1. Le mythe de Psyché a donné lieu aux interprétations les plus diverses ; voici celle de M. Creuzer : « Nous avons ici , au fond , un dogme de la chute de l'âme , sous la forme d'une théorie pythagorique des nombres, et avec une origine très probablement orientale. La séparation et la réunion, présentées allégoriquement comme la perte et le recouvrement d'un objet aimé, comme une aventure d'amour et d'hymen, sont le sujet d'une foule de poèmes de l'Orient, si riche en poésies à la fois érotiques et mystiques... Ce genre d'allégorie est tout à fait dans l'esprit de la philosophie Védanta des Hindous en particulier. De tout temps, chez les Orientaux, l'on se représenta le rapport entre Dieu et l'homme, la séparation de celui-ci d'avec le premier, et leur réunion finale, sous l'emblème d'un époux et d'une épouse, tantôt divisés, tantôt se rapprochant ; et l'on peignit les joies ou les souffrances de ces mystiques fiancés avec tout le

d'entre-eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence Académique. Quand ils se trouvoient ensemble et qu'ils avoient bien parlé de leurs divertissemens, si le hazard les faisoit tomber sur quelque point de science ou de belles lettres, ils profitoient de l'occasion : c'estoit toutefois sans s'arrester trop long-temps à une mesme matiere, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencontreroient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité, ny la cabale, n'avoient de voix parmy eux. Ils adoroient les ouvrages des anciens, ne refusoient point à ceux des modernes les loüanges qui leur sont deües, parloient des leurs avec modestie, et se donnoient des avis sinceres lorsque quelqu'un d'eux tomboit dans la maladie du siecle, et faisoit un livre, ce qui arriroit rarement (1).

feu de l'imagination, avec les couleurs les plus voluptueuses.» (*Religions de l'antiquité, ouvrage traduit de l'allemand du docteur FRÉD. CREUZER, par J. D. GUIGNIAUT, t. 3, 3e partie, p. 405.*)

Une note très importante et fort étendue, de M. Vinet, sur le chapitre d'où ce passage est tiré, se termine par les considérations suivantes : « La fable de Psyché ne se trouve point sur les médailles ni sur les vases, ni même dans les fresques de Pompéi. . . C'est un indice que ce mythe appartient bien plus à l'allégorie philosophique qu'à la religion. En somme, l'érudition ingénieuse de Bottiger et de M. Creuzer n'établit point suffisamment, selon nous, qu'il se rapporte aux mystères de Thespies. » (Même ouvrage, t. 3, 3e partie, p. 1013.)

1. Suivant M. Valckenaër, La Fontaine, qui se met en scène sous le nom de Polyphile, fait allusion aux réunions qui avoient lieu entre Boileau, Racine, Molière et lui ; M. Taschereau, qui rapporte ce passage de *Psyché* dans son *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, adopte cette opinion. Il ne faudroit cependant pas chercher ici des portraits d'une rigoureuse exactitude ; cet Acanthe, dont la tendresse se répand dans ses écrits, répond suffisamment à Racine ; cet Ariste, sérieux sans être incommode, nous donne une assez juste idée de Boileau ; mais si la chaleur avec la-

Poliphile y estoit le plus sujet (c'est le nom que je donneray à l'un de ces quatre amis). Les aventures de Psyché lui avoient semblé fort propres pour estre contées agreablement. Il y travailla long-temps sans en parler à personne ; enfin il communiqua son dessein à ses trois amis, non pas pour leur demander s'il continueroit, mais comment ils trouvoient à propos qu'il continuast. L'un luy donna un avis, l'autre un autre : de tout cela il ne prit que ce qu'il luy plût. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour et rendez-vous pour le lire.

Acante ne manqua pas, selon sa coustume, de proposer une promenade en quelque lieu, hors la ville, qui fust éloigné, et où peu de gens entrassent : on ne les viendroit point interrompre ; ils écouteroyent cette lecture avec moins de bruit et plus de plaisir. Il aimoit extremement les jardins, les fleurs, les ombres. Poliphile luy ressembloit en cela : mais on peut dire que celui-cy aimoit toutes choses. Ces passions, qui leur remplissoient le cœur d'une certaine tendresse, se répandoient jusqu'en leurs écrits, et en formoient le principal caractere. Ils panchoient tous deux vers le Lyrique, avec cette difference qu'Acante avoit quelque chose de plus touchant, Poliphile de plus fleury. Des deux autres amis, que j'appelleray Ariste et Gélaste, le premier estoit serieux sans estre incommode ; l'autre estoit fort guay.

La proposition d'Acante fut approuvée. Ariste dit qu'il y avoit de nouveaux embellissemens à Versailles : il falloit les aller voir, et partir matin, afin d'avoir le loisir de se promener après qu'ils auroient entendu les aventures de Psyché. La partie fut incontinent conclüe : dès le lendemain ils l'exécuterent. Les jours es-

quelle Gélaste défend le genre comique, à la fin de ce premier livre, nous porte à voir en lui Molière, le caractère que La Fontaine lui prête et le nom qu'il lui donne ne sont nullement en rapport avec ce que nous savons sur lui.

toient encore assez longs, et la saison belle : c'estoit pendant le dernier Automne.

Nos quatre amis, estant arrivez à Versailles de fort bonne heure, voulurent voir, avant le disné, la ménagerie : c'est un lieu remply de plusieurs sortes de volatilles et de quadrupedes, la plupart très rares et de païs éloignez. Ils admirerent en combien d'especes une seule espece d'oiseaux se multiplioit, et louèrent l'artifice et les diverses imaginations de la nature, qui se joue dans les animaux comme elle fait dans les fleurs. Ce qui leur plût davantage, ce furent les Demoiselles de Numidie, et certains oiseaux pescheurs qui ont un bec extremement long, avec une peau au dessous qui leur sert de poche. Leur plumage est blanc, mais d'un blanc plus clair que celuy des cygnes; mesme de près il paroist carné, et tire sur le couleur de rose vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. Ce sont espece de Cormorans (1).

Comme nos gens avoient encor du loisir, ils firent un tour à l'Orangerie. La beauté et le nombre des orangers et des autres plantes qu'on y conserve ne se sçavoient exprimer. Il y a tel de ces arbres qui a resisté aux attaques de cent hyvers.

Acante, ne voyant personne autour de luy que ses trois amis (celuy qui les conduisoit estoit éloigné) Acante, dis-je, ne se pût tenir de reciter certains couplets de Poësie que les autres se souvinrent d'avoir veus dans un ouvrage de sa façon.

*Sommes-nous, dit-il, en Provence?
Quel amas d'arbres toûjours vers
Triomphe icy de l'inclemence
Des Aquilons et des hyvers ?*

Jasmins dont un air doux s'exhale,

1. On devine facilement que ces oiseaux étoient des pélicans.

*Fleurs que les vents n'ont pû ternir,
Aminte en blancheur vous égale ;
Et vous m'en faites souvenir.*

*Orangers, arbres que j'adore,
Que vos parfums me semblent doux !
Est-il dans l'empire de Flore
Rien d'agréable comme vous ?*

*Vos fruits aux écorces solides
Sont un véritable trésor,
Et le jardin des Hesperides
N'avoit point d'autres pommes d'or.*

*Lorsque vostre Automne s'avance,
On void encor vostre Printemps ;
L'espoir avec la jouissance
Logent chez vous en mesme temps.*

*Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je respire :
Toujours un aimable Zephyre
Autour de vous se va jouiant.
Vous estes nains ; mais tel arbre géant,
Qui declare au soleil la guerre,
Ne vous vaut pas,
Bien qu'il couvre un arpent de terre
Avec ses bras.*

La nécessité de manger fit sortir nos gens de ce lieu si délicieux. Tout leur disné se passa à s'entretenir des choses qu'ils avoient veuës, et à parler du Monarque pour qui on a assemblé tant de beaux objets. Après avoir loué ses principales vertus, les lumieres de son esprit, ses qualitez heroïques, la science de commander ; après, dis-je, l'avoir loué fort long-temps, ils revinrent à leur premier entretien, et dirent que Jupiter seul peut continuellement s'appliquer à la conduite de l'Univers : les hommes ont besoin de quelque relasche. Alexandre faisoit la débauche ; Auguste jouïoit ;

Scipion et Lælius s'amusoient souvent à jeter des pierres plates sur l'eau : nostre Monarque se divertit à faire bâtir des Palais ; cela est digne d'un Roy. Il y a mesme une utilité generale ; car, par ce moyen, les sujets peuvent prendre part aux plaisirs du Prince, et voir avec admiration ce qui n'est pas fait pour eux. Tant de beaux jardins et de somptueux édifices sont la gloire de leur país. Et que ne disent point les estrangers ? Que ne dira point la posterité quand elle verra ces chef-d'œuvres de tous les arts ?

Les reflexions de nos quatre amis finirent avec leur repas. Ils retournerent au Chasteau, virent les dedans, que je ne décriray point ; ce seroit une œuvre infinie. Entre autres beautez, ils s'arresterent long-temps à considerer le lit, la tapisserie et les sieges dont on a meublé la chambre et le cabinet du Roy. C'est un tissu de la Chine, plein de figures qui contiennent toute la religion de ce pays-là. Faute de Brachmane, nos quatre amis n'y comprirent rien.

Du chasteau ils passerent dans les jardins, et prirent celuy qui les conduisoit de les laisser dans la Grote (1) jusqu'à ce que la chaleur fust adoucie (ils avoient fait apporter des sieges). Leur billet venoit de si bonne part, qu'on leur accorda ce qu'ils demandoient : mesme afin de rendre le lieu plus frais, on en fit jouër les eaux. La face de cette Grote est composée en dehors, de trois arcades, qui font autant de portes grillées. Au milieu d'une des arcades est un Soleil, de qui les rayons servent de barreaux aux portes : il ne s'est jamais rien inventé de si à propos, ny de si plein d'art. Au dessus sont trois bas reliefs.

*Dans l'un, le Dieu du jour acheve sa carriere.
Le sculpteur a marqué ces longs traits de lumiere,*

1. Il s'agit ici de la grotte de Téthys, maintenant détruite. Voy. *Description de la grotte de Versailles, par FÉLIBIEN, à Paris, de l'Imprimerie Royale, 1679, in-fol.*

*Ces rayons dont l'éclat, dans les airs s'épanchant,
Peint d'un si riche émail les portes du Couchant.
On voit aux deux costez le peuple d'Amatonte
Préparer le chemin sur des Dauphins qu'il monte.
Chaque Amour à l'envi semble se réjouir
De l'approche du Dieu dont Thetis va jouïr.
Des troupes de Zephirs dans les airs se promènent ;
Les Tritons empressés sur les flots vont et viennent.
Le dedans de la Grote est tel, que les regards,
Incertains de leur choix, courent de toutes parts.
Tant d'ornemens divers, tous capables de plaire,
Font accorder le prix tantost au Statuaire,
Et tantost à celui dont l'art industriel
Des trésors d'Amphitrite a revêtu ces lieux.
La voute et le pavé sont d'un rare assemblage :
Ces cailloux que la mer pousse sur son rivage,
Ou qu'enferme en son sein le terrestre élément,
Différens en couleur, font maint compartiment.
Au haut de six piliers d'une égale structure,
Six masques de rocaïlle, à grotesque figure,
Songes de l'art, Demons bizarrement forgez,
Au dessus d'une niche en face sont rangez.
De mille raretez la niche est toute pleine :
Un Triton d'un costé, de l'autre une Sirene,
Ont chacun une conque en leurs mains de rocher :
Leur soufle pousse un jet qui va loin s'épancher.
Au haut de chaque niche un bassin répand l'onde :
Le Masque la vomit de sa gorge profonde ;
Elle retombe en nappe, et compose un tissu
Qu'un autre bassin rend si-tôt qu'il l'a reçu.
Le bruit, l'éclat de l'eau, sa blancheur transparente,
D'un voile de cristal alors peu différente,
Font gouter un plaisir de cent plaisirs meslé.
Quand l'eau cesse, et qu'on voit son cristal écoulé,
La nacre et le corail en réparent l'absence :
Morceaux pétrifiés, coquillage, croissance,
Caprices infinis du hazard et des eaux,
Reparoissent aux yeux, plus brillans et plus beaux.*

*Dans le fond de la Grote une arcade est remplie
De marbres à qui l'art a donné de la vie.
Le Dieu de ces rochers, sur une urne panché,
Gouste un morne repos, en son antre couché.
L'urne verse un torrent ; tout l'antre s'en abreuve ;
L'eau retombe en glacis et fait un large fleuve.*

*J'ay pû jusqu'à present exprimer quelques traits
De ceux que l'on admire en ce moite Palais :
Le reste est au dessus de mon foible genie.
Toy qui luy peux donner une force infinie,
Dieu des vers et du jour, Phœbus, inspire moy :
Aussi bien desormais faut-il parler de toy.
Quand le Soleil est las, et qu'il a fait sa tasche,
Il descend chez Thetis et prend quelque relasche :
C'est ainsi que Louis s'en va se délasser
D'un soin que tous les jours il faut recommencer.
Si j'estois plus sçavant en l'art de bien écrire,
Je peindrois ce Monarque étendant son Empire :
Il lanceroit la foudre ; on verroit à ses piez
Des peuples abatus, d'autres humiliez.
Je laisse ces sujets aux maistres du Parnasse ;
Et pendant que Louis, peint en Dieu de la Thrace,
Fera bruire en leurs vers tout le sacré valon,
Je le celebreray sous le nom d'Apollon.*

*Ce Dieu, se reposant sous ces voutes humides,
Est assis au milieu d'un chœur de Nereides.
Toutes sont des Venus, de qui l'air gracieux
N'entre point dans son cœur, et s'arreste à ses yeux.
Il n'ayme que Thetis, et Thetis les surpasse.
Chacune, en le servant, fait office de grace :
Doris verse de l'eau sur la main qu'il luy tend ;
Chloé dans un bassin reçoit l'eau qu'il répand ;
A luy laver les pieds Melicerte s'applique ;
Delphire entre ses bras tient un vase à l'antique ;
Climene auprès du Dieu pousse en vain des soupirs :
Helas ! c'est un tribut qu'elle envoie aux Zephirs ;*

Elle rougit parfois, parfois baisse la veüe ;
(Rougit, autant que peut rougir une statüe :
Ce sont des mouvemens qu'au défaut du sculpteur
Je veux faire passer dans l'esprit du Lecteur.)
Parmy tant de beautez, Apollon est sans flâme ;
Celle qu'il s'en va voir seule occupe son ame.
Il songe au doux moment où, libre et sans témoins,
Il reverra l'objet qui dissipe ses soins.
O ! qui pourroit décrire en langue du Parnasse
La Majesté du Dieu, son port si plein de grace,
Cet air que l'on n'a point chez nous autres mortels,
Et pour qui l'âge d'or inventa les Autels !
Les coursiers de Phœbus, aux flambantes narines,
Respirent l'Ambrosie en des Grottes voisines.
Les Tritons en ont soin : l'ouvrage est si parfait
Qu'ils semblent panteler du chemin qu'ils ont fait.
Aux deux bouts de la Grotte, et dans deux enfonçures,
Le Sculpteur a placé deux charmantes figures :
L'une est le jeune Atis, aussi beau que le jour.
Les accords de sa fluste inspirent de l'amour :
Debout contre le roc, une jambe croisée,
Il semble par ses sons attirer Galatée ;
Par ses sons, et peut estre aussi par sa beauté.
Le long de ces lambris un doux charme est porté.
Les oyseaux, envieux d'une telle harmonie,
Epuisent ce qu'ils ont et d'art et de genie.
Philomele, à son tour, veut s'entendre louer,
Et chante par ressorts que l'onde fait joüer.
Echo mesme répond ; Echo, toujours hôtesse
D'une voute ou d'un roc témoin de sa tristesse.
L'onde tient sa partie : il se forme un concert
Où Philomele, l'eau, la fluste, enfin tout sert.
Deux lustres de rocher de ces voutes descendent,
En liquide cristal leurs branches se répandent :
L'onde sert de flambeaux, usage tout nouveau.
L'art en mille façons a sceu prodiguer l'eau :
D'une table de Jaspe un jet part en fusée ;
Puis en perles retombe, en vapeur, en rosée.

*L'effort impetueux dont il va s'élançant
 Fait frapper le lambris au cristal jallissant.
 Telle et moins violente est la bale enflâmée.
 L'onde, malgré son poids, dans le plomb renfermée,
 Sort avec un fracas qui marque son dépit,
 Et plaist aux écoutans, plus il les étourdit.
 Mille jets, dont la pluye à l'entour se partage,
 Mouïllent egalement l'imprudent et le Sage.
 Craindre ou ne craindre pas à chacun est égal :
 Chacun se trouve en bute au liquide cristal.
 Plus les jets sont confus, plus leur beauté se montre.
 L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
 Se rompt, se precipite à travers les rochers,
 Et fait, comme alambiqs, distiller leurs planchers (1).
 Niches, enfoncemens, rien ne sert de refuge.
 Ma Muse est impuissante à peindre ce deluge.
 Quand d'une voix de fer je fraperois les Cieux,
 Je ne pourrois nombrer les charmes de ces lieux.*

Les quatre amis ne voulurent point estre mouïllez ; ils prièrent celui qui leur faisoit voir la Grote de reserver ce plaisir pour le Bourgeois ou pour l'Alleman, et de les placer en quelque coin où ils fussent à couvert de l'eau. Ils furent traitez comme ils souhaitoient. Quand leur Conducteur les eut quittez, ils s'assirent à l'entour de Poliphile, qui prit son cahier ; et, ayant toussé pour se nettoyer la voix, il commença par ces Vers :

*Le Dieu qu'on nomme Amour n'est pas exempt d'aymer :
 A son flambeau quelquesfois il se bruste ;
 Et si ses traits ont eu la foree d'entamer
 Les cœurs de Pluton et d'Hercule,
 Il n'est pas inconvenient
 Qu'estant aveugle, étourdi, temeraire,*

1. Ces quatre derniers vers se retrouvent dans *le Songe de Vaux*.

*Il se blesse en les maniant ;
Je n'y vois rien qui ne se puisse faire :
Témoin Psiché, dont je vous veux conter
La gloire et les malheurs, chantez par Apulée.
Cela vaut bien la peine d'écouter ;
L'avanture en est signalée.*

Poliphile toussa encore une fois après cet Exorde ; puis, chacun s'estant préparé de nouveau pour luy donner plus d'attention, il commença ainsi son histoire :

Lorsque les villes de la Grece estoient encore soumises à des Roys, il y en eut un qui, regnant avec beaucoup de bon-heur, se vid non seulement aymé de son peuple, mais aussi recherché de tous ses voisins. C'estoit à qui gagneroit son amitié ; c'estoit à qui vivroit avec luy dans une parfaite correspondance ; et cela parce qu'il avoit trois filles à marier. Toutes trois estoient plus considerables par leurs attraits que par les Estats de leur Pere. Les deux aînées eussent pû passer pour les plus belles filles du monde si elles n'eussent point eu de cadette ; mais veritablement cette cadette leur nuisoit fort. Elles n'avoient que ce défaut là, défaut qui estoit grand, à n'en point mentir ; car Psiché (c'est ainsi que la jeune sœur s'appelloit), Psiché, dis-je, possedoit tous les appas que l'imagination peut se figurer et ceux où l'imagination mesme ne peut atteindre. Je ne m'amuseray point à chercher des comparaisons jusque dans les Astres pour vous la représenter assez dignement : c'estoit quelque chose au dessus de tout cela, et qui ne se sçauroit exprimer par les lys, les roses, l'yvoire, ny le corail. Elle estoit telle enfin que le meilleur Poëte auroit de la peine à en faire une pareille. En cet Estat, il ne se faut pas estonner si la Reine de Cythere en devint jalouse. Cette Déesse apprehendoit, et non sans raison, qu'il ne luy falust renoncer à l'Empire de la beauté, et que Psiché ne la déthronast : car, comme on est toujours amoureux des choses nouvelles, chacun couroit à cette

nouvelle Venus. Cytherée se voyoit reduite aux seules isles de son domaine; encore une bonne partie des Amours, anciens habitans de ces Isles bienheureuses, la quittoient-ils pour se mettre au service de sa rivale. L'herbe croissoit dans ses Temples, qu'elle avoit veus n'aguere si frequentez: plus d'offrandes, plus de devots, plus de pelerinages pour l'honorer. Enfin la chose passa si avant qu'elle en fit ses plaintes à son fils, et luy representa que le desordre iroit jusqu'à luy.

*Mon fils, dit-elle, en luy baisant les yeux,
La fille d'un mortel en veut à ma puissance;
Elle a juré de me chasser des lieux
Où l'on me rend obeissance:
Et qui sçait si son insolence
N'ira pas jusqu'au point de me vouloir oster
Le rang que dans les Cieux je pense meriter?*

*Paphos n'est plus qu'un sejour importun:
Des Graces et des Ris la troupe m'abandonne;
Tous les Amours, sans en excepter un,
S'en vont servir cette personne.
Si Psiché veut nostre couronne,
Il faut la luy donner; elle seule aussi bien
Fait en Grece à present vostre office et le mien.*

*L'un de ces jours je luy vois pour époux
Le plus beau, le mieux fait de tout l'humain lignage,
Sans le tenir de vos traits, ny de vous,
Sans vous en rendre aucun hommage.
Il naistra de leur mariage
Un autre Cupidon, qui, d'un de ses regards,
Fera plus mille fois que vous avec vos dards.*

*Prenez-y garde, il vous y faut songer:
Rendez-la malheureuse, et que cette cadette,
Malgré les siens, épouse un estranger
Qui ne sçache où trouver retraite,*

*Qui soit laid, et qui la mal-traite,
La fasse consumer en regrets superflus,
Tant que ny vous ny moy nous ne la craignons plus.*

Ces extremités où s'emporta la Déesse marquent merveilleusement bien le naturel et l'esprit des femmes : rarement se pardonnent-elles l'avantage de la beauté ; et je diray en passant que l'offense la plus irremissible parmi ce sexe, c'est quand l'une d'elle en défait une autre en pleine assemblée ; cela se vange ordinairement comme les assassinats et les trahisons. Pour revenir à Venus, son fils luy promit qu'il la vangeroit. Sur cette assurance, elle s'en alla à Cythere en équipage de triomphante. Au lieu de passer par les airs, et de se servir de son char et de ses pigeons, elle entra dans une conque de Nacre, attelée de deux Dauphins. La Cour de Neptune l'accompagna. Cecy est proprement matière de Poésie : il ne seroit guere bien à la Prose de décrire une cavalcade de Dieux marins : d'ailleurs je ne pense pas qu'on pust exprimer avec le langage ordinaire ce que la Déesse parut alors.

*C'est pourquoy nous dirons en langage rimé
Que l'Empire flotant en demeura charmé.
Cent Tritons, la suivant jusqu'au port de Cythere,
Par leurs divers emplois s'efforcent de luy plaire.
L'un nage à l'entour d'elle, et l'autre au fond des eaux
Luy cherche du corail et des tresors nouveaux.
L'un luy tient un miroir fait de cristal de roche ;
Aux rayons du Soleil l'autre en défend l'approche.
Palemon, qui la guide, évite les rochers ;
Glaucque de son cornet fait retentir les Mers ;
Thetis luy fait ouïr un concert de Sirenes.
Tous les vents attentifs retiennent leurs haleines.
Le seul Zephyre est libre, et d'un soufle amoureux
Il carresse Venus, se joüe à ses cheveux ;
Contre ses vestemens par fois il se courrouce.
L'onde, pour la toucher, à longs flots s'entrepousse ;*

*Et d'une égale ardeur chaque flot à son tour
S'en vient baiser les pieds de la Mere d'Amour.*

Cela devoit estre beau, dit Gelaste; mais j'aymerois mieux avoir veu vostre Déesse au milieu d'un bois, habillée comme elle estoit quand elle plaيدا sa cause devant un berger. Chacun souřit de ce qu'avoit dit Gelaste; puis Poliphile continua en ces termes :

A peine Venus eut fait un mois de sejour à Cythere, qu'elle sceut que les sœurs de son ennemie estoient mariées; que leurs maris, qui estoient deux Roys leurs voisins, les traitoient avec beaucoup de douceur et de témoignages d'affection; enfin qu'elles avoient sujet de se croire heureuses. Quant à leur cadette, il ne luy estoit resté pas un seul Amant, elle qui en avoit eu une telle foule que l'on en sçavoit à peine le nombre: ils s'estoient retirés comme par miracle; soit que ce fust le vouloir des Dieux, soit par une vengeance particuliere de Cupidon. On avoit encore de la veneration, du respect, de l'admiration pour elle, si vous voulez; mais on n'avoit plus de ce qu'on appelle amour: cependant c'est la veritable pierre de touche à quoy l'on juge ordinairement des charmes de ce beau sexe.

Cette solitude de soupirans près d'une personne du merite de Psiché fut regardée comme un prodige, et fit craindre aux peuples de la Grece qu'il ne leur arrivast quelque chose de fort sinistre. En effet, il y avoit dequoy s'étonner. De tout temps l'Empire de Cupidon, aussi bien que celui des Flots, a esté sujet à des changemens; mais jamais il n'en estoit arrivé de semblable: au moins n'y en avoit-il point d'exemples dans ces païs. Si Psiché n'eust esté que belle, on ne l'eust pas trouvé si estrange; mais, comme j'ay dit, outre la beauté qu'elle possedoit en un souverain degré de perfection, il ne luy manquoit aucune des graces necessaires pour se faire aymer: on luy voyoit un million d'Amours, et pas un Amant.

Après que chacun eut bien raisonné sur ce miracle,

Venus declara qu'elle en estoit cause; qu'elle s'estoit ainsi vangée par le moyen de son fils; que les parens de Psiché n'avoient qu'à se preparer à d'autres malheurs, parce que son indignation dureroit autant que la vie, ou du moins autant que la beauté de leur fille; qu'ils auroient beau s'humilier devant ses Autels, et que les sacrifices qu'ils luy feroient seroient inutiles à moins que de luy sacrifier Psiché mesme.

C'est ce qu'on n'estoit pas resolu de faire : loin de cela, quelques personnes dirent à la Belle que la jalousie de Venus luy estoit un témoignage bien glorieux, et que ce n'estoit pas estre trop malheureuse que de donner de l'envie à une Déesse, et à une Déesse telle que celle-là.

Psiché eust voulu que ces fleurettes luy eussent esté dites par un Amant. Bien que sa fierté l'empeschast de témoigner aucun déplaisir, elle ne laissoit pas de verser des pleurs en secret. Qu'ay-je fait au fils de Venus, disoit-elle souvent en soy-mesme; et que luy ont fait mes sœurs, qui sont si contentes? elles ont eü des Amans de reste; moy, qui croyois estre la plus aymable, je n'en ay plus. Dequoy me sert ma beauté? Les Dieux, en me la donnant, ne m'ont pas fait un si grand present que l'on s'imagine: je leur en rends la meilleure part; qu'ils me laissent au moins un Amant, il n'y a fille si miserable qui n'en ait un: la seule Psiché ne sçauroit rendre personne heureux; les cœurs que le hazard luy a donnez, son peu de mérite les luy fait perdre. Comment me puis-je montrer après cest affront? Va, Psiché, va te cacher au fond de quelque desert: les Dieux ne t'ont pas faite pour estre veuë, puisqu'ils ne t'ont pas faite pour estre aymée.

Tandis qu'elle se plaignoit ainsi, ses parens ne s'affligeoient pas moins de leur part, et, ne pouvant se resoudre à la laisser sans mary, ils furent contrains de recourir à l'Oracle. Voicy la réponse qui leur fut faite, avec la glose que les Prestres y ajoûterent :

L'époux que les Destins gardent à vostre fille

*Est un monstre cruel qui déchire les cœurs,
Qui trouble maint estat, détruit mainte famille,
Se nourrit de sôûpirs, se baigne dans les pleurs.*

*A l'Univers entier il declare la guerre,
Courant de bout en bout un flambeau dans la main :
On le craint dans les Cieux, on le craint sur la Terre ;
Le Styx n'a pû borner son pouvoir souverain.*

*C'est un empoisonneur, c'est un incendiaire,
Un Tyran qui de fers charge jeunes et vieux.
Qu'on luy livre Psiché ; qu'elle tasche à luy plaire :
Tel est l'arrêt du Sort, de l'Amour et des Dieux.*

*Menez-la sur un Roc, au haut d'une montagne,
En des lieux où l'attend le Monstre son époux ;
Qu'une pompe funebre en ces lieux l'accompagne,
Car elle doit mourir pour ses sœurs et pour vous.*

Je laisse à juger l'estonnement et l'affliction que cette réponse causa. Livrer Psiché aux desirs d'un monstre ! y avoit-il de la justice à cela ? Aussi les parens de la Belle douterent long-temps s'ils obeyroient. D'ailleurs le lieu où il la falloit conduire n'avoit point esté spécifié par l'Oracle. De quel mont les Dieux vouloient-ils parler ? Estoit-il voisin de la Grece ou de la Scythie ? Estoit-il situé sous l'Ourse, ou dans les climats brûlans de l'Afrique ? (Car on dit que dans cette terre il y a toutes sortes de monstres.) Le moyen de se resoudre à laisser une beauté delicate sur un rocher, entre des montagnes et des precipices, à la mercy de tout ce qu'il y a de plus épouvantable dans la nature ? Enfin, comment rencontrer cet endroit fatal ? C'est ainsi que les bonnes gens cherchoient des raisons pour garder leur fille ; mais elle mesme leur representa la nécessité de suivre l'Oracle.

Je dois mourir, dit-elle à son pere, et il n'est pas juste qu'une simple mortelle, comme je suis, entre en

parallele avec la mere de Cupidon. Que gagneriez vous à luy resister ? Vostre desobeysance nous attireroit une peine encore plus grande. Quelle que puisse estre mon avanture , j'auray lieu de me consoler quand je ne vous seray plus un sujet de larmes. Défaites-vous de cette Psiché sans qui vostre vieillesse seroit heureuse : souffrez que le Ciel punisse une ingratitude pour qui vous n'avez eu que trop de tendresse , et qui vous recompense si mal des inquietudes et des soins que son enfance vous a donnez.

Tandis que Psiché parloit à son pere de cette sorte, le vieillard la regardoit en pleurant, et ne luy répondoit que par des soupirs ; mais ce n'estoit rien à comparaison du desespoir où estoit la mere. Quelques-fois elle couroit par les Temples toute échevelée ; d'autres fois elle s'emportoit en blasphêmes contre Venus ; puis, tenant sa fille embrassée , protestoit de mourir, plutôt que de souffrir qu'on la luy ostast pour l'abandonner à un Monstre. Il falut pourtant obeïr.

En ce temps-là les Oracles estoient maistres de toutes choses ; on couroit au devant de son malheur propre, de crainte qu'ils ne fussent trouvez menteurs, tant la superstition avoit de pouvoir sur les premiers hommes ! La difficulté n'estoit donc plus que de sçavoir sur quelle montagne il falloit conduire Psiché.

L'infortunée fille éclaircit encore ce doute. « Qu'on me mette, dit-elle, sur un chariot, sans cocher ny guide, et qu'on laisse aller les chevaux à leur fantaisie ; le Sort les guidera infailliblement au lieu ordonné. »

Je ne veux pas dire que cette Belle, trouvant à tout des expediens, fust de l'humeur de beaucoup de filles, qui ayment mieux avoir un méchant mary que de n'en avoir point du tout. Il y a de l'apparence que le desespoir, plutôt qu'autre chose, luy faisoit chercher ces facilitez.

Quoy que ce soit, on se resout à partir ; on fait dresser un appareil de pompe funebre, pour satisfaire

à chaque point de l'Oracle. On part enfin, et Psiché se met en chemin sous la conduite de ses parens. La voila sur un char d'ébene, une urne auprès d'elle, la teste panchée sur sa mere, son pere marchant à costé du char, et faisant autant de soupirs qu'il faisoit de pas : force gens à la suite, vestus de deuil ; force ministres de funerailles ; force sacrificateurs portans de longs vases et de longs cornets dont ils entonnoient des sons fort lugubres. Les peuples voisins, étonnez de la nouveauté d'un tel appareil, ne sçavoient que conjecturer. Ceux chez qui le convoy passoit l'accompagnoient par honneur jusqu'aux limites de leur territoire, chantant des hymnes à la louange de Psiché, leur jeune Déesse, et jonchant de roses tout le chemin, bien que les maistres des ceremonies leur criaient que c'estoit offenser Venus ; mais quoy ! les bonnes gens ne pouvoient retenir leur zele.

Après une traite de plusieurs jours, lorsque l'on commençoit à douter de la verité de l'Oracle, on fut étonné qu'en costoyant une montagne fort élevée, les chevaux, bien qu'ils fussent frais et nouveau repûs, s'arrestèrent court ; et, quoy qu'on pust faire, ils ne voulurent point passer outre. Ce fut là que se renouvelèrent les cris ; car on jugea bien que c'estoit le mont qu'entendoit l'Oracle.

Psiché décendit du char ; et, s'estant mise entre l'un et l'autre de ses parens, suivie de la troupe, elle passa par dedans un bois assez agreable, mais qui n'estoit pas de longue estenduë. A peine eurent-ils fait quelque mille pas, toûjours en montant, qu'ils se trouverent entre des rochers habitez par des dragons de toutes especes. A ces hostes près, le lieu se pouvoit bien dire une solitude, et la plus effroyable qu'on pust trouver : pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, point d'autre couvert que ces rocs, dont quelques-uns avoient des pointes qui avançoient en forme de voute, et qui, ne tenant presque à rien, faisoient apprehender à nos voyageurs qu'elles ne tombassent sur eux.

D'autres se trouvoient creusez en beaucoup d'endroits par la chute des torrens ; ceux-cy servoient de retraite aux Hydres, animal fort familier en cette contrée.

Chacun demeura si surpris d'horreur, que , sans la nécessité d'obeyr au Sort, on s'en fust retourné tout court. Il falut donc gagner le sommet, malgré qu'on en eust : plus on alloit en avant, plus le chemin estoit escarpé. Enfin, après beaucoup de détours, on se trouva au pied d'un rocher d'enorme grandeur, lequel estoit au faiste de la montagne, et où l'on jugea qu'il faloit laisser l'infortunée fille.

De représenter à quel point l'affliction se trouva montée, c'est ce qui surpasse mes forces :

*L'Éloquence elle mesme impuissante à le dire,
 Confesse que cecy n'est point de son Empire ;
 C'est au silence seul d'exprimer les adieux
 Des parens de la Belle au partir de ces lieux.
 Je ne décriray point ny leur douleur amere,
 Ny les pleurs de Psiché, ny les cris de sa mere,
 Qui, du fond des rochers renvoyez dans les airs,
 Firent de bout en bout retentir ces deserts.
 Elle plaint de son sang la cruelle aventure,
 Implore le Soleil, les Astres, la Nature ;
 Croit fléchir par ses cris les Auteurs du destin :
 Il luy faut arracher sa fille de son sein.
 Après mille sanglots enfin l'on les separe :
 Le Soleil, las de voir ce spectacle barbare,
 Precipite sa course ; et, passant sous les eaux,
 Va porter la clarté chez des peuples nouveaux.
 L'horreur de ces deserts s'accroist par son absence :
 La Nuit vient sur un char conduit par le Silence ;
 Il ameine avec luy la crainte en l'Univers.*

La part qu'en eut Psiché ne fut pas des moindres. Representez-vous une fille qu'on a laissée seule en des deserts effroyables, et pendant la nuit. Il n'y a point de conte d'apparitions et d'esprits qui ne luy revienne

dans la memoire : à peine ose-t-elle ouvrir la bouche afin de se plaindre. En cet estat, et mourant presque d'apprehension, elle se sentit enlever dans l'air. D'abord elle se tint pour perduë, et crût qu'un Demon l'alloit emporter en des lieux d'où jamais on ne la verroit revenir. Cependant c'estoit le Zephire qui incontinent la tira de peine, et luy dit l'ordre qu'il avoit de l'enlever de la sorte, et de la mener à cet époux dont parloit l'Oracle, et au service duquel il estoit. Psiché se laissa flater à ce que luy dit le Zephire, car c'est un Dieu des plus agreables. Ce ministre aussi fidelle que diligent des volontez de son maistre, la porta au haut du rocher. Après qu'il luy eut fait traverser les airs avec un plaisir qu'elle auroit mieux gousté dans un autre temps, elle se trouva dans la cour d'un Palais superbe. Nostre Heroïne, qui commençoit à s'accoustumer aux aventures extraordinaires, eut bien l'assurance de contempler ce Palais à la clarté des flambeaux qui l'environnoient : toutes les fenestres en estoient bordées. Le Firmament, qui est la demeure des Dieux, ne parut jamais si bien éclairé.

Tandis que Psiché consideroit ces merveilles, une troupe de Nymphes la vint recevoir jusque par delà le perron : et, après une inclination très-profonde, la plus apparente luy fit une espece de compliment, à quoy la Belle ne s'estoit nullement attenduë. Elle s'en tira pourtant assez bien. La premiere chose fut de s'enquerir du nom de celuy à qui appartenoient des lieux si charmans, et il est à croire qu'elle demanda de le voir. On ne luy répondit là-dessus que confusément : puis ces Nymphes la conduisirent en un vestibule d'où l'on pouvoit découvrir, d'un costé les cours, et de l'autre costé les jardins ; Psiché le trouva proportionné à la richesse de l'édifice. De ce vestibule on la fit passer en des salles que la magnificence elle mesme avoit pris la peine d'orner, et dont la derniere encherissoit toujours sur la precedente. Enfin cette Belle entra dans un cabinet où on luy avoit préparé un bain. Aus-

si-tost ces Nymphes se mirent en devoir de la deshabiller et de la servir. Elle fit d'abord quelque résistance, et puis leur abandonna toute sa personne. Au sortir du bain on la revestit d'habits nuptiaux : je laisse à penser quels ils pouvoient estre, et si l'on y avoit épargné les diamans et les pierreries; il est vray que c'estoit ouvrage de Fée, lequel d'ordinaire ne couste rien. Ce ne fut pas une petite joye pour Psyché de se voir si brave, et de se regarder dans les miroirs dont le cabinet estoit plein.

Cependant on avoit mis le couvert dans la salle la plus prochaine. Il y fut servy de l'Ambrosie en toutes les sortes. Quant au Nectar, les Amours en furent les échansons. Psyché mangea peu. Après le repas, une musique de luths et de voix se fit entendre à l'un des coins du platfonds, sans qu'on vist ny chantres, ny instrumens; musique aussi douce et aussi charmante que si Orphée et Amphion en eussent esté les conducteurs. Parmy les Airs qui furent chantez, il y en eut un qui plût particulièrement à Psyché. Je vais vous en dire les paroles, que j'ay mises en nostre langue au mieux que j'ay pû.

*Tout l'Univers obeït à l'Amour ;
Belle Psyché , soumettez-luy vostre ame.
Les autres Dieux à ce Dieu font la cour ,
Et leur pouvoir est moins doux que sa flâme.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Ayez, ayez ; tout le reste n'est rien.*

*Sans cet amour, tant d'objets ravissans,
Lambris dorez, bois, jardins, et fontaines,
N'ont point d'appas qui ne soient languissans ,
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Ayez, ayez ; tout le reste n'est rien.*

Dés que la musique eut cessé on dit à Psyché qu'il

estoit temps de se reposer. Il luy prit alors une petite inquietude, accompagnée de crainte, et telle que les filles l'ont d'ordinaire le jour de leurs nopces, sans sçavoir pourquoy. La Belle fit toutesfois ce que l'on voulut. On la met au lit, et on se retire. Un moment après, celui qui en devoit estre le possesseur arriva, et s'approcha d'elle. On n'a jamais sceu ce qu'ils se dirent, ny mesme d'autres circonstances bien plus importantes que celle-là : seulement a-t-on remarqué que le lendemain les Nymphes rioient entre-elles, et que Psiché rougissoit en les voyant rire. La Belle ne s'en mit pas fort en peine, et n'en parut pas plus triste qu'à l'ordinaire.

Pour revenir à la premiere nuit de ses nopces, la seule chose qui l'embarassoit estoit que son mary l'avoit quittée devant qu'il fust jour, et luy avoit dit que, pour beaucoup de raisons, il ne vouloit pas estre connu d'elle, et qu'il la prioit de renoncer à la curiosité de le voir. Ce fut ce qui luy en donna davantage. Quelles peuvent estre ces raisons ? disoit en soy-mesme la jeune épouse ; et pourquoy se cache-t-il avec tant de soin ? Assurément l'Oracle nous a dit vray, quand il nous l'a peint comme quelque chose de fort terrible : si est-ce qu'au toucher et au son de voix il ne m'a semblé nullement que ce fust un monstre. Toutefois les Dieux ne sont pas menteurs ; il faut que mon mary ait quelque defect remarquable : si cela estoit je serois bien malheureuse. Ces reflexions tempererent pour quelques momens la joye de Psiché. Enfin elle trouva à propos de n'y plus penser, et de ne point corrompre elle-mesme les douceurs de son mariage.

Dés que son époux l'eut quittée, elle tira les rideaux. A peine le jour commençoit à poindre. En l'attendant, nostre Heroïne se mit à resver à ses aventures, particulièrement à celles de cette nuit. Ce n'estoient pas veritablement les plus estranges qu'elle eust couruës ; mais elle en revenoit toujours à ce mary qui ne vouloit point estre veu. Psiché s'enfonça si avant

en ces resveries, qu'elle en oublia ses ennuis passez, les frayeurs du jour precedent, les adieux de ses parens, et ses parens memes, et là-dessus elle s'endormit. Aussi-tost le songe luy represente son mary sous la forme d'un jouvenceau de quinze à seize ans, beau comme l'Amour, et qui avoit toute l'apparence d'un Dieu. Transportée de joye, la Belle l'embrasse : il veut s'échaper, elle crie ; mais personne n'accourt au bruit. Qui que vous soyez, dit-elle, et vous ne sçauriez estre qu'un Dieu, je vous tiens, ô charmant époux ! et je vous verray tant qu'il me plaira. L'émotion l'ayant éveillée, il ne luy demeura que le souvenir d'une illusion agreable ; et , au lieu d'un jeune mary, la pauvre Psiché ne voyant en cette chambre que des dorures, ce qui n'estoit pas ce qu'elle cherchoit, ses inquietudes recommencerent. Le sommeil eut encore une fois pitié d'elle ; il la replongea dans les charmes de ses pavots, et la Belle acheva ainsi la premiere nuit de ses nopces.

Comme il estoit déjà tard, les Nymphes entrerent, et la trouverent encore tout endormie. Pas une ne luy en demanda la raison, ny comment elle avoit passé la nuit, mais bien si elle se vouloit lever, et de quelle façon il luy plaisoit que l'on l'habillast. En disant cela on luy montre cent sortes d'habits, la plupart très-riches. Elle choisit le plus simple, se leve, se fait habiller avec precipitation, et témoigne aux Nymphes une impatience de voir les raretez de ce beau sejour. On la meine donc en toutes les chambres : il n'y a point de cabinet, ny d'arriere-cabinet qu'elle ne visite, et où elle ne trouve un nouveau sujet d'admiration. De là elle passe sur des balcons, et de ces balcons les Nymphes luy font remarquer l'architecture de l'édifice, autant qu'une fille est capable de la concevoir. Elle se souvient qu'elle n'a pas assez regardé de certaines tapisseries. Elle rentre donc, comme une jeune personne qui voudroit tout voir à la fois, et qui ne sçait à quoy s'attacher. Les Nymphes avoient assez de peine

à la suivre : l'avidité de ses yeux la faisant courir sans cesse de chambre en chambre, et considerer à la haste les merveilles de ce Palais, où, par un enchantement Prophetique, ce qui n'estoit pas encore et ce qui ne devoit jamais estre se rencontroit.

*On fit ses murs d'un marbre aussi blanc que l'albâtre.
 Les dedans sont ornez d'un Porphire luisant.
 Ces ordres dont les Grecs nous ont fait un present,
 Le Dorique sans fard, l'élégant Ionique,
 Et le Corinthien superbe et magnifique,
 L'un sur l'autre placez, élevent jusqu'aux Cieux
 Ce pompeux édifice où tout charme les yeux.
 Pour servir d'ornement à ses divers estages,
 L'Architecte y posa les vivantes images
 De ces objets divins, Cleopatres, Phrinez,
 Par qui sont les Heros en triomphe menez.
 Ces fameuses beautez dont la Grece se vante,
 Celles que le Parnasse en ses fables nous chante,
 Ou de qui nos Romans font de si beaux portraits,
 A l'envy sur le marbre étaloient leurs attraits.
 L'enchanteresse Armide, Heroïne du Tasse,
 A costé d'Angelique avoit trouvé sa place.
 On y voyoit sur tout Helene au cœur leger,
 Qui causa tant de maux pour un Prince berger.
 Psiché dans le milieu void aussi sa statuë.
 De ces Reynes des cœurs pour Reyne reconnuë :
 La Belle à cet aspect s'applaudit en secret,
 Et n'en peut détacher ses beaux yeux qu'à regret.
 Mais on luy montre encor d'autres marques de gloire :
 Là ses traits sont de marbre, ailleurs ils sont d'yvoire.
 Les disciples d'Arachne, à l'envy des pinceaux,
 En ont aussi formé de différens tableaux.
 Dans l'un on void les Ris divertir cette Belle ;
 Dans l'autre, les Amours dansent à l'entour d'elle :
 Et, sur cette autre toile, Euphrosine et ses sœurs
 Ornent ses blonds cheveux de guirlandes de fleurs.
 Enfin, soit aux couleurs, ou bien dans la sculpture,*

*Psiché dans mille endroits rencontre sa figure ;
Sans parler des miroirs et du cristal des eaux,
Que ses traits imprimez font paroistre plus beaux.*

Les endroits où la Belle s'arresta le plus, ce furent les galeries. Là, les raretez, les tableaux, les bustes, non de la main des Apelles et des Phidias, mais de la main mesme des Fées qui ont esté les maistresses de ces grands hommes, composoient un amas d'objets qui ébloüissoit la veuë, et qui ne laissoit pas de luy plaire, de la charmer, de luy causer des ravissement, des extases; en sorte que Psiché, passant d'une extremité en une autre, demeura long-temps immobile, et parut la plus belle statuë de ces lieux.

Des galeries, elle repasse encore dans les chambres, afin d'en considerer les richesses, les precieux meubles, les tapisseries de toutes les sortes, et d'autres ouvrages conduits par la fille de Jupiter. Sur tout on voyoit une grande variété dans ces choses, et dans l'ordonnance de chaque chambre : colonnes de Porphire aux alcoves (ne vous étonnez pas de ce mot d'alcove : c'est une invention moderne, je vous l'avouë; mais ne pouvoit-elle pas estre dés lors en l'esprit des Fées? et ne seroit-ce point de quelque description de ce Palais que les Espagnols, les Arabes, si vous voulez, l'auroient prise?); les chapiteaux de ces colonnes estoient d'airain de Corinthe pour la pluspart. Ajoûtez à cela les balustres d'or. Quant aux lits, ou c'estoit broderie de perles, ou c'estoit un travail si beau, que l'étoffe n'en devoit pas estre considerée. Je n'oubliera pas, comme on peut penser, les cabinets et les tables de pierreries, vases singuliers et par leur matiere, et par l'artifice de leur graveure; enfin de quoy surpasser en prix l'Univers entier. Si j'entreprendois de décrire seulement la quatrième partie de ces merveilles, je me rendrois sans doute importun; car à la fin on s'ennuye de tout, et des belles choses comme du reste.

Je me contenteray donc de parler d'une tapisserie relevée d'or, laquelle on fit remarquer principalement à Psyché, non tant pour l'ouvrage, quoy qu'il fust rare, que pour le sujet. La tenture estoit composée de six pieces.

*Dans la premiere on voyoit un Chaos,
Masse confuse, et de qui l'assemblage
Faisoit luter, contre l'orgueil des flots,
Des Tourbillons d'une flâme volage.*

*Non loin de là, dans un mesme monceau,
L'air gemissoit sous le poids de la terre :
Ainsi le feu, l'air, la terre, avec l'eau,
Entretenoient une cruelle guerre.*

*Que fait l'Amour ? volant de bout en bout,
Ce jeune enfant, sans beaucoup de mystere,
En badinant vous débrouïlle le tout,
Mille fois mieux qu'un Sage n'eust sceu faire.*

*Dans la seconde, un Cyclope amoureux,
Pour plaire aux yeux d'une Nymphé jolie,
Se démesloit la barbe et les cheveux,
Ce qu'il n'avoit encor fait de sa vie.*

*En se moquant la Nymphé s'ensuyoit :
Amour l'attaint, et l'on voyoit la Belle,
Qui, dans un bois, le Cyclope prioit
Qui l'excusast d'avoir esté rebelle.*

Dans la troisième, Cupidon paroissoit assis sur un char tiré par des Tigres. Derriere ce char un petit Amour menoit en lesse quatre grands Dieux, Jupiter, Hercule, Mars et Pluton; tandis que d'autres enfans les chassoient, et les faisoient marcher à leur fantaisie. La quatrième et la cinquième representoient en d'autres manieres la puissance de Cupidon; et dans la sixième, ce Dieu, quoy qu'il eust sujet d'estre fier des

dépouilles de l'Univers, s'inclinoit devant une personne de taille parfaitement belle, et qui témoignoit à son air une très-grande jeunesse. C'est tout ce qu'on en pouvoit juger, car on ne luy voyoit point le visage; et elle avoit alors la teste tournée, comme si elle eust voulu se débarrasser d'un nombre infiny d'Amours qui l'environnoient. L'ouvrier avoit peint le Dieu dans un grand respect, tandis que les Jeux et les Ris, qu'il avoit amenez à sa suite, se moquoient de luy en cachette, et se faisoient signe du doit que leur maistre estoit attrapé. Les bordures de cette tapisserie estoient toutes pleines d'enfans qui se jouoient avec des massuës, des foudres et des Tridens; et l'on voyoit en beaucoup d'endroits pendre pour trophées force brasses et autres ornemens de femmes.

Parmy cette diversité d'objets, rien ne plût tant à la Belle que de rencontrer par tout son portrait, ou bien sa statuë, ou quelque autre ouvrage de cette nature. Il sembloit que ce Palais fust un temple, et Psiché la Déesse à qui il estoit consacré. Mais de peur que le mesme objet, se presentant si souvent à elle, ne luy devinst ennuyeux, les Fées l'avoient diversifié, comme vous sçavez que leur imagination est feconde. Dans une chambre, elle estoit représentée en Amazone; dans une autre, en Nymphe, en bergere, en chasse-resse, en Grecque, en Persane, en mille façons différentes et si agreables, que cette Belle eut la curiosité de les éprouver, un jour l'une, un autre jour l'autre, plus par divertissement et par jeu, que pour en tirer aucun avantage, sa beauté se soutenant assez d'elle-mesme. Cela se passoit toujours avec beaucoup de satisfaction de sa part, force louanges de la part des Nymphes, un plaisir extreme de la part du monstre, c'est à dire de son époux, qui avoit mille moyens de la contempler sans qu'il se monstrast. Psiché se fit donc Imperatrice, simple bergere, ce qu'il luy plût. Ce ne fut pas sans que les Nymphes luy dissent qu'elle estoit belle en toutes sortes d'habits, et sans qu'elle mesme

se le dist aussi. Ah ! si mon mary me voyoit parée de la sorte ! s'écrioit-elle souvent estant seule. En ce moment là son mary la voyoit peut-estre de quelque endroit d'où il ne pouvoit estre veu ; et , outre le plaisir de la voir, il avoit celuy d'apprendre ses plus secretes pensées, et de luy entendre faire un souhait où l'amour avoit pour le moins autant de part que la bonne opinion de soy-mesme. Enfin il ne se passa presque point de jour que Psiché ne changeast d'ajustement. Changer d'ajustement tous les jours ! s'écria Acante ; je ne voudrois point d'autre Paradis pour nos Dames. On avoüa qu'il avoit raison, et il n'y en eut pas un dans la compagnie qui ne souhaitast un pareil bonheur à quelque femme de sa connoissance. Cette reflexion estant faite , Poliphile reprit ainsi :

Nostre Heroïne passa presque tout ce premier jour à voir le logis : sur le soir elle s'alla promener dans les cours et dans les jardins, d'où elle considera quelque temps les diverses faces de l'édifice , sa majesté, ses enrichissemens, et ses graces , la proportion, le bel ordre, et la correspondance de ses parties. Je vous en ferois la description si j'estois plus sçavant dans l'Architecture que je ne suis. A ce defaut, vous aurez recours au Palais d'Apollidon , ou bien à celuy d'Armide ; ce m'est tout un. Quant aux jardins, voyez ceux de Falerine ; ils vous pourront donner quelque idée des lieux que j'ay à décrire.

*Assemblez, sans aller si loin,
Vaux, Liencourt, et leurs Nayades,
Y joignant, en cas de besoin,
Ruël avecque ses cascades.
Cela fait, de tous les costez,
Placez en ces lieux enchantez
Force jets affrontans la nuë,
Des canaux à perte de veuë,
Bordez-les d'Orangers, de Myrtes, de Jasmins
Qui soient aussi geants que les nostres sont nains ;*

*Entassez-en des pepinieres ;
 Plantez-en des forests entieres ;
 Des forests où chante en tout temps
 Philomele , honneur des bocages ,
 De qui le regne, en nos ombrages ,
 Naist et meurt avec le Printemps ;
 Meslez-y les sons éclatans
 De tout ce que les bois ont d'agreables Chantres ;
 Chassez de ces forests les sinistres oyseaux ;
 Que les fleurs bordent leurs ruisseaux ;
 Que l'Amour habite leurs antres ;
 N'y laissez entrer toutefois
 Aucune hostesse de ces bois
 Qu'avec un paisible Zephire ,
 Et jamais avec un Satire ;
 Point de tels Amans dans ces lieux ;
 Psiché s'en tiendroit offensée :
 Ne les offrez point à ses yeux ,
 Et moins encore à sa pensée.
 Qu'en ce canton délicieux
 Flore et Pomone, à qui mieux mieux ,
 Fassent monstre de leurs richesses ;
 Et que ce couple de Déeses
 Y renouvelle ses presens
 Quatre fois au moins tous les ans ;
 Que tout y naisse au moins sans culture ;
 Toujours fraischeur, toujours verdure ,
 Toujours l'haleine et les soupirs
 D'une brigade de Zephirs.*

Psiché ne se promenoit au commencement que dans les jardins, n'osant se fier aux bois, bien qu'on l'assurast qu'elle n'y rencontreroit que des Dryades et pas un seul Faune. Avec le temps elle devint plus hardie.

Un jour que la beauté d'un ruisseau l'avoit attirée, elle se laissa conduire insensiblement aux replis de l'onde. Après bien des tours, elle parvint à sa source. C'estoit une Grote assez spacieuse, où, dans un bas-

sin taillé par les seules mains de la nature, couloit le long d'un rocher une eau argentée, et qui par son bruit invitoit à un doux sommeil. Psyché ne se pût tenir d'entrer dans la Grotte. Comme elle en visitoit les recoins, la clarté, qui alloit toujours en diminuant, luy faillit enfin tout à coup. Il y avoit certainement dequoy avoir peur; mais elle n'en eut pas le loisir. Une voix qui luy estoit familiere l'assura d'abord: c'estoit celle de son époux. Il s'approcha d'elle, la fit asseoir sur un siege couvert de mousse, se mit à ses pieds, et, après luy avoir baisé la main, il luy dit en soupirant: Faut-il que je doive à la beauté d'un ruisseau une si agreable rencontre? Pourquoy n'est-ce pas à l'Amour? Ah! Psyché! Psyché! je vois bien que cette passion et vos jeunes ans n'ont encore guere de commerce ensemble. Si vous aimiez, vous chercheriez le silence et la solitude avec plus de soin que vous ne les évitez maintenant. Vous chercheriez les antres sauvages, et vous auriez bien-tost appris que, de tous les lieux où on sacrifie au Dieu des Amans, ceux qui luy plaisent le plus ce sont ceux où on peut luy sacrifier en secret: mais vous n'aymez point.

Que voulez-vous que j'ayme? répondit Psyché. Un mary, dit-il, que vous vous figurerez à vostre mode, et à qui vous donnerez telle sorte de beauté qu'il vous plaira.

Ouy: mais, repartit la Belle, je ne me rencontreray peut-estre pas avec la nature; car il y a bien de la fantaisie en cela. J'ay ouy dire que non seulement chaque nation avoit son goust, mais chaque personne aussi. Une Amazone se proposeroit un mary dont les graces feroient trembler, un mary ressemblant à Mars: moy, je m'en proposeray un semblable à l'Amour. Une personne melancolique ne manqueroit point de donner à ce mary un air serieux: moy qui suis gaye, je luy en donneray un enjoué. Enfin je croiray vous faire plaisir en vous attribuant une beauté delicate, et peut-estre vous feray-je tort.

Quoy que c'en soit, dit le mary, vous n'avez pas attendu jusqu'à present à vous forger une image de vostre époux : je vous prie de me dire quelle elle est.

Vous avez dans mon esprit, poursuivit la Belle, une mine aussi douce que trompeuse ; tous les traits fins ; l'œil riant et fort éveillé ; de l'embonpoint et de la jeunesse ; on ne sçauroit se tromper à ces deux poincts-là : mais je ne sçay si vous estes Ethiopien ou Grec ; et quand je me suis fait une idée de vous, la plus belle qu'il m'est possible, vostre qualité de monstre vient tout gaster. C'est pourquoy le plus court et le meilleur, selon mon avis, c'est de permettre que je vous voye.

Son mary luy serra la main, et luy dit avec beaucoup de douceur : C'est une chose qui ne se peut, pour des raisons que je ne sçauois mesme vous dire. Je ne sçauois donc vous aimer, reprit-elle assez brusquement. Elle en eut regret, d'autant plus qu'elle avoit dit cela contre sa pensée : mais quoy ! la faute estoit faite. En vain elle voulut la reparer par quelques caresses : son mary avoit le cœur si serré, qu'il fut un temps assez long sans pouvoir parler. Il rompit à la fin son silence par un soupir, que Psiché n'eut pas plutôt entendu qu'elle y répondit, bien qu'avec quelque sorte de défiance. Les paroles de l'Oracle luy revenoient en l'esprit. Le moyen de les accorder avec cette douceur passionnée que son époux luy faisoit paroistre ? Celuy qui empoisonnoit, qui brûloit, qui faisoit ses jeux des tortures, soupirer pour un simple mot ! Cela sembloit tout à fait estrange à nostre Heroïne ; et, à dire vray, tant de tendresse en un monstre estoit une chose assez nouvelle. Des soupirs il en vint aux pleurs, et des pleurs aux plaintes. Tout cela plût extremement à la Belle : mais comme il disoit des choses trop pitoyables, elle ne pût souffrir qu'il continuast, et luy mit premièrement la main sur la bouche, puis la bouche mesme ; et par un baiser, bien mieux qu'elle n'auroit fait avec toutes les paroles du

monde, elle l'assura que, tout invisible et tout monstre qu'il vouloit estre, elle ne laissoit pas de l'aymer. Ainsi se passa l'avanture de la Grotte. Il leur en arriva beaucoup de pareilles.

Nostre Heroïne ne perdit pas la memoire de ce que luy avoit dit son époux. Ses resveries la menoient souvent jusqu'aux lieux les plus écartez de ce beau sejour, et faisoient si bien que la nuit la surprenoit devant qu'elle pût gagner le logis. Aussi-tost son mary la venoit trouver sur un char environné de tenebres; et plaçant à costé de luy nostre jeune épouse, ils se promenoient au bruit des fontaines. Je laisse à penser si les protestations, les sermens, les entretiens pleins de passion se renouvelloient, et de fois à autres aussi les baisers; non point de mary à femme, il n'y a rien de plus insipide, mais de maistresse à amant, et, pour ainsi dire, de gens qui n'en seroient encore qu'à l'esperance.

Quelque chose manquoit pourtant à la satisfaction de Psiché. Vous voyez bien que j'entends parler de la fantaisie de son mary, c'est à dire de cette opiniastreté à demeurer invisible. Toute la posterité s'en est estonnée. Pourquoy une resolution si extravagante? Il se peut trouver des personnes laides qui affectent de se monstrier; la rencontre n'en est pas rare: mais que ceux qui sont beaux se cachent, c'est un prodige dans la nature; et peut-estre n'y avoit-il que cela de monstrueux en la personne de nostre époux. Après en avoir cherché la raison, voicy ce que j'ay trouvé dans un manuscrit qui est venu depuis peu à ma connoissance.

Nos Amans s'entretenoient à leur ordinaire, et la jeune épouse, qui ne songeoit qu'aux moyens de voir son mary, ne perdoit pas une seule occasion de luy en parler. De discours en autre, ils vinrent aux merveilles de ce sejour. Après que la Belle eut fait une longue énumération des plaisirs qu'elle y rencontroit, disoit-elle, de tous costez, il se trouva qu'à son compte le principal poinct y manquoit. Son mary ne

voit que trop où elle avoit dessein d'en venir ; mais, comme entre Amans les contestations sont quelquefois bonnes à plus d'une chose, il voulut qu'elle s'expliquast, et luy demanda ce que ce pouvoit estre que ce point d'une si grande importance, veu qu'il avoit donné l'ordre aux Fées que rien ne manquast. Je n'ay que faire des Fées pour cela, repartit la Belle : voulez-vous me rendre tout-à-fait heureuse ? je vous en enseigneray un moyen bien court : il ne faut... Mais je vous l'ay dit tant de fois inutilement, que je n'oserois plus vous le dire.

Non, non, reprit le mary, n'apprehendez pas de m'estre importune : je veux bien que vous me traitiez comme on fait les Dieux ; ils prennent plaisir à se faire demander cent fois une mesme chose : qui vous a dit que je ne suis pas de leur naturel ?

Nostre Heroïne, encouragée par ces paroles, luy repartit : Puisque vous me le permettez, je vous diray franchement que tous vos Palais, tous vos meubles, tous vos jardins, ne sçauroient me recompenser d'un moment de vostre presence, et vous voulez que j'en sois tout à fait privée : car je ne puis appeler presence un bien où les yeux n'ont aucune part.

Quoy ? je ne suis pas maintenant de corps auprès de vous, reprit le mary, et vous ne me touchez pas ?

Je vous touche, repartit-elle, et sens bien que vous avez une bouche, un nez, des yeux, un visage, tout cela proportionné comme il faut, et, selon que je m'imagine, assorti de traits qui n'ont pas leurs pareils au monde ; mais jusqu'à ce que j'en sois assurée, cette presence de corps dont vous me parlez est presence d'esprit pour moy. Presence d'esprit ! repartit l'époux. Psiché l'empescha de continuer, et luy dit en l'interrompant : Apprenez-moy du moins les raisons qui vous rendent si opiniastre.

Je ne vous les diray pas toutes, reprit l'époux ; mais afin de vous contenter en quelque façon, examinez la chose en vous mesme ; vous serez contrainte de

m'avoüer qu'il est à propos pour l'un et pour l'autre de demeurer en l'estat où nous nous trouvons. Premièrement, tenez-vous certaine que, du moment que vous n'aurez plus rien à souhaiter, vous vous ennuyerez : et comment ne vous ennuyeriez-vous pas ? les Dieux s'ennuyent bien ; ils sont contraints de se faire de temps en temps des sujets de desir et d'inquietude, tant il est vray que l'entiere satisfaction et le dégoüst se tiennent la main ! Pour ce qui me touche, je prens un plaisir extrême à vous voir en peine, d'autant plus que vostre imagination ne se forme guere de monstres (j'entends d'images de ma personne) qui ne soient très-agreables. Et pour vous dire une raison plus particuliere, vous ne doutez pas qu'il n'y ait quelque chose en moy de surnaturel. Necessairement je suis Dieu, ou je suis Demon, ou bien enchanteur. Si vous trouvez que je sois Demon, vous me hayrez : et si je suis Dieu, vous cesserez de m'aymer, ou du moins vous ne m'aymerez plus avec tant d'ardeur, car il s'en faut bien qu'on ayme les Dieux aussi violemment que les hommes. Quant au troisiéme, il y a des enchanteurs agreables : je puis estre de ceux-là, et possible suis-je tous les trois ensemble. Ainsi le meilleur pour vous est l'incertitude, et qu'après la possession vous ayez toujours dequoy desirer : c'est un secret dont on ne s'estoit pas encore avisé. Demeurons-en-là, si vous m'en croyez : je sçais ce que c'est d'amour, et le dois sçavoir.

Psiché se paya de ces raisons, ou si elle ne s'en paya, elle fit semblant de s'en payer. Cependant elle inventoit mille jeux pour se divertir. Les parterres estoient dépouilleés, l'herbe des prairies foulée : ce n'estoient que danses et combats de Nymphes, qui se separoient souvent en deux troupes, et, distinguées par des écharpes de fleurs comme par des ordres de Chevalerie, se jettoient en suite tout ce que Flore leur presentoit ; puis le party victorieux dressoit un trophée, et dansoit autour, couronné d'œillets et de

roses. D'autres fois Psiché se divertissoit à entendre un défi de rossignols, ou à voir un combat naval de Cignes, des tournois et des joustes de poissons. Son plus grand plaisir estoit de presenter un appast à ces animaux, et, après les avoir pris, de les rendre à leur élément. Les Nymphes suivoient en cela son exemple. Il y avoit tous les soirs gageure à qui en prendroit davantage. La plus heureuse en sa pesche obtenoit quelque faveur de nostre Heroïne : la plus malheureuse estoit condamnée à quelque peine, comme de faire un bouquet ou une guirlande à chacune de ses compagnes. Ces spectacles se terminoient par le coucher du Soleil.

*Il estoit témoin de la feste ,
Paré d'un magnifique atour ;
Et, caché le reste du jour,
Sur le soir il monstroit sa teste.*

Mais comment la monstroit-il ? environnée d'un diadème d'or et de pourpre, et avec toute la magnificence et la pompe qu'un Roy des Astres peut étaler.

Le logis fournissoit pareillement ses plaisirs, qui n'estoient tantost que de simples jeux, et tantost des divertissemens plus solides. Psiché commençoit à ne plus agir en enfant. On luy racontoit les Amours des Dieux, et les changemens de forme qu'a causez cette passion, source de bien et de mal. Le sçavoir des Fées avoit mis en tapisseries les malheurs de Troye, bien qu'ils ne fussent pas encore arrivez. Psiché se les faisoit expliquer. Mais voicy un merveilleux effet de l'enchantement. Les hommes, comme vous sçavez, ignoroient alors ce bel art que nous appellons Comedie : il n'estoit pas mesme encore dans son enfance ; cependant on le fit voir à la Belle dans sa plus grande perfection, et tel que Menandre et Sophocle nous l'ont laissé. Jugez si on y épargnoit les machines, les musiques, les beaux habits, les Balets des anciens et les nostres. Psiché ne se contenta pas de la Fable,

il falut y joindre l'Histoire, et l'entretenir des diverses façons d'aymer qui sont en usage chez chaque peuple; quelles sont les beautez des Scithes, quelles celles des Indiens, et tout ce qui est contenu sur ce poinct dans les archives de l'Univers, soit pour le passé, soit pour l'avenir, à l'exception de son aventure qu'on luy cacha, quelque priere qu'elle fist aux Nymphes de la luy apprendre. Enfin, sans qu'elle bougeast de son Palais, toutes les affaires qu'Amour a dans les quatre parties du monde luy passerent devant les yeux.

Que vous diray je davantage? On luy enseigna jus- qu'aux secrets de la Poësie. Cette corruptrice des cœurs acheva de gaster celuy de nostre Heroïne, et la fit tomber dans un mal que les Medecins appellent glucomorie, qui luy pervertit tous les sens, et la ravit comme à elle mesme. Elle parloit, estant seule,

*Ainsi qu'en usent les Amans
Dans les vers et dans les Romans ;*

Alloit resver au bord des fontaines, se plaindre aux rochers, consulter les antres sauvages : c'estoit où son mary l'attendoit. Il n'y eut chose dans la nature qu'elle n'entretinst de sa passion. Helas! disoit-elle aux arbres, je ne sçaurois graver sur vostre écorce que mon nom seul, car je ne sçais pas celuy de la personne que j'ayme. Après les arbres, elle s'adressoit aux ruisseaux : ceux-cy estoient ses principaux confidens, à cause de l'aventure que je vous ay dite. S'imaginant que leur rencontre luy estoit heureuse, il n'y en eut pas un auquel elle ne s'arrestast, jusqu'à esperer qu'elle attraperoit sur leurs bords son Mary dormant, et qu'après il seroit inutile au Monstre de se cacher.

Dans cette pensée, elle leur disoit à peu près les choses que je vais vous dire, et les leur disoit en vers aussi bien que moy.

Ruisseaux, enseignez-moy l'objet de mon amour ;

*Guidez vers luy mes pas, vous dont l'onde est si pure.
Ne dormiroit-il point en ce sombre séjour,
Payant un doux tribut à vostre doux murmure?*

*En vain, pour le sçavoir, Psiché vous fait la cour :
En vain elle vous vient conter son aventure.
Vous n'osez déceler cet ennemy du jour,
Qui rit en quelque coin du tourment que j'endure.*

*Il s'envole avec l'ombre, et me laisse appeller.
Helas ! j'use au hazard de ce mot d'envoler :
Car je ne sçais pas mesme encor s'il a des aisles.
J'ay beau suivre vos bords, et chercher en tous lieux :
Les antres seulement m'en disent des nouvelles,
Et ce que je chéris n'est pas fait pour mes yeux.*

Ne doutez point que ces peines dont parloit Psiché n'eussent leurs plaisirs ; elle les passoit souvent sans s'appercevoir de la durée, je ne diray pas des heures, mais des Soleils : de sorte que l'on peut dire que ce qui manquoit à sa joye faisoit une partie des douceurs qu'elle goustoit en aymant ; mille fois heureuse si elle eust suivy les conseils de son époux, et qu'elle eust compris l'avantage et le bien que c'est de ne pas atteindre à la suprême félicité ! car, si-tost que l'on en est là, il est force que l'on descende, la fortune n'estant pas d'humeur à laisser reposer sa rouë. Elle est femme, et Psiché l'estoit aussi, c'est à dire incapable de demeurer en un mesme estat. Nostre Heroïne le fit bien voir par la suite.

Son mary, qui sentoît approcher ce moment fatal, ne la venoit plus visiter avec sa gayeté ordinaire. Cela fit craindre à la jeune épouse quelque refroidissement. Pour s'en éclaircir (comme nous voulons tout sçavoir, jusqu'aux choses qui nous déplaisent), elle dit à son époux : D'où vient la tristesse que je remarque depuis quelque temps dans tous vos discours ? Rien ne vous manque, et vous soupirez. Que feriez-vous donc si

vous estiez en ma place? N'est-ce point que vous commencez à vous dégouster? En verité, je le crains; non pas que je sois devenuë moins belle, mais, comme vous dites vous mesme, je suis plus vostre que je n'estois. Seroit-il possible, après tant de cajoleries et de sermens, que j'eusse perdu vostre amour? Si ce malheur là m'est arrivé, je ne veux plus vivre.

A peine eut-elle achevé ces paroles, que le Monstre fit un soupir, soit qu'il fust touché des choses qu'elle avoit dites, soit qu'il eust un pressentiment de ce qui devoit arriver. Il se mit en suite à pleurer, mais fort tendrement; puis, cedant à la douleur, il se laissa mollement aller sur le sein de la jeune épouse, qui de son costé, pour mesler ses larmes avec celles de son mary, pancha doucement la teste; de sorte que leurs bouches se rencontrèrent, et nos Amans, n'ayant pas le courage de les separer, demeurèrent long-temps sans rien dire.

Toutes ces circonstances sont déduites au long dans le manuscrit dont je vous ay parlé tantost. Il faut que je vous l'avouë, je ne lis jamais cet endroit que je ne me sente émeu. En effet, dit alors Gelaste, qui n'auroit pitié de ces pauvres gens? Perdre la parole! Il faut croire que leurs bouches s'étoient bien malheureusement rencontrées: cela me semble tout à fait digne de compassion. Vous en rirez tant qu'il vous plaira, reprit Poliphile; mais, pour moy, je plains deux Amans de qui les caresses sont meslées de crainte et d'inquietude. Si, dans une ville assiegée ou dans un vaisseau menacé de la tempeste, deux personnes s'embrassoient ainsi, les tiendriez-vous heureuses? Ouy vraiment, repartit Gelaste, car en tout ce que vous dites là le peril est encore bien éloigné. Mais, veu l'interest que vous prenez à la satisfaction de ces deux époux, et la pitié que vous avez d'eux, vous ne vous hastez guere de les tirer de ce miserable estat où vous les avez laissez: ils mourront si vous ne leur rendez la parole. Rendons-la leur donc, continua Poliphile.

Au sortir de cet extase, la première chose que fit Psiché, ce fut de passer sa main sur les yeux de son époux, afin de sentir s'ils estoient humides; car elle craignoit que ce ne fust feinte. Les ayant trouvez en bon estat, et comme elle les demandoit, c'est à dire mouillez de larmes, elle condamna ses soupçons, et fit scrupule de démentir un témoignage de passion beaucoup plus certain que toutes les assurances de bouche, sermens et autres. Cela luy fit attribuer le chagrin de son mary à quelque défaut de temperament, ou bien à des choses qui ne la regardoient point. Quant à elle, après tant de preuves, la puissance de ses appas luy sembla trop bien établie, et le Monstre trop amoureux, pour faire qu'elle craignist aucun changement.

Luy au contraire auroit souhaité qu'elle apprehendast; car c'estoit l'unique moyen de la rendre sage, et de mettre un frein à sa curiosité. Il luy dit beaucoup de choses sur ce sujet, moitié sérieusement, et moitié avec raillerie; à quoy Psiché repartoit fort bien, et le mary déclamoit toujours contre les femmes trop curieuses.

Que vous estes estrange avec vostre curiosité! luy dit son épouse. Est-ce vous desobliger que de souhaiter de vous voir, puisque vous dites vous mesme que vous estes si agreable? Hé bien! quand j'auray tasché de me satisfaire, qu'en sera-t-il? Je vous quitteray, dit le Mary. Et moy je vous retiendray, repartit la Belle. Mais si j'ay juré par le Styx? continua son époux. Qui est-il ce Styx? dit nostre Heroïne. Je vous demanderois volontiers s'il est plus puissant que ce qu'on appelle Beauté. Quand il le seroit, pourriez-vous souffrir que j'errasse par l'univers, et que Psiché se plaignist d'estre abandonnée de son mary sur un pretexte de curiosité, et pour ne pas manquer de parole au Styx? Je ne vous puis croire si déraisonnable. Et le scandale, et la honte?...

Il paroist bien que vous ne me connoissez pas, re-

partit l'époux, de m'alleguer le scandale et la honte : ce sont choses dont je ne me mets guere en peine. Quant à vos plaintes, qui vous écouterà ? et que direz-vous ? Je voudrois bien que quelqu'un des Dieux fust si temeraire que de vous accorder sa protection ! Voyez-vous, Psiché, cecy n'est point une raillerie : je vous ayme autant que l'on peut aymer ; mais ne me comptez plus pour amy dès le moment que vous m'aurez veu. Je sçais bien que vous n'en parlez que par raillerie, et non pas avec un veritable dessein de me causer un tel déplaisir : cependant j'ay sujet de craindre qu'on ne vous conseille de l'entreprendre. Ce ne seront pas les Nymphes : elles n'ont garde de me trahir, ny de vous rendre ce mauvais office. Leur qualité de demy-Déeses les empesche d'estre envieuses ; puis je les tiens toutes par des engagemens trop particuliers. Défiez-vous du dehors. Il y a déjà deux personnes au pied de ce mont qui vous viennent rendre visite. Vous et moy nous nous passerions fort bien de ce témoignage de bien-veillance. Je les chasserois, car elles me choquent, si le destin, qui est maistre de toutes choses, me le permettoit. Je ne vous nommeray point ces personnes. Elles vous appellent de tous costez. S'il arrive que le destin porte leurs voix jusqu'à vous, ce que je ne sçaurois empescher, ne descendez pas, laissez-les crier, et qu'elles viennent comme elles pourront.

Là dessus il la quitta, sans vouloir luy dire quelles personnes c'estoient, quoy que la Belle promist avec grands sermens de ne pas les aller trouver, et encore moins de les croire

Voilà Psiché fort embarrassée, comme vous voyez. Deux curiositez à la fois ! Y a-t-il femme qui y resistast ? Elle épuisa sur ce dernier point tout ce qu'elle avoit de lumieres et de conjectures. Cette visite m'estonne, disoit-elle en se promenant un peu loin des Nymphes. Ne seroit-ce point mes parens ? Helas ! mon mary est bien cruel d'envier à deux per-

sonnes qui n'en peuvent plus la satisfaction de me voir. Si les bonnes gens vivent encore, ils ne sçauroient estre fort éloignez du dernier moment de leur course. Quelle consolation pour eux que d'apprendre combien je suis pourveuë richement, et si, avant que d'entrer dans la tombe, ils voyoient au moins un échantillon des douceurs et des avantages dont je jouïs, afin d'en emporter quelque souvenir chez les Morts! Mais si ce sont eux, pourquoy mon mary se met il en peine? ils ne m'ont jamais inspiré que l'o-beyssance. Vous verrez que ce sont mes sœurs. Il ne doit pas non plus les apprehender. Les pauvres femmes n'ont autre soin que de contenter leurs maris. O Dieux! je serois ravie de les mener en tous les endroits de ce beau sejour, et sur tout de leur faire voir la Comedie et ma garderobe. Elles doivent avoir des enfans, si la mort ne les a privées, depuis mon départ, de ces doux fruits de leur mariage: qu'elles seroient aises de leur reporter mille menus affiquets et joyaux de prix dont je ne tiens compte, et que les Nymphes et moy nous foulons aux pieds, tant ce logis en est plein!

Ainsi raisonnoit Psiché, sans qu'il luy fust possible d'asseoir aucun jugement certain sur ces deux personnes: il y avoit mesme des intervalles où elle croyoit que ce pouvoient estre quelques-uns de ses Amans. Dans cette pensée, elle disoit quelque peu plus bas: Ne vas point en prendre l'alarme, charmant époux! laisse-les venir: je te les sacrifieray de la plus cruelle maniere dont jamais femme se soit avisée, et tu en auras le plaisir, fussent-ils enfans de Roy.

Ces reflexions furent interrompuës par le Zephire, qu'elle vid venir à grands pas et fort échauffé. Il s'approcha d'elle avec le respect ordinaire; luy dit que ses sœurs estoient au pied de cette montagne; qu'elles avoient plusieurs fois traversé le petit bois sans qu'il leur eust esté possible de passer outre, les Dragons les arrestant avec grand'frayeur; qu'au reste c'estoit

pitié que de les ouïr appeller; qu'elles n'avoient tantost plus de voix, et que les Echos n'estoient occupez qu'à repeter le nom de Psyché. Le pauvre Zephire pensoit bien faire. Son maistre, qui avoit défendu aux Nymphes de donner ce funeste avis, ne s'estoit pas souvenu de luy en parler.

Psyché le remercia agreablement, comme toutes choses, et luy dit qu'on auroit peut-estre besoin de son ministere. Il ne fut pas si-tost retiré, que la Belle, mettant à part les menaces de son époux, ne songea plus qu'aux moyens d'obtenir de luy que ses sœurs seroient enlevées comme elle à la cime de ce rocher. Elle medita une harangue pour ce sujet, ne manqua pas de s'en servir, et de bien prendre son temps, et d'entremesler le tout de caresses; faites vostre compte qu'elle n'omit rien de ce qui pouvoit contribuer à sa perte. Je voudrois m'estre souvenu des termes de cette harangue; vous y trouveriez une éloquence, non pas veritablement d'Orateur, ny aussi d'une personne qui n'auroit fait toute sa vie qu'écouter.

La Belle representa, entre autres choses, que son bon-heur seroit imparfait tant qu'il demeureroit inconnu. A quoy bon tant d'habits superbes? Il sçavoit très-bien qu'elle avoit dequoy s'en passer: s'il avoit cru à propos de luy en faire un present, ce devoit estre plûtost pour la monstre que pour le besoin. Pourquoy les raretez de ce sejour, si on ne luy permettoit de s'en faire honneur? car à son égard ce n'estoit plus raretez: l'émail des parterres, celuy des prez, et celuy des pierreries, commençoient à luy estre égaux; leur difference ne dépendoit plus que des yeux d'autruy. Il ne falloit pas blasmer une ambition dont elle avoit pour exemple tout ce qu'il y a de plus grand au monde. Les Roys se plaisent à étaler leurs richesses, et à se monstrier quelquesfois avec l'éclat et la gloire dont ils jouissent. Il n'est pas jusqu'à Jupiter qui n'en fasse autant. Quant à elle, cela luy estoit

interdit, bien qu'elle en eût plus de besoin qu'aucun autre : car, après les paroles de l'Oracle, quelle croyance pouvoit-on avoir de l'estat de sa fortune? point d'autre, sinon qu'elle vivoit enfermée dans quelque repaire, où elle se nourrissoit de la proye que luy apportoit son mary, devenuë compagne des Ours : pourveu qu'encore ce mesme mary eust attendu jusques-là à la devorer. Qu'il avoit interest pour son propre honneur de détruire cette croyance, et qu'elle luy en parloit beaucoup plus pour luy que pour elle; quoy qu'à dire la verité, il luy fust fâcheux de passer pour un objet de pitié, après avoir esté un objet d'envie. Et que sçavoit elle si ses parens n'en estoient point morts, ou n'en mourroient point de douleur? Si ses sœurs l'aymoient, pourquoy leur laisser ce déplaisir? Et si elles avoient d'autres sentimens, y avoit-il un meilleur moyen de les punir que de les rendre témoins de sa gloire? C'est en substance ce que dit Psiché.

Son époux luy repartit : Voila les meilleures raisons du monde; mais elles ne me persuaderoient pas, s'il m'estoit libre d'y resister. Vous estes tombée justement dans les trois defauts qui ont le plus accoustumé de nuire aux personnes de vostre sexe; la curiosité, la vanité, et le trop d'esprit. Je ne répons pas à vos argumens, ils sont trop subtils; et puisque vous voulez vostre perte, et que le destin la veut aussi, je vas y mettre ordre et commander au Zephyre de vous apporter vos sœurs. Plust au Sort qu'il les laissast tomber en chemin!

Non, non, reprit Psiché quelque peu piquée, puisque leur visite vous déplaist tant, ne vous en mettez plus en peine : je vous ayme trop pour vous vouloir obliger à ces complaisances. Vous m'aymez trop? repartit l'époux, vous, Psiché, vous m'aymez trop, et comment voulez-vous que je le croye? Sçachez que les vrais Amans ne se soucient que de leur amour. Que le monde parle, raisonne, croye ce qu'il voudra;

qu'on les plaigne, qu'on les envie, tout leur est égal, c'est-à-dire indifférent.

Psiché l'assura qu'elle estoit dans ces sentimens; mais il falloit pardonner quelque chose à sa jeunesse, outre l'amitié qu'elle avoit toujours eüe pour ses sœurs; non qu'elle insistast davantage sur la liberté de les voir. En disant qu'elle ne la demandoit pas, ses caresses la demandoient et l'obtinrent enfin. Son époux luy dit qu'elle possedast à son aise ces sœurs si cheries; qu'afin de luy en donner le loisir, il demeureroit quelques jours sans la venir voir. Et sur ce que nostre Heroïne luy demanda s'il trouveroit bon qu'elle les regalast de quelques presens: Non seulement elles, luy dit l'époux, mais leur famille, leur parenté. Divertissez-les comme il vous plaira; donnez-leur diamans et perles, donnez-leur tout, puisque tout vous appartient. C'est assez pour moy que vous vous gardiez de les croire. Psiché le promit et ne le tint pas.

Le Monstre partit, et quita sa femme plus matin que de coutume; si bien qu'y ayant encore beaucoup de chemin à faire jusqu'à l'Aurore, nostre Heroïne en acheva une partie en resvant à la visite qu'elle estoit preste de recevoir, une autre partie en dormant. Et à son lever elle fut toute estonnée que les Nymphes luy amenerent ses sœurs. La joye de Psiché ne fut pas moindre que sa surprise: elle en donna mille marques, mille baisers, que ses sœurs receurent au moins mal qu'il leur fut possible, et avec toute la dissimulation dont elles se trouverent capables. Déjà l'envie s'estoit emparée du cœur de ces deux personnes. Comment! on les avoit fait attendre que leur sœur fust éveillée! Estoit-elle d'un autre sang, avoit-elle plus de merite que ses aînées? Leur cadete estre une Déesse, et elles de chetives Reynes! La moindre chambre de ce Palais valoit dix Royaumes comme ceux de leurs maris! Passe encore pour des richesses, mais de la divinité, c'estoit trop. Hé quoy!

les mortelles n'estoient pas dignes de la servir! on voyoit une douzaine de Nymphes à l'entour d'une toilette, à l'entour d'un brodequin : mais quel brodequin! qui valoit autant que tout ce qu'elles avoient cousté en habits depuis qu'elles estoient au monde. C'est ce qui rouloit au cœur de ces femmes, ou pour mieux dire de ces furies; je ne devois plus les appeler autrement.

Cette premiere entreveuë se passa pourtant comme il faut, graces à la franchise de Psiché et à la dissimulation de ses sœurs. Leur cadete ne s'habilla qu'à demy, tant il tardoit à la Belle de leur montrer sa beatitude! Elle commença par le poinct le plus important, c'est à dire par les habits et par l'attirail que le sexe traïsne après luy. Il estoit rangé dans des magazins dont à peine on voyoit le bout; vous sçavez que cet attirail est une chose infinie. Là se rencontroit avec abondance ce qui contribuë non seulement à la propreté, mais à la delicatesse; équipage de jour et de nuit, vases et baignoires d'or cizelé, instrumens du luxe, laboratoires, non pour les fards : dequoy eussent-ils servy à Psiché? puis l'usage en estoit alors inconnu. L'artifice et le mensonge ne regnoient pas comme ils font en ce siecle-cy. On n'avoit point encore veu de ces femmes qui ont trouvé le secret de devenir vieilles à vingt ans et de paroistre jeunes à soixante, et qui, moyennant trois ou quatre boistes, l'une d'embonpoint, l'autre de fraischeur, et la troisième de vermillon, font subsister leurs charmes comme elles peuvent. Certainement l'Amour leur est obligé de la peine qu'elles se donnent. Les laboratoires dont il s'agit n'estoient donc que pour les parfums : il y en avoit en eaux, en essences, en poudres, en pastilles, et en mille especes dont je ne sçais pas les noms, et qui n'en eurent possible jamais. Quant tout l'Empire de Flore, avec les deux Arabies, et les lieux où naist le baume, seroient distilez, on n'en feroit pas un assortiment de senteurs comme

celuy là. Dans un autre endroit estoient des piles de joyaux, ornemens et chaisnes de pierreries, brasselets, colliers, et autres machines qui se fabriquent à Cythere. On étala les filets de perles : on déploya les habits charmarrez de diamans : il y avoit dequoy armer un million de Belles de toutes pieces. Non que Psiché ne se pust passer de ces choses, comme je l'ay déjà dit ; elle n'estoit pas de ces Conquerantes à qui il faut un peu d'ayde : mais, pour la grandeur et pour la forme, son mary le vouloit ainsi.

Ses sœurs soupiroient à la veuë de ces objets ; c'estoient autant de serpens qui leur rongeoient l'ame. Au sortir de cet arcenal, elles furent menées dans les chambres, puis dans les jardins, et par tout elles avoient un nouveau poison. Une des choses qui leur causa le plus de dépit fut qu'en leur presence nostre Heroïne ordonna aux Zephirs de redoubler la fraischeur ordinaire de ce sejour, de penetrer jusqu'au fond des bois, d'avertir les rossignols qu'ils se tinsent prests, et que ses sœurs se promeneroient sur le soir en un tel endroit. Il ne luy reste, se dirent les sœurs à l'oreille, que de commander aux saisons et aux elements.

Cependant les Nymphes n'estoient pas inutiles. Elles preparoient les autres plaisirs, chacune selon son office : celles-là les collations, celles-cy la simphonie, d'autres les divertissemens de theatre. Psiché trouva bon que ces dernieres missent son aventure en Comedie. On y joüa les plus considerables de ses Amans, à l'exception du mary, qui ne parut point sur la Scene : les Nymphes estoient trop bien averties pour le donner à connoistre. Mais, comme il faloit une conclusion à la piece, et que cette conclusion ne pouvoit estre autre qu'un mariage, on fit épouser la Belle par Ambassadeurs, et ces Ambassadeurs furent les Jeux et les Ris : mais on ne nomma point le mary.

Ce fut le premier sujet qu'eurent les deux sœurs de douter des charmes de cet époux. Elles s'estoient

malicieusement informées de ses qualitez, s'imaginant que ce seroit un vieux Roy, qui, ne pouvant mieux, amusoit sa femme avec des bijoux. Mais Psyché leur en avoit dit des merveilles : Qu'il n'estoit guere plus âgé que la plus jeune d'entre-elles deux ; qu'il avoit la mine d'un Mars, et pourtant beaucoup de douceur en son procedé ; les traits de visage agreables ; galant, sur tout. Elles en seroient juges elles-mesmes, non de ce voyage : il estoit absent ; les affaires de son Estat le retenoient en une Province dont elle avoit oublié le nom ; au reste, qu'elles se gardassent bien d'interpreter l'Oracle à la lettre. Ces qualitez d'incendiaire et d'empoisonneur n'estoient autre chose qu'une enigme qu'elle leur expliqueroit quelque jour, quand les affaires de son époux le luy permettroient.

Les deux sœurs écoutoient ces choses avec un chagrin qui alloit jusqu'au desespoir. Il falut pourtant se contraindre pour leur honneur, et aussi pour se conserver quelque creance en l'esprit de leur cadete : cela leur estoit necessaire dans le dessein qu'elles avoient. Les maudites femmes s'estoient proposées de tenter toutes sortes de moyens pour engager leur sœur à se perdre, soit en luy donnant de mauvaises impressions de son mary, soit en renouvelant dans son ame le souvenir d'un de ses Amans.

Huit jours se passerent en divertissemens continuels, à toujours changer : nos envieuses se gardoient bien de demander deux fois une mesme chose ; c'eust esté faire plaisir à leur sœur, qui, de son costé, les accabloit de caresses. Moins elles avoient lieu de s'ennuyer, et plus elles s'ennuyoient. Elles auroient pris congé dès le second jour, sans la curiosité de voir ce mary, qu'elles ne croyoient ny si beau ny si aimable que disoit Psyché. Beaucoup de raisons le leur faisoient juger de la sorte. Premièrement les paroles de l'Oracle ; cette pretendue absence, qui se rencontroit justement dans le temps de leur visite ; cette Province dont Psyché avoit oublié le nom ; l'embarras où elle

estoit en parlant de son mary : elle n'en parloit qu'en hésitant , estant trop bien née et trop jeune pour pouvoir mentir avec assurance. Ses sœurs faisoient leur profit de tout. L'envie leur ouvroit les yeux : c'est un demon qui ne laisse rien échaper, et qui tire consequence de toutes choses , aussi bien que la jalousie.

Au bout des huit jours , Psiché congedia ses aînées avec force dons et prieres de revenir : Qu'on ne les feroit plus attendre comme on avoit fait ; qu'elle tascheroit d'obtenir de son mary que les Dragons fussent enchainez : qu'aussi-tost qu'elles seroient arrivées au pied du rocher, on les enleveroit au sommet, soit le Zephire en personne, soit son haleine : elles n'auroient qu'à s'abandonner dans les airs. Les presens que leur fit Psiché furent des essences et des pierres, force raretez à leurs maris, toutes sortes de jouets à leurs enfans ; quant aux personnes dont la Belle tenoit le jour, deux fioles d'un elixir capable de rajeunir la vieillesse mesme.

Les deux sœurs parties, et le mary revenu , Psiché luy conta tout ce qui s'estoit passé, et le receut avec les caresses que l'absence a coutume de produire entre nouveaux mariez ; si bien que le Monstre, ne trouvant pas l'amour de sa femme diminuée ny sa curiosité accruë, se mit en l'esprit qu'en vain il craignoit ces sœurs, et se laissa tellement persuader, qu'il agréa leurs visites, et donna les mains à tout ce que voulut sa femme sur ce sujet.

Les sœurs ne trouverent pas à propos de reveler ces merveilles : c'eust esté contribuer elles mesmes à la gloire de leur cadete. Elles dirent que leur voyage avoit esté inutile, qu'elles n'avoient point veu Psiché, mais qu'elles esperoient la voir par le moyen d'un jeune homme appellé Zephire, qui tournoit sans cesse à l'entour du roc, et qu'elles gagneroient infailliblement, pourveu qu'elles s'en voulussent donner la peine.

Quand elles estoient seules et qu'on ne pouvoit les

entendre, elles se plaignoient l'une à l'autre de la félicité de leur sœur. Si son mary, disoit l'une, est aussi bien fait qu'il est riche, nostre cadete se peut vanter que l'épouse de Jupiter n'est pas si heureuse qu'elle. Pourquoy le Sort luy a-t-il donné tant d'avantage sur nous ? Meritions-nous moins que cette jeune étourdie ? et n'avions-nous pas autant de beauté et plus d'esprit qu'elle ? Je voudrois que vous sceussiez, disoit l'autre, quelle sorte de mary j'ay épousé ; il a toujours une douzaine de medecins à l'entour de sa personne. Je ne sçay comme il ne les fait point coucher avec luy : car, pour me faire cet honneur, cela ne luy arrive que rarement, et par des considerations d'Estat ; encore faut-il qu'Esculape le luy conseille. Ma condition, continuoît la premiere, est pire que tout cela ; car non seulement mon mary me prive des caresses qui me sont deuës, mais il en fait part à d'autres personnes. Si vostre époux a une douzaine de Medecins à l'entour de luy, je puis dire que le mien a deux fois autant de maistresses, qui toutes, graces à Lucine, ont le don de fecondité. La famille royale est tantost si ample, qu'il y auroit de quoy faire une colonie très-considerable. C'est ainsi que nos envieuses se confirmoient dans leur mécontentement et dans leur dessein. Un mois estoit à peine écoulé qu'elles proposerent un second voyage. Les parens l'approuverent fort ; les maris ne le desaprouverent pas : c'estoit autant de temps passé sans leurs femmes. Elles partent donc, laissent leur train à l'entrée du bois, arrivent au pied du rocher sans obstacle et sans dragons. Le Zephire ne parut point, et ne laissa pas de les enlever.

*Ce meschant couple amenoit avec luy
La curieuse et miserable envie,
Pasle Demon, que le bon-heur d'autruy
Nourrit de fiel et de melancolie.*

Cela ne les rendit pas plus pesantes ; au contraire ,

la maigreur estant inseparable de l'envie, la charge n'en fut que moindre, et elles se trouverent en peu d'heures dans le Palais de leur sœur. On les y receut si bien, que leur déplaisir en augmenta de moitié.

Psiché s'entretenant avec elles, ne se souvint pas de la maniere dont elle leur avoit peint son mary la premiere fois; et, par un defect de memoire où tombent ordinairement ceux qui ne disent pas la verité, elle le fit de moitié plus jeune, d'une beauté delicate, et non plus un Mars, mais un Adonis qui ne feroit que sortir de page.

Les sœurs, estonnées de ces contradictions, ne sceurent d'abord qu'en juger. Tantost elles soupçonnoient leur sœur de se railler d'elles, tantost de leur déguiser les defauts de son mary. A la fin elles la tournerent de tant de costez, que la pauvre épouse avoua la chose comme elle estoit. Ce fut aussitost de luy glisser leur venin, mais d'une maniere que Psiché ne s'en pust appercevoir. Toute honneste femme, luy dirent elles, se doit contenter du mary que les Dieux luy ont donné, quel qu'il puisse estre, et ne pas penetrer plus avant qu'il ne plaist à ce mary. Si c'estoit toutefois un Monstre que vous eussiez épousé, nous vous plaindriens; d'autant plus que vous pouvez en devenir grosse: et quel déplaisir de mettre au jour des enfans que le jour n'éclaire qu'avec horreur, et qui vous font rougir vous et la nature! Helas! dit la Belle avec un soupir, je n'avois pas encore fait de reflexion là-dessus. Ses sœurs luy ayant allegué de méchantes raisons pour ne s'en pas soucier, se separerent un peu d'elle afin de laisser agir leur venin.

Quand elle fut seule, toutes ses craintes, tous ses soupçons luy revinrent dans la pensée: Ah! mes sœurs, s'écria-t-elle, en quelle peine vous m'avez mise! Les personnes riches souhaitent d'avoir des enfans: moy qui ne suis entourée que de pierreries, il faut que je fasse des vœux au contraire. C'est estre bien malheureuse que de posseder tant de tresors et

apprehender la fecondité. Elle demeura quelque temps comme ensevelie dans cette pensée, puis recommença avec plus de vehemence qu'auparavant. Quoy ! Psyché peuplera de monstres tout l'Univers ! Psyché, à qui l'on a dit tant de fois qu'elle le peupleroit d'Amours et de Graces ! Non, non ; je mourray plutôt que de m'exposer davantage à un tel hazard. En arrive ce qui pourra, je veux m'éclaircir ; et si je trouve que mon mary soit tel que je l'apprehende, il peut bien se pourvoir de femme ; je ne voudrois pas l'estre un seul moment du plus riche monstre de la nature.

Nos deux furies, qui ne s'estoient pas tant éloignées qu'elles ne pussent voir l'effet du poison, entendirent plus d'à demy ces paroles, et se rapprocherent. Psyché leur declara naïvement la resolution qu'elle avoit prise. Pour fortifier ce sentiment les deux sœurs le combattirent ; et, non contentes de le combattre, elles firent encore mille façons propres à augmenter la curiosité et l'inquietude. Elles se parloient à l'oreille, haussoient les épaules, jettoient des regards de pitié sur leur sœur.

La pauvre épouse ne put resister à tout cela. Elle les pressa à la fin d'une telle sorte, qu'après un nombre infiny de precautions, elles luy dirent tout bas : Nous voulons bien vous avertir que nous avons veu sur le point du jour un dragon dans l'air. Il voloit avec assez de peine, appuyé sur le Zephire, qui voloit aussi à costé de luy. Le Zephire l'a soustenu jusqu'à l'entrée d'une caverne effroyable ; là le Dragon l'a congédié, et s'est estendu sur le sable. Comme nous n'estions pas loin, nous l'avons veu se repaistre de toutes sortes d'insectes (vous sçavez que les avenues de ce Palais en fourmillent). Après ce repas et un siflement, il s'est traisné sur le ventre dans la caverne. Nous, qui estions estonnées et toutes tremblantes, nous nous sommes éloignées de cet endroit avec le moins de bruit que nous avons pû, et avons fait le tour du rocher, de peur que le Dragon ne nous en-

tendist lors que nous vous appellerions. Nous vous avons mesme appelée moins haut que nous n'avions fait à la precedente visite. Aux premiers accens de nostre voix, une douce haleine est venuë nous enlever, sans que le Zephire ait paru.

C'estoit mensonge que tout cela ; cependant Psiché y ajouta foy : les personnes qui sont en peine croient volontiers ce qu'elles apprehendent. De ce moment-là nostre Heroïne cessa de goûter sa beatitude, et n'eut en l'esprit qu'un Dragon imaginaire dont la pensée ne la quitta point. C'estoit, à son compte, ce digne époux que les Dieux luy avoient donné, avec qui elle avoit eu des conversations si touchantes, passé des heures si agreables, goûté de si doux plaisirs. Elle ne trouvoit plus estrange qu'il apprehendast d'estre veu : c'estoit judicieusement fait à luy. Il y avoit pourtant des momens où nostre Heroïne doutoit. Les paroles de l'Oracle ne luy sembloient nullement convenir à la peinture de ce dragon. Mais voicy comme elle accordoit l'un et l'autre. Mon mary est un Demon ou bien un Magicien qui se fait tantost Dragon, tantost loup, tantost empoisonneur et incendiaire ; mais toujours Monstre. Il me fascine les yeux, et me fait accroire que je suis dans un Palais, servie par des Nymphes, environnée de magnificence, que j'entends des musiques, que je voy des Comedies ; et tout cela, songe : il n'y a rien de réel, sinon que je couche aux costez d'un Monstre ou de quelque Magicien ; l'un ne vaut pas mieux que l'autre.

Le desespoir de Psiché passa si avant, que ses sœurs eurent tout sujet d'en estre contentes ; ce que ces miserables femmes se garderent bien de témoigner. Au contraire, elles firent les affligées : elles prirent mesme à tasche de consoler leur cadete, c'est à dire de l'attrister encor davantage, et luy faire voir que, puisqu'elle avoit besoin qu'on la consolast, elle estoit veritablement malheureuse. Nostre Heroïne, ingenieuse à se tourmenter, fit ce qu'elle pût pour les

satisfaire. Mille pensées luy vinrent en l'esprit, et autant de resolutions differentes, dont la moins funeste estoit d'avancer ses jours, sans essayer de voir son mary. Je m'en iray, disoit-elle, parmy les Morts, avec cette satisfaction que de m'estre fait violence pour luy complaire. La curiosité fut toutefois la plus forte, outre le dépit d'avoir servy aux plaisirs d'un Monstre. Comment se monstrent après cela? Il falloit sortir du monde, mais il en falloit sortir par une voye honorable : c'estoit de tuer celuy qui se trouveroit avoir abusé de sa beauté, et se tuer elle-mesme après.

Psiché ne se pût rien imaginer de plus à propos ny de plus expedient ; elle en demeura donc là. Il ne restoit plus que de trouver les moyens de l'exécuter ; c'est où la difficulté consistoit : car, premièrement, de voir son Mary, il ne se pouvoit ; on emportoit les flambeaux dès qu'elle estoit dans le lit ; de le tuer, encore moins ; il n'y avoit en ce sejour bienheureux ny poison, ny poignard, ny autre instrument de vengeance et de desespoir. Nos envieuses y pourveurent, et promirent à la pauvre épouse de luy apporter au plutôt une lampe et un poignard : elle cacheroit l'un et l'autre jusqu'à l'heure que le sommeil se rendoit maistre de ce Palais, et tenoit charmez le Monstre et les Nymphes ; car c'estoit un des plaisirs de ce beau sejour, que de bien dormir. Dans ce dessein les deux sœurs partirent.

Pendant leur absence Psiché eut grand soin de s'affliger, et encore plus grand soin de dissimuler son affliction. Tous les artifices dont les femmes ont coutume de se servir quand elles veulent tromper leurs maris furent employez par la Belle : ce n'estoient qu'embrassemens et caresses, complaisances perpetuelles, protestations et sermens de ne point aller contre le vouloir de son cher époux ; on n'y omit rien, non seulement envers le mary, mais envers les Nymphes : les plus clair-voyantes y furent trompées. Que si elle se trouvoit seule, l'inquietude la reprenoit. Tantost

elle avoit peine à s'imaginer qu'un mary qu'à toutes sortes de marques elle avoit sujet de croire jeune et bien fait, qui avoit la peau et l'humeur si douces, le ton de voix si agreable, la conversation si charmante; qu'un mary qui aimoit sa femme et qui la traitoit comme une maistresse; qu'un mary, dis-je, qui estoit servy par des Nymphes, et qui traisnoit à sa suite tous les plaisirs, fust quelque Magicien ou quelque Dragon. Ce que la Belle avoit trouvé si délicieux au toucher, et si digne de ses baisers estoit donc la peau d'un serpent! Jamais femme s'estoit-elle trompée de la sorte? D'autres fois elle se remettoit en memoire la pompe funebre qui avoit servi de ceremonie à son mariage, les horribles hostes de ce rocher, sur tout le Dragon qu'avoient veu ses sœurs, et qui, estant soutenu par le Zephire, ne pouvoit estre autre que son mary. Cette derniere pensée l'emportoit toujours sur les autres, soit par une fatalité particuliere, soit à cause que c'estoit la pire, et que nostre esprit va naturellement là.

Au bout de cinq ou six jours les deux sœurs revinrent. Elles s'estoient abandonnées dans les airs comme si elles eussent voulu se laisser tomber. Un soufle agreable les avoit incontinent enlevées et portées au sommet du roc. Psiché leur demanda dès l'abord où estoient la lampe et le poignard.

Les voicy, dit ce couple; et nous vous asseurons

De la clarté que fait la lampe.

Pour le poignard, il est des bons,

Bien afile, de bonne trempe.

Comme nous vous ayons, et ne negligions rien

Quand il s'agit de vostre bien,

Nous avons eu le soin d'empoisonner la lame :

Tenez-vous seure de ses coups;

C'est fait du Monstre vostre époux,

Pour peu que ce poignard l'entame.

A ces mots, un trait de pitié

Toucha le cœur de nostre Belle.

LIVRE PREMIER.

*Je vous rends grace, leur dit-elle,
De tant de marques d'amitié.*

Psiché leur dit ces paroles assez froidement , ce qui leur fit craindre qu'elle n'eust changé d'avis ; mais elles reconnurent bien-tost que l'esprit de leur cadete estoit toujours dans la mesme assiete , et que ce sentiment de pitié , dont elle n'avoit pas esté la maistresse , estoit ordinaire à ceux qui sont sur le point de faire du mal à quelqu'un.

Quand nos deux furies eurent mis leur sœur en train de se perdre, elles la quitterent , et ne firent pas long séjour aux environs de cette montagne.

Le Mary vint sur le soir, avec une melancolie extraordinaire, et qui luy devoit estre un pressentiment de ce qui se preparoit contre luy ; mais les caresses de sa femme le rassurerent. Il se coucha donc, et s'abandonna au sommeil aussi-tost qu'il fut couché.

Voila Psiché bien embarrassée : comme on ne connoist l'importance d'une action que quand on est près de l'executer, elle envisagea la sienne dans ce moment-là avec ses suites les plus fâcheuses, et se trouva combattuë de je ne scay combien de passions aussi contraires que violentes. L'apprehension, le dépit, la pitié, la colere et le desespoir, la curiosité principalement ; tout ce qui porte à commettre quelque forfait, et tout ce qui en détourne, s'empara du cœur de nostre Heroïne, et en fit la Scene de cent agitations differentes. Chaque passion le tiroit à soy. Il falut pourtant se déterminer. Ce fut en faveur de la curiosité que la Belle se déclara : car, pour la colere, il luy fut impossible de l'écouter, quand elle songea qu'elle alloit tuer son mary. On n'en vient jamais à une telle extremité sans de grands scrupules, et sans avoir beaucoup à combattre. Qu'on fasse telle mine que l'on voudra, qu'on se querelle, qu'on se separe, qu'on proteste de se hayr, il reste toujours un levain d'amour entre deux personnes qui ont esté unies si étroitement.

Ces difficultez arresterent la pauvre épouse quelque peu de temps. Elle les franchit à la fin, se leva sans bruit, prit le poignard et la lampe qu'elle avoit cachez, s'en alla le plus doucement qu'il luy fut possible vers l'endroit du lit où le Monstre s'estoit couché, avançant un pied, puis un autre, et prenant bien garde à les poser par mesure, comme si elle eust marché sur des pointes de diamans. Elle retenoit jusqu'à son haleine, et craignoit presque que ses pensées ne la décelassent. Il s'en falut peu qu'elle ne priast son ombre de ne point faire de bruit en l'accompagnant.

*A pas tremblans et suspendus,
Elle arrive enfin où repose
Son époux aux bras étendus,
Epoux plus beau qu'aucune chose :*
C'estoit aussi l'Amour : son teint, par sa fraischeur,
Par son éclat, par sa blancheur,
Rendoit le lys jaloux, faisoit honte à la rose.
Avant que de parler du teint,
Je devois vous avoir dépeint,
Pour aller par ordre en l'affaire,
La posture du Dieu. Son col estoit panché :
C'est ainsi que le Somme en sa Grotte est couché ;
Ce qu'il ne falloit pas vous taire.
Ses bras à demy nus étaloient des appas,
Non d'un Hercule, ou d'un Atlas,
D'un Pan, d'un Sylvain, ou d'un Faune,
Ny mesme ceux d'une Amazone ;
Mais ceux d'une Venus à l'âge de vingt ans.
Ses cheveux épars et flotans
Et que les mains de la Nature
Avoient frisez à l'avanture,
Celles de Flore parfumez,
Cachotent quelques attraits dignes d'estre estimez ;
Mais Psiché n'en estoit qu'à prendre plus facile,
Car, pour un qu'ils cachotent, elle en soupçonnoit mille.
Leurs anneaux, leurs boucles, leurs nœux,

Tour à tour de *Psiché* receurent tous des vœux :
 Chacun eut à part son hommage.
 Une chose nuisit pourtant à ces cheveux ;
 Ce fut la beauté du visage.
 Que vous en diray-je ? et comment
 En parler assez dignement ?
 Suppléer à mon impuissance ;
 Je ne vous aurois d'aujourd'huy
 Dépeint les beautez de celuy
 Qui des beautez a l'intendance.
 Que dirois-je des traits où les Ris sont logez ?
 De ceux que les Amours ont entre eux partagez ?
 Des yeux aux brillantes merveilles,
 Qui sont les portes du desir ;
 Et sur tout des levres vermeilles ,
 Qui sont les sources du plaisir ?

Psiché demeura comme transportée à l'aspect de son époux. Dès l'abord elle jugea bien que c'estoit l'Amour, car quel autre Dieu luy auroit paru si agreable ?

Ce que la beauté, la jeunesse, le divin charme qui communique à ces choses le don de plaire ; ce qu'une personne faite à plaisir peut causer aux yeux de volupté, et de ravissement à l'esprit, Cupidon en ce moment-là le fit sentir à nostre Heroïne. Il dormoit à la maniere d'un Dieu, c'est à dire profondément, panché nonchalamment sur un oreiller, un bras sur sa teste, l'autre bras tombant sur les bords du lit, couvert à demy d'un voile de gaze, ainsi que sa mere en use, et les Nymphes aussi, et quelquesfois les Bergeres.

La joye de *Psiché* fut grande, si l'on doit appeler joye ce qui est proprement extase ; encore ce mot est-il foible, et n'exprime pas la moindre partie du plaisir que receut la Belle. Elle benit mille fois le défaut du sexe, se sceut très-bon gré d'estre curieuse, bien fâchée de n'avoir pas contrevenu dès le premier jour aux défenses qu'on luy avoit faites, et à ses sermens. Il n'y avoit pas d'apparence, selon son sens,

qu'il en deust arriver de mal ; au contraire, cela estoit bien et justifioit les caresses que jusques là elle avoit cru faire à un Monstre. La pauvre femme se repentoit de ne luy en avoir pas fait davantage : elle estoit honteuse de son peu d'amour, toute preste de reparer cette faute si son mary le souhaitoit, quand mesme il ne le souhaiteroit pas.

Ce ne fut pas à elle peu de retenuë de ne point jeter et lampe et poignard pour s'abandonner à son transport. Veritablement le poignard luy tomba des mains, mais la lampe non : elle en avoit trop affaire, et n'avoit pas encore veu tout ce qu'il y avoit à voir. Une telle commodité ne se rencontroit pas tous les jours ; il s'en faloit donc servir : c'est ce qu'elle fit, sollicitée de faire cesser son plaisir par son plaisir mesme. Tantost la bouche de son mary luy demandoit un baiser, et tantost ses yeux ; mais la crainte de l'éveiller l'arrestoit tout court. Elle avoit de la peine à croire ce qu'elle voyoit, se passoit la main sur les yeux, craignant que ce ce ne fust songe et illusion ; puis recommençoit à considerer son mary. Dieux immortels, dit-elle en soy-mesme, est-ce ainsi que sont faits les Monstres ? Comment donc est fait ce que l'on appelle Amour ? Que tu es heureuse, Psiché ! Ah ! divin époux ! pourquoy m'as-tu refusé si long-temps la connoissance de ce bon-heur ? Craignois-tu que je n'en mourusse de joye ? estoit-ce pour plaire à ta mere ou à quelqu'une de tes maistresses ? car tu es trop beau pour ne faire le personnage que de mary. Quoy ! je t'ay voulu tuer ! quoy ! cette pensée m'est venuë ! O Dieux ! je fremis d'horreur à ce souvenir. Suffisoit-il pas, cruelle Psiché, d'exercer ta rage contre tóy seule ? L'Univers n'y eust rien perdu : et sans ton époux que deviendrois-tu ? Folle que je suis ! mon mary est immortel : il n'a pas tenu à moy qu'il ne le fust point.

Après ces reflexions, il luy prit envie de regarder de plus près celuy qu'elle n'avoit déjà que que trop veu. Elle pancha quelque peu l'instrument fatal qui l'avoit

jusques là servie si utilement. Il en tomba sur la cuisse de son époux une goutte d'huile enflammée. La douleur éveilla le Dieu. Il vid la pauvre Psiché qui, toute confuse, tenoit sa lampe; et, ce qui fut de plus malheureux, il vid aussi le poignard tombé près de luy.

Dispensez-moy de vous raconter le reste : vous seriez touchez de trop de pitié au recit que je vous ferois.

*Là finit de Psiché le bonheur et la gloire :
Et là vostre plaisir pourroit cesser aussi.
Ce n'est pas mon talent d'achever une histoire
Qui se termine ainsi.*

Ne laissez pas de continuer, dit Acante, puisque vous nous l'avez promis : peut-estre aurez-vous mieux reüssi que vous ne croyez. Quand cela seroit, reprit Poliphile, quelle satisfaction aurez-vous? Vous verrez souffrir une Belle, et en pleurerez, pour peu que j'y contribuë. Et bien! repartit Acante, nous pleurerons. Voilà un grand mal pour nous! les Heros de l'antiquité pleuroient bien. Que cela ne vous empesche pas de continuer. La compassion a aussi ses charmes, qui ne sont pas moindres que ceux du rire; je tiens mesme qu'ils sont plus grands, et crois qu'Ariste est de mon avis. Soyez si tendre et si émouvant que vous voudrez, nous ne vous en écouterons tous deux que plus volontiers.

Et moy, dit Gelaste, que deviendray-je? Dieu m'a fait la grace de me donner des oreilles aussi bien qu'à vous. Quand Poliphile les consulteroit, et qu'il ne feroit pas tant le pathétique, la chose n'en iroit que mieux, veu la maniere d'écrire qu'il a choisie.

Le sentiment de Gelaste fut approuvé. Et Ariste, qui s'estoit teu jusques là, dit en se tournant vers Poliphile : Je voudrois que vous me püssiez attendrir le cœur par le recit des aventures de vostre

Belle; je luy donnerois volontiers des larmes avec le plus grand plaisir du monde. La pitié est celuy des mouvemens du discours qui me plaist le plus: je le prefere de bien loin aux autres. Mais ne vous contraignez point pour cela: il est bon de s'accommoder à son sujet; mais il est encore meilleur de s'accommoder à son genie. C'est pourquoy suivez le conseil que vous a donné Gelaste.

Il faut bien que je le suive, continua Poliphile: comment ferois-je autrement? J'ay déjà meslé malgré moy de la gayeté parmy les endroits les plus serieux de cette histoire; je ne vous assure pas que tantost je n'en mesle aussi parmy les plus tristes. C'est un defaut dont je ne me sçaurois corriger, quelque peine que j'y apporte.

Defaut pour defaut, dit Gelaste, j'ayme beaucoup mieux qu'on me fasse rire quand je dois pleurer, que si l'on me faisoit pleurer lors que je dois rire. C'est pourquoy, encore une fois, continuez comme vous avez commencé.

Laissons-luy reprendre haleine auparavant, dit Acante; le grand chaud estant passé, rien ne nous empesche de sortir d'icy, et de voir en nous promenant les endroits les plus agreables de ce jardin. Bien que nous les ayons veus plusieurs fois, je ne laisse pas d'en estre touché, et crois qu'Ariste et Poliphile le sont aussi. Quant à Gelaste, il aymeroit mieux employer son temps autour de quelque Psiché, que de converser avec des arbres et des fontaines. On pourra tantost le satisfaire: nous nous asseoirons sur l'herbe menuë pour écouter Poliphile, et plaindrons les peines et les infortunes de son Heroïne avec une tendresse d'autant plus grande que la presence de ces objets nous remplira l'ame d'une douce melancholie. Quand le Soleil nous verra pleurer, ce ne sera pas un grand mal: il en void bien d'autres par l'univers qui en font autant, non pour le malheur d'autruy, mais pour le leur propre. Acante fut creu, et on se leva.

Au sortir de cet endroit, ils firent cinq ou six pas sans rien dire. Gelaste, ennuyé de ce long silence, l'interrompit; et fronçant un peu son sourcil: Je vous ay, dit-il, tantost laissé mettre le plaisir du rire après celuy de pleurer: trouverez-vous bon que je vous guerisse de cette erreur? Vous sçavez que le rire est amy de l'homme, et le mien particulier: m'avez-vous creu capable d'abandonner sa défense sans vous contredire le moins du monde? Helas! non, repartit Acante; car, quand il n'y auroit que le plaisir de contredire, vous le trouverez assez grand pour nous engager en une très-longue et très-opiniastre dispute.

Ces paroles, à quoy Gelaste ne s'attendoit point, et qui firent faire un petit éclat de risée, l'interdirent un peu. Il en revint aussi-tost. Vous croyez, dit-il, vous sauver par là; c'est l'ordinaire de ceux qui ont tort, et qui connoissent leur foible, de chercher des fuites: mais évitez tant que vous voudrez le combat, si faut-il que vous m'avoüiez que vostre proposition est absurde, et qu'il vaut mieux rire que pleurer.

A le prendre en general comme vous faites, poursuivit Ariste, cela est vray; mais vous falsifiez nostre texte. Nous vous disons seulement que la pitié est celuy des mouvemens du discours que nous tenons le plus noble, le plus excellent si vous voulez; je passe encore outre, et le maintiens le plus agreable: voyez la hardiesse de ce paradoxe!

O Dieux immortels! s'écria Gelaste, y a-t-il des gens assez fous au monde pour soustenir une opinion si extravagante? Je ne dis pas que Sophocle et Euripide ne me divertissent davantage que quantité de faiseurs de Comedies; mais mettez les choses en pareil degré d'excellence, quitterez-vous le plaisir de voir attraper deux vieillards par un drosle comme Phormion, pour aller pleurer avec la famille du Roy Priam? Ouy, encore un coup, je le quitteray, dit

Ariste. Et vous aymeriez mieux, ajoûta Gelaste, écouter Sylvandre faisant des plaintes, que d'entendre Hilas entretenant agreablement ses maistresses? C'est un autre point, poursuit Ariste; mettez les choses, comme vous dites, en pareil degré d'excellence, je vous répondray là dessus : Sylvandre, après tout, pourroit faire de telles plaintes, que vous les prefereriez vous mesme aux bons mots d'Hilas.

Aux bons mots d'Hilas? repartit Gelaste : pensez-vous bien à ce que vous dites? Sçavez-vous quel homme c'est que l'Hilas de qui nous parlons? C'est le veritable Heros d'Astrée : c'est un homme plus nécessaire dans le Roman, qu'une douzaine de Celadons. Avec cela, dit Ariste, s'il y en avoit deux, ils vous ennuyeroient; et les autres, en quelque nombre qu'ils soient, ne vous ennuyent point. Mais nous ne faisons qu'insister l'un et l'autre pour nostre avis, sans en apporter d'autre fondement que nostre avis mesme. Ce n'est pas là le moyen de terminer la dispute, ny de découvrir qui a tort ou qui a raison.

Cela me fait souvenir, dit Acante, de certaines gens dont les disputes se passent entieres à nier et à soustenir, et point d'autre preuve. Vous en allez avoir une pareille si vous ne vous y prenez d'autre sorte.

C'est à quoy il faut remedier, dit Ariste; cette matiere en vaut bien la peine, et nous peut fournir beaucoup de choses dignes d'estre examinées. Mais, comme elles meritoient plus de temps que nous n'en avons, je suis d'avis de ne toucher que le principal, et qu'après nous reduisons la dispute au jugement qu'on doit faire de l'ouvrage de Poliphile, afin de ne pas sortir entierement du sujet pour lequel nous nous rencontrons icy. Voyons seulement qui établira le premier son opinion. Comme Gelaste est l'agresseur, il seroit juste que ce fust luy. Neanmoins je commenceray s'il le veut.

Non, non, dit Gelaste, je ne veux point qu'on

m'accorde de privilege : vous n'estes pas assez fort pour donner de l'avantage à vostre ennemy. Je vous soustiens donc que, les choses estant égales, la plus saine partie du monde préférera toujourns la Comedie à la Tragedie. Que dis-je, la plus saine partie du monde? mais tout le monde. Je vous demande où le goust universel d'aujourd'huy se porte. La Cour, les Dames, les Cavaliers, les sçavans, le peuple, tout demande la Comedie; point de plaisir que la Comedie. Aussi voyons-nous qn'on se sert indifferemment de ce mot de Comedie pour qualifier tous les divertissemens du Theatre : on n'a jamais dit, Les Tragediens; ny, Allons à la Tragedie.

Vous en sçavez mieux que moy la veritable raison, dit Ariste, et que cela vient du mot de bourgade, en grec. Comme cette erudition seroit longue, et qu'aucun de nous ne l'ignore, je la laisse à part et m'arrestera seulement à ce que vous dites. Parce que le mot de Comedie est pris abusivement pour toutes les especes du Dramatique, la Comedie est préférable à la Tragedie : n'est-ce pas là bien conclure? Cela fait voir seulement que la Comedie est plus commune, et parce qu'elle est plus commune, je pourrois dire qu'elle touche moins les esprits.

Voilà bien conclure à vostre tour, repliqua Gelaste : le diamant est plus commun que certaines pierres; donc le diamant touche moins les yeux. Hé! mon amy! ne voyez-vous pas qu'on ne se lasse jamais de rire? On peut se lasser du jeu, de la bonne chere, des Dames; mais de rire, point. Avez-vous entendu dire à qui que ce soit : Il y a huit jours entiers que nous rions; je vous prie, pleurons aujourd'huy?

Vous sortez toujourns, dit Ariste, de nostre these, et apportez des raisons si triviales, que j'en ay honte pour vous.

Voyez un peu l'homme difficile! reprit Gelaste. Et vraiment, puisque vous voulez que je discoure de la Comedie et du rire en Philosophe Platonicien, j'y

consens ; faites-moy seulement la grace de m'écouter. Le plaisir dont nous devons faire le plus de cas est toujours celuy qui convient le mieux à nostre nature ; car s'est s'unir à soy-mesme que de le gouter. Or, y a-t-il rien qui nous convienne mieux que le rire ? Il n'est pas moins naturel à l'homme que la raison ; il luy est mesme particulier : vous ne trouverez aucun animal qui rie, et en rencontrerez quelques-uns qui pleurent. Je vous défie, tout sensible que vous estes, de jeter des larmes aussi grosses que celles d'un Cerf qui est aux abois, ou du cheval de ce pauvre Prince dont on void la pompe funebre dans l'onzieme de l'Eneide. Tombez d'accord de ces veritez ; je vous laisseray après pleurer tant qu'il vous plaira : vous tiendrez compagnie au cheval du pauvre Pallas, et moy je riray avec tous les hommes.

La conclusion de Gelaste fit rire ses trois amis, Ariste comme les autres ; après quoy celuy-cy dit : Je vous nie vos deux propositions, aussi bien la seconde que la premiere. Quelque opinion qu'ait eu l'école jusqu'à present, je ne conviens pas avec elle que le rire appartienne à l'homme privativement au reste des animaux. Il faudroit entendre la langue de ces derniers pour connoistre qu'ils ne rient point. Je les tiens sujets à toutes nos passions : il n'y a, pour ce point-là, de difference entre nous et eux que du plus au moins, et en la maniere de s'exprimer. Quant à vostre premiere proposition, tant s'en faut que nous devions toujours courir après les plaisirs qui nous sont les plus naturels, et que nous avons le plus à commandement, que ce n'est pas mesme un plaisir de posseder une chose très-commune. Delà vient que dans Platon l'Amour est fils de la Pauvreté ¹, voulant dire

1. « A la naissance de Vénus, il se fit un souper où tous les Dieux assistèrent, et en particulier Porus, fils du Conseil, et Dieu de l'Abondance. Le repas fini, la Pauvreté étoit venue en chercher des debris et se tenoit à la porte, d'où elle apperçut Porus endormi dans le jardin de Jupiter,

que nous n'avons de passion que pour les choses qui nous manquent, et dont nous sommes necessiteux. Ainsi le rire, qui nous est, à ce que vous dites, si familier, sera dans la Scene le plaisir des laquais et du menu peuple ; le pleurer, celui des honnestes gens.

Vous poussez la chose un peu trop loin, dit Acante ; je ne tiens pas que le rire soit interdit aux honnestes gens. Je ne le tiens pas non plus, reprit Ariste. Ce que je dis n'est que pour payer Gelaste de sa monnoye. Vous sçavez combien nous avons ry en lisant Terence, et combien je ris en voyant les Italiens : je laisse à la porte ma raison et mon argent, et je ris après tout mon soul. Mais que les belles Tragedies ne nous donnent une volupté plus grande que celle qui vient du comique, Gelaste ne le niera pas luy-mesme, s'il y veut faire reflexion.

Il faudroit, repartit froidement Gelaste, condamner à une très-grosse amande ceux qui font ces Tragedies dont vous nous parlez. Vous allez là pour vous réjouir, et vous y trouvez un homme qui pleure auprès d'un autre homme, et cet autre auprès d'un autre, et tous ensemble avec la Comedienne qui represente Andromaque, et la Comedienne avec le Poëte : c'est une chaisne de gens qui pleurent, comme dit vostre Platon ¹. Est-ce ainsi que l'on doit contenter ceux qui vont là pour se réjouir ?

après s'être rempli de nectar, parce que le vin n'étoit pas encore en usage. Pressée de son indigence, elle desira le commerce de ce Dieu, et chercha les moyens de le surprendre. Elle alla donc auprès de lui : et c'est de ces deux principes si opposez que l'Amour prit naissance. »

(*Le Banquet de Platon, traduit un tiers par feu M. RACINE, et le reste par Mme *** (ROCHECHOUART). Paris, Gandouin, 1732. p. 104.*)

1. « Ce talent que vous avez de bien parler sur Homère n'est point en vous un effet de l'art, comme je disois à l'insttant ; mais c'est je ne sçais quelle vertu divine qui vous transporte, vertu semblable à celle de la pierre qu'Euripide a ap-

Ne dites point qu'ils y vont pour se réjouir, reprit Ariste, dites qu'ils y vont pour se divertir. Or, je vous soustiens, avec le mesme Platon, qu'il n'y a divertissement égal à la Tragedie, ny qui meine plus les esprits où il plaist au Poëte¹. Le mot dont se sert Platon fait que je me figure le mesme Poëte se rendant maistre de tout un peuple et faisant aller les ames comme des troupeaux, et comme s'il avoit en ses mains la baguette du Dieu Mercure. Je vous soustiens, dis-je, que les maux d'autrui nous divertissent, c'est-à-dire qu'ils nous attachent l'esprit.

Ils peuvent attacher le vostre agreablement, poursuit Gelaste, mais non pas le mien. En verité, je vous trouve de mauvais goust. Il vous suffit que l'on vous attache l'esprit; que ce soit avec des charmes agreables ou non, avec les serpens de Thisiphone, il ne vous importe. Quand vous me feriez passer l'effet de la Tragedie pour une espece d'enchantement, cela feroit-il que l'effet de la Comedie n'en fust un aussi? Ces deux choses estant égales, serez-vous si fou que de préférer la premiere à l'autre?

Mais vous mesme, reprit Ariste, osez-vous mettre en comparaison le plaisir du Rire avec la Pitié; la pitié, qui est un ravissement, une extase? Et com-

pellée magnétide, et que la plupart nomment pierre d'Héraclée. Car cette pierre non seulement attire les anneaux de fer, mais leur communique la vertu de produire le même effet qu'elle et d'attirer d'autres anneaux. En sorte qu'on voit quelquefois une longue chaîne de morceaux de fer et d'anneaux suspendus les uns aux autres; et tous ces anneaux tirent leur vertu de cette pierre. Pareillement la Muse inspire par elle-même les poëtes, et ceux-ci communiquant à d'autres leur enthousiasme, il s'en forme une chaîne d'hommes inspirés. »

(*L'Ion, ou de la Poésie, traduction de Grou.*)

1. Traduction aussi hardie qu'exacte de ce passage : ἔστι δὲ τῆς ποιήσεως δημοτεσπέστατον τε καὶ ψυχαγωγικώτατον ἢ τραγῳδία. (*Minos.*)

ment ne le seroit-elle pas, si les larmes que nous versons pour nos propres maux sont, au sentiment d'Homere (non pas tout à fait au mien), si les larmes, dis-je, sont au sentiment de ce divin Poète, une espèce de volupté? Car en cet endroit où il fait pleurer Achille et Priam, l'un du souvenir de Patrocle, l'autre de la mort du dernier de ses enfans, il dit qu'ils se saoulent de ce plaisir; il les fait jouïr du pleurer, comme si c'estoit quelque chose de délicieux¹.

Le Ciel vous veuille envoyer beaucoup de jouïssances pareilles, reprit Gelaste; je n'en seray nullement jaloux. Ces extases de la pitié n'accodent pas un homme de mon humeur. Le rire a pour moy quelque chose de plus vif et de plus sensible: enfin le rire me rit davantage. Toute la nature est en cela de mon avis. Allez-vous-en à la Cour de Cytherée, vous y trouverez des Ris, et jamais de pleurs.

Nous voicy déjà retombez, dit Ariste, dans ces raisons qui n'ont aucune solidité: vous estes le plus frivole défenseur de la Comedie que j'aye veu depuis bien long-temps.

Et nous voicy retombez dans le Platonisme, repliqua Gelaste: demeurons-y donc, puisque cela vous plaist tant. Je m'en vais vous dire quelque chose d'essentiel contre le pleurer, et veux vous convaincre par ce mesme endroit d'Homere dont vous avez fait vostre capital. Quand Achille a pleuré son saoul (par parenthese je crois qu'Achille ne rioit pas de moins bon courage; tout ce que font les Heros, ils le font dans le suprême degré de perfection), lorsqu'Achille, dis-je, s'est rassasié de ce beau plaisir de verser des larmes, il dit à Priam: Vieillard, tu es miserable: telle est la condition des mortels, ils passent leur vie dans les pleurs. Les Dieux seuls sont exempts de mal, et vivent là haut à leur aise, sans rien souffrir. Que répondez-vous à cela?

1. *Iliade*, xxiv, 509-512.

Je répondray, dit Ariste, que les mortels sont mortels quand ils pleurent de leurs douleurs; mais quand ils pleurent des douleurs d'autrui ce sont proprement des Dieux.

Les Dieux ne pleurent ny d'une façon ny d'une autre, reprit Gelaste: pour le rire, c'est leur partage. Qu'il ne soit ainsi: Homere dit en un autre endroit que, quand les Bienheureux immortels virent Vulcain qui boïtoit dans leur maison, il leur prit un Rire inextinguible: par ce mot d'inextinguible, vous voyez qu'on ne peut trop rire ny trop long-temps; par celuy de Bienheureux, que la beatitude consiste au Rire.

Par ces deux mots que vous dites, reprit Ariste, je vois qu'Homere a failli, et ne vois rien autre chose. Platon l'en reprend dans son troisiéme de la Republique; il le blasme de donner aux Dieux un Rire démesuré, et qui seroit mesme indigne de personnes tant soit peu considerables.

Pourquoy voulez-vous qu'Homere ait plutôt failli que Platon? repliqua Gelaste. Mais laissons les autoritez, et n'écoutez que la raison seule. Nous n'avons qu'à examiner sans prévention la Comedie et la Tragedie. Il arrive assez souvent que cette derniere ne nous touche point: car le bien ou le mal d'autrui ne nous touche que par rapport à nous mesmes, et en tant que nous croyons que pareille chose nous peut arriver, l'Amour propre faisant sans cesse que l'on tourne les yeux sur soy. Or, comme la Tragedie ne nous represente que des aventures extraordinaires, et qui vray-semblablement ne nous arriveront jamais, nous n'y prenons point de part, et nous sommes froids, à moins que l'ouvrage ne soit excellent, que le Poëte ne nous transforme, que nous ne devenions d'autres hommes par son adresse, et ne nous mettions en la place de quelque Roy. Alors j'avouë que la Tragedie

nous touche, mais de crainte, mais de colere, mais de mouvemens funestes qui nous renvoient au logis pleins des choses que nous avons veuës, et incapables de tout plaisir. La Comedie, n'employant que des aventures ordinaires et qui peuvent nous arriver, nous touche toujours; plus ou moins, selon son degré de perfection. Quand elle est fort bonne, elle nous fait rire. La Tragedie nous attache, si vous voulez; mais la Comedie nous amuse agreablement, et meine les ames aux champs Elisées, au lieu que vous les menez dans la demeure des malheureux. Pour preuve infailible de ce que j'avance, prenez garde que, pour effacer les impressions que la Tragedie avoit faites en nous, on luy fait souvent succeder un divertissement comique; mais de celuy-cy à l'autre il n'y a point de retour: ce qui vous fait voir que le suprême degré du plaisir, après quoy il n'y a plus rien, c'est la Comedie. Quand on vous la donne, vous vous en retournez content et de belle humeur; quand on ne vous la donne pas, vous vous en retournez chagrin et remply de noires idées. C'est ce qu'il y a à gagner avec les Orestes et les Œdipes, tristes fantosmes qu'a évoquez le Poëte Magicien dont nous avons parlé tantost. Encore serions-nous heureux s'ils excitoient le terrible toutes les fois que l'on nous les fait paroistre: cela vaut mieux que de s'ennuyer; mais où sont les habiles Poëtes qui nous dépeignent ces choses au vif? Je ne veux pas dire que le dernier soit mort avec Euripide, ou avec Sophocle; je dis seulement qu'il n'y en a guere. La difficulté n'est pas si grande dans le Comique; il est plus asseuré de nous toucher, en ce que ses incidens sont d'une telle nature, que nous nous les appliquons à nous-mesmes plus aisément.

Cette fois là, dit Ariste, voilà des raisons solides, et qui meritent qu'on y réponde; il faut y tascher. Le mesme ennuy qui nous fait languir pendant une Tragedie où nous ne trouvons que de mediocres beau-

tez, est commun à la Comedie et à tous les ouvrages de l'esprit, particulièrement aux Vers : je vous le prouverois aisément si c'estoit la question ; mais ne s'agissant que de comparer deux choses également bonnes, chacune selon son genre, et la Tragedie, à ce que vous dites vous-mesme, devant l'estre souverainement, nous ne devons considerer la Comedie que dans un pareil degré. En ce degré donc vous dites qu'on peut passer de la Tragedie à la Comedie, et de celle-cy à l'autre, jamais. Je vous le confesse, mais je ne tombe pas d'accord de vos consequences ny de la raison que vous apportez. Celle qui me semble la meilleure est que dans la Tragedie nous faisons une grande contention d'ame ; ainsi on nous represente ensuite quelque chose qui délasse nostre cœur, et nous remet en l'estat où nous estions avant le spectacle, afin que nous en puissions sortir ainsi que d'un songe. Par vostre propre raisonnement, vous voyez déjà que la Comedie touche beaucoup moins que la Tragedie ; il reste à prouver que cette dernière est beaucoup plus agreable que l'autre. Mais auparavant, de crainte que la memoire ne m'en échape, je vous diray qu'il s'en faut bien que la Tragedie nous renvoye chagrins et mal satisfaits, la Comedie tout à fait contens et de belle humeur ; car, si nous apportons à la Tragedie quelque sujet de tristesse qui nous soit propre, la compassion en détourne l'effet ailleurs, et nous sommes heureux de répandre pour les maux d'autruy les larmes que nous gardions pour les nostres. La Comedie, au contraire, nous faisant laisser nostre melancholie à la porte, nous la rend lors que nous sortons. Il ne s'agit donc que du temps que nous employons au spectacle, et que nous ne sçaurions mieux employer qu'à la pitié. Premièrement, niez-vous qu'elle soit plus noble que le Rire ?

Il y a si long temps que nous disputons, repartit Gelaste, que je ne vous veux plus rien nier.

Et moy, je vous veux prouver quelque chose, reprit

Ariste ; je vous veux prouver que la pitié est le mouvement le plus agreable de tous. Votre erreur provient de ce que vous confondez ce mouvement avec la douleur. Je crains celle-cy encore plus que vous ne faites : quant à l'autre, c'est un plaisir, et très-grand plaisir. En voicy quelques raisons necessaires, et qui vous prouveront par consequent que la chose est telle que je vous dis. La pitié est un mouvement charitable et genereux, une tendresse de cœur dont tout le monde se sçait bon gré. Y a-t-il quelqu'un qui veuille passer pour un homme dur et impenetrable à ses traits ? Or, qu'on ne fasse les choses louables avec un très-grand plaisir, je m'en rapporte à la satisfaction interieure des gens de bien ; je m'en rapporte à vous-mesme, et vous demande si c'est une chose louable que de rire. Assurément ce n'en est pas une, non plus que de boire et de manger, ou de prendre quelque plaisir qui ne regarde que nostre interest. Voila donc déjà un plaisir qui se rencontre en la Tragedie, et qui ne se rencontre pas en la Comedie. Je vous en puis alleguer beaucoup d'autres. Le principal, à mon sens, c'est que nous nous mettons au dessus des Roys par la pitié que nous avons d'eux, et devenons Dieux à leur égard, contemplant d'un lieu tranquille leurs embarras, leurs afflictions, leurs mal heurs, ny plus ny moins que les Dieux considerent de l'Olympe les miserables mortels. La Tragedie a encore cela au-dessus de la Comedie, que le Stile dont elle se sert est sublime ; et les beautez du sublime, si nous en croyons Longin et la verité, sont bien plus grandes et ont tout un autre effet que celles du mediocre. Elles enlèvent l'ame et se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. Les traits comiques, tout beaux qu'ils sont, n'ont ny la douceur de ce charme ny sa puissance. Il est de cecy comme d'une Beauté excellente, et d'une autre qui a des graces : celle-cy plaist, mais l'autre ravit. Voila proprement la difference que l'on doit mettre entre la Pitié et le Rire.

Je vous apporterois plus de raisons que vous n'en souhaiteriez, s'il n'estoit temps de terminer la dispute. Nous sommes venus pour écouter Poliphile; c'est luy cependant qui nous écoute avec beaucoup de silence et d'attention, comme vous voyez.

Je veux bien ne pas repliquer, dit Gelaste, et avoir cette complaisance pour luy : mais ce sera à condition que vous ne pretendrez pas m'avoir convaincu ; sinon, continuons la dispute.

Vous ne me ferez point en cela de tort, reprit Poliphile; mais vous en ferez peut estre à Acante, qui meurt d'envie de vous faire remarquer les merveilles de ce jardin.

Acante ne s'en défendit pas trop. Il répondit toutesfois à l'honnesteté de Poliphile; mais en mesme temps il ne laissa pas de s'écarter. Ses trois amis le suivirent. Ils s'arrestèrent long temps à l'endroit qu'on appelle le fer à cheval, ne se pouvant lasser d'admirer cette longue suite de beautez toutes différentes qu'on découvre du haut des rampes.

*Là, dans des chars dorez, le Prince avec sa Cour
Va gouter la fraischeur sur le déclin du jour.
L'un et l'autre Soleil, unique en son espece,
Estale aux regardans sa pompe et sa richesse.
Phœbus brille à l'envy du Monarque François;
On ne sçait bien souvent à qui donner sa voix :
Tous deux sont pleins d'éclat et rayonnans de gloire.
Ah! si j'estois aydè des filles de Memoire,
De quels traits j'ornerois cette comparaison!
Versailles, ce seroit le Palais d'Apollon :
Les Belles de la Cour passeroient pour les Heures.
Mais peignons seulement ces charmantes demeures.
En face d'un parterre au Palais opposé
Est un Amphitheatre en rampes divisé.
La descente en est douce, et presque imperceptible;
Elles vont vers leur fin d'une pente insensible.
D'arbrisseaux toujours verds les bords en sont ornez.*

Le Myrte, par qui sont les Amans couronnez,
 Y range son feüillage en Globe, en Pyramide;
 Tel jadis le tailloient les Ministres d'Armide.
 Au haut de chaque rampe, un Sphinx aux larges flancs
 Se laisse entortiller de fleurs par des enfans.
 Il se jouë avec eux, leur rit à sa maniere,
 Et ne se souvient plus de son humeur si fiere.
 Au bas de ce degré, Latone et ses gemeaux
 De gens durs et grossiers font de vils animaux,
 Les changent avec l'eau que sur eux ils répandent.
 Déjà les doigts de l'un en nageoires s'étendent;
 L'autre en le regardant est metamorphosé;
 De l'insecte et de l'homme un autre est composé;
 Son épouse le plaint d'une voix de grenouille;
 Le corps est femme encor. Tel luy mesme se mouïlle,
 Se lave, et plus il croit effacer tous ces traits,
 Plus l'onde contribüe à les rendre parfaits.
 La Scene est un bassin d'une vaste étenduë ¹.
 Sur les bords, cette engeance, insecte devenüe,
 Tasche de lancer l'eau contre les deïtez.
 A l'entour de ce lieu, pour comble de beautez,
 Une troupe immobile et sans pieds se repose,
 Nymphes, Heros, et Dieux de la metamorphose,
 Termes, de qui le sort sembleroit ennuyeux
 S'ils n'estoient enchantez par l'aspect de ces lieux.
 Deux parterres ensuite entretiennent la veuë.
 Tous deux ont leurs fleurons d'herbe tendre et menuë,
 Tous deux ont un bassin qui lance ses tresors,
 Dans le centre en aigrette, en arcs le long des bords.
 L'onde sort du gosier de differens reptiles.
 Là siflent les lezards, germains des crocodiles;
 Et là mainte tortuë, apportant sa maison,
 Allonge en vain le col pour sortir de prison.
 Enfin, par une allée aussi large que belle,
 On descend vers deux mers d'une forme nouvelle.
 L'une est un rond à pans ², l'autre est un long canal,

1. Le bassin de Latone.

2. Le bassin d'Apollon.

Miroirs où l'on n'a point épargné le cristal ¹.
Au milieu du premier, Phæbus, sortant de l'onde,
A quitté de Thetis la demeure profonde.
En rayons infinis l'eau sort de son flambeau ;
On voit presque en vapeur se résoudre cette eau.
Telle la chaux exhale une blanche fumée.
D'atomes de cristal une nuë est formée :
Et lors que le Soleil se trouve vis à vis,
Son éclat l'enrichit des couleurs de l'Iris.
Les coursiers de ce Dieu, commençans leur carrière,
A peine ont hors de l'eau la croupe toute entière :
Cependant on les voit impatiens du frein ;
Ils forment la rosée en secoüant leur crin.
Phæbus quitte à regret ces humides demeures :
Il se plaint à Thetis de la haste des Heures.
Elles poussent son char par leurs mains préparé,
Et disent que le Somme en sa grotte est rentré.
Cette figure à pans d'une place est suivie ².
Mainte allée en étoile, à son centre aboutie,
Meine aux extremités de ce vaste pourpris.

1. Le grand canal.

2. « Dans le bassin d'Apollon, dit M. Walckenaër, on voit aujourd'hui ce dieu représenté en bronze, tiré par quatre coursiers, et environné de tritons, de baleines et de dauphins. Quoique ce bassin ait été refait en partie en 1737 et 1738, cependant dès l'an 1674 ce groupe figuroit les mêmes choses, ainsi que le prouve la *Description sommaire du château de Versailles* par Felibien, Paris, 1674, in-12, p. 86. Il paroît que lorsque La Fontaine écrivoit, c'est-à-dire cinq ou six ans avant la publication de l'ouvrage de Felibien, ce groupe étoit tout différent, puisque notre auteur ne parle ni de tritons, ni de baleines, ni de dauphins, mais de Téthys et des Heures qui poussent le char du dieu. » Il semble bien plus probable que ce groupe n'a jamais existé tel qu'il est expliqué ici, et que La Fontaine travailloit d'après un projet qui n'a pas été exécuté. Il ne faut pas oublier qu'il nous a dit lui-même, à la fin de sa préface : Cette description « n'est pas tout à fait conforme à l'état présent des lieux ; je les ay décrits en celuy où dans deux ans on les pourra voir. »

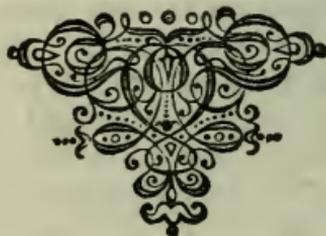
De tant d'objets divers les regards sont surpris.
 Par sentiers alignez l'œil va de part et d'autre :
 Tout chemin est allée aux royaumes du NOSTRE.
 Muses, n'oublions pas à parler du canal.
 Cherchons des mots choisis pour peindre son cristal.
 Qu'il soit pur, transparent ; que cette onde argentée
 Loge en son moite sein la blanche Galatée.
 Jamais on n'a trouvé ses rives sans Zephirs :
 Flore s'y rafraîchit au vent de leurs soupirs.
 Les Nymphes d'alentour souvent dans les nuits sombres
 S'y vont baigner en troupe à la faveur des ombres.
 Les lieux que j'ay dépeints, le Canal, le Rondeau,
 Parterres d'un dessein agreable et nouveau,
 Amphitheatres, jets, tous au Palais répondent,
 Sans que de tant d'objets les beautez se confondent.
 Heureux ceux de qui l'art a ces traits inventez !
 On ne connoissoit point autresfois ces beautez.
 Tous parcs estoient vergers du temps de nos Ancestres ;
 Tous vergers sont faits parcs : le sçavoir de ces maistres
 Change en jardins royaux ceux des simples Bourgeois,
 Comme en jardins de Dieux il change ceux des Roys.
 Que ce qu'ils ont planté dure mille ans encore !
 Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on cherira Flore,
 Les Nymphes des jardins loueront incessamment
 Cet art qui les sçavoit loger si richement.

Poliphile et en suite ses trois amis prirent là dessus occasion de parler de l'intelligence qui est l'ame de ces merveilles, et qui fait agir tant de mains sçavantes pour la satisfaction du Monarque. Je ne rapporteray point les louanges qu'on luy donna ; elles furent grandes, et par consequent ne luy plairoient pas. Les qualitez sur lesquelles nos quatre amis s'étendirent furent sa fidelité et son zele. On remarqua que c'est un genie qui s'applique à tout, et ne se relasche jamais. Ses principaux soins sont de travailler pour la gloire de son maistre ; mais il ne croit pas que le reste soit

indigne de l'occuper. Rien de ce qui regarde Jupiter n'est au dessous des ministres de sa puissance.

Nos quatre amis, étant convenus de toutes ces choses, allèrent en suite voir le Salon et la galerie qui sont demeurez debout après la Fête qui a esté tant vantée. On a jugé à propos de les conserver, afin d'en bastir de plus durables sur le modele. Tout le monde a ouï parler des merveilles de cette Feste, des Palais devenus jardins et des jardins devenus Palais; de la soudaineté avec laquelle on a créé, s'il faut ainsi dire, ces choses, et qui rendra les enchantemens croyables à l'avenir. Il n'y a point de peuple en l'Europe que la Renommée n'ait entretenu de la magnificence de ce spectacle. Quelques personnes en ont fait la description avec beaucoup d'élégance et d'exactitude : c'est pourquoy je ne m'arresteray point en cet endroit ; je diray seulement que nos quatre amis s'assirent sur le gazon qui borde un ruisseau, ou plutôt une goutte, dont cette galerie est ornée. Les feüillages qui la couvroient, estant déjà secs et rompus en beaucoup d'endroits, laissoient entrer assez de lumiere pour faire que Poliphile lüst aisément : il commença donc de cette sorte le recit des malheurs de son Heroïne.

1. Ces fêtes célèbres, qui commencèrent le 7 mai 1664 et continuèrent sept jours de suite, sont décrites dans presque toutes les éditions de Molière, à la suite de *la Princesse d'Elide*, composée pour cette circonstance.





PSICHÉ

—

LIVRE SECOND.

La criminelle Psiché n'eut pas l'assurance de dire un mot. Elle se pouvoit jeter à genoux devant son mary; elle luy pouvoit conter comme la chose s'estoit passée, et si elle n'eust justifié entierement son dessein, elle en auroit du moins rejeté la faute sur ses deux sœurs : en tout cas elle pouvoit demander pardon, prosternée aux pieds de l'Amour, les luy embrassant avec des marques de repentir, et les luy mouillant de ses larmes. Il y avoit outre cela un party à prendre ; c'estoit de relever le poignard par la pointe, et le presenter à son mary, en luy découvrant son sein, et en l'invitant de percer un cœur qui s'estoit révolté contre luy. L'estonnement et sa conscience luy osterent l'usage de la parole et celuy des sens : elle demeura immobile et, baissant les yeux, elle attendit avec des transes mortelles sa destinée.

Cupidon, outré de colere, ne sentit pas la moitié du mal que la goutte d'huile luy auroit fait dans un autre temps. Il jetta quelques regards foudroyans sur la malheureuse Psiché ; puis, sans luy faire seulement la grace de luy reprocher son crime, ce Dieu s'envola,

et le Palais disparut. Plus de Nymphes, plus de Zephyre: la pauvre épouse se trouva seule sur le rocher, demy morte, pasle, tremblante, et tellement possédée de son excessive douleur, qu'elle demeura long-temps les yeux attachez à terre sans se connoistre, et sans prendre garde qu'elle estoit nuë. Ses habits de fille estoient à ses pieds; elle avoit les yeux dessus, et ne les appercevoit pas.

Pendant l'Amour estoit demeuré dans l'air, afin de voir à quelles extremitez son épouse seroit reduite, ne voulant pas qu'elle se portast à aucune violence contre sa vie; soit que le courroux du Dieu n'eust pas esteint tout à fait en luy la compassion, soit qu'il reservast Psiché à de longues peines, et à quelque chose de plus cruel que de se tuer soy-mesme. Il la vid tomber évanouïe sur la roche dure; cela le toucha, mais non jusqu'au point de l'obliger à ne se plus souvenir de la faute de son épouse.

Psiché ne revint à soy de long temps après. La premiere pensée qu'elle eut, ce fut de courir à un précipice. Là, considerant les abysmes, leur profondeur, les pointes des rocs toutes prestes à la mettre en pieces, et levant quelquesfois les yeux vers la lune, qui l'éclairoit: Sœur du Soleil, luy dit-elle, que l'horreur du crime ne t'empesche pas de me regarder: sois témoin du desespoir d'une malheureuse, et fay-moy la grace de raconter à celuy que j'ay offensé les circonstances de mon trépas, mais ne les racontes point aux personnes dont je tiens le jour. Tu vois dans ta course des miserables, dy-moy, y en a-t-il un de qui l'infortune ne soit legere au prix de la mienne? Rochers élevez, qui serviez naguere de fondemens à un Palais dont j'estois maistresse, qui auroit dit que la nature vous eust formez pour me servir maintenant à un usage si different?

A ces mots, elle regarda encore le precipice; et en mesme temps la mort se monstra à elle sous la forme la plus affreuse. Plusieurs fois elle voulut s'élançer,

plusieurs fois aussi un sentiment naturel l'en empêcha. Quelles sont, dit-elle, mes destinées ! J'ay quelque beauté, je suis jeune ; il n'y a qu'un moment que je possédois le plus agreable de tous les Dieux, et je vas mourir ! Je me vas moy mesme donner la mort ! Faut-il que l'Aurore ne se leve plus pour Psiché ? Quoy ! voilà les derniers instans qui me sont donnez par les Parques ! Encore, si ma nourrice me fermoit les yeux ! si je n'estois point privée de la sepulture !

Ces irresolutions et ces retours vers la vie, qui font la peine de ceux qui meurent, et dont les plus desesperes ne sont pas exempts, entretenrent un cruel combat dans le cœur de nostre Heroïne. Douce lumiere, s'écria-t-elle, qu'il est difficile de te quitter ! Helas ! en quels lieux iray-je quand je me seray bannie moy-mesme de ta presence ? Charitables filles d'enfer, aidez-moy à rompre les nœuds qui m'attachent ; venez, venez me représenter ce que j'ay perdu.

Alors elle se recueillit en elle mesme ; et l'image de son malheur, étouffant enfin ce reste d'amour pour la vie, l'obligea de s'élançer avec tant de promptitude et de violence, que le Zephire, qui l'observoit, et qui avoit ordre de l'enlever quand le comble du desespoir l'auroit amenée à ce point, n'eut presque pas le loisir d'y apporter le remede. Psiché n'estoit plus, s'il eust attendu encore un moment. Il la retira du goufre, et luy faisant prendre un autre chemin dans les airs que celui qu'elle avoit choisi, il l'éloigna de ces lieux funestes, et l'alla poser avec ses habits sur le bord d'un fleuve dont la rive, extraordinairement haute et fort escarpée, pouvoit passer pour un precipice encor plus horrible que le premier.

C'est l'ordinaire des malheureux d'interpreter toutes choses sinistrement. Psiché se mit en l'esprit que son époux, outré de ressentiment, ne l'avoit fait transporter sur le bord d'un fleuve qu'afin qu'elle se noyast, ce genre de mort estant plus capable de le satisfaire e l'autre, parce qu'il estoit plus lent, et par conse-

quent plus cruel. Peut estre mesme ne falloit-il pas qu'elle souillast de son sang ces Rochers. Sçavoit-elle si son mary ne les avoit point destinez à un usage tout opposé ? Ce pouvoit estre une retraite amoureuse, où l'Infant de Cypre, craignant sa mere, logeoit secretement ses maïstresses, comme il y avoit logé son épouse ; car le lieu estoit écarté et inaccessible : ainsi elle auroit commis un sacrilege, si elle avoit fait servir à son desespoir ce qui ne servoit qu'aux plaisirs.

Voilà comme raisonnoit la pauvre Psiché, ingénieuse à se procurer du mal, mais bien éloignée de l'intention qu'avoit eüe l'Amour, à qui cet endroit où la belle se trouvoit alors estoit venu fortuitement dans l'esprit, ou qui peut-estre l'avoit laissé à la discretion du Zephire. Il vouloit la faire souffrir, tant s'en faut qu'il exigeast d'elle une mort si prompte. Dans cette pensée, il défendit au Zephire de la quitter, (pour quelque occasion que ce fust, quand mesme Flore luy auroit donné un rendez-vous) tant que cette premiere violence eust jetté son feu.

Je me suis estonné cent fois comme le Zephire n'en devint pas amoureux. Il est vray que Flore a bien du merite : puis de courir sur les pas d'un maïstre comme l'Amour, c'eust esté à luy une perfidie trop grande, et mesme inutile. Ayant donc l'œil incessamment sur Psiché, et luy voyant regarder le fleuve d'une maniere toute pitoyable, il se douta de quelque nouvelle pensée de desespoir ; et, pour n'estre pas surpris encore une fois, il en avertit aussi-tost le Dieu de ce fleuve, qui, de bonne fortune, tenoit sa cour à deux pas de là, et qui avoit alors auprès de luy la meilleure partie de ses Nymphes.

Ce Dieu estoit d'un temperament froid, et ne se soucioit pas beaucoup d'obliger la Belle ny son mary. Neantmoins, la crainte qu'il eut que les Poëtes ne le diffamassent si la premiere beauté du monde, fille de Roy, et femme d'un Dieu, se noyoit chez luy, et ne l'appelassent Frere du Stix ; cette crainte, dis-je,

l'obligea de commander à ses Nymphes qu'elles recueillissent Psiché, et qu'elles la portassent vers l'autre rive, qui estoit moins haute et plus agreable que celle-là, près de quelque habitation. Les Nymphes luy obeïrent avec beaucoup de plaisir. Elles se rendirent toutes à l'endroit où estoit la Belle, et se cachèrent sous le rivage.

Psiché faisoit alors des reflexions sur son aventure, ne sçachant que conjecturer du dessein de son mary, ny à quelle mort se resoudre. A la fin, tirant de son cœur un profond soupir : Et bien ! dit-elle, je finiray ma vie dans les eaux : veüillent seulement les destins que ce supplice te soit agreable ! Aussi tost elle se precipita dans le fleuve, bien estonnée de se voir incontinent entre les bras de Cimodocé et de la gentille Naïs. Ce fut la plus heureuse rencontre du monde. Ces deux Nymphes ne faisoient presque que de la quitter : car l'Amour en avoit choisi de toutes les sortes et dans tous les chœurs pour servir de filles d'honneur à nostre Heroïne pendant le temps bienheureux où elle avoit part aux affections et à la fortune d'un Dieu.

Cette rencontre, qui devoit du moins luy apporter quelque consolation, ne luy apporta au contraire que du déplaisir. Comment se resoudre sans mourir à paroistre ainsi malheureuse et abandonnée devant celles qui la servoient il n'y avoit pas plus d'une heure ? Telle est la folie de l'esprit humain ; les personnes nouvellement décheües de quelque estat florissant fuyent les gens qui les connoissent, avec plus de soin qu'elles n'évitent les estrangers, et preferent souvent la mort au service qu'on leur peut rendre. Nous supportons le malheur, et ne sçaurions supporter la honte.

Je ne vous assureray pas si ce fleuve avoit des Tritons, et ne sçais pas bien si c'est la coustume des fleuves que d'en avoir. Ce que je vous puis asseurer, c'est qu'aucun Triton n'approcha de nostre Heroïne :

les seules Nnyades eurent cet honneur. Elles se pressoient si fort autour de la Belle, que malaisément un Triton y eust trouvé place. Naïs et Cimodocé la tenoient entre leurs bras, tandis que d'abattement et de lassitude elle se laissoit aller la teste languissamment, tantost sur l'une, tantost sur l'autre, arrosant leur sein tour à tour avec ses larmes.

Aussi-tost qu'elle fut à bord, ces deux Nnyphes, qui avoient esté du nombre de ses favorites (comme prudentes et discrettes entre toutes les Nnyphes du monde) firent signe à leurs compagnes de se retirer; et, ne diminuant rien du respect avec lequel elles la servoient pendant sa fortune, elles prirent ses habits des mains du Zephyre, qui se retira aussi, et demanderent à Psiché si elle ne vouloit pas bien qu'elles eussent l'honneur de l'habiller encore une fois. Psiché se jetta à leurs pieds pour toute response, et les leur baisa.

Cet abaissement excessif leur causa beaucoup de confusion et de pitié. L'Amour mesme en fut touché plus que de pas une chose qui fust arrivée à nostre Heroïne depuis sa disgrâce. Il ne l'avoit point quittée de veüe, recevant quelque satisfaction à l'aspect du mal qu'elle se faisoit; car cela ne pouvoit partir que d'un bon principe. Cupidon goustoit dans les airs ce cruel plaisir. Le battement de ses ailes obligea Naïs et Cimodocé de tourner la teste : elles apperceurent le Dieu ; et, par consideration tout au moins autant que par respect, mais principalement pour faire plaisir à la Belle, elles se retirerent à leur tour.

Et bien ! Psiché, dit l'Amour, què te semble de ta fortune ? Est-ce impunément que l'on veut tuer le maistre des Dieux ? Il te tardoit que tu te fusses détruite : te voila contente. Tu sçais comme je suis fait ; tu m'as veu : mais dequoi cela te peut-il servir ? Je t'avertis que tu n'es plus mon épouse.

Jusques-là la pauvre Psiché l'avoit écouté sans lever les yeux : à ce mot d'épouse, elle dit : Helas ! je

suis bien éloignée de prendre cette qualité; je n'ose seulement esperer que vous me recevrez pour esclave. Ny mon esclave non plus, reprit l'Amour; c'est de ma mere que tu l'es; je te donne à elle. Et garde-toy bien d'attenter contre ta vie; je veux que tu souffres, mais je ne veux pas que tu meures : tu en serois trop tost quitte. Que si tu as dessein de m'obliger, vange-moy de tes deux Demons de sœurs; n'écoute ny consideration du sang ny pitié; sacrifie-les moy. Adieu, Psiché : la bruslure que cette lampe m'a faite ne me permet pas de t'entretenir plus long-temps.

Ce fut bien là que l'affliction de nostre Heroïne reprit des forces. Execrable lampe ! maudite lampe ! avoir bruslé un Dieu si sensible et si delicat ! qui ne sçauroit rien endurer ! l'Amour ! Pleure, pleure, Psiché ; ne te repose ny jour ny nuit : cherche sur les monts et dans les vallées quelque herbe pour le guerir, et porte-la luy. S'il ne s'estoit point tant pressé de me dire adieu, il verroit l'extrême douleur que son mal me fait, et ce luy seroit un soulagement ; mais il est party ! il est party sans me laisser aucune esperance de le revoir !

Cependant l'Aurore vint éclairer l'infortune de nostre Belle, et amena ce jour-là force nouveautez. Venus, entre autres, fut avertie de ce qui estoit arrivé à Psiché. Et voyez comme les choses se rencontrent ! Les Medecins avoient ordonné à cette Déesse de se baigner pour des chaleurs qui l'incommoient. Elle prenoit son bain dès le point du jour, puis se recouchoit. C'estoit dans ce fleuve qu'elle se baignoit d'ordinaire, à cause de la qualité de ses eaus refroidissantes. Je pense mesme vous avoir dit que le Dieu du fleuve en tenoit un peu. Une oye babillarde qui sçavoit ces choses, et qui, se trouvant cachée entre des glayeurs, avoit veu Psiché arriver à bord, et avoit entendu ensuite les reproches de son mary, ne manqua pas d'aller redire à Venus toute l'avanture de point en point. Venus ne perd point de temps; elle envoie

gens de tous les costez, avec ordre de luy amener morte ou vive Psiché son esclave.

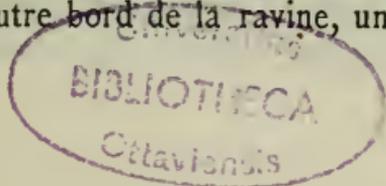
Il s'en falut peu que ces gens ne la rencontrassent. Dès que son époux l'eut quittée, elle s'habilla, ou, pour mieux parler, elle jetta sur soy ses habits : c'estoient ceux qu'elle avoit quittez en se mariant, habits lugubres et commandez par l'oracle, comme vous pouvez vous en souvenir. En cet estat, elle resolut d'aller par le monde, cherchant quelque herbe pour la bruslure de son mary, puis de le chercher luy mesme. Elle n'eut pas marché une demie heure, qu'elle crût appercevoir un peu de fumée qui sortoit d'entre des arbres et des rochers. C'estoit l'habitation d'un pêcheur, située au penchant d'un mont où les chevres mesme avoient de la peine à monter. Ce mont, revestu de chesnes aussi vieux que luy, et tout plein de rocs, presentoit aux yeux quelque chose d'effroyable, mais de charmant. Le caprice de la Nature ayant creusé deux ou trois de ces rochers qui estoient voisins l'un de l'autre, et leur ayant fait des passages de communication et d'issuë, l'industrie humaine avoit achevé cet ouvrage, et en avoit fait la demeure d'un bon vieillard et de deux jeunes bergeres. Encore que Psiché, dans ces commencemens, fust timide et apprehendast la moindre rencontre, si est-ce qu'elle avoit besoin de s'enquerir en quelle contrée elle estoit, et si on ne sçavoit point une composition, une racine, ou une herbe, pour la brûlure de son mary. Elle dressa donc ses pas vers le lieu où elle avoit veu cette fumée, ne découvrant aucune habitation que celle-là, de quelque costé que sa veuë se pust étendre. Il n'y avoit point d'autre chemin pour y aller qu'un petit sentier tout bordé de ronces. De moyen de les détourner, elle n'en avoit aucun; de façon qu'à chaque pas les épines luy déchiroient son habit, quelquefois la peau, sans que d'abord elle le sentist : l'affliction suspendoit en elle les autres douleurs. A la fin, son linge, qui estoit mouillé, le froid du matin, les épines et la ro-

sée, commencerent à l'incommoder. Elle se retira d'entre ces halliers le mieux qu'elle pût; puis un petit pré, dont l'herbe estoit encore aussi vierge que le jour qu'elle naquît, la mena jusques sur le bord d'un torrent. C'estoit un torrent et un abysme. Un nombre infiny de sources s'y précipitoient par cascades du haut du mont, puis, roulant leurs eaux entre des rochers, formoient un gazoüillement à peu près semblable à celui des catadupes du Nil.

Psiché, arrestée tout court par cette barriere, et d'ailleurs extrêmement abattuë tant de la douleur que du travail, et pour avoir passé sans dormir une nuit entiere, se coucha sous des arbrisseaux que l'humidité du lieu rendoit fort touffus. Ce fut ce qui la sauva.

Deux satellites de son ennemie arriverent un moment après en ce mesme endroit. La ravine les empescha de passer outre : ils s'arresterent quelque-temps à la regarder avec un si grand peril pour Psiché, que l'un d'eux marcha sur sa robe; et, croyant la Belle aussi loin de luy qu'elle en estoit prés, il dit à son camarade : Nous cherchons icy inutilement; ce ne sçauroient estre que des oiseaux qui se refugient dans ces lieux : nos compagnons seront plus heureux que nous, et je plains cette personne s'ils la rencoutrent; car nostre Maistresse n'est pas telle qu'on s'imagine. Il semble à la voir que ce soit la mesme douceur; mais je vous la donne pour une femme vindicative, et aussi cruelle qu'il y en ait. On dit que Psiché luy dispute la préeminence des charmes : c'est justement le moyen de la rendre furieuse, et d'en faire une Lionne à qui on a enlevé ses petits : sa concurrente fera fort bien de ne pas tomber entre ses mains.

Psiché entendit ces mots fort distinctement, et rendit graces au hazard, qui, en luy donnant des frayeurs mortelles, luy donnoit aussi un avis qui n'estoit nullement à negliger. De bonheur pour elle ces gens partirent presque aussi-tost. A peine elle en estoit revenuë, que, sur l'autre bord de la ravine, un nouveau



spectacle luy causa de l'estonnement. La vieillesse en propre personne luy apparut chargée de filets, et en habit de pescheur : les cheveux luy pendoient sur les épaules, et la barbe sur la ceinture. Un très-beau vieillard, et blanc comme un lys, mais non pas si frais, se dispoit à passer. Son front estoit plein de rides, dont la plus jeune estoit presque aussi ancienne que le déluge. Aussi Psiché le prit pour Deucalion; et, se mettant à genoux : Pere des humains, luy cria-t-elle, protegez-moy contre des ennemis qui me cherchent !

Le vieillard ne répondit rien : la force de l'enchantement le rendit muet. Il laissa tomber ses filets, s'oublant soy-mesme aussi bien que s'il eust esté dans son plus bel âge, oubliant aussi le danger où il se mettoit d'estre rencontré par les ennemis de la Belle, s'il alloit la prendre sur l'autre bord. Il me semble que je vois les Vieillards de Troye qui se preparent à la guerre en voyant Helene. Celuy-cy ne se soucioit pas de perir, pourveu qu'il contribuast à la seureté d'une malheureuse comme la nostre. Le besoin pressant qu'on avoit de son assistance luy fit remettre au premier loisir les exclamations ordinaires dans ces rencontres. Il passa du costé où estoit Psiché, et l'abordant de fort bonne grace et avec respect, comme un homme qui sçavoit faire autre chose que de tromper les poissons :

Belle Princesse, dit-il (car à vos habits c'est le moins que vous puissiez estre), reservez vos adorations pour les Dieux. Je suis un mortel qui ne possède que ces filets, et quelques petites commoditez dont j'ay meublé deux ou trois rochers sur le penchant de ce mont. Cette retraite est à vous aussi bien qu'à moy : je ne l'ay point achetée; c'est la Nature qui l'a bastie. Et ne craignez pas que vos ennemis vous y cherchent : s'il y a sur terre un lieu d'assurance contre les poursuites des hommes, c'est celuy-là : je l'éprouve depuis long-temps.

Psiché accepta l'azile. Le Vieillard la fit descendre

dans la ravine, marchant devant elle, et luy enseignant à poser le pied, tantost sur cet endroit-là, tantost sur cet autre; non sans peril : mais la crainte donne du courage. Si Psiché n'eust point fuy Venus, elle n'auroit jamais osé faire ce qu'elle fit.

La difficulté fut de traverser le torrent qui couloit au fond. Il estoit large, creux, et rapide. Où es-tu, Zephire? s'écria Psiché; mais plus de Zephire. L'Amour luy avoit donné congé, sur l'assurance que nostre Heroïne n'oseroit attenter contre elle, puisqu'il le luy avoit défendu, ny faire chose qui luy déplüst. En effet, elle n'avoit garde. Un pont portatif que le Vieillard tiroit après soy si tost qu'il estoit passé, suppléa à ce defaut. C'estoit un tronc à demy pourry, avec deux bastons de saule pour garde-fous. Ce tronc se posoit sur deux gros cailloux qui servoient de bordages à l'eau en cet endroit-là. Psiché passa donc, et n'eut pas plus de peine à remonter qu'elle en avoit eu à descendre.

De nouveaux obstacles se presenterent. Il falloit encore grimper, et grimper par dedans un bois si touffu, que l'ombre éternelle n'est pas plus noire. Psiché suivoit le Vieillard, et le tenoit par l'habit. Après bien des peines, ils arriverent à une petite esplanade assez découverte et employée à divers offices; c'estoit les jardins, la court principale, les avant-cours, et les avenues de cette demeure. Elle fournissoit des fleurs à son maistre, et un peu de fruit, et d'autres richesses du jardinage.

De là ils monterent à l'habitation du Vieillard par des degrez et par des perrons qui n'avoient point eu d'autre architecte que la nature : aussi tenoient-ils un peu du Toscan, pour en dire la verité. Ce Palais n'avoit pour toict que cinq ou six arbres d'une prodigieuse hauteur, dont les racines cherchoient passage entre les voutes de ces rochers.

Là deux jeunes Bergeres assises voyoient paistre à dix pas d'elles cinq ou six chevres, et filoient de si

bonne grace, que Psyché ne se pût tenir de les admirer. Elles avoient assez de beauté pour ne se pas voir méprisées par la concurrente de Venus. La plus jeune approchoit de quatorze ans, l'autre en avoit seize. Elles salüerent nostre Heroïne d'un air naïf, et pourtant fort spirituel, quoy qu'un peu de honte l'accompagnast. Mais ce qui fit principalement que Psyché crut trouver de l'esprit en elles, ce fut l'admiration qu'elles témoignèrent en la regardant. Psyché les baisa, et leur fit un petit compliment champêtre, dans lequel elle les louoit de beauté et de gentillesse : à quoy elles répondirent par l'incarnat qui leur monta aussi-tost aux jouës.

Vous voyez mes petites-filles, dit le Vieillard à Psyché : leur mere est morte depuis six mois. Je les élève avec un aussi grand soin que si ce n'estoient pas des bergeres. Le regret que j'ay, c'est que, n'ayant jamais bougé de cette montagne, elles sont incapables de vous servir. Souffrez toutesfois qu'elles vous conduisent dans leur demeure ; vous devez avoir besoin de repos.

Psyché ne se fit pas presser davantage : elle s'alla mettre au lit. Les deux pucelles la deshabillerent avec cent signes d'admiration à leur mode quand elle avoit la teste tournée, se faisant l'une à l'autre remarquer de l'œil fort innocemment les beautez qu'elles découvroient ; beautez capables de leur donner de l'amour, et d'en donner, s'il faut ainsi dire, à toutes les choses du monde. Psyché avoit pris leur lit : couchée proprement sous du linge jonché de roses, l'odeur de ces fleurs, ou la lassitude, ou d'autres secrets dont Morphée se sert, l'assoupirent incontinent. J'ay toujors crû, et le crois encore, que le sommeil est une chose invincible. Il n'y a procès, ny affliction, ny amour qui tienne.

Pendant que Psyché dormoit, les Bergeres coururent aux fruits. On luy en fit prendre à son reveil, et un peu de lait ; il n'entroit guere d'autre nourriture

en ce lieu. On y vivoit à peu près comme chez les premiers humains; plus proprement, à la vérité, mais de viandes que la seule Nature assaisonna. Le Vieillard couchoit en une enfonçure du rocher, sans autre tapis de pied qu'un peu de mousse étenduë, et sur cette mousse l'equipage du Dieu Morphée. Un autre rocher plus spacieux et plus richement meublé estoit l'appartement des deux jeunes filles. Mille petits ouvrages de jonc et d'écorce tendre y tenoient lieu de tapisserie, des plumes d'oiseaux, des festons, des corbeilles remplies de fleurs. La porte du roc servoit aussi de fenestre, comme celles de nos balcons; et par le moyen de l'esplanade, elle découvroit un pays fort grand, diversifié, agreable : le Vieillard avoit abatu les arbres qui pouvoient nuire à la veuë.

Une chose m'embarasse, c'est de vous dépeindre cette porte servant aussi de fenestre, et semblable à celles de nos balcons, en sorte que le champestre soit conservé. Je n'ay jamais pû sçavoir comment cela s'estoit fait. Il suffit de dire qu'il n'y avoit rien de sauvage en cette habitation, et que tout l'estoit à l'entour.

Psiché, ayant regardé ces choses, témoigna à nostre Vieillard qu'elle souhaitoit de l'entretenir, et le pria de s'asseoir près d'elle. Il s'en excusa sur sa qualité de simple mortel, puis il obeït. Les deux filles se retirèrent.

C'est en vain, dit nostre Heroïne, que vous me cachez vostre veritable condition. Vous n'avez pas employé toute vostre vie à pescher, et parlez trop bien pour n'avoir jamais conversé qu'avec des poissons. Il est impossible que vous n'ayez veu le beau monde, et hanté les grands, si vous n'estes vous mesme d'une naissance au-dessus de ce qui paroist à mes yeux. Vostre procedé, vos discours, l'éducation de vos filles, mesme la propreté de cette demeure, me le font juger. Je vous prie, donnez-moy conseil. Il n'y a qu'un jour que j'estois la plus heureuse femme du monde. Mon mary estoit amoureux de moy; il me trouvoit belle :

et ce mary, c'est l'Amour. Il ne veut plus que je sois sa femme : je n'ay pû seulement obtenir de luy d'estre son esclave. Vous me voyez vagabonde ; tout me fait peur ; je tremble à la moindre haleine du vent : hier je commandois au Zephire. J'eus à mon coucher une centaine de Nymphes des plus jolies et des plus qualifiées, qui se tinrent heureuses d'une parole que je leur dis, et qui baisèrent en me quittant le bas de ma robe. Les adorations, les delices, la Comedie, rien ne me manquoit. Si j'eusse voulu qu'un plaisir fust venu des extremités de la terre pour me trouver, j'eusse esté incontinent satisfaite. Ma felicité estoit telle, que le changement des habits et celuy des ameublemens ne me touchoit plus. J'ay perdu tous ces avantages, et les ay perdus par ma faute, et sans esperance de les recouvrer jamais : l'Amour me hait trop. Je ne vous demande pas si je cesseray de l'aymer, il m'est impossible ; je vous demande aussi peu si je cesseray de vivre, ce remede m'est interdit : Garde-toy, m'a dit mon mary, d'attenter contre ta vie. Voilà les termes où je suis réduite : il m'est défendu de me soustraire à la peine. C'est bien le comble du desespoir que de n'oser se desesperer. Quand je le feray neantmoins, quelle punition y a-t-il par de là la mort ? Me conseillez-vous de traîner ma vie dans des alarmes continuelles, craignant Venus, m'imaginant voir à tous les momens les ministres de sa fureur ? Si je tombe entre ses mains (et je ne puis m'empescher d'y tomber), elle me fera mille maux. Ne vaut-il pas mieux que j'aïlle en un monde où elle n'a point de pouvoir ? Mon dessein n'est pas de m'enfoncer un fer dans le sein ; les Dieux me gardent de desobeïr à l'Amour jusqu'à ce point-là ! mais si je refuse la nourriture, si je permets à un aspic de décharger sur moy sa colere, si par hazard je rencontre de l'aconit, et que j'en mette un peu sur ma langue, est-ce un si grand crime ? Tout au moins me doit-il estre permis de me laisser mourir de tristesse.

Au nom de l'Amour le vieillard s'estoit levé. Quand la Belle eut achevé de parler, il se prosterna; et, la traitant de Déesse, il s'alloit jeter en des excuses qui n'eussent finy de long-temps, si Psyché ne les eust d'abord prévenües, et ne luy eust commandé, par tous les titres qu'il voudroit luy donner, soit de Belle, soit de Princesse, soit de Déesse, de se remettre en sa place, et de dire son sentiment avec liberté; mais que pour le mieux il laissast ces qualitez qui ne faisoient rien pour la consoler, et dont il estoit liberal jusques à l'excès.

Le vieillard sçavoit trop bien vivre pour contester de ceremonies avec l'épouse de Cupidon. S'estant donc assis : Madame, dit-il, ou vostre mary vous a communiqué l'immortalité; et cela estant, que vous servira de vouloir mourir? ou vous estes encore sujette à la loy commune. Or, cette loy veut deux choses : l'une, veritablement que nous mourions; l'autre, que nous taschions de conserver nostre vie le plus long-temps qu'il nous est possible. Nous naissons également pour l'un et pour l'autre; et l'on peut dire que l'homme a en mesme temps deux mouvemens opposez : il court incessamment vers la mort; il la fuit aussi incessamment. De violer cet instinct, c'est ce qui n'est pas permis. Les animaux ne le font pas. Y a-t-il rien de plus malheureux qu'un oiseau qui, ayant eu pour demeure une forest agreable et toute la campagne des airs, se void renfermé dans une cage d'un pied d'espace? cependant il ne se donne pas la mort; il chante, au contraire, et tasche à se divertir. Les hommes ne sont pas si sages : ils se desesperent. Regardez combien de crimes un seul crime leur fait commettre. Premièrement vous détruisez l'ouvrage du Ciel, et plus cet ouvrage est beau, plus le crime doit estre grand; jugez donc quelle seroit vostre faute. En second lieu, vous vous défiez de la providence, ce qui est un autre crime. Pouvez-vous répondre de ce qui vous arrivera? Peut-estre le Ciel vous reserve-t-il un bon-heur plus

grand que celuy que vous regrettez; peut-estre vous réjouïrez-vous bien-tost du retour de vostre mary, ou pour mieux dire de vostre amant; car à son dépit je le juge tel. J'ay tant veu de ces amans échapez revenir incontinent, et faire satisfaction aux personnes qui leur avoient donné sujet de se plaindre; j'ay tant veu de malheureux, d'un autre costé, changer de condition et de sentiment, que ce seroit imprudence à vous de ne pas donner à la Fortune le loisir de tourner sa rouë. Outre ces raisons generales, vostre mary vous a défendu d'attenter contre vostre vie. Ne me proposez point pour expedient de vous laisser mourir de tristesse, c'est un détour que vostre propre conscience doit condamner. J'approuverois bien plustost que vous vous perçassiez le sein d'un poignard. Celuy-cy est un crime d'un moment, qui a le premier transport pour excuse; l'autre est une continuation de crimes, que rien ne peut excuser. Qu'il n'y ait point de punition par de là la mort, je ne pense pas qu'on vous ait enseigné cette doctrine. Croyez, Madame, qu'il y en a, et de particulièrement ordonnées contre ceux qui jettent leur ame au vent, et qui ne laissent pas en-voler.

Mon pere, reprit Psiché, cette derniere consideration fait que je me rends; car d'esperer le retour de mon mary, il n'y a pas d'apparence: je seray reduite à ne faire de ma vie autre chose que le chercher.

Je ne le crois pas, dit le vieillard. J'ose vous répondre, au contraire, qu'il vous cherchera. Quelle joye alors aurez-vous? Attendez du moins quelques jours en cette demeure. Vous pourrez vous y appliquer à la connoissance de vous-mesme et à l'estude de la sagesse; vous y menerez la vie que j'y meine depuis long-temps, et que j'y mene avec tant de tranquillité, que si Jupiter vouloit changer de condition contre moy, je le renvoirois sans déliberer.

Mais comment vous estes-vous avisé de cette retraite? repartit Psiché; ne vous seray-je point im-

portune, si je vous prie de m'apprendre votre aventure ?

Je vous la diray en peu de mots, reprit le vieillard. J'estois à la cour d'un Roy qui se plaisoit à m'entendre, et qui m'avoit donné la charge de premier Philosophe de sa maison. Outre la faveur, je ne manquois pas de biens. Ma famille ne consistoit qu'en une personne qui m'estoit fort chere ; j'avois perdu mon épouse depuis long-temps : il me restoit une fille de beauté exquise, quoy qu'infiniment au dessous des charmes que vous possédez. Je l'élevay dans des sentimens de vertu convenables à l'estat de nostre fortune et à la profession que je faisois. Point de coquetterie ny d'ambition ; point d'humeur austere non plus. Je voulois en faire une compagne commode pour un mary, plustost qu'une maistresse agreable pour des amans.

Ses qualitez la firent bien-tost rechercher par tout ce qu'il y avoit d'illustre à la Cour. Celuy qui commandoit les armées du Roy l'emporta. Le lendemain qu'il l'eut épousée, il en fut jaloux ; il luy donna des espions et des gardes : pauvre esprit qui ne voyoit pas que si la vertu ne garde une femme, en vain l'on pose des sentinelles à l'entour ! Ma fille auroit esté long-temps malheureuse sans les hazards de la guerre. Son mary fut tué dans un combat. Il la laissa mere d'une des filles que vous voyez, et grosse de l'autre. L'affliction fut plus forte que le souvenir des mauvais traitemens du défunct, et le temps fut plus fort que l'affliction. Ma fille reprit à la fin sa gayeté, sa douce conversation, et ses charmes ; résolüe pourtant de demeurer veuve, voire de mourir plustost que de tenter un second hazard. Les amans reprirent aussi leur train ordinaire ; mon logis ne desemplissoit point d'importuns : le plus incommode de tous fut le fils du Roy.

Ma fille, à qui ces choses ne plaisoient pas, me pria de demander pour recompense de mes services qu'il me fust permis de me retirer. Cela me fut accordé.

Nous nous en allâmes à une maison des champs que j'avois. A peine estions-nous partis que les amans nous suivirent : ils y arriverent aussi-tost que nous. Le peu d'esperance de s'en sauver nous obligea d'abandonner des Provinces où il n'y avoit point d'azile contre l'amour, et d'en chercher un chez des peuples du voisinage. Cela fit des guerres, et ne nous délivra point des amans; ceux de la contrée estoient plus persecutans que les autres. Enfin nous nous retirâmes au desert, avec peu de suite, sans équipage, n'emportant que quelques livres, afin que nostre fuite fust plus secreta. La retraite que nous choisîmes estoit fort cachée; mais ce n'estoit rien en comparaison de celle-cy. Nous y passâmes deux jours avec beaucoup de repos. Le troisième jour on sceut où nous nous estions refugiez : un amant vint nous demander le chemin; un autre amant se mit à couvert de la pluye dans nostre cabane. Nous voilà desesperez, et n'attendant de tranquillité qu'aux champs Elisées.

Je proposay à ma fille de se marier. Elle me pria d'attendre que l'on l'y eust condamnée sous peine du dernier supplice; encore prefereroit-elle la mort à l'hymen. Elle avouoit bien que l'importunité des amans estoit quelque chose de très-fascheux; mais la tyrannie des meschans maris alloit au de là de tous les maux qu'on estoit capable de se figurer. Que je ne me misse en peine que de moy seul; elle sçauroit resister aux cajoleries que l'on luy feroit, et si l'on venoit à la violence, ou à la necessité du mariage, elle sçauroit encor mieux mourir. Je ne la pressay pas davantage.

Une nuit que je m'estois endormy sur cette pensée, la Philosophie m'apparut en songe. Je veux, dit-elle, te tirer de peine; suy-moy. Je luy obeïs. Nous traversâmes les lieux par où je vous ay conduite. Elle m'amena jusque sur le seüil de cette habitation. Voila, dit-elle, le seul endroit où tu trouveras du repos. L'image du lieu, celle du chemin, demeurerent dans ma memoire. Je me réveillay fort content.

Le lendemain, je contay ce songe à ma fille; et comme nous nous promenions, je remarquay que le chemin où la Philosophie m'avoit fait entrer aboutissoit à nostre cabane. Qu'est-il besoin d'un plus long recit? nous fismes résolution d'éprouver le reste du songe. Nous congédiasmes nos domestiques, et nous nous sauvâmes avec ces deux filles, dont la plus âgée n'avoit pas six ans; il nous falut porter l'autre. Après les mesmes peines que vous avez eües, nous arrivâmes sous ces rochers. Ma famille s'y estant établie, je retournay prendre le peu de meubles que vous voyez, les apportant à diverses fois, et mes livres aussi. Pour ce qui nous estoit resté de bagues et d'argent, il estoit déjà en lieu d'assurance: nous n'en avons pas encore eu besoin. Le voisinage du fleuve nous fait subsister, sinon avec luxe et delicatesse, avec beaucoup de santé tout au moins. J'y prens du poisson que je vas vendre en une ville que ce mont vous cache, et où je ne suis connu de personne. Mon poisson n'est pas si-tost sur la place qu'il est vendu. Tous les habitans sont gens riches, de bonne chere, fort paresseux. Ils ont peine à sortir de leurs murailles, comment viendroient-ils icy m'interrompre? si ce n'est que vostre mary s'en mesle à la fin, et qu'il nous envoie des amans, soit de ce lieu-là, soit d'un autre: les amans se font passage par tout; ce n'est pas pour rien que leur protecteur a des aisles. Ces filles, comme vous voyez, sont en âge de l'apprehender. Je ne suis pourtant pas certain qu'elles prennent la chose du mesme biais que l'a toujours prise leur mere. Voila, Madame, comme je suis arrivé icy. Le vieillard finit par l'exageration de son bon-heur, et par les louanges de la solitude.

Mais, mon pere, reprit Psyché, est-ce un si grand bien que cette solitude dont vous parlez? est-il possible que vous ne vous y soyez point ennuyé, vous ny vostre fille? A quoy vous estes-vous occupez pendant dix années?

A nous preparer pour une autre vie, luy répondit le vieillard : nous avons fait des reflexions sur les fautes et sur les erreurs à quoy sont sujets les hommes; nous avons employé le temps à l'estude.

Vous ne me persuaderez point, repartit Psiché, qu'une grandeur legitime et des plaisirs innocens ne soient preferables au train de vie que vous menez.

La veritable grandeur, à l'égard des Philosophes, luy répliqua le vieillard, est de regner sur soy-mesme; et le veritable plaisir, de jouïr de soy. Cela se trouve en la solitude, et ne se trouve guere autre-part. Je ne vous dis pas que toutes personnes s'en accommodent; c'est un bien pour moy, ce seroit un mal pour vous. Une personne que le Ciel a composée avec tant de soin et avec tant d'art doit faire honneur à son ouvrier, et regner ailleurs que dans le desert.

Helas! mon pere, dit nostre Heroïne en soupirant, vous me parlez de regner, et je suis esclave de mon ennemie! Sur qui voulez-vous que je regne? Ce ne peut estre ny sur mon cœur, ny sur celuy de l'Amour: de regner sur d'autres, c'est une gloire que je refuse. Là dessus elle luy conta son histoire succinctement. Après avoir achevé: Vous voyez, dit-elle, combien j'ay sujet de craindre Venus. J'ay toutesfois resolu de me mettre en queste de mon mary devant que le jour se passe. Sa brûlure m'inquiete trop: ne sçavez-vous point un secret pour le guerir sans douleur et en un moment?

Le Vieillard soûrit. J'ay, dit-il, cherché toute ma vie dans les simples, dans les compositions, dans les mineraux, et n'ay pû encore trouver de remede pour aucun mal: mais croyez-vous que les Dieux en manquent? Il faut bien qu'ils en ayent de bons, et de bons Medecins aussi, puisque la mort ne peut rien sur eux. Ne vous mettez donc en peine que de regagner vostre époux: pour cela il vout faut attendre; laissez-le dormir sur sa colere: si vous vous presentez à luy devant que le temps l'ait adoucie, vous vous mettez au ha-

zard d'estre rebutée, ce qui vous seroit d'une très-perilleuse consequence pour l'avenir. Quand les maris se sont fâchez une fois, et qu'ils ont fait une fois les difficiles, la mutinerie ne leur couste plus rien après.

Psiché se rendit à cet avis, et passa huit jours en ce lieu-là, sans y trouver le repos que son hoste luy promettoit. Ce n'est pas que l'entretien du Vieillard et celuy mesme des jeunes filles ne charmassent quelquesfois son mal; mais incontinent elle retournoit aux soupirs, et le Vieillard luy disoit que l'affliction diminueroit sa beauté, qui estoit le seul bien qui luy restoit, et qui feroit infailliblement revenir les autres. On n'avoit point encore allegué de raison à nostre Heroïne qui luy plust tant. Ce n'estoit pas seulement au Vieillard qu'elle parloit de sa passion: elle demandoit quelquesfois conseil aux choses inanimées: elle importunoit les arbres et les rochers. Le Vieillard avoit fait une longue route dans le fond du bois. Un peu de jour y venoit d'en haut. Des deux costez de la route estoient des réduits où une Belle pouvoit s'endormir sans beaucoup de temerité: les Sylvains ne frequentoient pas cette forest; ils la trouvoient trop sauvage. La commodité du lieu obligea Psiché d'y faire des vers, et d'en rendre les Hestres participans. Elle rappella les idées de la Poësie que les Nymphes luy avoient données. Voicy à peu près le sens de ses Vers:

*Que nos plaisirs passez augmentent nos supplices !
 Qu'il est dur d'éprouver, après tant de délices,
 Les cruautez du sort !
 Faloit-il estre heureuse avant qu'estre coupable ?
 Et si de me haïr, Amour, tu fus capable,
 Pourquoi m'aymer d'abord ?*

*Que ne punissois-tu mon crime par avance ?
 Il est bien temps d'oster à mes yeux ta presence,
 Quand tu luis dans mon cœur !*

*Encor si j'ignorois la moitié de tes charmes ?
Mais je les ay tous veus : j'ay veu toutes les armes
Qui te rendent vainqueur.*

*J'ay veu la beauté mesme et les graces dormantes.
Un doux ressouvenir de cent choses charmantes
Me suit dans les deserts.*

*L'image de ces biens rend mes maux cent fois pires.
Ma memoire me dit : Quoy ! Psiché, tu respres,
Après ce que tu perds ?*

*Cependant il faut vivre ; Amour m'a fait defense
D'attenter sur des jours qu'il tient en sa puissance,
Tout malheureux qu'ils sont.
Le cruel veut, hélas ! que mes mains soient captives.
Je n'ose me soustraire aux peines excessives
Que mes remords me font.*

*C'est ainsi qu'en un bois Psiché contoit aux arbres
Sa douleur, dont l'excès faisoit fendre les marbres
Habitans de ces lieux.
Rochers, qui l'écoutiez avec quelque tendresse,
Souvenez-vous des pleurs qu'au fort de sa tristesse
Ont versez ses beaux yeux.*

Elle n'avoit guere d'autre plaisir. Une fois pourtant la curiosité de son sexe, et la sienne propre, luy fit écouter une conversation secrette des deux Bergeres. Le Vieillard avoit permis à l'aisnée de lire certaines fables amoureuses que l'on composoit alors, à peu près comme nos Romans, et l'avoit défendu à la cadete, luy trouvant l'esprit trop ouvert et trop éveillé. C'est une conduite que nos meres de maintenant suivent aussi : elles défendent à leurs filles cette lecture pour les empescher de sçavoir ce que c'est qu'Amour : en quoy je tiens qu'elles ont tort ; et cela est mesme inutile, la Nature servant d'Astrée. Ce qu'elles ga-

gnent par là n'est qu'un peu de temps ; encore n'en gagnent-elles point : une fille qui n'a rien leu croit qu'on n'a garde de la tromper, et est plutôt prise. Il est de l'Amour comme du jeu ; c'est prudemment fait que d'en apprendre toutes les ruses, non pas pour les pratiquer, mais afin de s'en garantir. Si jamais vous avez des filles, laissez-les lire.

Celles-cy s'entretenoient à l'écart. Psiché estoit assise à quatre pas d'elles sans qu'on la vist. La cadete dit à l'ainnée : Je vous prie, ma sœur, consolez-moy : je ne me trouve plus belle comme je faisais. Vous semble-t-il pas que la presence de Psiché nous ait changées l'une et l'autre ? J'avois du plaisir à me regarder devant qu'elle vinst ; je n'y en ay plus. Et ne vous regardez pas, dit l'ainnée. Il se faut bien regarder, reprit la cadete : comment feroit-on autrement pour s'ajuster comme il faut ? Pensez-vous qu'une fille soit comme une fleur, qui sçait arranger ses feuilles sans se servir de miroir ? Si j'estois rencontrée de quelqu'un qui ne me trovast pas à son gré ?

Rencontrée dans ce desert ? dit l'ainnée : vous me faites rire. Je sçais bien, reprit la cadete, qu'il est difficile d'y aborder ; mais cela n'est pas absolument impossible. Psiché n'a point d'aisles, ny nous non plus ; nous nous y rencontrons cependant. Mais, à propos de Psiché, que signifient les paroles qu'elle a gravées sur nos Hestres ? pourquoy mon pere l'a-t-il priée de ne me les point expliquer ? d'où vient qu'elle soupire incessamment ? qui est cet Amour qu'elle dit qu'elle ayme ?

Il faut que ce soit son frere, repartit l'ainnée. Je gagerois bien que non, dit la jeune fille. Vous qui parlez, feriez-vous tant de façons pour un frere ? C'est donc son mary, repliqua la sœur. Je vous entends bien, reprit la cadete ; mais les maris viennent-ils au monde tout faits ? ne sont-ils point quelque autre chose auparavant ? Qu'estoit l'Amour à sa femme devant que de l'épouser ? c'est ce que je vous demande. Et ce que

je ne vous diray pas, répondit la sœur, car on me l'a défendu.

Vous seriez bien estonnée, dit la jeune fille, si je le sçavois déjà. C'est un mot qui m'est venu dans l'esprit sans que personne me l'ait appris : devant que l'Amour fust le mary de Psiché, c'estoit son Amant. Qu'est-ce à dire Amant? s'écria l'ainnée; y a-t-il des Amans au monde? S'il y en a? reprit la cadete : vostre cœur ne vous l'a-t-il point encore dit? il y a tantost six mois que le mien ne me parle d'autre chose. Petite fille, reprit sa sœur, si l'on vous entend, vous serez criée. Quel mal y a-t-il à ce que je dis? luy repartit la jeune Bergere. Hé! ma chere sœur, continua-t-elle en luy jettant les deux bras au cou, apprenez-moy, je vous prie, ce qu'il y a dans vos livres. On ne le veut pas, dit l'ainnée. C'est à cause de cela, reprit la cadete, que j'ay une extrême envie de le sçavoir. Je me lasse d'estre un enfant et une ignorante. J'ay resolu de prier mon pere qu'il me meine un de ces jours à la ville; et la premiere fois que Psiché se parlera à elle mesme, ce qui luy arrive souvent estant seule, je me cacheray pour l'entendre.

Cela n'est pas nécessaire, dit tout haut Psiché de l'endroit où elle estoit. Elle se leva aussi-tost, et courut à nos deux Bergeres, qui se jetterent à ses genoux si confuses, qu'à peine pûrent-elles ouvrir la bouche pour luy demander pardon. Psiché les baisa, les prit par la main, et les fit asseoir à costé d'elle, puis leur parla de cette maniere : Vous n'avez rien dit qui m'offense, les belles filles. Et vous, continua-t-elle en s'adressant à la jeune sœur et en la baisant encore une fois, je vous satisferay tout à l'heure sur vos soupçons. Vostre pere m'avoit priée de ne le pas faire; mais puisque ses précautions sont inutiles, et que la Nature vous en a déjà tant appris, je vous diray qu'en effet il y a au monde un certain peuple agreable, insinuant, dont les manieres sont tout à fait douces, qui ne songe qu'à nous plaire, et nous plaist aussi : il n'a rien d'ex-

traordinaire en son visage, ny en sa mine ; cependant nous le trouvons beau par dessus tous les autres peuples de l'univers. Quand on en vient là, les sœurs et les frères ne sont plus rien. Ce peuple est répandu par toute la terre sous le nom d'amans. De vous dire précisément comme il est fait, c'est une chose impossible : en certains païs il est blanc ; en d'autres païs il est noir. L'Amour ne dédaignoit pas d'en faire partie. Ce Dieu estoit mon amant devant que de m'épouser ; et ce qui vous estonneroit si vous sçaviez comme se gouverne le monde, c'est qu'il l'estoit mesme estant mon mary ; mais il ne l'est plus.

En suite de cette déclaration, Psiché leur conta son aventure bien plus au long qu'elle ne l'avoit contée au vieillard. Son recit estant achevé : Je vous ay, dit-elle, conté ces choses afin que vous fassiez dessus des reflexions, et qu'elles vous servent pour la conduite de vostre Vie. Non que mes malheurs, provenant d'une cause extraordinaire, doivent estre tirez à consequence par des bergeres, ny qu'ils doivent vous dégouster d'une passion dont les peines mesme sont des plaisirs : comment resisteriez-vous à la puissance de mon mary ? tout ce qui respire luy sacrifie. Il y a des cœurs qui s'en voudroient dispenser ; ces cœurs y viennent à leur tour. J'ay veu le temps que le mien estoit du nombre. Je dormois tranquillement, on ne m'entendoit point soupirer, je ne pleurois point ; je n'estois pas plus heureuse que je le suis. Cette felicité languissante n'est pas une chose si souhaitable que vostre pere se l' imagine : les Philosophes la cherchent avec un grand soin, les morts la trouvent sans nulle peine. Et ne vous arrestez pas à ce que les Poëtes disent de ceux qui aiment ; ils leur font passer leur plus bel âge dans les ennuis : les ennuis d'amour ont cela de bon qu'ils n'ennuyent jamais. Ce que vous avez à faire est de bien choisir, et de choisir une fois pour toutes : une fille qui n'ayme qu'en un endroit ne sçauroit estre blâmée ; pourveu que l'honesteté, la discretion, la prudence,

soient conductrices de cette affaire, et pourveu qu'on garde des bornes, c'est à dire qu'on fasse semblant d'en garder. Quand vos Amours iront mal, pleurez, soupirez, desesperez-vous; je n'ay que faire de vous le dire; faites seulement que cela ne paroisse pas; quand elles iront bien, que cela paroisse encor moins, si vous ne voulez que l'envie s'en mesle, et qu'elle corrompe de son venin toute vostre beatitude, comme vous voyez qu'il est arrivé à mon égard. J'ay crû vous rendre un fort bon office en vous donnant ces avis, et ne comprends pas la pensée de vostre pere. Il sçait bien que vous ne demeurerez pas toujourns dans cette ignorance; qu'attend-il donc? que vostre propre experience vous rende sages? Il me semble qu'il vaudroit mieux que ce fust l'experience d'autruy, et qu'il vous permist la lecture à l'une aussi bien qu'à l'autre: je vous promets de luy en parler.

Psiché plaidoit la cause de son époux, et peut-estre sans cela n'auroit-elle pas inspiré ces sentimens aux deux jeunes filles. Les sœurs l'écoutoient comme une personne venüe du Ciel. Il se tint en suite entre les trois Belles un conseil secret touchant les affaires de nostre Heroïne.

Elle demanda aux Bergeres ce qu'il leur sembloit de son aventure, et quelle conduite elle avoit à tenir de là en avant. Les sœurs la prierent de trouver bon qu'elles demeurassent dans le respect, et s'abstinsent de dire leur sentiment: il ne leur appartenoit pas, dirent-elles, de deliberer sur la fortune d'une Déesse. Quel conseil pouvoit-on attendre de deux jeunes filles qui n'avoient encore veu que leur troupeau?

Nostre Heroïne les pressa tant que l'aisnée luy dit qu'elle approuvoit ses soumissions et son repentir; qu'elle luy conseilloit de continuer, car cela ne pouvoit luy nuire et pouvoit extremement luy profiter; qu'asseurément son mary n'avoit point discontinüé de l'aymer; ses reproches, et le soin qu'il avoit eu d'empescher qu'elle ne mourust, sa colere mesme, en es-

toient des témoignages infailibles. Il vouloit, sans plus, luy faire acheter ses bonnes graces, pour les luy rendre plus précieuses. C'estoit un second ragoust dont il s'avisoit, et qui, tout considéré, n'estoit pas à beaucoup prez si estrange que le premier.

La cadete fut d'un avis tout contraire et s'emporta fort contre l'Amour. Ce Dieu estoit-il raisonnable? avoit-il des yeux, de laisser languir à ses pieds la fille d'un Roy, Reyne elle-mesme de la beauté, tout cela parce qu'on avoit eu la curiosité de le voir? La belle raison de quitter sa femme et de faire un si grand bruit! S'il eust esté laid, il eust eu sujet de se fascher; mais estant si beau, on luy avoit fait plaisir. Bien loin que cette curiosité fust blasmable, elle méritoit d'estre louée, comme ne pouvant provenir que d'excès d'amour. Si vous m'en croyez, Madame, vous attendrez que vostre mary revienne au logis. Je ne connois ny le naturel des Dieux, ny celuy des hommes; mais je juge d'autruy par moy-mesme, et crois que chacun est fait à peu prés de la mesme sorte. Quand nous avons quelque differend, ma sœur et moy, si je fais la froide et l'indifferente, elle me recherche; si elle se tient sur son quant-à-moy, je vas au devant.

Psiché admira l'esprit de nos deux bergeres, et conjectura que la cadete avoit attrapé les livres dont la bibliotheque de sa sœur estoit composée, et les avoit leus en cachete: ajoutez aux livres l'excellence du naturel, lequel, ayant esté fort heureux dans la mere de ces deux filles, revivoit en l'une et en l'autre avec avantage, et n'avoit point esté abastardi par la solitude. Psiché préfera l'avis de l'aisnée à celuy de la cadete; elle resolut de se mettre en queste de son mary dès le lendemain.

Cette entreprise avoit quelque chose de bien hardi et de bien estrange. La fille d'un Roy aller ainsi seule! car, pour estre femme d'un dieu, ce n'estoit pas une qualité qui deust faire trouver de la messeance en la chose: les Déesses vont et viennent comme il leur

plaist, et personne n'y trouve à dire. La difficulté estoit plus grande à l'égard de nostre Heroïne : non seulement elle apprehendoit de rencontrer les satellites de son ennemie, mais tous les hommes en general. Et le moyen d'empescher qu'on ne la reconnût d'abord? Quoy que son habit fust de deuil, c'estoit aussi un habit de nopces, chargé de diamans en beaucoup d'endroits, et qui avoit consumé deux années du revenu de son pere. Tant de beauté en une personne et de richesses en son vestement tenteroient le premier venu. Elle esperoit veritablement que son mary preserveroit la personne et empescherait que l'on n'y touchast : les diamans deviendroient ce qu'il plairoit au destin. Quand elle n'auroit rien esperé, je crois qu'il n'en eust esté autre chose. Io courut par toute la terre : on dit qu'elle estoit piquée d'une mouche ; je soupçonne fort cette mousche de ressembler à l'Amour autrement que par les aisles. Bien prit à Psiché que la mousche qui la piquoit estoit son mary ; cela excusoit toutes choses.

L'Aînée des deux filles luy proposa de se faire faire un autre habit dans cette Ville voisine dont j'ay parlé : leur pere auroit ce soin là, si elle le jugeoit à propos. Psiché, qui voyoit que cette fille estoit d'une taille à peu près comme la sienne, ayma mieux changer d'habit avec elle, et voulut que la metamorphose s'en fist sur le champ. C'estoit une occasion de s'acquitter envers ses hostesses. Quelle satisfaction pour elle si le prix de ces diamans augmentoit celuy de ces filles et y faisoit mettre l'encheré par plus d'amans !

Qui se trouva empeschée? ce fut la bergere. Le respect, la honte, la repugnance de recevoir ce present, mille choses l'embarrassoient : elle apprehendoit que son pere ne la blasmast. Toutes bergeres qu'estoient ces filles, elles avoient du cœur, et se souvenoient de leur naissance quand il en estoit besoin. Il fallut cette fois là que l'aînée se laissast persuader ; à condition, dit-elle, que cet habit luy tiendrait lieu de dépost.

Nos deux Travesties se trouverent en leurs nouveaux accoustremens, comme si Psiché n'eust fait toute sa vie autre chose qu'estre Bergere, et la Bergere qu'estre Princesse. Quand elles se presenterent au Vieillard, il eut de la peine à les reconnoistre. Psiché se fit un divertissement de cette Metamorphose. Elle commençoit à mieux esperer, goustant les raisons qu'on luy apportoit.

Le lendemain, ayant trouvé le Vieillard seul, elle luy parla ainsi : Vous ne pouvez pas toujours vivre, et estes en un âge qui vous doit faire songer à vos filles : que deviendront-elles si vous mourez ?

Je leur laisseray le Ciel pour tuteur, reprit le Vieillard ; puis l'aisnée a de la prudence, et toutes deux ont assez d'esprit. Si la Parque me surprend, elles n'auront qu'à se retirer dans cette ville voisine : le peuple y est bon et aura soin d'elles. Je vous confesse que le plus seur est de prevenir la Parque. Je les conduiray moy-mesme en ce lieu dès que vous serez partie. C'est un lieu de felicité pour les femmes : elles y font tout ce qu'elles veulent, et cela leur fait vouloir tout ce qui est bien. Je ne crois pas que mes filles en usent autrement. S'il estoit bien seant à moy de les louer, je vous dirois que leurs inclinations sont bonnes, et que l'exemple et les leçons de leur mere ont trouvé en elles des sujets déjà disposez à la vertu. La cadete ne vous a-t-elle point semblé un peu libre ?

Ce n'est que gayeté et jeunesse, reprit Psiché. Elle n'ayme pas moins la gloire que son aisnée. L'âge luy donnera de la retenue : la lecture luy en auroit déjà donné, si vous y aviez consenty. Au reste, servez-vous des diamans qui sont sur l'habit que j'ay laissé à vos filles : cela vous aydera peut-estre à les marier. Non que leur beauté ne soit une dot plus que suffisante ; mais vous sçavez aussi bien que moy que quand la beauté est riche, elle est de moitié plus belle.

Le Vieillard eut trop de fierté pour un Philosophe. Il ne se voulut charger de l'habit qu'à condition de

n'y point toucher. Dès le mesme jour tous quatre partirent de ce desert.

Quand ils eurent passé la ravine et le petit sentier bordé de ronces, ils se séparèrent. Le Vieillard, avec ses enfans, prit le chemin de la ville; Psiché, celuy que la fortune luy presenta. La peine de se quitter fut égale, et les larmes bien reciproques. Psiché embrassa cent fois les deux jeunes filles, et les assura que, si elle rentroit en grace, elle feroit tant auprès de l'Amour, qu'il les combleroit de ses biens, leur partageroit à petite mesure ses maux, justement ce qu'il en faudroit pour leur faire trouver les biens meilleurs. Après le renouvellement des adieux et celuy des larmes, chacun suivit son chemin; ce ne fust pas sans tourner la teste.

La famille du Vieillard arriva heureusement dans le lieu où elle avoit dessein de s'établir. Je vous conterois ses aventures si je ne m'estois point prescrit des bornes plus resserrées. Peut-estre qu'un jour les memoires que j'ay recueillis tomberont entre les mains de quelqu'un qui s'exercera sur cette matiere, et qui s'en acquittera mieux que moy; maintenant, je n'acheveray que l'histoire de nostre Heroïne.

Si-tost qu'elle eut perdu de veuë ces personnes, son dessein se representa à elle tel qu'il estoit, avec ses inconveniens, ses dangers, ses peines, dont elle n'avoit apperceu jusque-là qu'une petite partie. Il ne luy restoit de tant de tresors qu'un simple habit de Bergere. Les Palais où il luy falloit coucher estoient quelquefois le tronc d'un arbre, quelquefois un antre ou une masure. Là, pour compagnie, elle rencontroit des hiboux et force serpens. Son manger croissoit sur le bord de quelque fontaine, ou pendoit aux branches des chesnes, ou se trouvoit parmy celles des palmiers. Qui l'auroit veuë pendant le midy, lors que la campagne n'est qu'un desert, contrainte de s'appuyer contre la premiere pierre qu'elle rencontroit, et n'en pouvant plus de chaleur, de faim, et de lassitude, priant

le Soleil de moderer quelque peu l'excessive ardeur de ses rayons, puis considerant la terre, et ressuscitant avec ses larmes les herbes que la canicule avoit fait mourir; qui l'auroit veü, dis-je, en cet estat et ne se seroit pas fondu en pleurs aussi bien qu'elle, auroit esté un veritable rocher.

Deux jours se passerent à aller de costé et d'autre, puis revenir sur ses pas, aussi peu certaine du lieu par où elle vouloit commencer sa queste que de la route qu'il falloit prendre. Le troisieme, elle se souvint que l'Amour luy avoit recommandé sur toutes choses de le venger. Psiché estoit bonne : jamais elle n'auroit pû se resoudre de faire du mal à ses sœurs autrement que par un motif d'obeïssance, quelque meschantes et quelque dignes de punition qu'elles fussent. Que si elle avoit voulu tuer son mary, ce n'estoit pas comme son mary, mais comme Dragon. Aussi ne se proposa-t-elle point d'autre vengeance que de faire accroire à chacune de ses sœurs separément que l'Amour vouloit l'épouser, ayant repudié leur cadete comme indigne de l'honneur qu'il luy avoit fait : tromperie qui, dans l'apparence, n'aboutissoit qu'à les faire courir l'une et l'autre, et leur faire consumer un peu plus de temps autour d'un miroir.

Dans cette resolution, elle se remet en chemin; et, comme une personne de son sexe vint à passer (elle avoit soin de se détourner des hommes), elle la pria de luy dire par où on alloit à certains Royaumes, situez en un canton qui estoit entre telle et telle contrée, enfin où regnoient les sœurs de Psiché. Le nom de Psiché estoit plus connu que celui de ces Royaumes; ainsi cette femme comprit par là ce qu'on luy demandoit, et enseigna à nostre Bergere une partie de la route qu'il falloit suivre.

A la premiere croisée de chemins qu'elle rencontra, ses frayeurs se renouvelerent. Les gens qu'avoit envoyez Venus pour se saisir d'elle ayant rendu à leur Reyne un fort mauvais compte de leur recherche, cette

Déesse ne trouva point d'autre expedient que de faire trompeter sa rivale. Le Crieur des Dieux est Mercure ; c'est un de ses cent mestiers. Venus le prit dans sa belle humeur ; et , après s'estre laissé dérober par ce Dieu deux ou trois baisers et une paire de pendans d'oreilles, elle fit marché avec luy, moyennant lequel il se chargea de crier Psiché par tous les carrefours de l'Univers, et d'y faire planter des poteaux où ce plaquart seroit affiché :

*De par la Reyne de Cythere,
Soient, dans l'un et l'autre Hemisphere,
Tous humains deument avertis
Qu'elle a perdu certaine esclave blonde,
Se disant femme de son fils,
Et qui court à present le monde.
Quiconque enseignera sa retraite à Venus,
(Comme c'est chose qui la touche),
Aura trois baisers de sa bouche;
Qui la luy livrera, quelque chose de plus.*

Nostre Bergere rencontra donc un de ces poteaux ; il y en avoit à toutes les croisées de chemins un peu frequentez. Après six jours de travail, elle arriva au Royaume de son aînée. Cette malheureuse femme sçavoit déjà, par le moyen des plaquarts ce qui estoit arrivé à sa sœur. Ce jour-là elle estoit sortie afin d'en voir un. La satisfaction qu'elle en eut fut veritablement assez grande pour meriter qu'elle la goutast à loisir. Ainsi elle renvoya à la ville la meilleure partie de son train, et voulut coucher en une maison des champs où elle alloit quelquesfois, située au dessus d'une prairie fort agreable et fort étenduë. Là sa joye se dilatoit, quand nostre Bergere passa. La maudite Reyne avoit voulu qu'on la laissast seule. Deux ou trois de ses officiers et autant de femmes se promenoient à

cinq cens pas d'elle, et s'entretenoient possible de leur amour, plus attachez à ce qu'ils disoient qu'à ce que pensoit leur maistresse.

Psiché la reconnût d'assez loin. L'autre estoit tellement occupée à se réjoûir du plaquart, que sa sœur se jetta à ses genoux devant qu'elle l'apperceust. Quelle temerité à une Bergere! surprendre sa Majesté! la retirer de ses resveries! se jeter à ses genoux sans l'en avertir! il faloit chastier cette audacieuse. Et qui es-tu, insolente, qui oses ainsi m'approcher?

Helas! madame, je suis vostre sœur, autrefois l'épouse de Cupidon, maintenant esclave, et ne sçachant presque que devenir. La curiosité de voir mon mary l'a mis en telle colere, qu'il m'a chassée. Psiché, m'a-t-il dit, vous ne meritez pas d'estre aymée d'un Dieu: pourvoyez-vous d'époux on d'amant, comme vous le jugerez à propos; car de vostre vie vous n'aurez aucune part à mon cœur. Si je l'avois donné à vostre aînée, elle l'auroit conservé et ne seroit pas tombée dans la faute que vous avez faite; je ne serois pas malade d'une brûlure qui me cause des douleurs extrêmes, et dont je ne gueriray de long-temps. Vous n'avez que de la beauté: j'avouë que cela fait naistre l'amour; mais, pour le faire durer, il faut autre chose: il faut ce qu'a vostre aînée, de l'esprit, de la beauté et de la prudence. Je vous ay dit les raisons qui m'empeschoient de me laisser voir: vostre sœur s'y seroit renduë; mais pour vous, ce n'a esté que legereté d'esprit, contradiction, opiniastreté. Je ne m'estonne plus que ma mere ait desaprouvé nostre mariage; elle voyoit vos defauts: que je luy propose de trouver bon que j'épouse vostre sœur, je suis certain qu'elle l'agréra. Si je faisois cas de vous, je prendrois le soin moy-mesme de vous punir: je laisse cela à ma mere; elle s'en sçaura acquiter. Soyez son esclave, puisque vous ne meritez pas d'estre mon épouse. Je vous repudie et vous donne à elle. Vostre employ

sera, si elle me croit, de garder certaine sorte d'oysons qu'elle fait nourrir dans sa ménagerie d'Amantonte. Allez la trouver tout incontinent, portez-luy ces lettres, et passez par le Royaume de vostre aisnée. Vous luy direz que je l'ayme, et que, si elle veut m'épouser, tous ces tresors sont à elle. Je vous ay traitée comme une étourdie et comme un enfant : je la traiteray d'une autre maniere et luy permettray de me voir tant qu'il luy plaira. Qu'elle vienne seulement et s'abandonne à l'haleine du Zephire, comme déjà elle a fait; j'auray soin qu'elle soit enlevée dans mon Palais. Oubliez entierement nostre Hymen : je ne veux pas qu'il vous en reste la moindre chose, non pas mesme cet habit que vous portez maintenant; dépouillez-le tout à l'heure, en voila un autre. Il a falu obeïr. Voila, Madame, quel est mon sort.

La sœur, se croyant déjà entre les bras de l'Amour, chatoüillée de ce témoignage de son merite et de mille autres pensées agreables, ne marchanda point à se resoudre en son ame à quitter mary et enfans. Elle fit pourtant la petite bouche devant Psiché; et regardant sa cadete avec un visage de Matrone : Ne vous avois-je pas dit aussi, luy repartit-elle, qu'une honneste femme se devoit contenter du mary que les Dieux luy avoient donné, de quelque façon qu'il fust fait, et ne pas penetrer plus avant qu'il ne plaisoit à ce mary qu'elle penetrast? Si vous m'eussiez creuë, vous ne seriez pas vagabonde comme vous estes. Voila ce que c'est qu'une jeunesse inconsiderée, qui veut agir à sa teste, et qui ne croit pas conseil. Encore estes-vous heureuse d'en estre quitte à si bon marché. Vous meritiez que vostre mary vous fist enfermer dans une tour. Or bien ne raisonnons plus sur une faute arrivée. Ce que vous avez à faire est de vous monstrier le moins qu'il sera possible; et puisqu'Amour veut que vous ne bougiez d'avec les oisons, ne les point quitter. Il y a mesme trop de somptuosité à vostre habit. Cela ne sent pas sa criminelle assez repentante.

Coupez ces cheveux, et prenez un sac; je vous en feray donner un: vous laisserez icy cet accoustrement.

Psiché la remercia. Puisque vous voulez, ajousta la faiseuse de remonstrances, suivre toujours vostre fantaisie, je vous abandonne et vous laisse aller où il vous plaira. Quant aux propositions de l'Amour, nous ferons ce qu'il sera à propos de faire. Là dessus elle se tourna vers ses gens, et laissa Psiché, qui ne s'en soucioit pas trop, et qui voyoit bien que son aînée avoit mordu à l'hameçon; car à peine tenoit-elle à terre, n'en pouvant plus qu'elle ne fust seule pour donner un libre cours à sa joye.

Psiché, de ce mesme pas, s'en alla faire à son autre sœur la mesme ambassade. Cette sœur cy n'avoit plus d'époux. Il estoit allé en l'autre monde à grandes journées et par un chemin plus court que celui que tiennent les gens du commun: les medecins le luy avoient enseigné. Quoy qu'il n'y eust pas plus d'un mois qu'elle estoit veuve, il y paroisoit des-ja: c'est à dire que sa personne estoit en meilleur estat; peut-estre l'entendiez-vous d'autre sorte. Si bien que cette puisnée estant de deux ans plus jeune, plus nouvelle mariée, et moins de fois mere que l'autre, le rétablissement de ses charmes n'estoit pas une affaire de si longue haleine: elle pouvoit bien plustost et plus hardiment se presenter à l'Amour.

L'autre avoit des reparations à faire de tous les costez. Le bain y fut employé, les chimistes, les atourneuses. Cela estonna le Roy son mary. La galanterie croissoit à veuë d'œil, les galants ne paroisoient point. Il n'y avoit ny ingredient, ny eau, ny essence qu'on n'éprouvast, mais tout cela n'estoit que plastrer la chose. Les charmes de la pauvre femme estoient trop avant dans les chroniques du temps passé pour les rappeler si facilement.

Tandis qu'elle fait ses préparatifs, sa seconde sœur la previent, s'en va droit à cette montagne dont nous avons tant parlé, arrive au sommet sans rencontrer de

Dragons. Cela luy plût fort : elle crût qu'Amour luy épargnoit ces frayeurs par un privilege particulier ; tourna vers l'endroit où elle et sa sœur avoient coutume de se presenter ; et, pour estre enlevée plus aisément par le Zephire, elle se planta sur un roc qui commandoit aux abysmes de ces lieux là.

Amour, dit-elle, me voila venüe : nostre étourdie de cadete m'a assuré que tu me voulois épouser. Je n'attendois autre chose , et me doutois bien que tu la repudierois pour l'amour de moy, car c'est une écervelée. Regarde comme je te suis des-ja obeissante. Je ne feray pas comme a fait ma sœur Psiché. Elle a voulu à toute force te voir ; moy je veux tout ce que l'on veut : monstre-toy, ne te montre pas, je me tiendray très heureuse. Si tu me caresses, tu verras comme je sçais y répondre : si tu ne me caresses pas, mon défunct mary m'y a tout accoustumée. Je te feray rire de son regime, et je t'en diray mille choses divertissantes : tu ne t'ennuyras point avec moy. Ma sœur Psiché n'estoit qu'un enfant qui ne sçavoit rien ; moy je suis un esprit fait. O Dieux ! je sens des-ja une douce haleine. C'est celle de ton serviteur Zephire. Que ne l'as-tu envoyé luy-mesme ? il m'auroit plustost enlevée ; j'en serois plustost entre tes bras, et tu en serois plûtost entre les miens : je pretends que tu trouves la chose égale ; et, puis que tu as de l'amour, tu dois avoir aussi de l'impatience. Adieu, miserables mortelles que les hommes ayment : vous voudriez bien estre aymées comme moy d'un Dieu qui n'eust point de poil au menton : ce n'est pas pour vous ; qu'il vous suffise de m'invoquer, et je pourvoiray à vos necessitez amoureuses.

Disant ces paroles, elle s'abandonna dans les airs à son ordinaire ; et, au lieu d'estre enlevée dans le palais de l'Amour, elle tomba premierement sur une pointe de rocher, et puis sur une autre, de roc en roc ; chacun d'eux emporta sa piéce : ils se la renvoyoient les uns aux autres comme un jouët, de ma-

niere qu'elle arriva le plus joliment du monde au Royaume de Proserpine.

Quelques jours après, son aînée se vint planter sur le mesme roc. Celle-cy fit sa harangue au Zephire. Amant de Flore, luy cria-t-elle, quitte tes amours, et me vien porter dans le palais de ton maistre. Ne me blesse point en chemin; je suis delicate. Que si tu ne veux envoyer que ton haleine, cela suffira; aussi-bien n'aymay-je pas qu'on me touche, principalement les hommes: pour l'Amour, tant qu'il luy plaira. Pren garde sur tout à ne point gaster ma coifure. Ayant dit ces mots, elle tira un miroir de sa poche, et fut quelque temps à se regarder, raccommodant un cheveu en un endroit, puis un en un autre, quelquesfois rien; non sans se mouïller les levres, et tant de façons que si l'Amour avoit esté là il en auroit ry. Elle remit son miroir, accusant, le plus agreablement qu'elle pût, le Zephire d'estre un paresseux, qui ne se soucioit que de ses amours, negligeoit celles de son maistre: se moquoit-il, de la laisser au Soleil? Justement comme elle achevoit ces reproches, un petit Eurus, qui s'estoit fortuitement égaré, vint passer à quatre pas d'elle: jugez la joye. Nostre pretenduë fiancée se donne le bransle à soy-mesme; mais, au lieu d'aller trouver l'Amour, comme elle pensoit, elle va trouver sa sœur, droit par le chemin que l'autre luy avoit tracé, sans se destourner d'un pas.

Ce sont les Échos de ces rochers qui nous ont appris la mort des deux sœurs. Ils la conterent quelque temps après au Zephire. Luy incontinent en alla porter la nouvelle au fils de Venus, qui le régala d'un fort beau présent.

Psiché cependant continuoit de chercher l'Amour, toujours en son habit de bergere. Il avoit une telle grace sur elle, que, si son ennemie l'eust veüe avec cet habit, elle luy en auroit donné un de Déesse en la place. Les afflictions, le travail, la crainte, le peu de repos et de nourriture, avoient toutefois diminué ses

appas ; si bien que, sans une force de beauté extraordinaire, ce n'auroit plus esté que l'ombre de cet objet qui avoit tant fait parler de luy dans le monde. Bien luy prit d'avoir des charmes à moissonner pour le temps et pour la douleur, et encore de reste pour elle. Le plus cruel de son aventure estoit les craintes qu'on luy donnoit. Tantost elle entendoit dire que Venus la faisoit chercher par d'autres gens ; quelquefois mesme qu'elle estoit tombée entre les mains de son ennemie, qui, à force de tourmens, l'avoit renduë méconnoissable.

Un jour elle eut une telle alarme qu'elle se jetta dans une chapelle de Ceres, comme en un azile qui de bonne fortune se presentoit. Cette chapelle estoit près d'un champ dont on venoit de couper les bleds. Là les laboureurs des environs offroient tous les ans les prémices de leur recolte. Il y avoit un grand monceau de javelles à l'entrée du temple. Nostre Bergere se prosterna devant l'image de la Déesse, puis luy mit au bras un chapeau de fleurs, lesquelles elle venoit de cueillir en courant et sans aucun choix. C'estoit de ces fleurs qui croissent parmy les bleds. Psyché avoit oüy dire aux sacrificateurs de son pays qu'elles plaisoient à Ceres, et qu'une personne qui vouloit obtenir des Dieux quelque chose ne devoit point entrer dans leur maison les mains vuides. Après son offrande, elle se remit à genoux et fit ainsi sa priere :

Divinité la plus nécessaire qui soit au monde, nourrice des hommes, protege-moy contre celle que je n'ay jamais offensée : souffre seulement que je me cache pour quelques jours entre les javelles qui sont à la porte de ton temple, et que je vive du bled qui en tombera. Cytherée se plaint de ce que son fils m'a voulu du bien ; mais puis qu'il ne m'en veut plus, n'est-ce pas assez de satisfaction pour elle, et assez de peine pour moy ? Faut-il que la colere des Dieux soit si grande ? S'il est vray que la justice se soit retirée parmy eux, ils doivent considerer l'innocence d'une per-

sonne qui leur a obey en se mariant. Ay-je corrompu l'Oracle? ay-je usé d'aucun artifice pour me faire aymer? puis-je-mais si un Dieu me-void? quand je m'enfermerois dans une tour, me verroit-il pas? Tant s'en faut qu'en l'épousant je crûsse faire du déplaîsir à sa mere, que je croyois épouser un monstre. Il s'est trouvé que c'estoit l'Amour, et que j'avois plû à ce Dieu. C'est donc un crime d'estre agreable! Helas! je ne le suis plus, et ne l'ay jamais esté par ma faute. Il ne se trouvera point que j'aye employé ny affeterie ny paroles ensorcelantes. Venus a encore sur le cœur l'indiscretion des mortels qui ont quitté son culte pour m'honorer. Qu'elle se plaîne donc des mortels; mais de moy, c'est une injustice. Je leur ay dit qu'ils me faisoient tort. Si les hommes sont imprudens, ce n'est pas à dire que je sois coupable.

C'est ainsi que nostre Bergere se justifioit à Ceres. Soit que les Déesses s'entendent, ou que celle-cy fust faschée de ce qu'on l'avoit appellée nourrice, ou que le Ciel veuille que nos prieres soient veritablement des prieres, et non des apologies, celle de Psiché ne fut nullement écoutée. Ceres luy cria de la voute de sa Chapele qu'elle se retirast au plus viste et laissast le tas de javelles comme il estoit; sinon Venus en auroit l'avis. Pourquoi rompre en faveur d'une mortelle avec une Déesse de ses amies? Venus ne luy en avoit donné aucun sujet. Qu'on dist tout ce qu'on voudroit de sa conduite, c'estoit une bonne femme qui luy avoit obligation, à la verité, ainsi qu'à Bacchus; mais elle le sçavoit bien reconnoistre, et le publioit par tout.

Ce fut beaucoup de déplaîsir à Psiché de se voir excluse d'un azile où elle auroit crû estre mieux venue qu'en pas un autre qui fust au monde. En effet, si Ceres, bien-faisante de son naturel et qui ne se piquoit pas de beauté, luy refusoit sa protection, il n'y avoit guere d'apparence que des Déesses tant soit peu galantes et d'humeur jalouse luy accordassent la

leur. D'y interesser les Dieux, c'estoit s'exposer à quelque chose de pis que la persecution de Venus : il faloit sçavoir auparavant quelle sorte de reconnoissance ils exigeroient de la Belle. Encore le plus à propos estoit-il de ne s'adresser qu'aux divinitez de son Sexe, tant pour empescher la médisance, que pour ne donner aucun ombrage à son mary. Junon là-dessus luy vint en l'esprit.

Psiché crût qu'y ayant quelque sorte d'émulation entre Cytherée et cette Déesse, et pour le credit et pour la beauté, la Reyne des Dieux seroit bien aise de trouver une occasion de nuire à sa concurrente, suivant l'usage de la Cour, et le serment que font les femmes en venant au monde.

Il ne fut pas difficile à nostre Bergere de trouver Junon. La jalouse femme de Jupiter descend souvent sur terre, et vient demander aux mortels des nouvelles de son mary.

Psiché l'ayant rencontrée luy chanta un Hymne où il n'estoit fait mention que de la puissance de cette Déesse; en quoy elle commit une faute : il valoit bien mieux s'étendre sur sa beauté; la louange en est tout autrement agreable. Ce sont les Rois que l'on n'entretient que de leur grandeur : pour les Reines, il faut les feliciter d'autre chose, qui veut bien faire. Aussi l'épouse de Cupidon fut-elle éconduite encore une fois. La difference qu'il y eut fut que celle-cy se passa quelque peu plus mal que la premiere. Car, outre les considerations de Ceres, Junon ajousta qu'il faloit purrir ces mortelles à qui les Dieux font l'amour, et obliger leurs galants à demeurer au logis. Que venoient-ils faire parmy les hommes? comme s'il n'y avoit pas dans le Ciel assez de beauté pour eux! Non qu'elle en parlast pour son interest, se souciant peu de ces choses, et ne craignant du costé des charmes qui que ce fust.

La Reine des Dieux ne disoit pas tout : il y avoit encore une raison plus pressante que cela, comme on

pourroit dire quelque étincelle de ce feu dont on n'avertit les voisins que le moins qu'on peut. Une femme judicieuse ne doit point desobliger le fils de Venus : sçait-elle si quelque jour elle n'aura point affaire de luy ? Apparemment le couroux du Dieu duroit encore contre Psiché : ainsi le plus seur estoit de ne point entrer dans leurs differends.

Nostre Bergere, rebutée de tant de costez, ne sceut plus à qui s'adresser. Il restoit veritablement Diane et Pallas ; mais l'une et l'autre, ayant fait vœu de virginité, n'auroit pas les prieres d'une femme pour agreables, et croiroit souïller ses oreilles en les écoutant.

Toutefois, comme Diane rendoit des Oracles, la Bergere crût que pour le moins cette Déesse ne seroit pas si farouche que de luy en refuser un, et elle ne luy demanderoit autre chose. Aussi bien s'en rendoit-il en un lieu tout proche : ce ne seroit pas pour elle un fort grand détour. Le lieu estoit à l'entrée d'une forest extremement solitaire et propre à la chasse. Diane y avoit un Temple dont elle faisoit une de ses maisons de plaisir. On faisoit environ deux mille pas dans le bois ; puis on rencontroit une clariere qui servoit comme de parvis au Temple. Il estoit petit, mais d'une fort belle architecture. Au milieu de la clariere on avoit placé un obelisque de marbre blanc, à quatre faces, posé sur autant de boules, et élevé sur un pied d'estal ayant de hauteur moitié de celle de l'obelisque. Sur chaque costé du plinthe qui regardoit directement, aussi bien que les faces de la Pyramide, le midy, le septentrion, le couchant et le levant, estoient entaillees ces mots :

Qui que tu sois, qui as sacrifié à l'Amour ou à l'Hymenée, garde-toy d'entrer dans mon sanctuaire.

Psiché, qui avoit sacrifié à l'un et à l'autre, n'osa entrer dans le Temple : elle demeura à la porte, où la Prestresse luy apporta cet Oracle :

Cesse d'estre errante : ce que tu cherches a des aisles :

quand tu sauras comme luy marcher dans les airs, tu seras heureuse.

Ces paroles ne démentoient point l'ambiguité et l'obscurité ordinaire des réponses que font les Dieux. Psiché se tourmenta fort pour en tirer quelque sens, et n'en pût venir à bout. Que le Ciel, dit-elle, me prescrive ce qu'il voudra, il faut mourir, ou trouver l'Amour. Nous ne le saurions trouver, il faut donc mourir : allons nous livrer à nostre ennemie ; c'en est le moyen. Mais l'Oracle m'a assurée que je serois quelque jour heureuse : allons nous jeter aux pieds de Venus ; nous la servirons, nous endurerons patiemment ses outrages, cela l'émouvera à compassion ; elle nous pardonnera, nous recevra pour sa fille, fera ma paix elle-mesme avec son fils.

C'estoient là les plus belles esperances du monde, et bien enchainées, comme vous voyez : un moment de reflexion les détruisoit toutes.

Psiché se confirma toutefois dans son dessein. Elle s'informa du plus prochain Temple de Cytherée, résoluë, si la Déesse n'y estoit presente, de s'embarquer et d'aller en Cypre. On luy dit qu'à trois ou quatre journées de là il y en avoit un fort fameux et fort fréquenté, portant pour inscription : *A la Déesse des Graces.*

Apparemment Venus s'y plaisoit et y tenoit souvent en personne son tribunal, veu les miracles qui s'y faisoient et le grand concours de gens qui y accouroient de tous les costez. Il y en avoit mesme qui se vantoient de l'y avoir veuë plusieurs fois.

Nostre Bergere se met en chemin, plus heureuse, ce luy sembloit, que devant l'Oracle ; car elle sçavoit du moins ce qu'elle avoit envie de faire, sortiroit d'irrésolution et d'incertitude, qui sont les pires de tous les maux ; pourroit voir l'Amour, n'y ayant pas d'apparence que sa mere vinst si souvent en un lieu sans l'y amener. Supposé que la pauvre épouse n'eust cette satisfaction qu'en presence d'une Belle-mere qui la

haïssoit, et qui, bien loin de la reconnoître pour sa bru, la traiteroit en esclave; c'estoit toujours quelque chose : les affaires pourroient changer; la compassion, la veuë de la Belle, son humilité, sa douceur, le peu de liberté de l'entretenir, tout cela seroit capable de rallumer le desir du Dieu. En tous cas elle le verroit, et c'estoit beaucoup : toutes peines luy seroient douces quand elles luy pourroient procurer un quart d'heure de ce plaisir.

Psiché se flatoit ainsi : pauvre infortunée qui ne songeoit pas combien les haines des femmes sont violentes ! Hélas ! la Belle ne sçavoit guere ce que le destin luy preparoit. Le cœur luy batit pourtant dès qu'elle approcha de la contrée où estoit le Temple. Long-temps devant qu'on y arrivast, on respiroit un air embaûmé, tant à cause des personnes qui venoient offrir des parfums à la Déesse, et qui estoient parfumez eux-mesmes, que parce que le chemin estoit bordé d'Orangers, de Jasmins, de Myrtes, et tout le pays parsemé de fleurs.

On découvroit le Temple de loin, quoy qu'il fust situé dans une vallée ; mais ceste vallée estoit spacieuse, plus longue que large, ceinte de costeaux merveilleusement agreables. Ils estoient meslez de bois, de champs, de prairies, d'habitations qui se ressen-toient d'un long calme. Venus avoit obtenu de Mars une sauve-garde pour tous ces lieux. Les animaux mesme ne s'y faisoient point la guerre ; jamais de Loups, jamais d'autres pieges que ceux que l'Amour fait tendre. Dès qu'on avoit atteint l'âge de discernement, on se faisoit enregistrer dans la confrairie de ce Dieu : les filles à douze ans, les garçons à quinze. Il y en avoit à qui l'amour venoit devant la raison. S'il ne rencontroit une Indifferente, on en purgeoit le pays ; sa famille estoit sequestrée pour un certain temps : le Clergé de la Déesse avoit soin de purifier le canton où ce prodige estoit survenu. Voilà quant aux mœurs et au gouvernement du pays. Il abondoit

en oyseaux de joly plumage. Quelques tourterelles s'y rencontroient; on en comptoit jusqu'à trois especes : tourterelles oyseaux, tourterelles Nymphes et tourterelles Bergeres. La seconde espece estoit rare.

Au milieu de la vallée couloit un Canal de mesme longueur que la plaine, large comme un fleuve et d'une eau si transparente, qu'un atome se fust veu au fond; en un mot, vray cristal fondu. Force Nymphes et force Syrenes s'y jouoient; on les prenoit à la main. Les personnes riches avoient coustume de s'embarquer sur ce Canal, qui les conduisoit jusqu'aux degrez du parvis. Ils louoient je ne sçai combien d'Amours : qui plus, qui moins, selon la charge qu'avoit le vaisseau; chaque Amour son Cygne qu'il atteloit à la barque, et, monté dessus, il le conduisoit avec un ruban. Deux autres nacelles suivoient, l'une chargée de musique, l'autre de bijoux et d'Oranges douces. Ainsi s'en alloit la barque fort gayement.

De chaque costé du canal s'estendoit une prairie verte comme fine émeraude et bordée d'ombrages délicieux.

Il n'y avoit point d'autres chemins : ceux-là estoient tellement frequentez que Psiché jugea à propos de ne marcher que de nuit. Sur le point du jour, elle arriva à un lieu nommé les deux sepultures. Je vous en diray la raison, parce que l'origine du Temple en dépend.

Un roy de Lydie, appelé Philocharez, pria autrefois les Grecs de luy donner femme. Il ne luy importoit de quelle naissance, pourveu que la beauté s'y trouvast : une fille est noble quand elle est belle. Ses Ambassadeurs disoient que leur Prince avoit le goust extrêmement délicat.

On luy envoya deux jeunes filles : l'une s'appelloit Myrtis, l'autre Megano. Celle-cy estoit fort grande, de belle taille, les traits du visage très-beaux et si bien proportionnez qu'on n'y trouvoit que reprendre, l'esprit fort doux; avec cela, son esprit, sa beauté, sa taille, sa personne ne touchoit point, faute de Venus,

qui donnast le sel à ces choses. Myrtis au contraire excelloit en ce point-là. Elle n'avoit pas une beauté si parfaite que Megano, mesme un mediocre critique y auroit trouvé matiere de s'exercer. En recompense, il n'y avoit si petit endroit sur elle qui n'eust sa Venus, et plutôt d'eux qu'une, outre celle qui animoit tout le corps en general. Aussi le Roy la prefera-t-il à Megano, et voulut qu'on la nommast Aphrodisée, tant à cause de ce charme que parce que le nom de Myrtis sentoit sa Bergere, ou sa Nymphé au plus, et ne sonnoit pas assez pour une Reyne.

Les gens de sa Cour, afin de plaire à leur Prince, appellerent Megano Anaphrodite. Elle en conceut un tel déplaisir qu'elle mourut peu de temps après. Le Roy la fit enterrer honorablement.

Aphrodisée vescu fort long-temps et toujours heureuse, possédant le cœur de son mary tout entier ; on luy en offrit beaucoup d'autres qu'elle refusa. Comme les Graces estoient cause de son bonheur, elle se crût obligée à quelque reconnoissance envers leur Déesse, et persuada à son mary de luy faire bastir un Temple, disant que c'estoit un vœu qu'elle avoit fait.

Philocharez approuva la chose ; il y consuma tout ce qu'il avoit de richesse ; puis ses sujets y contribuerent. La devotion fut si grande, que les femmes consentirent que l'on vendist leurs colliers, et, n'en ayant plus, elles suivirent l'exemple de Rhodopé.

Myrtis eut la satisfaction de voir avant que de mourir le parachevement de son vœu. Elle ordonna par son testament qu'on luy bastist un tombeau le plus près du Temple qu'il se pourroit, hors du parvis toutefois, joignant le chemin le plus frequenté. Là ses cendres seroient enfermées, et son aventure écrite à l'endroit le plus en veuë.

Philocharez, qui luy survescu, executa cette volonté. Il fit élever à son épouse un Mausolée digne d'elle et de luy aussi, car son cœur y devoit tenir

compagnie à celui d'Aphrodisée. Et, pour rendre plus célèbre la mémoire de cette chose et la gloire de Myrtis plus grande, on transporta en ce lieu les cendres de Megano. Elles furent mises dans un tombeau presque aussi superbe que le premier, sur l'autre côté du chemin : les deux sepulchres se regardoient. On voyoit Myrtis sur le sien, entourée d'Amours qui luy accommodoient le corps et la teste sur des quarrceaux. Megano, de l'autre part, se voyoit couchée sur le côté, un bras sous sa teste, versant des larmes, en la posture où elle estoit morte. Sur la bordure du Mausolée où reposoit la Reyne des Lydiens, ces mots se lisoient :

Icy repose Myrtis, qui parvint à la Royauté par ses charmes, et qui en acquit le surnom d'Aphrodisée.

A l'une des faces, qui regardoit le chemin, ces autres paroles estoient :

Vous qui allez visiter ce Temple, arrêtez un peu et écoutez-moy. De simple Bergere que j'estois née, je me suis veüe Reyne. Ce qui m'a procuré ce bien, ce n'est pas tant la beauté que ce sont les Graces. J'ay plû, et cela suffit. C'est ce que j'avois à vous dire. Honorez ma tombe de quelques fleurs ; et, pour recompense, veuille la Déesse des Graces que vous plaisiez !

Sur la bordure de l'autre tombe estoient ces paroles :

Icy sont les cendres de Megano, qui ne pût gagner le cœur qu'elle contestoit, quoy qu'elle eust une beauté accomplie.

A la face du tombeau ces autres paroles se rencontroient :

Si les Roys ne m'ont aymée, ce n'est pas que je ne fusse assez belle pour meriter que les Dieux m'aymassent ; mais je n'estois pas, dit-on, assez jolie. Cela se peut-il ? Ouy, cela se peut, et si bien qu'on me prefera ma compagnie. Elle en acquit le surnom d'Aphrodisée, moy celui d'Anaphrodite. J'en suis morte de déplaisir. Adieu, passant, je ne te retiens pas davantage. Sois plus heureux

que je n'ay esté; et ne te mets point en peine de donner des larmes à ma memoire. Si je n'ay fait la joye de personne, du moins ne veux-je troubler la joye de personne aussi.

Psiché ne laissa pas de pleurer. Megano, dit-elle, je ne comprends rien à ton aventure. Je veux que Myrtis eust des graces, n'est-ce pas en avoir aussi que d'estre belle comme tu estois? Adieu, Megano : ne refuse point mes larmes, je suis accoustumée d'en verser. Elle alla en suite jeter des fleurs sur la tombe d'Aphrodisée.

Cette ceremonie estant faite, le jour se trouva assez grand pour luy faire considerer le Temple à son aise. L'architecture en estoit exquise, et avoit autant de grace que de majesté. L'architecte s'estoit servy de l'ordre ionique à cause de son elegance. De tout cela il resultoit une Venus que je ne sçaurois vous dépeindre. Le frontispice répondoit merveilleusement bien au corps. Sur le tympan du fronton se voyoit la naissance de Cytherée en figures de haut relief. Elle estoit assise dans une conque, en l'estat d'une personne qui viendroit de se baigner, et qui ne feroit que sortir de l'eau. Une des Graces luy épreignoit les cheveux encor tout mouillez : une autre tenoit des habits tout prests pour les luy vestir dès que la troisieme auroit achevé de l'essuyer. La Déesse regardoit son fils qui menaçoit déjà l'univers d'une de ses fleches. Deux Syrenes tiroient la conque; mais, comme cette machine estoit grande, le Zephire la pousoit un peu. Des legions de Jeux et de Ris se promenoient dans les airs : car Venus naquit avec tout son équipage, toute grande, toute formée, toute preste à recevoir de l'amour et à en donner. Les gens de Paphos se voyoient de loin sur la rive, tendans les mains, les levans au Ciel, et ravis d'admiration. Les colonnes et l'entablement estoient d'un marbre plus blanc qu'albâtre. Sur la frise une table de marbre noir portoit pour inscription du Temple : *A la Déesse des Graces.*

Deux enfans à demy couchez sur l'architrave laissoient pendre à des cordons une medaille à deux testes : c'estoient celles des fondateurs. A l'entour de la médaille on voyoit escrit :

Philocharez, et Myrtis Aphrodisée, son épouse, ont dédié ce temple à Venus.

Sur chaque base des deux colonnes les plus proches de la porte, estoient entaillez ces mots : *Ouvrage de Lysimante* ; nom de l'architecte apparemment.

Avant que d'entrer dans le Temple, je vous diray un mot du parvis. C'estoient des portiques ou galeries basses ; et au-dessus, des appartemens fort superbes, chambres dorées, cabinets et bains ; enfin mille lieux où ceux qui apportoient de l'argent trouvoient de quoy l'employer ; ceux qui n'en apportoient point, on les renvoyoit.

Psiché, voyant ces merveilles, ne se pût tenir de soupirer : elle se souvint du palais dont elle avoit esté la maistresse.

Le dedans du temple estoit orné à proportion. Je ne m'arresteray pas à vous le décrire : c'est assez que vous sçachiez que toutes sortes de vœux, dont toutes sortes de personnes s'estoient acquitées, s'y voyoient en des chapelles particulieres, pour éviter la confusion et ne rien cacher de l'architecture du Temple. Là quelques auteurs avoient envoyé des offrandes pour reconnoissance de la Venus que leur avoit departie le Ciel. Ils estoient en petit nombre. Les autres arts, comme la Peinture et ses sœurs, en fournissoient beaucoup davantage. Mais la multitude venoit des Belles et de leurs amans : l'un pour des faveurs secretes, l'autre pour un mariage, celle cy pour avoir enlevé un amant à cette autre là. Une certaine Callinicé, qui s'estoit maintenuë jusqu'à soixante ans bien avec les Graces, et encore mieux avec les Plaisirs, avoit donné une lampe de vermeil doré et la peinture de ses amours. Je ne vous aurois jamais spécifié ces dons ; il s'en

trouvoit mesme de Capitaines, dont les exploits, comme dit le bon Amiot, avoient cette grace de soudaineté qui les rendoit encore plus agreables.

L'architecture du tabernacle n'estoit guere plus ornée que celle du Temple, afin de garder la proportion, et de crainte aussi que la veüe, estant dissipée par une quantité d'ornemens, ne s'en arrestast d'autant moins à considerer l'image de la Déesse, laquelle estoit veritablement un chef-d'œuvre. Quelques envieux ont dit que Praxitele avoit pris la sienne sur le modele de celle-là. On l'avoit placée dans une niche de marbre noir, entre des colonnes de cette mesme couleur, ce qui la rendoit plus blanche et faisoit un bel effet à la veüe.

A l'un des costez du sanctuaire on avoit élevé un throsne où Venus, à demy couchée sur des coussins de senteurs, recevoit quand elle venoit en ce temple les adorations des mortels, et distribuoit ses graces ainsi que bon luy sembloit. On ouvroit le Temple assez matin, afin que le peuple fust écoulé quand les personnes qualifiées entreroient.

Cela ne servit de rien cette journée-là; car dès que Psiché parut on s'assembla autour d'elle. On crut que c'estoit Venus qui, pour quelque dessein caché ou pour se rendre plus familiere, peut-estre aussi par galanterie, avoit un habit de simple Bergere. Au bruit de cette merveille les plus paresseux accoururent incontinent.

La pauvre Psiché s'alla placer dans un coin du temple, honteuse et confuse de tant d'honneurs dont elle avoit grand sujet de craindre la suite, et ne pouvoit pourtant s'empescher d'y prendre plaisir. Elle rougissoit à chaque moment, se detournoit quelquefois le visage, témoignoit qu'elle eust bien voulu faire sa priere : tout cela en vain; elle fut contrainte de dire qui elle estoit. Quelques-uns la crurent; d'autres persisterent dans l'opinion qu'ils avoient.

La foule estoit tellement grande autour d'elle, que

quand Venus arriva, cette Déesse eut de la peine à passer. On l'avoit déjà avertie de cette aventure, ce qui la fit accourir le visage en feu comme une Megere, et non plus la Reine des Graces, mais des Furies. Toutefois, de peur de sedition, elle se contint. Ses Gardes luy ayant fait faire passage, elle s'alla placer sur son throsne, où elle ecouta quelques supplians avec assez de distraction.

La meilleure partie des hommes estoit demeurée auprès de Psyché avec les femmes les moins jolies, ou qui estoient sans prétention et sans interest. Les autres avoient pris d'abord le party de la Déesse; estant de la politique, parmy les personnes de ce sexe qui se sont mises sur le bon pied, de faire la guerre aux survenantes, comme à celles qui leur ostent, pour ainsi dire, le pain de la main. Je ne sçaurois vous asseurer bien précisément si elles tiennent cette coustume-là des auteurs, ou si les Auteurs la tiennent d'elles.

Nostre Bergere n'osant approcher, la Déesse la fit venir. Une foule d'hommes l'accompagna; et la chose ressembloit plutôt à un triomphe qu'à un hommage. La pauvre Psyché n'estoit nullement coupable de ces honneurs: au contraire, si on l'eust creüe, ou ne l'auroit pas regardée; elle faisoit de sa part tout ce qu'une suppliante doit faire. La presence de Venus luy avoit fait oublier sa harangue. Il est vray qu'elle n'en eut pas besoin; car, dès que Venus la vid, à peine luy donna-t-elle le loisir de se prosterner: elle descendit de son throsne. Je vous veux, dit-elle, entendre en particulier: venez à Paphos, je vous donneray place en mon char.

Psyché se défia de cette douceur; mais quoy! il n'estoit plus temps de deliberer; et puis c'estoit à Paphos principalement qu'elle esperoit revoir son époux.

De crainte qu'elle n'echapast, Venus la fit sortir avec elle; les hommes donnant mille benedictions à leurs deux Déesses, et une partie des femmes disant

entre elles : C'est encore trop que d'en avoir une ; établissons parmy nous une republique où les vœux, les adorations, les services, les biens d'Amour seront en commun. Si Psyché s'en vient encor une fois amuser les gens qui nous serviront à quelque chose, et qu'elle prétende réunir ainsi tous les cœurs sous une mesme domination, il nous la faut lapider. On se moqua des républicaines et on souhaita bon voyage à nostre Bergere.

Cytherée la fit monter effectivement sur son char, mais ce fut avec trois divinitez de sa suite peu gracieuses : il y a de toutes sortes de gens à la cour. Ces divinitez estoient la Cholere, la Jalousie et l'Envie, monstres sortis de l'abysme, impitoyables licteurs qui ne marchent point sans leurs fouëts, et dont la veüe seule estoit un supplice. Venus s'en alla par un autre endroit.

Quand Psyché se vid dans les airs en si mauvaise compagnie que celle-là, un tremblement la saisit ; ses cheveux se herisserent, la voix luy demeura au gosier. Elle fut long-temps sans pouvoir parler, immobile, changée en pierre, et plutôt statuë que personne véritablement animée : on l'auroit creuë morte, sans quelques soupirs qui luy échaperent. Les diverses peines des condamnez luy passerent devant les yeux. Son imagination les luy figura encore plus cruelles qu'elles ne sont : il n'y en eut point que la crainte ne luy fist souffrir par avance. Enfin, se jettant aux pieds de ces trois furies : Si quelque pitié, dit-elle, loge en vos cœurs, ne me faites pas languir davantage ; dites-moy à quel tourment je suis condamnée. Ne vous auroit-on point donné ordre de me jeter dans la mer ? Je vous en épargneray la peine, si vous voulez, et m'y precipiteray moy-mesme. Les trois filles de l'Acheron ne luy répondirent rien et se contenterent de la regarder de travers.

Elle estoit encore à leurs genoux lors que le char s'abatit. Il posa sa charge en un desert, dans l'ar-

rière-court d'un palais que Venus avoit fait bastir entre deux montagnes, à my-chemin d'Amatonte et de Paphos. Quand Cytherée estoit lasse des embarras de sa Cour, elle se retiroit en ce lieu avec cinq ou six de ses confidentes. Là, qui que ce soit ne l'alloit voir. Des médisans disent toutefois que quelques amis particuliers avoient la clef du jardin.

Venus estoit déjà arrivée quand le char parut. Les trois Satellites menerent Psiché dans la chambre où la Déesse se rajustoit. Cette mesme crainte qui avoit fait oublier à nostre Bergere la harangue qu'elle avoit faite, luy en rafraischit la memoire. Bien que les grandes passions troublent l'esprit, il n'y a rien qui rende éloquent comme elles.

Nostre infortunée se prosterna à quatre pas de la Déesse, et luy parla de la sorte : Reine des Amours et des Graces, voicy cette malheureuse esclave que vous cherchez. Je ne vous demande pour récompense de l'avoir livrée que la permission de vous regarder. Si ce n'est point sacrilege à une miserable mortelle comme je suis de jeter les yeux sur Venus et de raisonner sur les charmes d'une Déesse, je trouve que l'aveuglement des hommes est bien grand d'estimer en moy de mediocres appas, après que les vostres leur ont paru. Je me suis opposée inutilement à cette folie : ils m'ont rendu des honneurs que j'ay refusez et que je ne meritois pas. Vostre fils s'est laissé prévenir en ma faveur par les rapports fabuleux qu'on luy a faits. Les destins m'ont donnée à luy sans me demander mon consentement. En tout cela j'ay failly, puisque vous me jugez coupable. Je devois cacher des traits qui estoient cause de tant d'erreurs, je devois les défigurer ; il falloit mourir, puisque vous m'aviez en aversion : je ne l'ay pas fait. Ordonnez-moy des punitions si severes que vous voudrez, je les souffriray sans murmure ; trop heureuse si je vois vostre divine bouche s'ouvrir pour prononcer l'arrest de ma destinée !

Ouy, Psiché, repartit Venus, je vous en donneray le plaisir. Vostre feinte humilité ne me touche point. Il falloit avoir ces sentimens et dire ces choses devant que vous fussiez en ma puissance. Lors que vous estiez à couvert des atteintes de ma colere, vostre miroir vous disoit qu'il n'y avoit rien à voir après vous. Maintenant que vous me craignez, vous me trouvez belle. Nous verrons bien-tost qui remportera l'avantage. Ma beauté ne sçauroit perir, et la vostre dépend de moy : je la détruiray quand il me plaira. Commençons par ce corps d'albâtre dont mon fils a publié les merveilles, et qu'il appelle le temple de la blancheur. Prenez vos sions, filles de la nuit, et me l'empourprez si bien, que cette blancheur ne trouve pas mesme un azile en son propre Temple.

A cet ordre si cruel Psiché devint pasle et tomba aux pieds de la Déesse sans donner aucune marque de vie. Cytherée se sentit émuë : mais quelque demon s'opposa à ce mouvement de pitié et la fit sortir.

Dès qu'elle fut hors, les ministres de sa vengeance prirent des branches de Myrte, et, se bouchant les oreilles ainsi que les yeux, elles déchirerent l'habit de nostre Bergere : innocent habit, hélas ! celle qui l'avoit donné luy croyoit procurer un sort que tout le monde envieroit. Psiché ne reprit ses sens qu'aux premières atteintes de la douleur. Le valon retentit des cris qu'elle fut contrainte de faire. Jamais les Echos n'avoient repeté de si pitoyables accens. Il n'y eut aucun endroit d'épargné dans tout ce beau corps qui, devant ces momens-là, se pouvoit dire en effet le temple de la blancheur. Elle y regnoit avec un éclat que je ne sçaurois vous dépeindre.

Là les lys luy servoient de throsne et d'oreillers :

Des escadrons d'Amours, chez Psiché familiers

Furent chassez de cet azile.

Le pleurer leur fut inutile :

Rien ne pût attendrir les trois filles d'enfer ;

*Leurs cœurs furent d'acier, leurs mains furent de fer.
La Belle eut beau souffrir : il falut que ses peines
Allassent jusqu'au point que les sœurs inhumaines
Craignirent que Clothon ne survinst à son tour.*

Ah ! trop impitoyable Amour !

*En quels lieux estois-tu ? dy, cruel ! dy, barbare !
C'est toy, c'est ton plaisir qui causa sa douleur ;
Ouy, tigre ! c'est toy seul qui t'en dois dire auteur :
Psiché n'eust rien souffert sans ton courroux bizarre.
Le bruit de ses clameurs s'est au loin répandu,*

Et tu n'en as rien entendu !

Pendant tous ces tourmens tu dormois, je le gage ;

Car ta brûlure n'estoit rien :

La Belle en a souffert mille fois davantage

Sans l'avoir meritè si bien.

Tu devois venir voir empourprer cet albastre ;

Il faloit amener une troupe de Ris :

Des souffrances d'un corps dont tu fus idolastre

Vous vous seriez tous divertis.

Helas, Amour, j'ay tort : tu répandis des larmes

Quand tu sceus de Psiché la peine et le tourment ;

Et tu luy fis trouver un baûme pour ses charmes

Qui la guerit en un moment.

Telle fut la première peine que Psiché souffrit. Quand Cytherée fut de retour, elle la trouva étendue sur les tapis dont cette chambre estoit ornée, prête d'expirer et n'en pouvant plus. La pauvre Psiché fit un effort pour se lever, et tascha de contenir ses sanglots. Cytherée luy commanda de baiser les cruelles mains qui l'avoient mise en cet estat. Elle obeyt sans tarder, et ne témoigna nulle repugnance. Comme le dessein de la Déesse n'estoit pas de la faire mourir si tost, elle la laissa guerir.

Parmy les servantes de Venus, il y en avoit une qui trahissoit sa maistresse et qui alloit redire à l'Amour le traitement que l'on faisoit à Psiché et les travaux qu'on luy imposoit. L'Amour ne manquoit

pas d'y pourveoir. Cette fois là il luy envoya un baûme excellent par celle qui estoit de l'intelligence, avec ordre de ne point dire de quelle part, de peur que Psiché ne crüst que son mary estoit appaisé, et qu'elle n'en tirast des consequences trop avantageuses. Le Dieu n'estoit pas encore guery de sa brûlure et tenoit le lit. L'operation de son baûme irrita Venus, à l'insceu de qui la chose se conduisoit, et qui, ne sçachant à quoy imputer ce miracle, resolut de se défaire de Psiché par une autre voye.

Sous l'une des deux montagnes qui couvroient à droite et à gauche cette maison, estoit une voute aussi ancienne que l'Univers. Là sourdoit une eau qui avoit la propriété de rajeunir : c'est ce qu'on appelle encore aujourd'huy la Fontaine de Jouvence. Dans les premiers temps du monde il estoit libre à tous les mortels d'y aller puiser. L'abus qu'ils firent de ce thresor obligea les Dieux de leur en oster l'usage. Pluton, Prince des lieux sousterrains, commit à la garde de cette eau un dragon enorme. Il ne dormoit point, et devoit ceux qui estoient si temeraires que d'en approcher. Quelques femmes se hazardoient, ayant mieux mourir que de prolonger une carriere où il n'y avoit plus ny beaux jours ny Amans pour elles.

Cinq ou six jours estant écoutez, Cytherée dit à son esclave : Va-t-en tout à l'heure à la Fontaine de Jouvence, et m'en rapporte une cruchée d'eau. Ce n'est pas pour moy, comme tu peux croire, mais pour deux ou trois de mes amies qui en ont besoin. Si tu reviens sans apporter de cette eau, je te feray encore souffrir le mesme supplice que tu as souffert.

Cette suivante dont j'ay parlé, qui estoit aux gages de Cupidon, l'alla avertir. Il luy commanda de dire à Psiché que le moyen d'endormir le Monstre estoit de luy chanter quelques longs recits qui luy plüssent premierement, et puis l'ennuyassent ; et si-tost qu'il dormiroit, qu'elle puisast de l'eau hardiment.

Psiché s'en va donc avec sa cruche. On n'osoit ap-

procher de l'ancre de plus de vingt pas. L'horrible concierge de ce Palais en occupoit la pluspart du temps l'entrée. Il avoit l'adresse de couler sa queue entre des brossailles, en sorte qu'elle ne paroissoit point; puis, aussi-tost que quelque animal venoit à passer, fust-ce un cerf, un cheval, un bœuf, le Monstre la ramenoit en plusieurs retours, et en entortilloit les jambes de l'animal avec tant de soudaineté et de force, qu'il le faisoit trébucher, se jettoit dessus, puis s'en repaissoit. Peu de voyageurs s'y trouvoient surpris : l'endroit estoit plus connu et plus diffamé que le voisinage de Sylle et Charibde. Lors que Psiché ailla à cette fontaine, le Monstre se réjouissoit au Soleil, qui tantost doroit ses écailles, tantost les faisoit paroistre de cent couleurs.

Psiché, qui sçavoit quelle distance il faloit laisser entre luy et elle (car il ne pouvoit s'étendre fort loin, le Sort l'ayant attaché avec des chaisnes de diamant), Psiché, dis-je, ne s'effraya pas beaucoup; elle estoit accoustumée à voir des dragons. Elle cacha le mieux qu'il luy fut possible sa cruche, et commença melodieusement ce recit :

*Dragon, gentil dragon, à la gorge beante,
Je suis messagere des Dieux.
Ils m'ont envoyée en ces lieux
T'annoncer que bien tost une jeune serpente,
Et qui change au Soleil de couleur comme toy,
Viendra partager ton employ.
Tu te dois ennuyer à faire cette vie,
Amour t'envoyra compagnie.*

*Dragon, gentil dragon, que te diray-je encor
Qui te chatouille et qui te plaise?
Ton dos reluit comme fin or :
Tes yeux sont flambans comme braise.
Tu te peux rajeunir sans dépouïller ta peau.
Quelle felicité d'avoir chez toy cette eau!
Si tu veux t'enrichir, permets que l'on y puise;*

*Quelque tribut qu'il faille, il te sera porté :
J'en sçais qui, pour avoir cette commodité,
Donneront jusqu'à leur chemise.*

Psiché chanta beaucoup d'autres choses qui n'avoient aucune suite et que les oiseaux de ces lieux ne pûrent par consequent retenir ny nous les apprendre. Le Dragon l'écouta d'abord avec un très-grand plaisir. A la fin il commença à bailler, et puis s'endormit. Psiché prend viste l'occasion. Il falloit passer entre le dragon et l'un des bords de l'entrée. A peine y avoit-il assez de place pour une personne. Peu s'en falut que la Belle, de frayeur qu'elle eut, ne laissast tomber sa cruche, ce qui eust esté pire que la goutte d'huile. Ce dormeur-cy n'estoit pas fait comme l'autre : son courroux et ses remontrances, c'estoit de mettre les gens en pieces. Nostre Heroïne vint à bout de son entreprise par un grand bon-heur. Elle emplit sa cruche et s'en retourna triomphante.

Venus se douta que quelque puissance divine l'avoit assistée. De sçavoir laquelle, c'estoit le point. Son fils ne bougeoit du lit. Jupiter ny aucun des Dieux n'auroit laissé Psiché dans cet esclavage : les Déesses seroient les dernières à la secourir. Ne t' imagine pas en estre quitte, luy dit Venus : je te feray des commandemens si difficiles que tu manqueras à quelqu'un ; et pour chastiment tu endureras la mort. Va me querir de la laine de ces moutons qui paissent au-delà du fleuve, je m'en veux faire faire un habit. C'estoient les moutons du Soleil ; tous avoient des cornes, furieux au dernier point, et qui poursuivoient les Loups. Leur laine estoit d'un couleur de feu si vif qu'il ébloüissoit la veuë. Ils paissoient alors de l'autre costé d'une riviere extrêmement large et profonde, qui traversoit le valon à mille pas ou peu plus de ce Chateau.

De bonne fortune pour nostre Belle, Junon et Ceres vinrent voir Venus dans le moment qu'elle venoit de donner cet ordre. Elles luy avoient déjà rendu deux

autres visites depuis la maladie de son fils, et avoient aussi veu l'Amour. Cette dernière visite empescha Venus de prendre garde à ce qui se passeroit, et donna une facilité à nostre Heroïne d'exécuter ce commandement. Sans cela il auroit esté impossible, n'y ayant ny pont, ny basteau, ny gondole sur la riviere.

Cette Suivante, qui estoit de l'intelligence, dit à Psiché : Nous avons icy des Cignes que les Amours ont dressez à nous servir de gondoles : j'en prendray un ; nous traverserons la riviere par ce moyen. Il faut que je vous tienne compagnie pour une raison que je vas vous dire : c'est que ces moutons sont gardez par deux jeunes enfans Sylvains qui commencent déjà à courir après les Bergeres et après les Nymphes. Je passeray la première et amuseray les deux jeunes Faunes, qui ne manqueront pas de me poursuivre sans autre dessein que de folastrer ; car ils me connoissent et sçavent que j'appartiens à Venus. Au pis aller j'en seray quitte pour deux baisers : vous passerez cependant. Jusque-là voila qui va bien, repartit Psiché ; mais comment approcheray-je des moutons ? me connoissent-ils aussi ? sçavent-ils que j'appartiens à Venus ? Vous prendrez de leur laine parmy les ronces, repliqua cette Suivante ; ils y en laissent quand elle est meure et qu'elle commence à tomber : tout ce canton-là en est plein. Comme la chose avoit esté concertée, elle réussit. Seulement, au lieu des deux baisers que l'on avoit dit, il en cousta quatre.

Pendant que nostre Bergere et sa compagne executent leur entreprise, Venus prie les deux Déesses de sonder les sentimens de son fils. Il semble, à l'entendre, leur dit-elle, qu'il soit fort en colere contre Psiché ; cependant il ne laisse pas sous main de luy donner assistance : au moins y a-t-il lieu de le croire. Vous m'estes amies toutes deux, détournez-le de cette amour ; representez-luy le devoir d'un fils ; dites-luy qu'il se fait tort. Il s'ouvrira bien plutôt à vous qu'il ne feroit à sa mere.

Junon et Ceres promirent de s'y employer. Elles

allèrent voir le malade. Il ne les satisfit point, et leur cacha le plus qu'il pût sa pensée. Toutefois, autant qu'elles pûrent conjecturer, cette passion luy tenoit encore au cœur. Mesme il se plaignit de ce qu'on pretendoit le gouverner ainsi qu'un enfant. Luy un enfant ! on ne consideroit donc pas qu'il terraçoit les Hercules et qu'il n'avoit jamais eu d'autres toupies que leurs cœurs. Après cela, disoit-il, on me tiendra encore en tutelle ! on croira me contenter de moulinets et de papillons, moy qui suis le dispensateur d'un bien près de qui la gloire et les richesses sont des poupées ! C'est bien le moins que je puisse faire que de retenir ma part de cette felicité-là. Je ne me marieray pas, moy qui en marie tant d'autres !

Les Déesses entrèrent en ses sentimens et retournerent dire à Venus comme leur legation s'estoit passée. Nous vous conseillons en amies, ajousterent-elles, de laisser agir vostre fils comme il luy plaira : il est désormais en âge de se conduire. Qu'il épouse Hebé, repartit Venus, qu'il choisisse parmy les Muses, parmy les Graces, parmy les Heures ; je le veux bien. Vous moquez-vous ? dit Junon. Voudriez-vous donner à vostre fils une de vos suivantes pour femme ? et encore Hebé, qui nous sert à boire ? Pour les Muses, ce n'est pas le fait de l'Amour qu'une Precieuse ; elle le feroit enrager. La beauté des Heures est fort journaliere : il ne s'en accommodera pas non plus. Mais enfin, repliqua Venus, toutes ces personnes sont des Déesses, et Psyché est simple mortelle. N'est-ce pas un party bien avantageux pour mon fils que la cadete d'un Roy de qui les estats tourneroient dans la basse court de ce Chasteau ? Ne méprisez pas tant Psyché, dit Ceres : vous pourriez pis faire que de la prendre pour vostre Bru. La beauté est rare parmy les Dieux ; les richesses et la puissance ne le sont pas. J'ay bien voyagé, comme vous sçavez, mais je n'ay point veu de personne si accomplie. Junon fut contrainte d'avouër qu'elle avoit raison, et toutes deux conseillerent

Cytherée de pourveoir son fils. Quel plaisir quand elle tiendrait entre les bras un petit Amour qui ressembleroit à son pere ! Venus demeura picquée de ce propos-là : le rouge luy monta au front. Cela vous sieroit mieux qu'à moy, reprit-elle assez brusquement. Je me suis regardée tout ce matin, mais il ne m'a point semblé que j'eusse encore l'air d'une ayeule. Ces mots ne demeurèrent pas sans response , et les trois amies se separerent en se querellant.

Ceres et Junon estant montées sur leurs chars, Venus alla faire des remonstrances à son fils ; et le regardant avec un air dédaigneux :

Il vous sied bien, luy dit-elle, de vouloir vous marier, vous qui ne cherchez que le plaisir. Depuis quand vous est venuë, dites-moy, une si sage pensée ? Voyez, je vous prie, l'homme de bien et le personnage grave et retiré que voila ! Sans mentir, je voudrois vous avoir veu pere de famille pour un peu de temps ; comment vous y prendriez-vous ? Songez, songez à vous acquiter de vostre employ, et soyez le Dieu des amans : la qualité d'époux ne vous convient pas. Vous estes accablé d'affaires de tous costez ; l'Empire d'Amour va en décadence : tout languit, rien ne se conclud, et vous consommez le temps en des propositions inutiles de mariage ! il y a tantost trois mois que vous estes au lit, plus malade de fantaisie que d'une bruslure, Certes, vous avez esté blessé dans une occasion bien glorieuse pour vous. Le bel honneur, lors que l'on dira que vostre femme aura esté cause de cet accident ! Si c'estoit une maistresse, je ne dis pas. Quoy ! vous m'amenez icy une matrone qui sera neuf mois de l'année à toujours se plaindre ! je la traisneray au bal avec moy ! Sçavez-vous ce qu'il y a ? ou renoncez à Psiché, ou je ne veux plus que vous passiez pour mon fils. Vous croyez peut estre que je ne puis faire un autre Amour, et que j'ay oublié la maniere dont on les fait : je veux bien que vous sçachiez que j'en feray un quand il me plaira. Ouy, j'en feray un, plus joly que

vous mille fois, et luy remettray entre les mains vostre empire. Qu'on me donne tout à l'heure cet arc et ces fleches, et tout l'attirail dont je vous ay équipé ; aussi bien vous est-il inutile désormais : je vous le rendray quand vous serez sage.

L'Amour se mit à pleurer ; et prenant les mains de sa mere, il les luy baisa. Ce n'estoit pas encore parler comme il faut. Elle fit tout son possible pour l'obliger à donner parole qu'il renonceroit à Psiché, ce qu'il ne voulut jamais faire. Cytherée sortit en le menaçant.

Pour achever le chagrin de cette Déesse, Psiché arriva avec un paquet de laine aussi pesant qu'elle. Les choses s'estoient passées de ce costé-là avec beaucoup de succès. Le Cygne avoit merveilleusement bien fait son devoir, et les deux Sylvains le leur : devoir de courir, et rien davantage, hors-mis qu'ils danserent quelques chansons avec la Suivante, luy déroberent quelques baisers, luy donnerent quelques brins de thim et de marjolaine, et peut estre la cotte verte ; le tout avec la plus grande honnesteté du monde. Psiché cependant faisoit sa main. Pas un des moutons ne s'écarta du troupeau pour venir à elle. Les ronces se laisserent oster leur belles robes sans la piquer une seule fois. Psiché repassa la premiere.

A son retour, Cytherée luy demanda comme elle avoit fait pour traverser la riviere. Psiché répondit qu'il n'en avoit pas esté besoin, et que le vent avoit envoyé des flocons de laine de son costé. Je ne croyois pas, reprit Cytherée, que la chose fust si facile ; je me suis trompée dans mes mesures, je le vois bien, la nuit nous suggerera quelque chose de meilleur.

Le fils de Venus, qui ne songeoit à autre chose qu'à tirer Psiché de tous ces dangers, et qui n'attendoit peut-estre pour se raccommoier avec elle que sa guérison et le retour de ses forces, avoit remandé premierement le Zephire, et fait venir dans le voisinage une Fée qui faisoit parler les pierres. Rien ne luy es-

toit impossible : elle se moquoit du destin, dispoit des vents et des astres, et faisoit aller le monde à sa fantaisie.

Cytherée ne sçavoit pas qu'elle fust venuë. Quant au Zephire, elle l'apperceut, et ne douta nullement que ce ne fust luy qui eust assisté Psiché. Mais, s'estant la nuit avisée d'un commandement qu'elle croyoit hors de toute possibilité, elle dit le lendemain à son fils : L'agent general de vos affaires n'est pas loin de ce chasteau ; vous luy avez deffendu de s'écarter. Je vous défie tous, tant que vous estes. Vous serez habiles gens l'un et l'autre si vous empeschez que vostre Belle ne succombe au commandement que je luy feray aujourd'huy.

En disant ces mots, elle fit venir Psiché, luy ordonna de la suivre, et la mena dans la basse-court du Chasteau. Là, sous une espece de halle, estoient entassez pesle-mesle quatre differentes sortes de grain, lesquels on avoit donnez à la Déesse pour la nourriture de ses pigeons. Ce n'estoit pas proprement un tas, mais une montagne. Il occupoit toute la largeur du magazin et touchoit le faiste. Cytherée dit à Psiché : Je ne veux doresnavant nourrir mes pigeons que de mil ou de froment pur : c'est pourquoy separe ces quatre sortes de grains. Fais-en quatre tas aux quatre coins du monceau, un tas de chacune espece. Je m'en vas à Amatonte pour quelques affaires de plaisir : je reviendray sur le soir. Si à mon retour je ne trouve la tasche faite, et qu'il y ayt seulement un grain de meslé, je t'abandonneray aux ministres de ma vengeance. A ces mots elle monte sur son char et laisse Psiché desesperée. En effet, ce commandement estoit un travail, non pas d'Hercule, mais de Demon.

Sitost que l'Amour le sceut, il en envoya avertir la Fée, qui, par ses suffumigations, par ses cercles, par ses parolles, contraignit tout ce qu'il y avoit de fourmis au monde d'accourir à l'entour du tas, autant celles qui habitoient aux extremittez de la terre, que

celles du voisinage. Il y eut telle fourmy qui fit ce jour-là quatre mille lieues. C'estoit un plaisir que d'en voir des hordes et des caravanes arriver de tous les costez.

*Il en vient des climats où commande l'Aurore,
De ceux que ceint Thetis, et l'Océan encore ;
L'Indien dégarnit toutes ses regions ;
Le Garamante envoie aussi ses legions ;
Il en part du Couchant des nations entieres ;
Le Nort ny le Midy n'ont plus de fourmilleres ;
Il semble qu'on en ayt épuisé l'univers.
Les chemins en sont noirs, les champs en sont couverts ;
Maint vieux chesne en fournit des cohortes nombreuses.
Il n'est arbre mangé qui sous ses voutes creuses
Souffre que de ce peuple il reste un seul essain :
Tout déloge ; et la terre en tire de son sein.
L'Ethiopique gent arrive, et se partage.
On crée en chaque troupe un maistre de l'ouvrage.
Il a l'œil sur sa bande, aucun n'ose faillir.
On entend un bruit sourd ; le mont semble bouillir.
Déjà son tour décroist ; sa hauteur diminuë.
A la soudaineté l'ordre aussi contribuë.
Chacun a son employ parmy les travailleurs :
L'un separe le grain que l'autre emporte ailleurs.
Le monceau dispaeroist ainsi que par machine.
Quatre tas differens reparent sa ruïne :
De bled, riche present qu'à l'homme ont fait les cieux ;
De mil, pour les pigeons manger delicieux ;
De segle, au goust aigret ; d'orge rafraischissante,
Qui donne aux gens du Nort la cervoise engraissante.
Telles l'on démolit les maisons quelquefois.
La pierre est mise à part ; à part se met le bois ;
On void comme fourmis gens autour de l'ouvrage.
En son estre premier retourne l'assemblage.
Là sont des tas confus de marbres non gravez,
Et là les ornemens qui se sont conservez.*

Les fourmis s'en retournerent aussi viste qu'elles

estoyent venües, et n'attendent pas le remerciement. Vivez heureuses, leur dit Psyché; je vous souhaite des magazins qui ne desemplissent jamais. Si c'est un plaisir de se tourmenter pour les biens du monde, tourmentez-vous, et vivez heureuses.

Quand Venus fut de retour et qu'elle apperceut les quatre monceaux, son étonnement ne fut pas petit : son chagrin fut encor plus grand. On n'osoit approcher d'elle ny seulement la regarder. Il n'y eut ny Amours ny Graces qui ne s'enfuissent. Quoy ! dit Cytherée en elle-mesme, une Esclave me resistera ? je luy fourniray tous les jours une nouvelle matiere de triompher ? Et qui craindra desormais Venus ? Qui adorera sa puissance ? car pour la beauté, je n'en parle plus : c'est Psyché qui en est Déesse. O destins, que vous ay-je fait ? Junon s'est vangée d'Io et de beaucoup d'autres : il n'est femme qui ne se vange. Cytherée seule se void privée de ce doux plaisir. Si faut-il que j'en vienne à bout : vous n'estes pas encore à la fin, Psyché ; mon fils vous fait tort ; plus il s'opiniastre à vous proteger, plus je m'opiniastroy à vous perdre.

Cette resolution n'eut pas tout l'effet que Venus s'estoit promis. A deux jours de là, elle fit appeller Psyché, et, dissimulant son dépit : Puisque rien ne vous est impossible, luy dit-elle, vous irez bien au Royaume de Proserpine. Et n'esperez pas m'échaper quand vous serez hors d'icy ; en quelque lieu de la terre que vous soyez, je vous trouveray. Si vous voulez toutefois ne point revenir des enfers, j'en suis très-contente. Vous ferez mes complimens à la Reyne de ces lieux-là, et vous luy direz que je la prie de me donner une boëte de son fard ; j'en ay besoin, comme vous voyez : la maladie de mon fils m'a toute changée. Rapportez-moy, sans tarder, ce que l'on vous aura donné, et n'y touchez point.

Psyché partit tout à l'heure. On ne la laissa parler à qui que ce soit. Elle alla trouver la Fée que son

mary avoit fait venir. Cette Fée estoit dans le voisinage, sans que personne en sceust rien. De peur de soupçon, elle ne tint pas long discours à nostre Heroïne. Seulement elle luy dit : Vous voyez d'icy une vieille tour : allez y tout droit, et entrez dedans, vous y apprendrez ce qu'il vous faut faire. N'apprehendez point les ronces qui bouchent la porte ; elles se détourneront d'elles-mesmes.

Psiché remercie la Fée, et s'en va au vieux bastiment. Entrée qu'elle fut, la Tour luy parla. Bonjour, Psiché, luy dit-elle ; que vostre voyage vous soit heureux. Ce m'est un très-grand honneur de vous recevoir en mes murs : jamais rien de si charmant n'y estoit entré. Je sçais le sujet qui vous amene. Plusieurs chemins conduisent aux enfers ; n'en prenez aucun de ceux qu'on prend d'ordinaire. Descendez dans cette cave que vous voyez, et garnissez-vous auparavant de ce qui est à vos pieds : ce panier à anse vous aydera à le porter.

Psiché baissa aussi-tost la veuë ; et, comme le faiste de la tour estoit découvert, elle vid à terre une lampe, six boules de cire, un gros paquet de fiscelle, un panier, avec deux deniers.

Vous avez besoin de toutes ces choses, poursuivit la Tour. Que la profondeur de cette cave ne vous effraye point, quoy que vous ayez près de mille marches à descendre : cette lampe vous aydera. Vous suivrez à sa lueur un chemin vouté qui est dans le fond, et qui vous conduira jusqu'au bord du Stix. Il vous faudra donner à Charon un de ces deniers pour le passage, aussi bien en revenant qu'en allant. C'est un Vieillard qui n'a aucune consideration pour les Belles, et qui ne vous laissera pas monter dans sa barque sans payer le droit. Le fleuve passé, vous rencontrerez un asne boiteux et n'en pouvant plus de vieillesse, avec un miserable qui le chassera. Celuy-cy vous priera de luy donner par pitié un peu de fiscelle, si vous en avez dans vostre panier, afin de lier

certain paquets dont son asne sera chargé. Gardez-vous de luy accorder ce qu'il vous demandera. C'est un piège que vous tend Venus. Vous avez besoin de votre fiscelle à une autre chose : car vous entrez incontinent dans un labyrinthe dont les routes sont fort aisées à tenir en allant ; mais, quand on en revient, il est impossible de les démesler ; ce que vous ferez toutefois par le moyen de cette fiscelle. La porte de deçà du labyrinthe n'a point de portier ; celle de delà en a un. C'est un chien qui a trois gueules, plus grand qu'un ours. Il discerne à l'odorat les morts d'avec les vivans (car il se rencontre des personnes qui ont affaire aussi bien que vous en ces lieux). Le portier laisse passer les premiers et étrangle les autres devant qu'ils passent. Vous luy empasterez ses trois gueules en luy jettant dans chacune une de vos boules de cire, autant au retour. Elles auront aussi la force de l'endormir. Dès que vous serez sortie du labyrinthe, deux demons des champs elisées viendront au devant de vous, et vous conduiront jusqu'au throsne de Proserpine. Adieu, charmante Psiché, que votre voyage vous soit heureux !

Psiché remercie la Tour, prend le panier avec l'équipage, descend dans la cave ; et, pour abréger, elle arrive saine et sauve au delà du labyrinthe, malgré les Spectres qui se presenterent sur son passage.

Il ne sera pas hors de propos de vous dire qu'elle vid sur les bords du Stix gens de tous estats arrivans de tous les costez. Il y avoit dans la barque, lors que la Belle passa, un Roy, un Philosophe, un General d'armée, je ne sçais combien de soldats, avec quelques femmes. Le Roy se mit à pleurer de ce qu'il luy falloit quitter un séjour où estoient de si beaux objets. Le Philosophe, au contraire, loua les Dieux de ce qu'il en estoit sorty avant que de voir un objet si capable de le seduire, et dont il pouvoit alors approcher sans aucun peril. Les soldats disputerent entre eux à qui s'asseiroit le plus près d'elle, sans aucun respect du

Roy ny aucune crainte du General, qui n'avoit pas son baston de commandement. La chose alloit à se battre et à renverser la nacelle, si Charon n'eust mis le hola à coups d'aviron. Les femmes environnerent Psyché et se consolèrent des avantages qu'elles avoient perdus, voyant que nostre Heroïne en perdoit bien d'autres : car elle ne dit à personne qu'elle fust vivante. Son habit estonna pourtant la compagnie, tous les autres n'ayant qu'un drap.

Aussi-tost qu'elle fut sortie du labyrinthe, les deux demons l'aborderent et luy firent voir les singularitez de ces lieux. Elles sont tellement étranges, que j'ay besoin d'un stile extraordinaire pour vous les décrire.

Poliphile se teut à ces mots ; et après quelques momens de silence il reprit d'un ton moins familier :

Le Royaume des morts a plus d'une avenue :
Il n'est route qui soit aux humains si connue.
Des quatre coins du monde on se rend aux enfers.
Tisiphone les tient incessamment ouverts.
La faim, le desespoir, les douleurs, le long âge,
Meinent par tous endroits à ce triste passage ;
Et quand il est franchi, les filles du Destin
Filent aux habitans une nuit sans matin.
Orphée a toutefois mérité par sa lire
De voir impunément le tenebreux empire.
Psyché par ses appas obtint mesme faveur :
Pluton sentit pour elle un moment de ferveur.
Proserpine craignit de se voir déthrosnée,
Et la boîte de fard à l'instant fut donnée.
L'Esclave de Venus, sans guide et sans secours,
Arriva dans les lieux où le Stix fait son cours.
Sa cruelle ennemie eut soin que le Cerbere
Luy lançast des regards enflammez de colere.
Par les monstres d'enfer rien ne fut épargné.
Elle vid ce qu'en ont tant d'auteurs enseigné.
Mille spectres hideux, les hydres, les harpies,
Les triples Gerions, les manes des Tities,

Presentoient à ses yeux maint fantosme trompeur
 Dont le corps retournoit aussi-tost en vapeur.
 Les cantons destinez aux Ombres criminelles,
 Leurs cris, leur desespoir, leurs douleurs eternelles,
 Tout l'attirail qui suit tost ou tard les méchans,
 La remplirent de crainte et d'horreur pour ces champs.
 Là, sur un pont d'airain, l'orgueilleux Salmonée,
 Triste chef d'une troupe aux tourmens condamnée,
 S'efforçoit de passer en des lieux moins cruels,
 Et par tout rencontroit des feux continuels.
 Tantale aux eaux du Stix portoit en vain sa bouche,
 Toûjours proche d'un bien que jamais il ne touche :
 Et Sisiphe en sueur essayoit vainement
 D'arrester son rocher pour le moins un moment.
 Là les sœurs de Psyché, dans l'importune glace
 D'un miroir que sans cesse elles avoient en face,
 Revoyoient leur cadete heureuse, et dans les bras,
 Non d'un Monstre effrayant, mais d'un Dieu plein d'appas.
 En quelque lieu qu'allast cette engeance maudite,
 Le miroir se plaçoit toûjours à l'opposite.
 Pour les tirer d'erreur, leur cadete accourut ;
 Mais ce couple s'ensuit si-tost qu'elle parut.
 Non loin d'elles Psyché vid l'immortelle tasche
 Où les cinquante sœurs s'exercent sans relasche.
 La Belle les plaignit, et ne pût sans fremir
 Voir tant de malheureux occupez à gemir.
 Chacun trouvoit sa peine au plus haut point montée.
 Ixion souhaitoit le sort de Promethée ;
 Tantale eust consenty, pour assouvir sa faim,
 Que Pluton le livrast à des flâmes sans fin,
 En un lieu separé l'on void ceux de qui l'ame
 A violé les droits de l'amoureuse flâme,
 Offensé Cupidon, méprisé ses autels,
 Refusé le tribut qu'il impose aux mortels.
 Là souffre un monde entier d'ingrates, de coquetes :
 Là Megere punit les langues indiscrettes,
 Sur tout ceux qui, tachez du plus noir des forfaits,
 Se sont vantez d'un bien qu'on ne leur fit jamais.

*Par de cruels vautours l'Inhumaine est rongée ;
 Dans un fleuve glacé la Volage est plongée :
 Et l'Insensible expie en des lieux embrasez,
 Aux yeux de ses amans, les maux qu'elle a causez.
 Ministres, confidens, domestiques perfides,
 Y lassent sous les fouëts le bras des Eumenides.
 Près d'eux sont les auteurs de maint Hymen forcé,
 L'amant chiche, et la Dame au cœur interessé ;
 La troupe des Censeurs, peuple à l'Amour rebelle ;
 Ceux enfin dont les Vers ont noircy quelque Belle.*

Venus avoit obligé Mercure par ses carresses de prier, de la part de cette Déesse, toutes les puissances d'enfer d'effrayer tellement son ennemie par la veuë de ces fantomes et de ces supplices, qu'elle en mourust d'apprehension, et mourust si bien que la chose fust sans retour, et qu'il ne restast plus de cette Beauté qu'une ombre legere. Après quoy, disoit Cytherée, je permets à mon fils d'en estre amoureux et de l'aller trouver aux enfers pour luy renouveler ses caresses.

Cupidon ne manqua pas d'y pourveoir ; et dès que Psiché eut passé le labyrinthe, il la fit conduire (comme je crois vous avoir dit) par deux demons des champs elysées (ceux-là ne sont pas méchans). Ils la rassürerent et luy apprirent quels estoient les crimes de ceux qu'elle voyoit tourmentez. La Belle en demeura toute consolée, n'y trouvant rien qui eust du rapport à son aventure. Après tout, la faute qu'elle avoit commise ne meritoit pas une telle punition. Si la curiosité rendoit les gens malheureux jusqu'en l'autre monde, il n'y auroit pas d'avantage à estre femme.

En passant auprès des champs elysées, comme le nombre des bien heureux a de tout temps esté fort petit, Psiché n'eut pas de peine à y remarquer ceux qui jusqu'alors avoient fait valoir la puissance de son époux, gens du Parnasse pour la plus-part. Ils estoient

sous de beaux ombrages, se recitant les uns aux autres leurs poësies, et se donnant des louanges continuelles sans se lasser.

Enfin la Belle fut amenée devant le tribunal de Pluton. Toute la Cour de ce Dieu demeura surprise. Depuis Proserpine, ils ne se souvenoient point d'avoir vu d'objet qui leur eust touché le cœur, que celui-là seul. Proserpine mesme en eut de la jalousie ; car son mary regardoit déjà la Belle d'une autre sorte qu'il n'a coustume de faire ceux qui approchent de son tribunal, et il ne tenoit pas à luy qu'il ne se défist de cet air terrible qui fait partie de son apannage. Sur tout il y avoit du plaisir à voir Radamante se radoucir. Pluton fit cesser pour quelques momens les souffrances et les plaintes des malheureux, afin que Psiché eust une audience plus favorable.

Voicy à peu près comme elle parla, adressant sa voix tantost à Pluton et à Proserpine conjointement, tantost à cette Déesse seule :

*Vous sous qui tout fléchit, Deïtez dont les loix
 Traitent également les Bergers et les Roys ;
 Ny le desir de voir, ny celui d'estre veuë,
 Ne me font visiter une Cour inconnuë :
 J'ay trop appris, hélas ! par mes propres malheurs,
 Combien de tels plaisirs engendrent de douleurs.
 Vous voyez devant vous l'Ésclave infortunée
 Qu'à des larmes sans fin Venus a condamnée.
 C'est peu pour son courroux des maux que j'ay soufferts ;
 Il faut chercher encore un fard jusqu'aux enfers.
 Reyne de ces climats, faites qu'on me le donne,
 Il porte vostre nom, et c'est ce qui m'estonne.
 Ne vous offensez point, Déesse aux traits si doux ;
 On s'apperçoit assez qu'il n'est pas fait pour vous.
 Plaire sans fard est chose aux Déeses faciles ;
 A qui ne peut vieillir cet art est inutile.
 C'est moy qui dois tascher, en l'estat où je suis,
 A reparer le tort que m'ont fait les ennus.*

*Mais j'ay quitté le soin d'une beauté fatale.
 La Nature souvent n'est que trop liberale.
 Pleust au sort que mes traits, à présent sans éclat,
 N'eussent jamais paru que dans ce triste estat!
 Mes sœurs les envioient : que mes sœurs estoient folles !
 D'abord je me repûs d'esperances frivoles.
 Enfin l'Amour m'ayma : je l'aymay sans le voir.
 Je le vis, il s'enfuit, rien ne pût l'émouvoir :
 Il me précipita du comble de la gloire.
 Souvenirs de ces temps, sortez de ma memoire.
 Chacun sçait ce qui suit. Maintenant dans ces lieux
 Je viens pour obtenir un fard si precieux.
 Je n'en merite pas la faveur singuliere ;
 Mais le nom de l'Amour se joint à ma priere.
 Vous connoissez ce Dieu ; qui ne le connoist pas ?
 S'il descend pour vous plaire au fond de ces climats,
 D'une boëte de fard recompensez sa femme ;
 Ainsi durent chez vous les douceurs de sa flâme !
 Ainsi vostre bonheur puisse rendre envieus
 Celuy qui pour sa part eut l'empire des Cieus !*

Cette harangue eut tout le succès que Psiché pouvoit souhaiter. Il n'y eut ny demon ny Ombre qui ne compatist au malheur de cette affligée, et qui ne blâmast Venus. La pitié entra pour la premiere fois au cœur des Furies ; et ceux qui avoient tant de sujet de se plaindre eux-mesmes mirent à part le sentiment de leurs propres maux pour plaindre l'épouse de Cupidon. Pluton fut sur le point de luy offrir une retraite dans ses Estats ; mais c'est un azile où les malheureux n'ont recours que le plus tard qu'il leur est possible. Proserpine empescha ce coup. La jalousie la possedoit tellement, que, sans considerer qu'une Ombre seroit incapable de luy nuire, elle recommanda instamment aux Parques de ne pas trancher à l'é-tourdie les jours de cette personne, et de prendre si bien leurs mesures, qu'on ne la revist aux enfers que vieille et ridée. Puis, sans tarder davantage, elle mit

entre les mains de Psiché une boîte bien fermée, avec défense de l'ouvrir, et avec charge d'asseurer Venus de son amitié. Pour Pluton, il ne pût voir sans déplaisir le départ de nostre Heroïne, et le present qu'on luy faisoit. Souvenez-vous, luy dit-il, de ce qu'il vous a cousté d'estre curieuse. Allez, et n'accusez pas Pluton de vostre destin.

Tant que le pays des morts continua, la boîte fut en assurance, Psiché n'avoit garde d'y toucher; elle apprehendoit que, parmy un si grand nombre de gens qui n'avoient que faire, il n'y en eust qui observassent ses actions.

Aussi-tost qu'elle eut atteint nostre monde, et que, se trouvant sous ce conduit sousterrain, elle crût n'avoir pour témoins que les pierres qui le soustenoient, la voila tentée à son ordinaire. Elle eut envie de sçavoir quel estoit ce fard dont Proserpine l'avoit chargée. Le moyen de s'en empescher? Elle seroit femme, et laisseroit échaper une telle occasion de se satisfaire! A qui le diroient ces pierres? Possible personne qu'elle n'estoit descendu sous cette voute depuis qu'on l'avoit bastie. Puis ce n'estoit pas une simple curiosité qui la pousoit; c'estoit un desir naturel et bien innocent de remedier au déchet où estoient tombez ses appas. Les ennuis, le hasle, mille autres choses l'avoient tellement changée, qu'elle ne se connoissoit plus elle-mesme. Il falloit abandonner les prétentions qui luy restoient sur le cœur de son mary, ou bien reparer ces pertes par quelque moyen. Où en trouveroit-elle un meilleur que celui qu'elle avoit en sa puissance, que de s'appliquer un peu de ce fard qu'elle portoit à Venus? Non qu'elle eust dessein d'en abuser ny de plaire à d'autres qu'à son mary; les dieux le sçavoient: pourveu seulement qu'elle imposast à l'Amour, cela suffiroit. Tout artifice est permis quand il s'agit de regagner un époux. Si Venus l'avoit creüe si simple que de n'oser toucher à ce fard, elle s'estoit fort trompée; mais, qu'elle y touchast ou non, Cythe-

rée l'en soupçonneroit toujours ; ainsi il luy seroit inutile de s'abstenir.

Psiché raisonna si bien qu'elle s'attira un nouveau mal-heur. Une certaine apprehension toutesfois la retenoit ; elle regardoit la Boëte, y portoit la main, puis l'en retiroit, et l'y reportoit aussi-tost. Après un combat qui fut assez long, la victoire demeura, selon sa coustume, à cette malheureuse curiosité. Psiché ouvrit la boëte en tremblant, et à peine l'eut-elle ouverte qu'il en sortit une vapeur fuligineuse, une fumée noire et penetrante qui se répandit en moins d'un moment par tout le visage de nostre Heroïne et sur une partie de son sein. L'impression qu'elle y fit fut si violente que Psiché soupçonna d'abord quelque sinistre accident, d'autant qu'il ne restoit dans la boëte qu'une noirceur qui la teignoit toute.

Psiché alarmée, et se doutant presque de ce qui luy estoit arrivé, se hasta de sortir de cette cave, impatiente de rencontrer quelque fontaine dans laquelle elle pût apprendre l'estat où cette vapeur l'avoit mise. Quand elle fut dans la tour et qu'elle se presenta à la porte, les épines qui la bouchoient, et qui s'estoient d'elles-mesmes détournées pour laisser passer Psiché la premiere fois, ne la reconnoissant plus, l'arrestèrent. La tour fut contrainte de luy demander son nom. Nostre infortunée le luy dit en soupirant. Quoy! c'est vous, Psiché? Qui vous a teint le visage de cette sorte? Allez viste vous laver, et gardez bien de vous presenter en cet estat à vostre mary. Psiché court à un ruisseau qui n'estoit pas loin, le cœur luy battant de telle maniere que l'haleine luy manquoit à chaque pas. Enfin elle arriva sur le bord de ce ruisseau, et, s'estant panchée, elle y apperceut la plus belle More du monde. Elle n'avoit ny le nez ny la bouche comme l'ont celles que nous voyons ; mais enfin c'estoit une More. Psiché, estonnée, tourna la teste pour voir si quelque Afriquaine ne se regardoit point derriere elle. N'ayant veu personne, et certaine de son mal-heur,

les genoux commencerent à luy faillir, les bras luy tomberent; elle essaya toutesfois inutilement d'effacer cette noirceur avec l'onde.

Après s'estre lavée long-temps sans rien avancer : O destins ! s'écria-t-elle, me condamnez-vous à perdre aussi la beauté ? Cytherée, Cytherée, quelle satisfaction vous attend ? Quand je me présenteray parmy vos esclaves, elles me rebuteront ; je seray le des-honneur de vostre Cour. Qu'ay-je fait qui meritast une telle honte ? Ne vous suffisoit-il pas que j'eusse perdu mes parens, mon mary, les richesses, la liberté, sans perdre encore l'unique bien avec lequel les femmes se consolent de tous malheurs ? Quoy ? ne pouviez-vous attendre que les années vous vengeassent ? C'est une chose si-tost passée que la beauté des mortelles : La melancholie seroit venue au secours du temps. Mais j'ay tort de vous accuser : c'est moy seule qui suis la cause de mon infortune ; c'est cette curiosité incorrigible qui, non contente de m'avoir osté les bonnes graces de vostre fils, m'oste aussi le moyen de les regagner. Helas ! ce sera ce fils le premier qui me regardera avec horreur et qui me fuira. Je l'ay cherché par tout l'Univers et j'apprehende de le trouver. Quoy ! mon mary me fuira ? mon mary qui me trouvoit si charmante ? Non, non, Venus, vous n'aurez pas ce plaisir ; et, puis qu'il m'est défendu d'avancer mes jours, je me retireray dans quelque desert où personne ne me verra ; j'acheveray mes destins parmy les serpens et parmy les loups : il s'en trouvera quelqu'un d'assez pitoyable pour me devorer.

Dans ce dessein, elle court à une forest voisine, s'enfonce dans le plus profond, choisit pour principale retraite un antre effroyable. Là son occupation est de soupirer et de répandre des larmes : ses jouës s'applatissent, ses yeux se cavent, ce n'estoit plus celle de qui Venus estoit devenuë jalouse : il y avoit au monde telle mortelle qui l'auroit regardée sans envie.

L'Amour commençoit alors à sortir ; et, comme il

estoit guery de sa cholere aussi bien que de sa bruslure, il ne songeoit plus qu'à Psiché. Psiché devoit faire son unique joye; il devoit quitter ses Temples pour servir Psiché : resolutions d'un nouvel amant. Les maris ont de ces retours, mais ils les font peu durer. Ce mary-cy ne se proposoit plus de fin dans sa passion ny dans le bon traitement qu'il avoit resolu de faire à sa femme. Son dessein estoit de se jeter à ses pieds, de luy demander pardon, de luy protester qu'il ne retomberoit jamais en de telles bizarreries. Tant que la journée duroit, il s'entretenoit de ces choses : la nuit venuë, il continuoit, et continuoit encore pendant son sommeil. Aussi-tost que l'Aurore commençoit à poindre, il la prioit de luy ramener Psiché; car la Fée l'avoit assuré qu'elle reviendroit des enfers. Dès que le Soleil estoit levé, nostre époux quitoit le lit, afin d'éviter les visites de sa mere, et s'alloit promener dans le bois où la Belle Ethiopienne avoit choisi sa retraite; il le trouvoit propre à entretenir les resveries d'un amant.

Un jour Psiché s'estoit endormie à l'entrée de sa caverne. Elle estoit couchée sur le costé, le visage tourné vers la terre, son mouchoir dessus, et encore un bras sur le mouchoir, pour plus grande précaution, et pour s'empescher plus assurément d'estre veüe. Si elle eust pû s'envelopper de tenebres, elle l'auroit fait. L'autre bras estoit couché le long de la cuisse : il n'avoit pas la mesme rondeur qu'autresfois. Le moyen qu'une personne qui ne vivoit que de fruits sauvages, et laquelle ne mangeoit rien qui ne fust mouillé de ses pleurs, eust de l'embonpoint? la délicatesse et la blancheur y estoient toujours.

L'Amour l'apperceut de loin. Il sentit un tressaillement qui luy dit que cette personne estoit Psiché. Plus il approchoit et plus il se confirmoit dans ce sentiment; car quelle autre qu'elle auroit eu une taille si bien formée? Quand il se trouva assez près pour considerer le bras et la main, il n'en douta plus; non que

la maigreur ne l'arrestast; mais il jugeoit bien qu'une personne affligée ne pouvoit estre en meilleur estat. La surprise de ce Dieu ne fut pas petite; pour sa joye, je vous la laisse à imaginer. Un amant que nos Romanciers auroient fait seroit demeuré deux heures à considérer l'objet de sa passion sans l'oser toucher, ny seulement interrompre son sommeil : l'Amour s'y prit d'une autre maniere. Il s'agenoüilla d'abord auprès de Psiché et luy souleva une main, laquelle il étendit sur la sienne; puis, usant de l'autorité d'un Dieu et de celle d'un mary, il y imprima deux baisers.

Psiché estoit si fort abattuë, qu'elle s'éveilla seulement au second baiser. Dès qu'elle apperceut l'Amour elle se leva, s'enfuit dans son antre, s'alla cacher à l'endroit le plus profond, tellement émeuë qu'elle ne sçavoit à quoy se resoudre. L'estat où elle avoit veu le Dieu, cette posture de suppliant, ce baiser dont la chaleur luy faisoit connoistre que c'estoit un véritable baiser d'amour et non un baiser de simple galanterie, tout cela l'enhardissoit; mais de se monstrier ainsi noire et défigurée à celuy dont elle vouloit regagner le cœur, il n'y avoit pas d'apparence.

Cependant l'Amour s'estoit approché de la caverne; et, repensant à l'ébène de cette personne qu'il avoit veuë, il croyoit s'estre trompé, et se vouloit quelque mal d'avoir pris une Ethiopienne pour son épouse. Quand il fut dans l'antre : Belle More, luy cria-t-il, vous ne sçavez guere ce que je suis, de fuir ainsi; ma rencontre ne fait pas peur. Dites-moy ce que vous cherchez dans ces provinces; peu de gens y viennent que pour aymer : si c'est là ce qui vous ameine, j'ay dequoy vous satisfaire. Avez-vous besoin d'un amant? je suis le Dieu qui les fais. Quoy! vous dédaignez de me répondre! vous me fuyez! Helas! dit Psiché, je ne vous fuis point, j'oste seulement de devant vos yeux un objet que j'apprehende que vous ne fuyiez vous-mesme.

Cette voix si douce, si agreable, et autresfois fa-

miliere au fils de Venus, fut aussitost reconnuë de luy. Il courut au coin où s'estoit refugiée son épouse. Quoy, c'est vous! dit-il, quoy, ma chere Psyché, c'est vous! Aussi-tost il se jetta aux pieds de la Belle. J'ay failly, continua-t-il en les embrassant : mon caprice est cause qu'une personne innocente, qu'une personne qui estoit née pour ne connoistre que les plaisirs, a souffert des peines que les coupables ne souffrent point : et je n'ay pas renversé le Ciel et la Terre pour l'empescher! je n'ay pas ramené le Chaos au monde! je ne me suis pas donné la mort, tout Dieu que je suis! Ah! Psyché, que vous avez de sujets de me détester! Il faut que je meure et que j'en trouve les moyens, quelque impossible que soit la chose.

Psyché chercha une de ses mains pour la luy baiser. L'Amour s'en douta; et se relevant : Ah! s'écria-t-il, que vous ajoutez de douceur à vos autres charmes! Je sçais les sentimens que vous avez eus; toute la nature me les a dits : il ne vous est pas échappé un seul mot de plainte contre ce Monstre qui estoit indigne de vostre amour. Et comme elle luy avoit trouvé la main : Non, poursuivit-il, ne m'accordez point de telles faveurs; je n'en suis pas digne : je ne demande pour toute grace que quelque punition que vous m'imposiez vous-mesme. Ma Psyché, ma chere Psyché, dites-moy, à quoy me condamnez-vous? Je vous condamne à estre aymé de vostre Psyché éternellement, dit nostre Heroïne; car, que vous l'aymiez, elle auroit tort de vous en prier : elle n'est plus belle.

Ces paroles furent prononcées avec un ton de voix si touchant, que l'Amour ne pût retenir ses larmes. Il noya de pleurs l'une des mains de Psyché; et, pressant cete main entre les siennes, il se teut long-temps, et, par ce silence, il s'exprima mieux que s'il eust parlé : les torrens de larmes firent ce que ceux de paroles n'auroient sçeu faire. Psyché, charmée de cete éloquence, y répondit comme une personne qui en sçavoit tous les traits. Et considerez, je vous prie, ce

que c'est d'aymer : le couple d'amans le mieux d'accord et le plus passionné qu'il y eust au monde employoit l'occasion à verser des pleurs et à pousser des soupirs. Amans heureux, il n'y a que vous qui connoissiez le plaisir !

A cette exclamation, Poliphile, tout transporté, laissa tomber l'écrit qu'il tenoit, et Acante, se souvenant de quelque chose, fit un soupir. Gelaste leur dit avec un souris moqueur : Courage, Messieurs les amans ! voila qui est bien, et vous faites vostre devoir. O ! les gens heureux, et trois fois heureux que vous estes ! Moy, miserable, je ne sçaurois soupirer après le plaisir de verser des pleurs. Puis, ramassant le papier de Poliphile : Tenez, luy dit-il, voilà vostre écrit ; achevez Psiché, et remettez-vous. Poliphile reprit son cahier et continua ainsi :

Cette conversation de larmes devint à la fin conversation de baisers : je passe legerement cet endroit. L'Amour pria son épouse de sortir de l'antre, afin qu'il apprist le changement qui estoit survenu en son visage, et pour y apporter remede s'il se pouvoit. Psiché luy dit en riant : Vous m'avez refusé, s'il vous en souvient, la satisfaction de vous voir lorsque je vous l'ay demandée ; je vous pourrois rendre la pareille à bien meilleur droit et avec bien plus de raison que vous n'en aviez ; mais j'ayme mieux me détruire dans vostre esprit que de ne pas vous complaire. Aussi bien faut-il que vous cherchiez un remede à la passion qui vous occupe : elle vous met mal avec vostre mère, et vous fait abandonner le soin des mortels et la conduite de vostre empire. En disant ces mots, elle luy donna la main pour le mener hors de l'antre.

L'Amour se plaignit de la pensée qu'elle avoit, et luy jura par le Styx qu'il l'aimeroit éternellement, blanche ou noire, belle ou non belle ; car ce n'estoit pas seulement son corps qui le rendoit amoureux, c'estoit son esprit, et son ame par dessus tout.

Quand ils furent sortis de l'ancre, et que l'Amour eut jetté les yeux sur son épouse, il recula trois ou quatre pas, tout surpris et tout étonné. Je vous l'avois bien promis, luy dit-elle, que cette veuë seroit un remede pour vostre amour : je ne m'en plains pas, et n'y trouve point d'injustice. La plupart des femmes prennent le Ciel à témoin quand cela arrive : elles disent qu'on doit les aymer pour elles, et non pas pour le plaisir de les voir ; qu'elles n'ont point d'obligation à ceux qui cherchent seulement à se satisfaire ; que cette sorte de passion, qui n'a pour objet que ce qui touche les sens, ne doit point entrer dans une belle ame, et est indigne qu'on y réponde : c'est aymer comme aiment les animaux, au lieu qu'il faudroit aymer comme les esprits détachez des corps. Les vrais amans, les amans qui meritent que l'on les ayme, se mettent le plus qu'ils peuvent dans cet estat : ils s'affranchissent de la tyrannie du temps ; ils se rendent independans du hazard et de la malignité des astres : tandis que les autres sont toujours en transe, soit pour le caprice de la fortune, soit pour celuy des saisons. Quand ils n'auroient rien à craindre de ce costé-là, les années leur font une guerre continuelle ; il n'y a pas un moment au jour qui ne détruise quelque chose de leur plaisir ; c'est une necessité qu'il aille toujours en diminuant, et d'autres raisons très-belles et très-peu persuasives. Je n'en veux opposer qu'une à ces femmes. Leur beauté et leur jeunesse ont fait naistre la passion que l'on a pour elles ; il est naturel que le contraire l'aneantisse. Je ne vous demande donc plus d'amour ; ayez seulement de l'amitié, ou, si je n'en suis pas digne, quelque peu de compassion. Il est de la qualité d'un Dieu comme vous d'avoir pour esclaves des personnes de mon sexe : faites-moy la grace que j'en sois une.

L'Amour trouva sa femme plus belle, après ce discours, qu'il ne l'avoit encore trouvée. Il se jetta à son

col. Vous ne m'avez, luy repartit-il, demandé que de l'amitié, je vous promets de l'amour. Et consolez-vous; il vous reste plus de beauté que n'en ont toutes les mortelles ensemble. Il est vray que vostre visage a changé de teint, mais il n'a nullement changé de traits: et ne contez-vous pour rien le reste du corps? Qu'avez-vous perdu de lys et d'albâtre, à comparaison de ce qui vous en est demeuré? Allons voir Venus. Cet avantage qu'elle vient de remporter, quoy qu'il soit petit, la rendra contente, et nous reconciliera les uns et les autres; sinon j'auray recours à Jupiter, et je le prieray de vous rendre vostre vray teint. Si cela dépendoit de moy, vous seriez déjà ce que vous estiez lors que vous me rendistes amoureux; ce seroit icy le plus beau moment de vos jours. Mais un Dieu ne sçauroit défaire ce qu'un autre Dieu a fait; il n'y a que Jupiter à qui ce privilege soit accordé. S'il ne vous rend tous vos lys, sans qu'il y en ait un seul de perdu, je feray perir la race des animaux et des hommes. Que feront les Dieux après cela? Pour les roses, c'est mon affaire, et pour l'embonpoint, la joye le ramenera. Ce n'est pas encore assez, je veux que l'Olympe vous reconnoisse pour mon épouse.

Psiché se fust jettée à ses pieds, si elle n'eust sceu comme on doit agir avec l'Amour. Elle se contenta donc de luy dire en rougissant: Si je pouvois estre vostre femme sans estre blanche, cela seroit bien plus court et bien plus certain.

Ce poinct là vous est assuré, repartit l'Amour: je l'ay juré par le Styx; mais je veux que vous soyez blanche. Allons nous presenter à Venus.

Psiché se laissa conduire, bien qu'elle eust beaucoup de repugnance à se montrer et peu d'esperance de réussir. La soumission aux volontez de son époux luy fermoit les yeux; elle se seroit resoluë, pour luy complaire, à des choses plus difficiles. Pendant le chemin, elle luy conta les principales aventures de son voyage,

la merveille de cette Tour qui luy avoit donné des adresses; l'Acheron, le Styx, l'asne boiteux, le labyrinthe, et les trois gueules de son portier; les fantosmes qu'elle avoit veus, la Cour de Pluton et de Proserpine; enfin son retour, et sa curiosité, qu'elle-mesme jugeoit très-digne d'estre punie.

Elle achevoit son recit quand ils arriverent à ce Chasteau qui estoit à my-chemin de Paphos et d'Amatonte. Venus se promenoit dans le Parc. On luy alla dire de la part d'Amour qu'il avoit une Affriquaine assez bien faite à luy presenter; elle en pourroit faire une quatrième Grace, non seulement brune comme les autres, mais toute noire.

Cytherée resvoit alors à sa jalousie, à la passion dont son fils estoit malade, et qui, tout considéré, n'estoit pas un crime; aux peines à quoy elle avoit condamné la pauvre Psiché, peines très-cruelles, et qui luy faisoient à elle-même pitié. Outre cela, l'absence de son ennemie avoit laissé refroidir sa colere, de façon que rien ne l'empeschoit plus de se rendre à la raison. Elle estoit dans le moment le plus favorable qu'on eust pû choisir pour accommoder les choses.

Cependant toute la Cour de Venus estoit accourüe pour voir ce miracle, cette nouvelle façon de More: c'estoit à qui la regarderoit de plus près. Quelque étonnement que sa veüe causast, on y prenoit du plaisir; et on auroit bien donné demy-douzaine de blanches pour cette noire. Au reste, soit que la couleur eust changé son air, soit qu'il y eust de l'enchantement, personne ne se souvint d'avoir rien veu qui luy ressembloit. Les Jeux et les Ris firent connoissance avec elle d'abord, sans se la remettre, admirant les graces de sa personne, sa taille, ses traits, et disant tout haut que la couleur n'y faisoit rien. Neantmoins ce visage d'Ethiopienne enté sur un corps de Greque, sembloit quelque chose de fort estrange. Toute cette Cour la consideroit comme un très-beau monstre, et très-digne d'estre aymé. Les uns assuroient qu'elle estoit fille d'un

blanc et d'une noire, les autres, d'un noir et d'une blanche.

Quand elle fut à quatre pas de Venus, elle mit un genouil en terre : Charmante Reyne de la beauté, luy dit-elle, c'est vostre esclave qui revient des lieux où vous l'avez envoyée.

Tout le monde la reconnût aussi-tost. On demeura fort surpris. Les Jeux et les Ris, qui sont un peuple assez étourdi, eurent de la discretion cette fois-là, et dissimulerent leur joye de peur d'irriter Venus contre leur nouvelle maistresse. Vous ne sçauriez croire combien elle estoit aymée dans cette Cour. La pluspart des gens avoient resolu de se cantonner, à moins que Cytherée ne la traitast mieux.

Psiché remarqua fort bien les mouvemens que sa presence excitoit dans le fond des cœurs, et qui paroissent mesme sur les visages; mais elle n'en témoigna rien, et continua de cette sorte : Proserpine m'a donné charge de vous faire ses complimens, et de vous assurer de la continuation de son amitié. Elle m'a mis entre les mains une boëte que j'ay ouverte, bien que vous m'eussiez défendu de l'ouvrir. Je n'oserois vous prier de me pardonner, et me viens soumettre à la peine que ma curiosité a meritée.

Venus, jettant les yeux sur Psiché, ne sentit pas tout le plaisir et la joye que sa jalousie luy avoit promise. Un mouvement de compassion l'empescha de jouir de sa vengeance et de la victoire qu'elle remportoit; si bien que passant d'une extremité en une autre, à la maniere des femmes, elle se mit à pleurer, releva elle-mesme nostre Heroïne, puis l'embrassa : Je me rends, dit-elle, Psiché; oubliez le mal que je vous ay fait. Si c'est effacer les sujets de haine que vous avez contre moy, et vous faire une satisfaction assez grande que de vous recevoir pour ma fille, je veux bien que vous la soyez. Monstrez-vous meilleure que Venus, aussi bien que vous estes déjà plus belle; ne soyez pas si vindicative que je l'ay esté, et allez changer d'ha-

bit. Toutesfois, ajousta-t-elle, vous avez besoin de repos. Puis, se tournant vers les Graces : Mettez-la au bain qu'on a préparé pour moy, et faites-la reposer en suite; je l'iray voir en son lit.

La Déesse n'y manqua pas, et voulut que nostre Heroïne couchast avec elle cette nuit-là : non pour l'oster à son fils; mais on resolut de celebrer un nouvel hymen, et d'attendre que nostre Belle eust repris son teint. Venus consentit qu'il luy fust rendu, mesme qu'un brevet de Déesse luy fust donné, si tout cela se pouvoit obtenir de Jupiter.

L'Amour ne perd point de temps, et pendant que sa mere estoit en belle humeur, il s'en va trouver le Roy des Dieux. Jupiter, qui avoit appris l'histoire de ses amours, luy en demanda des nouvelles; comme il se portoit de sa bruslure; pour quoy il abandonnoit les affaires de son Estat. L'Amour répondit succinctement à ces questions, et vint au sujet qui l'amenoit.

Mon fils, luy dit Jupiter en l'embrassant, vous ne trouverez plus d'Ethiopienne chez vostre mere : le teint de Psyché est aussi blanc que jamais il fut. J'ay fait ce miracle dès le moment que vous m'avez témoigné le souhaiter. Quant à l'autre poinct, le rang que vous demandez pour vostre épouse n'est pas une chose si aisée à accorder qu'il vous semble. Nous n'avons parmy nous que trop de Déeses. C'est une nécessité qu'il y ayt du bruit où il y a tant de femmes. La beauté de vostre épouse estant telle que vous dites, ce sera des sujets de jalousie et de querelles, lesquelles je ne viendray jamais à bout d'appaier. Il ne faudra plus que je songe à mon office de foudroyant; j'en auray assez de celui de mediateur pour le reste de mes jours. Mais ce n'est pas ce qui m'arreste le plus. Dès que Psyché sera Déesse, il luy faudra des Temples aussi bien qu'aux autres. L'augmentation de ce culte nous diminuera nostre portion. Déjà nous nous morfondons sur nos autels, tant ils sont froids et mal encensez. Cette qualité de Dieu deviendra à la fin si commune,

que les mortels ne se mettront plus en peine de l'honorer.

Que vous importe ? reprit l'Amour. Votre félicité dépend-elle du culte des hommes ? Qu'ils vous negligent, qu'ils vous oublient, ne vivez-vous pas icy heureux et tranquille, dormant les trois quarts du temps, laissant aller les choses du monde comme elles peuvent, tonnante et greslant lors que la fantaisie vous en vient ? Vous sçavez combien quelquefois nous nous ennuyons : jamais la compagnie n'est bonne, s'il n'y a des femmes qui soient aimables. Cibelle est vieille ; Junon, de mauvaise humeur ; Ceres sent sa divinité de Province, et n'a nullement l'air de la Cour ; Minerve est toujours armée ; Diane nous rompt la teste avec sa trompe ; on pourroit faire quelque chose d'assez bon de ces deux dernières ; mais elles sont si farouches, qu'on ne leur oseroit dire un mot de galanterie. Pomone est ennemie de l'oisiveté, et a toujours les mains rudes ; Flore est agreable, je le confesse, mais son soin l'attache plus à la terre qu'à ces demeures ; l'Aurore se leve de trop grand matin, on ne sçait ce qu'elle devient tout le reste de la journée. Il n'y a que ma mere qui nous réjouisse, encore a-t-elle toujours quelque affaire qui la détourne, et demeure une partie de l'année à Paphos, Cythere, ou Amatonte. Comme Psiché n'a aucun domaine, elle ne bougera de l'Olympe. Vous verrez que sa beauté ne sera pas un petit ornement pour vostre Cour. Ne craignez point que les autres ne luy portent envie : il y a trop d'inegalité entre ses charmes et les leurs. La plus interessée, c'est ma mere, qui y consent.

Jupiter se rendit à ces raisons, et accorda à l'Amour ce qu'il demandoit. Il témoigna qu'il apportoit son consentement à l'Apotheose, par une petite inclination de teste qui esbranla legerement l'univers, et le fit trembler seulement une demie heure.

Aussi-tost l'Amour fit mettre les Cignes à son char, descendit en terre, et trouva sa mere qui elle-mesme

faisoit office de Grace autour de Psiché, non sans luy donner mille louanges et presque autant de baisers. Toute cette Cour prit le chemin de l'Olympe, les Graces se promettant bien de danser aux nopces.

Je n'en décriray point la ceremonie, non plus que celle de l'Apotheose : je décriray encore moins les plaisirs de nos époux ; il n'y a qu'eux seuls qui pûssent estre capables de les exprimer. Ces plaisirs leur eurent bien-tost donné un doux gage de leur amour, une fille qui attira les Dieux et les hommes dès qu'on la vid. On luy a basti des Temples sous le nom de la Volupté.

*O douce Volupté, sans qui dès nostre enfance,
Le vivre et le mourir nous deviendroient égaux ;
Aymant universel de tous les animaux,
Que tu sçais attirer avecque violence !*

Par toy tout se meut icy-bas.

C'est pour toy, c'est pour tes appas

Que nous courons après la peine.

Il n'est soldat, ny Capitaine,

Ny Ministre d'Estat, ny Prince, ny sujet,

Qui ne t'ait pour unique objet.

Nous autres nourrissons, si pour fruit de nos veilles

Un bruit delicieux ne charmoit nos oreilles,

Si nous ne nous sentions chatoüillez de ce son,

Ferions-nous un mot de chanson ?

Ce qu'on appelle gloire en termes magnifiques,

Ce qui servoit de prix dans les jeux Olympiques,

N'est que toy proprement, divine Volupté.

Et le plaisir des sens n'est-il de rien compté ?

Pourquoy sont faits les dons de Flore,

Le Soleil couchant et l'Aurore,

Pomone et ses mets delicats,

Bacchus, l'ame des bons repas,

Les forests, les eaux, les prairies,

Meres des douces rêveries ?

Pourquoy tant de beaux arts, qui tous sont tes enfans ?

*Mais pourquoy les Cloris aux appas triomphans ,
 Que pour maintenir ton commerce ?
 J'entends innocemment : sur son propre desir
 Quelque rigueur que l'on exerce ,
 Encore y prend-on du plaisir.
 Volupté, Volupté, qui fus jadis maïstresse
 Du plus bel esprit de la Grece ,
 Ne me dédaigne pas , vien-t'en loger chez moy ,
 Tu n'y seras pas sans employ ;
 J'ayme le Jeu, l'Amour, les Livres, la Musique,
 La Ville et la Campagne, enfin tout ; il n'est rien
 Qui ne me soit souverain bien ,
 Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur melancolique.
 Vien donc ; et de ce bien , ô douce Volupté ,
 Veux-tu sçavoir au vray la mesure certaine ?
 Il m'en faut tout au moins un siecle bien compté ;
 Car trente ans, ce n'est pas la peine.*

Poliphile cessa de lire. Il n'avoit pas crû pouvoir mieux finir que par l'hymne de la volupté, dont le dessein ne déplût pas tout à fait à ses trois amis.

Après quelques courtes reflexions sur les principaux endroits de l'ouvrage : Ne voyez-vous pas, dit Ariste, que ce qui vous a donné le plus de plaisir, ce sont les endroits où Poliphile a tasché d'exciter en vous la compassion ?

Ce que vous dites est fort vray, repartit Acante ; mais je vous prie de considerer ce gris de lin, ce couleur d'Aurore, cet orangé, et surtout ce pourpre, qui environnent le Roy des Astres. En effet, il y avoit très long-temps que le soir ne s'estoit trouvé si beau. Le Soleil avoit pris son char le plus éclatant et ses habits les plus magnifiques.

*Il sembloit qu'il se fust paré
 Pour plaire aux filles de Nerée ;
 Dans un nuage bigarré*

*Il se coucha cette soirée.
L'air estoit peint de cent couleurs ;
Jamais par terre plein de fleurs
N'eut tant de sortes de nuances (1).
Aucune vapeur ne gautoit,
Par ses malignes influences,
Le plaisir qu'Acante goustoit.*

On luy donna le loisir de considerer les dernieres beautez du jour : puis, la Lune estant en son plein, nos Voyageurs et le cocher qui les conduisoit la voulurent bien pour leur guide.

1. Ainsi dans l'édition originale et dans les *OEuvres diverses de M. DE LA FONTAINE, Paris, Didot, 1729, t. 3, p. 218.* Partout ailleurs *nüances*.

FIN.



FRAGMENS

DU

SONGE DE VAUX



AVERTISSEMENT (1).

Parmi les Ouvrages dont ce Recueil est composé, le Lecteur verra trois Fragmens d'une description de Vaux, laquelle j'entrepris de faire il y a environ douze ans. J'y consumay près de trois années. Il est depuis arrivé des choses qui m'ont empêché de continuer (2). Je reprendrois ce dessein si j'avois quelque esperance qu'il réussist, et qu'un tel ouvrage pût plaire aux gens d'aujourd'huy : car la Poësie lyrique ny l'heroïque, qui doivent y regner, ne sont plus en vogue comme elles estoient alors. J'expose donc au public trois morceaux de cette description. Ce sont des échantillons de l'un et de l'autre stile : que j'aye bien fait ou non de les employer tous deux dans un mesme Poëme, je m'en dois remettre au goust du Lecteur, plutôt qu'aux raisons que j'en pourrois dire. Selon le jugement qu'on fera de ces trois morceaux, je me resoudray : si la chose

1. Cet avertissement se trouve en tête du Recueil intitulé : *Fables nouvelles et autres poësies de M. DE LA FONTAINE*, Paris, Denys Thierry, 1671, in-12.

2. Allusion à la condamnation de Fouquet.

plaist, j'ay dessein de continüer; sinon, je n'y perdray pas de temps davantage. Le temps est chose de peu de prix, quand on ne s'en sert pas mieux que je fais; mais, puisque j'ay resolu de m'en servir, je dois reconnoistre qu'à mon égard la saison de le mesnager est tantost venüe.

Passons à ce qu'il est necessaire qu'on sçache pour l'intelligence de ces Fragmens. Je ne la sçauerois donner au Lecteur sans exposer à ses yeux presque tout le plan de l'ouvrage. C'est ce que je m'en vas faire, moins succinctement à la verité que je ne voudrois, mais utilement pour moy; car par ce moyen j'apprendray le sentiment du public, aussi bien sur l'invention et sur la conduite de mon Poëme en gros, que sur l'execution de chaque endroit en détail, et sur l'effet que le tout ensemble pourra produire.

Comme les jardins de Vaux estoient tout nouveau-plantés (¹), je ne les pouvois décrire en cet estat, à moins que je n'en donnasse une idée peu agréable, et qui au bout de vingt ans auroit esté sans doute peu ressemblante. Il faloit donc prevenir le temps; cela ne se pouvoit faire que par trois moyens: l'Enchantement, la Prophetie, et le Songe. Les deux premiers ne me plaisoient pas; car pour les amener avec quelque grace je me serois engagé dans un dessein de trop d'estenduë: l'accessoire auroit esté plus considerable que le principal. D'ailleurs il ne faut avoir recours au miracle que quand la nature est impuissante pour nous servir. Ce n'est pas qu'un

1. Fouquet fit commencer en 1653 les travaux du palais et des jardins de Vaux-le-Vicomte, près de Melun.

songe soit si suivi , ni mesme si long que le mien sera ; mais il est permis de passer le cours ordinaire dans ces rencontres ; et j'avois pour me défendre, outre le Roman de la Rose, le Songe de Poliphile, et celuy mesme de Scipion.

Je feins donc qu'en une nuit du Printemps m'estant endormi, je m'imagine que je vas trouver le Sommeil, et le prie que par son moyen je puisse voir Vaux en songe ; il commande aussitost à ses Ministres de me le montrer. Voila le sujet du premier Fragment.

A peine les Songes ont commencé de me représenter Vaux, que tout ce qui s'offre à mes sens me semble réel : j'oublie le Dieu du sommeil et les demons qui l'entourent ; j'oublie enfin que je songe. Les cours du Chasteau de Vaux me paroissent jonchées de fleurs. Je découvre de tous les costez l'appareil d'une grande ceremonie. J'en demande la raison à deux guides qui me conduisent. L'un d'eux me dit qu'en creusant les fondemens de cette maison on avoit trouvé, sous des voutes fort anciennes, une table de Porphire, et sur cette table un écrain plein de pierreries, qu'un certain Sage, nommé Zirzimir, fils du Soudan Zarzafiel, avoit autrefois laissé à un Druide de nos Provinces. Au milieu de ces pierreries, un diamant d'une beauté extraordinaire et taillé en cœur se faisoit d'abord remarquer, et sur les bords d'un compartiment qui le separoit d'avec les autres joyaux se lisoit en lettres d'or cette devise, que l'on n'avoit pû entendre :

Je suis constant, quoy que j'en aime deux.

On avoit porté à Oronte ⁽¹⁾ l'écrain ouvert , et au mesme estat qu'il s'estoit trouvé. Il l'avoit laissé fermer en le maniant , sans que depuis il eust esté possible de le rouvrir, tant la force de l'enchantement estoit grande. Sur le couvercle de cet écrain se voyoit le portrait du Roy, et autour estoit écrit : *Soit donné à la plus sçavante des Fées.* Sous l'écrain cette prophétie estoit gravée :

*Quand celle-là qui plus Vaut qu'on la prise
En fait de charme , et plus a de pouvoir,
Aux assistans, dans Vaux en mainte guise
De son bel art aura fait apparoir,
Lors s'ouvrira l'écrain de forme exquise
Que Zirzimir forgea par grand sçavoir,
Et l'on verra le sens de la devise
Qu'aucun mortel n'aura jamais sceu voir.*

Pour satisfaire à l'intention du Mage , et pour l'accomplissement de la Prophétie , mais plus encore pour attirer les Maistresses de tous les Arts , et leur donner par ce moyen l'occasion d'embellir la maison de Vaux , Oronte avoit fait publier que tout ce qu'il y avoit de sçavantes Fées dans le monde pouvoient venir contester le prix proposé ; et ce prix estoit le portrait du Roy, qui seroit donné par des Juges, sur les raisons que chacune apporteroit pour prouver les charmes et l'excellence de son art. Plusieurs estoient accouruës ; mais la plupart ne pouvant contribuer aux beautez de Vaux , et par consequent le prix n'estant pas pour elles apparem-

1. Fouquet.

ment , la pluspart , dis-je , persuadées que la prophétie ne les regardoit en aucune sorte , s'estoient retirées. Il n'en estoit demeuré que quatre : l'Architecture , la Peinture , l'Intendante du jardinage et la Poësie ; je les appelle Palatiane , Apellanire , Hortesie et Calliopée. Le lendemain ce grand differend se devoit juger en la presence d'Oronte et de force demi-Dieux. Voila ce que l'un de mes deux guides me dit , et le sujet du second Fragment : il contient les harangues des quatre Fées.

Et , pour égayer mon Poëme , et le rendre plus agréable , car une longue suite de descriptions historiques seroit une chose fort ennuyeuse , je les voulois entremêler d'épisodes d'un caractère galant ; il y en a trois d'achevez : l'Aventure d'un Ecureuil , celle d'un Cigne prest à mourir , celle d'un Saumon et d'un Esturgeon qui avoient esté presentez vifs à Oronte : cette dernière aventure fait le sujet de mon troisième Fragment.

Le reste de ce Recueil contient des ouvrages que j'ay composez en divers temps sur divers sujets. S'ils ne plaisent par leur bonté , leur variété suppléera peut-estre à ce qui leur manque d'ailleurs.



Des pieces suivantes (1), les trois premieres sont des *Fragmens de la description de Vaux*, laquelle j'ay fait venir en un songe, à l'exemple d'autres sujets que l'on a ainsi traitez. C'en est pas icy le lieu ny l'occasion de faire sçavoir les raisons que j'en ay eües. L'avertissement les contient : il est necessaire de le lire pour bien entendre ces trois morceaux, et pour pouvoir tirer de leur lecture quelque sorte de plaisir. Le premier est le commencement de l'Ouvrage. Le lecteur, si bon luy semble, peut croire que l'Aminte dont j'y parle represente une personne particuliere ; si bon luy semble, que c'est la beauté des femmes en general ; s'il luy plaît mesme, que c'est celle de toutes sortes d'objets. Ces trois explications sont libres. Ceux qui cherchent en tout du mystere, et qui veulent que cette sorte de Poëme ait un sens allegorique, ne manqueront pas de recourir aux deux dernieres. Quant à moy, je ne trouveray pas mauvais qu'on s' imagine que cette Aminte est telle ou telle personne ; cela rend la chose plus passionnée, et ne la rend pas moins heroïque.

1. Cet avant-propos précède immédiatement le *Songe de Vaux* dans le *Recueil* de 1671.



LE SONGE DE VAUX

CHAPITRE PREMIER.

Acante s'estant endormi une nuit de Printemps, songea qu'il estoit allé trouver le Sommeil, pour le prier que par son moyen il pût voir le palais de Vaux avec ses jardins; ce que le Sommeil luy accorda, commandant aux Songes de les luy montrer.

Lors que l'An se renouvelle,
 En cette aimable saison
 Où Flore amaine avec elle
 Les Zephirs sur l'Horison;

Une nuit que le silence
 Charmoit tout par sa presence,
 Je conjuray le Sommeil
 De suspendre mon réveil
 Bien loin par de-là l'Aurore.
 Le Sommeil n'y manqua pas;
 Et je dormirois encore,
 Sans Aminte et ses appas.

Cette fiere beauté, qui s'érige un trophée
 Du cruel souvenir de mes vœux impuissans,
 Souffrit que cette nuit les charmes de Morphée
 Aussi bien que les siens regnassent sur mes sens.

*Il me fit voir en Songe un Palais magnifique ,
Des grottes , des canaux , un superbe portique ,
Des lieux que pour leurs beautez
J'aurois pû croire enchantez ,
Si Vaux n'estoit point au monde ;
Ils estoient tels , qu'au Soleil
Ne s'offre au sortir de l'onde
Rien que Vaux qui soit pareil.*

C'estoit aussi cette maison magnifique, avec ses accompagnemens et ses jardins, lesquels Sylvestre (1) m'avoit montrez, et que ma memoire conservoit avec un grand soin, comme estant les plus precieuses pieces de son tresor. Ce fut sur ce fondement que le Songe éleva son frêle edifice, et tâcha de me faire voir les choses en leur plus grande perfection. Il choisit pour cela tout ce qu'il y avoit de plus beau dans ses magazins; et, afin que mon plaisir durât davantage, il voulut que cette apparition fût mêlée d'aventures très-remarquables. Je vis des plantes, je vis des marbres, je vis des cristaux liquides, je vis des animaux et des hommes. Au commencement de mon songe il m'arriva une chose qui m'estoit arrivée plusieurs autres fois, et qui arrive souvent à chacun; c'est qu'une partie des objets sur la pensée desquels je venois de m'endormir me passa d'abord en l'esprit: Je m'imaginay que j'estois allé trouver le Sommeil pour le prier de me montrer Vaux, dont on m'avoit dit des choses presque incroyables. Le logis du Dieu est au fond d'un bois où le silence et la solitude font leur séjour; c'est un antre que la nature a taillé de ses propres mains, et dont elle a fortifié toutes les avenues contre la clarté et le bruit.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais ,

1. On connoît 14 vues de Vaux d'Israel Sylvestre, décrites par M. L.-E. Faucheux, sous le n. 311, dans le catalogue de ce graveur, qu'il a publié à Nancy en 1857.

Echo ne répond point, et semble estre assoupie :
 La molle Oysiveté, sur le seuil accroupie,
 N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
 Jamais le chant des coqs, ny le bruit des clairons,
 Ne viennent au travail inviter la nature ;
 Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.
 Les simples dédiés au Dieu de ce séjour
 Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour.
 De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée.
 Il a presque toujours la paupière fermée ;
 Je le trouvay dormant sur un lit de pavots ;
 Les songes l'entouroient sans troubler son repos :
 De fantômes divers une cour mensongere,
 Vains et frêles enfans d'une vapeur legere,
 Troupe qui sçait charmer le plus profond ennuy,
 Preste aux ordres du Dieu, voloit autour de luy.
 Là, cent figures d'air en leurs moules gardées,
 Là, des biens et des maux les legeres idées,
 Prevenant nos destins, trompant nôtre desir,
 Formoient des magasins de peine ou de plaisir.
 Je regardois sortir et rentrer ces merveilles ;
 Telles vont au butin les nombreuses abeilles ;
 Et tel dans un estat de fourmis composé
 Le peuple rentre et sort en cent parts divisé.
 Confus, je m'écriay : Toy que chacun réclame,
 Sommeil, je ne viens pas t'implorer dans ma flâme :
 Conte à d'autres que moy ces mensonges charmans
 Dont tu flates les vœux des credules Amans.
 Les merveilles de Vaux me tiendront lieu d'Amynte ;
 Fay que par ces demons leur beauté me soit peinte :
 Tu sçais que j'ay toujours honoré tes autels ;
 Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels :
 Doux Sommeil, ren-toy donc à ma juste priere.
 A ces mots, je luy vis entrouvrir la paupiere ;
 Et refermant les yeux presque au mesme moment :
 Contentez ce mortel, dit-il languissamment.
 Tout ce peuple obeït sans tarder davantage :
 Des merveilles de Vaux ils m'offrirent l'image,

*Comme marbres taillez leur troupe s'entassa ;
 En colonne aussi-tost celui-cy se plaça ;
 Celui-là chapiteau vint s'offrir à ma veuë ;
 L'un se fit piéd'estal , l'autre se fit statuë :
 Artisans qui peu chers , mais qui , prompts et subtils ,
 N'ont besoin pour bâtir de marbre ny d'outils ,
 Font croître en un moment des fleurs et des ombrages ,
 Et sans l'ayde du temps composent leurs ouvrages.*

*Les vers suivans ne sont pas de la description de Vaux :
 je les envoyay à une personne qui en vouloit voir de moy ,
 et luy envoyay en mesme temps le Fragment qui suit.
 Comme ces vers y peuvent servir d'Argument en quelque
 façon , j'ay crû qu'il ne seroit pas hors de propos de les
 mettre en teste.*

AUTRE FRAGMENT DU SONGE DE VAUX.

L'Architecture, la Peinture, le Jardinage et la Poësie ,
 haranguent les Juges , et contestent le prix proposé.

*Ariste⁽¹⁾, vous voulez voir des Vers de ma main ,
 Vous qui du chantre Grec ainsi que du Romain
 Pourriez nous étaler les beautez et les graces ,
 Et qui nous invitez à marcher sur leurs traces.
 Vous ne trouverez point chez moy cet heureux art
 Qui cache ce qu'il est , et ressemble au hazard :
 Je n'ay point ce beau tour, ce charme inexprimable ,
 Qui rend le Dieu des vers sur tous autres aimable :
 C'est ce qu'il faut avoir , si l'on veut estre admis
 Parmy ceux qu'Apollon compte entre ses amis.*

1. Suivant M. Walckenaër ce nom désigne ici Pellisson.

*Homere épand toujours ses dons avec largesse ;
 Virgile à ses tresors sçait joindre la sagesse :
 Mes vers vous pourroient-ils donner quelque plaisir,
 Lors que l'Antiquité vous en offre à choisir ?
 Je ne l'espere pas ; et cependant ma Muse
 N'aura jamais pour vous de secret ny d'excuse ;
 Ce que vous souhaitez , il faut vous l'accorder :
 C'est à moy d'obeïr , à vous de commander.
 Je vous presente donc quelques traits de ma lyre :
 Elle les a dans Vaux repetez au Zephire.
 J'y fais parler quatre Arts fameux dans l'Univers ,
 Les Palais , les Tableaux , les Jardins et les Vers.
 Ces Arts vantent icy tour-à-tour leurs merveilles.
 Je soupire en songeant au sujet de mes veilles.
 Vous m'entendez , Ariste , et d'un cœur genereux
 Vous plaignez comme moy le sort d'un malheureux.
 Il déplut à son Roy , ses amis disparurent :
 Mille vœux contre luy dans l'abord concoururent.
 Malgré tout ce torrent , je luy donnay des pleurs ;
 J'accoutumay chacun à plaindre ses malheurs (1).
 Jadis en sa faveur j'assemblay quatre Fées ;
 Il voulut que ma main leur dressât des trophées :
 Œuvre long , et qu'alors jeune encor j'entrepris.
 Ecoutez ces quatre Arts , et décidez du prix.*

.
 Un riche balustre faisoit la separation de la chambre d'avec l'alcove ; l'estrade en estoit au moins élevée d'un pied, ce qui donnoit encore plus d'éclat à cette action. Là sur des tapis de Perse on avoit placé les sièges des demy-Dieux ; ceux des juges y estoient aussi, mais à part, et un peu éloignez de la compagnie. Hors de l'alcove estoient assises l'une près de l'autre les quatre Fées. Ariste, Gelaste, et moy, nous estions debout vis-à-vis d'elles : on tira au sort pour sçavoir en quel

1. Allusion à Fouquet et à l'élégie de La Fontaine sur la disgrâce du surintendant.

rang elles parleroient. Ce fut à Palatiane de haranguer la première : elle se leva donc, et après s'estre approchée du balustre, elle se retourna à demy vers ses rivales, et leur adressant sa voix, elle commença de cette sorte :

*Quoy, par vous ces honneurs sont aussi contestez ?
Vous prétendez le prix qu'on doit à mes beautez ?
Ingrates, deviez-vous en avoir la pensée ?*

A ce mot d'ingrates toutes se leverent, et témoignèrent avoir quelque chose à dire; mais les juges, pour éviter la confusion, ayant ordonné qu'elles ne s'interromproient point, Palatiane continua en ces termes :

*Juges, pardonnez-moy cette plainte forcée :
Je sçais qu'en suppliante il faloit commencer ;
C'est à vous que ma voix se devoit adresser ;
Mais le dépit m'emporte, et puisqu'il faut tout dire,
Enfin voilà le fruit, trop vaine Appellanire,
Dont vous reconnoissez mes bien-faits aujourd'huy.
Contre les Aquilons mon art vous sert d'appuy :
N'en ayez point de honte; en sauvant vostre ouvrage,
J'oblige aussi les Dieux dont vous tracez l'image.
Hé bien! vous la tracez, mais imparfaitement :
Et moy, je leur bâtis un second firmament.
Ce que je dis pour vous, je le dis pour les autres ;
Tout ce qu'ont fait dans Vaux les Le Bruns, les Le Nôtres
Jets, cascades, canaux, et platfonds si charmans,
Tout cela tient de moy ses plus beaux ornemens.
Contempler les efforts de quelque main sçavante,
Juger d'une Peinture, ou muette, ou parlante,
Admirer d'Apollon les pinceaux ou la voix,
Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,
Ecoûter en rêvant le bruit d'une fontaine,
Ou celuy d'un ruisseau roulant sur des cailloux,*

Tout cela, je l'avouë, a des charmes bien doux :
 Mais enfin, on s'en passe, et je suis nécessaire.
 Ce fut le seul besoin qui d'abord me fit plaire.
 Les autres se trouvoient des humains habitez ;
 Avec les animaux ils formoient des citez :
 Je bâtis des maisons, je composay des Villes.
 On ne vouloit alors que de simples aziles ;
 Sur la nécessité se regloient les souhaits :
 Aujourd'huy que l'on veut de superbes Palais ,
 Je contente chacun en plus d'une maniere :
 Des cinq ordres divers la grace singuliere
 Fait voir comme il me plait l'éclat, la majesté,
 Ou les charmes divins de la simplicité.
 Je ne doute donc point qu'en presence d'Oronte
 Je n'obtienne le prix, vous n'emportiez la honte :
 Confuses, vous allez recevoir cette loy,
 Si c'est honte pour vous d'estre moindres que moy.
 Tant d'œuvres, dont je rends les sçavans idolâtres,
 Colosses, monumens, cirques, amphitheatres,
 Mille Temples par moy bâtis en mille lieux,
 Les demeures des Rois, celles mesme des Dieux,
 Rome, et tout l'Univers, pour mon art sollicite.
 Juges, accordez-moy le prix que je merite ;
 Car on n'auroit pas droit d'y vouloir parvenir,
 Si de la faveur seule il faloit l'obtenir.

Peu de temps après qu'elle eut cessé de parler, elle retourna s'asseoir. Sa fierté et le caractere de sa Harangue n'avoient pas dépleu ; je le remarquay au visage des assistans. Les seules Fées témoignoient beaucoup d'indignation, et secoüoient la teste à chacune de ses raisons ; je vis mesme l'heure qu'Appellanire l'interromproit. Pour moy, ce qui me toucha le plus de tout son discours, ce fut l'épilogue. Appellanire, qui devoit parler la seconde, prit la place que l'autre venoit de quitter, et puis elle commença ainsi sa Harangue :

Juges, si j'ay souffert des reproches frivoles,

La Fontaine. — III.

Ce n'est point pour manquer de droit ni de paroles :
 Le respect seulement a retenu ma voix.
 Palatiane veut vous imposer des loix ;
 Les honneurs ne sont faits que pour ses mains sçavantes ;
 Ce seroit trop pour nous que d'estre ses suivantes :
 Elle m'appelle ingrate, et pense m'ébranler ;
 Mais qui l'est de nous deux, puis qu'il en faut parler ?
 Sans tous ses ornemens, serois-je pas la mesme ?
 Et quant à sa beauté, qui luy semble suprême,
 Bien souvent sans la mienne on n'y penseroit pas ;
 Seule je sçay donner du lustre à ses appas.
 Contre les Aquilons elle m'est nécessaire ;
 Il n'est point de couvert qui n'en pût autant faire.
 Où va-t-elle chercher le premier des humains ?
 Quels chefs-d'œuvres alors sont sortis de ses mains ?
 Qu'importe qu'elle serve aux Dieux mesme d'azile ?
 Car il ne s'agit pas d'estre la plus utile ;
 C'est assez de causer le plaisir seulement,
 Pour satisfaire aux loix de cet enchantement :
 En termes assez clairs la chose est exprimée.
 Soit donné, dit le Mage, à la plus grande Fée.
 En est-il de plus grande, ayant tout bien pesé,
 Que celle par qui l'œil est sans cesse abusé !
 A de simples couleurs mon art plein de magie
 Sçait donner du relief, de l'ame, et de la vie :
 Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps :
 J'évoque, quand je veux, les absens et les morts ;
 Quand je veux, avec l'art je confonds la nature.
 De deux peintres fameux qui ne sçait l'imposture ?
 Pour preuve du sçavoir dont se vantoient leurs mains,
 L'un trompa les oyseaux, et l'autre les humains (1).

1. « On dit que Parasius presenta le collet, en fait de peinture, à Zeuxis ; auquel combat Zeuxis produisit sur l'eschauffault un tableau de raisins peintz si au vif que les oyseaux les venoyent becquer sur l'eschauffault mesme. Au contraire Parasius apporta un linceul peint si au naturel, que Zeuxis, se gloriffiant des becquades que les oyseaux avoyent donné à ses raisins, dit tout hault, comme par mo-

*Je transporte les yeux aux confins de la terre :
 Il n'est événement ny d'amour, ny de guerre,
 Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
 Les mysteres profonds des enfers et des Cieux
 Sont par moy revelez, par moy l'œil les découvre :
 Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre,
 Que le Soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir,
 Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
 J'en sçay représenter les images brillantes :
 Mon art s'étend sur tout ; c'est par mes mains sçavantes
 Que les champs, les deserts, les bois et les citez,
 Vont en d'autres climats étaler leur beautez.
 Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
 Et les malheurs de Troye ont plû dans mes Ouvrages :
 Tout y rit, tout y charme ; on y voit sans horreur
 Le pâle desespoir, la sanglante fureur,
 L'inhumaine Cloton qui marche sur leurs traces ;
 Jugez avec quels traits je sçay peindre les Graces.
 Dans les maux de l'absence on cherche mon secours,
 Je console un Amant privé de ses amours ;
 Chacun par mon moyen possède sa Cruelle.
 Si vous avez jamais adoré quelque Belle
 (Et je n'en doute point, les sages ont aimé),
 Vous sçavez ce que peut un portrait animé :
 Dans les cœurs les plus froids il entretient des flâmes.
 Je pourrois vous prier par celuy de vos Dames ;
 En faveur de ses traits, qui n'obtiendroit le prix ?*

querie, qu'il estoit temps d'oster le linceul, pour voir quelle
 piece Parasius avoit apportée. Mais cognoissant par-après
 que ce n'estoit que peinture, et se trouvant confus, usa
 neantmoins d'une grande honnesteté à ceder le pris à Para-
 sius, disant qu'il avoit bien eu le moyen de tromper les oy-
 seaux, mais que Parasius avoit fait d'avantage de l'avoir
 trompé luy mesme, qui s'estimoit consommé en l'art de
 peinture. » (*L'Histoire du Monde*, de C. PLINE, traduction
 d'ANT. DU PINET. Lyon, C. Senneton, 1562, in-fol., liv.
 XXXV, ch. 10, t. 2, p. 642.)

*Mais c'est assez de Vaux pour toucher vos esprits ;
Voyez , et puis jugez ; je ne veux autre grace.*

Les raisons de cette seconde me semblèrent encor plus pressantes que celles de la première ; sur tout ce qu'elle dit de l'intention du Mage fit beaucoup d'effet. Il s'éleva là dessus un secret murmure, qui luy donna quelque esperance de la victoire, et le chagrin qu'en ce moment-là témoignèrent les autres Fées fit une partie de sa joye, aussi bien que la satisfaction qui parut sur le visage des écoutans. Palatiane, ne jugeant pas à propos de laisser plus long-temps dans les esprits une impression si favorable pour sa rivale, se leva encore une fois, et de la place où elle estoit, elle representa aux juges que si l'art de la Peinture trompoit les yeux, celui de l'Architecture leur faisoit voir des merveilles bien plus étonnantes. Tel pouvoit-on appeler le puissant effort des machines qu'elle inventoit, telle la pesanteur des Colosses élevez comme par enchantement, tels tous ces Ouvrages hardis dont l'imagination se trouve effrayée, tels enfin ces amas de pierres qui font croire que l'Égypte a esté peuplée de Geans, et qui ont épuisé les forces de plusieurs millions d'hommes, aussi bien que les tresors d'une longue suite de Rois. Palatiane ayant ainsi repliqué, ces deux Fées reprirent leur place ; et incontinent après Hortesie, dont le tour estoit venu, approcha des juges ; mais avec un abord si doux, qu'auparavant qu'elle ouvrît la bouche, ils demeurèrent plus d'à demy persuadez, et ils eurent beaucoup de peine à ne se pas laisser corrompre aux charmes mesme de son silence. Voicy les propres paroles de sa harangue :

*J'ignore l'art de bien parler
Et n'employray pour tout langage
Que ces momens qu'on voit couler
Parmy des fleurs et de l'ombrage.
Là, luit un Soleil tout nouveau ;*

*L'air est plus pur, le jour plus beau,
Les nuits sont douces et tranquilles ;
Et ces agreables séjours
Chassent le soin, hoste des villes ;
Et la crainte, hostesse des Cours.*

*Mes appas sont les Alcions
Par qui l'on voit cesser l'orage
Que le souffle des passions
A fait naître dans un courage :
Seule, j'arreste ses transports ;
La raison fait de vains efforts
Pour en calmer la violence ;
Et si rien s'oppose à leur cours,
C'est la douceur de mon silence,
Plus que la force du discours.*

*Mes dons ont occupé les mains
D'un Empereur ⁽¹⁾ sur tous habile,
Et le plus sage des humains
Vint chez moy chercher un azile :
Charles ⁽²⁾, d'un semblable dessein
Se venant jeter dans mon sein,
Fit voir qu'il estoit plus qu'un homme :
L'un d'eux pour mes ombrages verts
A quitté l'Empire de Rome,
L'autre celuy de l'Univers.*

*Ils estoient las des vains projets
De conquerir d'autres Provinces ;
Que s'ils se firent mes sujets,
De mes sujets je fais des Princes :
Tel, égalant le sort des Rois,
Aristée erroit autrefois
Dans les valons de Thessalie ;
Et tel, de mets non acheptez,*

1. Diocletian. (Note de La Fontaine.)

2. Charles-Quint. (Note de La Fontaine.)

Vivoit sous les murs d'Æbalie (1)
Un amateur de mes beautez.

Libre des soins, exempt d'ennuis,
Il ne manquoit d'aucunes choses;
Il détachoit les premiers fruits,
Il cueilloit les premières roses;
Et quand le Ciel armé de vents
Arrestoit le cours des torrens
Et leur donnoit un frein de glace,
Ses jardins remplis d'arbres verts
Conservoient encore leur grace,
Malgré la rigueur des hyvers.

Je promets un bon-heur pareil
A qui voudra suivre mes charmes;
Leur douceur luy garde un sommeil
Qui ne craindra point les alarmes.
Il bornera tous ses desirs
Dans le seul retour des Zephirs,
Et fuyant la foule importune
Il verra du fond de ses bois
Les Courtisans de la fortune
Devenus esclaves des Rois.

J'embellis les fruits et les fleurs;
Je sçais parer Pomone et Flore;
C'est pour moy que coulent les pleurs
Qu'en se levant verse l'Aurore.
Les Vergers, les Parcs, les Jardins,
De mon sçavoir et de mes mains
Tiennent leurs graces nompareilles;
Là, j'ay des prez; là, j'ay des bois;
Et j'ay par tout tant de merveilles,
Que l'on s'égare dans leur choix.

1. Namque sub OEbalie, etc. Virg., Geor. 4. (Note de La Fontaine.)

*Je donne au liquide Cristal
Plus de cent formes différentes,
Et le mets tantost en canal,
Tantost en beautez jallissantes;
On le voit souvent par dégrez
Tomber à flots precipitez :
Sur des glacis je fais qu'il roule,
Et qu'il bouïllonne en d'autres lieux ;
Par fois il dort, par fois il coule,
Et toujours il charme les yeux.*

*Je ne finirois de long-temps
Si j'exprimois toutes ces choses :
On auroit plutôt au Printemps
Compté les œillets et les roses.
Sans m'écarter loin de ces bois,
Souvenez-vous combien de fois
Vous avez cherché leurs ombrages :
Pourriez-vous bien m'oster le prix,
Après avoir par mes Ouvrages
Si souvent charmé vos esprits ?*

Le discours d'Hortésie acheva de gagner tous les assistans ; Oronte et les demi-Dieux se regarderent comme ravis, les juges n'en firent pas moins. Hortésie consideroit tous ces signes extérieurs avec la joye que l'on peut penser, quand Appellanire, ayant parlé tout bas quelque peu de temps aux deux Fées qui estoient près d'elle, déploya une toile que les plis de sa robe tenoient cachée, et la montrant de la main aux juges, elle s'écria du lieu où elle estoit :

*Juges, attendez un moment,
Et voyez quelle est cette Fée
Qui de son visage charmant
Devant Oronte fait trophée ;
En voilà les traits éclatans ;
Elle estoit telle avant que le Printemps*

*Luy rendit ses cheveux avec ses autres charmes :
Lors que les jours sont inconstans,
Elle n'est jamais sans alarmes.*

Après ces paroles, elle alla jusques dans l'Alcove presenter aux juges la toile qu'elle tenoit déployée, et leur dit que c'estoit le Portrait d'Hortésie, qu'elle avoit fait depuis quelques mois. Ils en demeurèrent estonnez et jettant la veuë sur Hortésie, ils la tournerent ensuite sur sa peinture. La meilleure partie de ses graces y sembloit éteinte; il n'y avoit ny roses, ny lys sur son teint; tout y estoit languissant et à demy mort; on ne voyoit que de la neige et des glaçons où on avoit vû les plus florissantes marques de la jeunesse. Les juges auroient soupçonné la fidelité du Portrait s'ils ne se fussent souvenus d'avoir veu Hortésie en cet estat-là. Chacun commença de douter qu'on voulût accorder le prix à une beauté si frêle et si journaliere, elle-mesme abandonna sa propre défense, et ne sceut que répondre sur ce reproche; si bien qu'Appellanire s'en retournoit toute triomphante, lors que Palatiane luy dit : N'insultez point à une beauté qui craint tout, à ce que vous dites : si elle languit tous les ans, elle reprend aussi tous les ans de nouvelles forces; quant à vous, qu'est-il demeuré de ce qu'ont fait autrefois vos Appelles et vos Zeuxis, que le nom de leurs ouvrages et les choses incroyables que l'on en dit? Les miens vivent plus de siecles que les vôtres ne scauroient vivre d'années. Appellanire ne s'étonna point, et se douta bien que Palatiane elle-mesme se verroit bien-tost confonduë; cela ne manqua pas d'arriver.

*Ce fut par Calliopée.
Montrez-moy (dit cette Fée)
Quelque chose de plus vieux
Que la Chronique immortelle
De ces murs pour qui les Dieux
Eurent dix ans de querelle.*

*Bien que par les flots amers
On aille au de-là des mers
Voir encor vos Pyramides,
J'ay laissé des monumens
Et plus beaux et plus solides
Que ces vastes Bastimens.*

*Mes mains ont fait des Ouvrages
Qui verront les derniers âges
Sans jamais se ruiner ;
Le temps a beau les combattre (1),
L'eau ne les sçauroit miner,
Le vent ne peut les abattre.*

*Sans moy tant d'œuvres fameux ,
Ignorez de nos Neveux ,
Periroient sous la poussiere.
Au Parnasse seulement
On employe une matiere
Qui dure eternellement.*

*Si l'on conserve les noms ,
Ce doit estre par mes sons ,
Et non point par vos machines :
Un jour, un jour l'Univers
Cherchera sous vos ruines
Ceux qui vivront dans mes Vers.*

Aussi-tost elle s'approcha du Balustre, et laissant Palatiane toute confuse, elle adoucit quelque peu sa voix, et parla ainsi :

*Juges, vous le sçavez, et dans tout cet empire
Mon charme est plus connu que l'air qu'on y respire.
C'est le seul entretien que l'on prise aujourd'huy :
Pour comble de bon-heur, Alcandre(2) en est l'appuy.
Je n'en diray pas plus, de peur que sa puissance*

1. Horat. Car. 4, Od. 30. (Note de La Fontaine.)

2. Louis XIV.

N'oblige vos esprits à quelque déference.
 Vous jugez bien pourtant quelle est une beauté
 Qui possède son cœur et qui l'a mérité ;
 Mais, sans vous prévenir par les traits du bien dire,
 Je répondray par ordre, et cela doit suffire.
 On diroit que ces arts méritent tous le prix.
 Chaque Fée a sans doute ébranlé les esprits ;
 Toutes semblent d'abord terminer la querelle.
 La première a fait voir le besoin qu'on a d'elle.
 Si j'ay de son discours marqué les plus beaux traits,
 Elle loge les Dieux, et moy je les ay faits.
 Ce mot est un peu vain, et pourtant véritable ;
 Ceux qui se font servir le Nectar à leur table,
 Sous le nom de Heros ont mérité mes Vers ;
 Je les ay déclarés maîtres de l'Univers.
 O vous qui m'écoutez, troupe noble et choisie,
 Ainsi qu'eux quelque jour vous vivrez d'Ambrosie ;
 Mais Alcandre luy-mesme auroit beau l'espérer,
 S'il n'imploreroit mon Art pour la luy préparer.
 Ce point tout seul devoit me donner gain de cause :
 Rendre un homme immortel sans doute est quelque chose.
 Appellairne peut par ses sçavantes mains
 L'exposer pour un temps aux regards des humains :
 Pour moy, je luy bâtis un Temple en leur mémoire ;
 Mais un Temple plus beau, sans Marbre et sans Yvoire,
 Que ceux où d'autres arts, avec tous leurs efforts,
 De l'Univers entier épuisent les trésors.
 Par le second discours on voit que la Peinture
 Se vante de tenir école d'imposture ;
 Comme si de cet art les prestiges puissans
 Pouvoient seuls rappeler les morts et les absens !
 Ce sont pour moy des jeux ; on ne lit point Homère,
 Sans que tantost Achille à l'ame si colere,
 Tantost Agamemnon au front majestueux,
 Le bien-disant Ulysse, Ajax l'impetueux,
 Et maint autre Heros offre aux yeux son image ;
 Je les fais tous parler, c'est encor davantage.
 La Peinture après tout n'a droit que sur les corps ;

Il n'appartient qu'à moy de montrer les ressorts
 Qui font mouvoir une ame, et la rendent visible :
 Seule j'expose aux sens ce qui n'est pas sensible,
 Et, des mesmes couleurs qu'on peint la verité,
 Je leur expose encor ce qui n'a point esté.
 Si pour faire un Portrait Appellanire excelle,
 On m'y trouve du moins aussi sçavante qu'elle ;
 Mais je fais plus encor, et j'enseigne aux Amans
 A fléchir leurs amours en peignant leurs tourmens.
 Les charmes qu'Hortésie épand sous ses ombrages
 Sont plus beaux dans mes vers qu'en ses propres Ouvrages ;
 Elle embellit les fleurs de traits moins éclatans :
 C'est chez moy qu'il faut voir les tresors du Printemps.
 Enfin, j'imite tout par mon sçavoir suprême ;
 Je peins, quand il me plaît, la Peinture elle-mesme.
 Oüy, beaux Arts, quand je veux, j'estale vos attraits :
 Pouvez-vous exprimer le moindre de mes traits ?
 Si donc j'ay mis les Dieux au dessus de l'envie ;
 Si je donne aux mortels une seconde vie ;
 Si maint œuvre de moy, solide autant que beau,
 Peut tirer un Heros de la nuit du tombeau ;
 Si mort en ses neveux dans mes vers il respire ;
 Si je le rends present bien mieux qu'Appellanire ;
 Si de Palatiane, au prix de mes efforts,
 Les monumens ne sont ny durables, ny forts ;
 Si souvent Hortésie est peinte en mes Ouvrages,
 Et si je fais parler ses fleurs et ses ombrages,
 Juges, qu'attendez-vous ? et pourquoy consulter ?
 Quel art peut mieux que moy cet écran meriter ?
 Ce n'est point sa valeur où j'ay voulu pretendre :
 Je n'ay consideré que le Portrait d'Alcandre.
 On sçait que les tresors me touchent rarement ;
 Mes veilles n'ont pour but que l'honneur seulement.
 Gardez ce diamant dont le prix est extrême !
 Je seray riche assez, pourveu qu'Alcandre m'ayme.

La Harangue de Calliopée produisit un merveilleux changement dans les esprits. Les autres Fées l'avoient

bien preveu; car, auparavant que l'on s'assemblât, elles demanderent qu'il fust défendu de se servir des traits de la Rhetorique; que cela n'étoit pas sans exemple; qu'une pareille défense s'estoit observée longtemps dans Athenes, parce que les Orateurs faisoient prendre de telles resolutions que bon leur sembloit; et qu'enfin le mestier de leur rivale estant de seduire, il n'estoit pas juste qu'elle eût cet avantage sur elles. Mais, comme il estoit question de charmes, ces Juges leur représenterent qu'ils ne voyoient pas pourquoy ceux de l'éloquence deussent estre exclus, et que leur propre requeste leur faisoit tort, parce qu'il sembloit qu'elles donnassent déjà gain de cause à leur concurrente. Ainsi chacune employa tous les artifices dont elle se pût aviser.

Après que l'applaudissement qu'on donna à la Harangue de Calliopée fut un peu cessé, Appellanire, comme la seule qui pouvoit avoir quelque chose de commun avec elle, et comme celle aussi qui jusques-là croyoit avoir la meilleure part à l'Ecrain, prit la parole, et avoua que les charmes de sa rivale estoient à la verité fort puissans, mais en quoy cela pouvoit-il regarder la maison de Vaux? au lieu que tout y brilloit des enrichissemens qu'elle avoit trouvez. Combien de plafonds qui surpassoient non seulement tout ce qu'on avoit jamais fait en ce genre, mais aussi l'imagination mesme des regardans! combien d'ornemens judicieux, agreables, et bien inventez! Estoit-il possible qu'en la presence de ces merveilles on adjugeât le prix à quelqu'autre qu'elle? Quand elle eut finy, Calliopée tomba d'accord de ce dernier point, et rendit un pareil témoignage à la verité. Mais se peut-il faire que vous ignoriez, ajouta-t-elle en s'adressant à Appellanire, ce que mon Art a de commun avec Vaux? La dernière main n'y sera que quand mes louanges l'y auront mise; et vous mesme, ne devriez-vous pas consentir que j'eusse l'Ecrain, comme le plus digne prix de la gloire que mes Ouvrages vous ont donnée? Je demanday tout bas à

Gelaste ce que cela vouloit dire. Il me répondit que plusieurs personnes avoient déjà fait la description de quelques endroits de ce beau séjour, sur tout qu'il m'en vouloit montrer une du Sallon, laquelle on ne pouvoit assez estimer (1).

Cette contestation des deux Fées, et le souvenir de ce que les autres avoient dit, embarrasserent les juges de telle sorte, qu'ils se parlerent près d'un quart d'heure sans rien resoudre. Cependant le reste de la compagnie s'entretenoit aussi de cette action, au moins il me le sembla; car les uns et les autres parloient trop bas, et nous estions trop éloignés pour en rien entendre. Enfin les juges ordonnerent pour tout resultat que, puis que les choses estoient tellement égales, ces quatre Fées feroient paroître sur le champ quelque échantillon de leur Art, afin qu'on sceût laquelle de toutes estoit la plus sçavante dans la magie. Cela fut prononcé par l'un des trois juges: chacun témoigna en estre content. Aussi estoit-ce une nouvelle occasion de plaisir. Oronte luy-mesme sembla l'approuver par un léger mouvement de teste. Il se fit ensuite un fort grand silence, les esprits estant demeurez comme suspendus, dans l'attente d'autres merveilles.

AVERTISSEMENT.

C'est assez de ces deux échantillons pour consulter le public sur ce qu'il y a de serieux dans mon Songe; il faut maintenant que je le consulte sur ce qu'il y a de galant; et, selon le jugement qu'il fera de l'un et de l'autre, je me regleray, si je continuë cet ouvrage. Le lecteur sçau-

1. La Fontaine a sans doute en vue ici une description de Félibien sur laquelle nous reviendrons dans une prochaine note. Voyez ci-après page 214.

ra, pour l'intelligence du Fragment qui suit, qu'un Saumon et un Esturgeon, qui apparemment suivoient un bateau de Sel, furent pris dans la riviere de Seine. On les presenta vifs à M. F. (1), qui les fit mettre en un fort grand quarré d'eau, où je les trouvay pleins de santé et de vie quand je commençay ma description. Je m'imagine donc, dans mon Songe, que ce sont deux Ambassadeurs envoyez à M. F. par le Dieu Neptune, pour luy offrir de sa part tous les tresors de l'Empire Maritime, des morceaux petrifiés, du Corail de toutes sortes, des Conques, afin que M. F. pût faire embellir certains rochers qui sont dans un avant-corps d'Architecture, vis-à-vis de la cascade de Vaux. Je feins aussi qu'un des poissons (c'est l'Esturgeon) me parle par truchement, et me conte son aventure et celle de son camarade, avec l'origine et le motif de leur députation.

AVANTURE

D'UN SAUMON ET D'UN ESTURGEON.

.....
 Me promenant vers un quarré d'eau qui est au-dessus d'une cascade, j'apperceus un Saumon et un Esturgeon s'approchans du bord, comme s'ils eussent voulu me parler. Cela me surprit tout-à-fait, car je ne croyois pas que la riviere d'Anquëil entretinst commerce avec l'Ocean. Je demanday donc à ces animaux pour quel sujet et par quel motif ils avoient quitté leur patrie. L'Esturgeon me répondit par un truchement :

Cela vous semble nouveau

1. Dans les *OEuvres diverses* publiées en 1729 cet Avertissement contient tout au long le nom de Fouquet.

Que des Poissons qui nagent en grand' eau
 S'en aillent si loin se faire
 Une prison volontaire,
 Et renoncent pour elle à leur païs natal,
 Quand la prison seroit un Palais de cristal.
 En effet, il n'est personne
 Qui d'abord ne s'en étonne ;
 Car ce n'est pas la faim qui nous a fait sortir
 Du lieu de nostre naissance ;
 Sans nous vanter, et sans mentir,
 Nous y trouvions en abondance
 Dequoy souler nos appetits ;
 Si les gros nous mangeoient, nous mangions les petits,
 Ainsï que l'on fait en France.
 Et pour ne pas tenir vostre esprit en balance,
 Je vais vous dire la raison
 Qui nous a fait choisir cette aimable prison
 Qu'avec moy ce Saumon habite.
 Un jour nous promenant sur le dos d'Amphitrite,
 Nous apperceusmes deux Marchands
 A qui le fier Borée, auteur de maint orage,
 Avoit fait faire au milieu de nos champs
 Un cruel et piteux naufrage.
 Tout en nageant, ils imploroient le Dieu
 De l'humide et vaste lieu,
 Le priant d'estre sensible
 Au sort qu'ils alloient courir,
 Et faisoient tout leur possible
 Afin de ne pas mourir.
 Le Dieu les poussa sur l'heure
 Vers un rocher dont il fait sa demeure ;
 Et là d'abord il leur dit :
 Pauvres humains qui vous fiez à l'onde,
 Que cherchez-vous en nostre monde ?
 Un des Marchands répondit :
 Monarque de l'eau salée,
 Dans une region de ces flots reculée
 Est un lieu, nommé Vaux, gloire de l'Univers ;

Son nom vole déjà dans cent climats divers :

Oronte y fait bâtir un Palais magnifique ,

Où regne l'ordre Ionique

Avec beaucoup d'agrément.

On a placé justement

Vis-à-vis du bâtiment

Deux grottes dont la structure

Est de telle Architecture

Qu'elle plaist sans ornement.

Nous cherchions toutesfois sur l'humide élément

Les conques les plus exquisés ,

Et du Corail de toutes guises ;

Mais les Vents , ennemis du plaisir de nos yeux

Par des complots odieux

Ont traversé nos voyages :

Dites-leur qu'ils soient plus sages ,

Et respectent désormais

Oronte et tous ses Palais.

Thetis de ce recit sembla toute ravie ;

Et , la harangue finie ,

Nous fusmes envoyez par le maistre des vents

Pour offrir de sa part , en termes obligeans ,

Au possesseur de Vaux , Oronte son intime ,

Ce que dans ses païs on voit de rareté ,

Ambre , Nacre , Corail , Marbre , diversitez ,

Enfin tous les tresors de la Cour Maritime.

Après cent perils évitez ,

Nageant de mer en fleuve , et de fleuve en riviere ,

Non loin d'icy , d'une adroite maniere ,

Par des Pescheurs nous fusmes arrêtez ,

Et par bon-heur chez Oronte portez.

Là je luy fis ma petite harangue ,

Petite certainement ,

Car c'estoit en nostre Langue ,

Laconique extrêmement.

On l'apprend fort aisement :

Venez nous voir seulement

Au fond du moite Element ,

Vous sçavez comme nous parler en un moment.
 Pour achever nostre histoire,
 Monsieur Courtois (1), si j'ay bonne memoire,
 Avec mon compagnon m'a logé dans ces lieux :
 Quant à moy, j'ay bonne envie
 De n'en bouger de ma vie ;
 On y voit souvent les yeux
 De l'adorable Sylvie (2).

 IV (3).

Comme Sylvie honora de sa présence les dernieres chansons d'un Cigne qui se mouroit, et des aventures du Cigne.

J'eusse continué mes plaintes, si le son d'un luth ne les eût interrompûes. Comme j'aime extrêmement l'har-

1. Ce « Monsieur Courtois » étoit un domestique de confiance de Fouquet, comme on le voit par le passage suivant d'un Mémoire que le surintendant avoit rédigé en prévision de son emprisonnement : « La premiere chose donc qu'il faudroit tenter seroit que ma Mere, ma Femme, ceux de mes Freres qui seroient en liberté, le marquis de Charrost et mes autres parens proches, fissent par prieres et sollicitations tout ce qu'ils pourroient. Premièrement pour me faire avoir un valet avec moy ; et ce valet, s'ils en avoient le choix, seroit Vattel ; si on ne pouvoit l'obtenir, on tenteroit pour Long-Champs, sinon pour Courtois ou La Vallée. » (*Copie figurée de l'escrit trouvé dans le cabinet appellé Secret de la Maison de Monsieur Fouquet, à saint Mandé. Bibliothèque impériale, Département des Imprimés. Recueil Thoisy, Droit public et civil, in-fol., t. XCIII, folio 314.*)

En marge on lit la note suivante : « Ce La Vallée est le valet de Chambre qui sert M. Fouquet à Vincennes. »

2. Madame Fouquet.

3. Ce fragment et ceux qui suivent, jusqu'au neuvième exclusivement, n'ont été imprimés qu'en 1729, dans les *OEuvres diverses de M. de LA FONTAINE*, t. 1, p. 320-346.

monie, je quittai le lieu où j'étois pour aller du côté que le son me faisoit entendre. Lycidas se suivit; et lui ayant demandé ce que ce pouvoit être, il me dit que Sylvie, ayant appris qu'un Cigne de Vaux s'en alloit mourir, avoit envoyé querir Lambert en diligence, afin de faire comparaison de son chant avec celui de ce pauvre Cigne. Ce n'est pas (ajouta Lycidas) que tous les Cignes chantent en mourant. Bien que cette tradition soit fort ancienne parmi les Poètes, on en peut douter sans impiété, aussi bien que de plusieurs autres articles de leur croyance. Afin de t'expliquer ceci, tu as lû sans doute que Jupiter emprunta autrefois le corps d'un Cigne pour approcher plus facilement de Lédé; et parce que lui ayant chanté son amour sous cette figure, elle en fut touchée, et que Jupiter reprit incontinent la forme de Dieu, il ordonna, en mémoire de cette aventure, qu'autant de fois que l'ame du Cigne où il avoit logé passeroit d'un animal de la même espèce en quelque autre corps, cet animal chanteroit si mélodieusement que chacun en seroit charmé. Or je m'imagine que quelque ancien Poète en ayant entendu chanter un, cela a donné lieu à l'opinion qui est répandue dans leurs livres pour tous les autres.

Tandis que Lycidas m'entretenoit de la sorte, nous vîmes arriver Sylvie, accompagnée des Graces et d'un très-grand nombre d'Amours de toutes les manières. Elle s'assit dans un fauteuil, sur les bords du Canal où étoit le Cigne, et aussi-tôt Lambert ayant accordé son theorbe, chanta un air de sa façon, qui étoit admirablement beau, et le chanta si bien, qu'il mérita d'être loué de Sylvie, et fut ensuite abandonné aux louanges de tous ceux qui étoient présens. L'un l'appelloit Orphée, l'autre Amphion: il y en eut même qui s'étonnerent de ce qu'Oronte, voulant faire bâtir un Palais, n'avoit pas fait marché avec lui; disant que les pierres se seroient venues ranger d'elles-mêmes au son de sa voix, sans qu'il eût été besoin de tant de bras et de machines. Enfin on crût que le Cigne n'ose-

roit chanter après lui. Il chanta toutefois, et chanta véritablement assez bien : mais, outre que c'étoit en une langue qu'on n'entendoit point, il fut jugé de beaucoup inférieur à Lambert ; et Sylvie, ne jugeant pas à propos de le voir mourir, se fut promener d'un autre côté.

Chacun la suivit, hormis Lycidas et moi. Si bien qu'étant demeurez seuls, je le remis sur le discours qu'il avoit quitté, et lui demandai s'il étoit possible que le Cigne eût été autre chose qu'il n'étoit, et s'il seroit encore autre chose dorénavant. Pour te faire entendre tout ce mystere, me répondit-il, il faut que je le prenne d'un peu plus haut : et, après avoir tousé trois ou quatre fois, il commença de cette sorte :

*Ce que tu vois d'animaux et d'humains
Troque sans cesse, et devient autre chose ;
Toute ame passe en différentes mains.
Telle est la loi de la Métempsychose,
Que le Sort tient en ses livres enclose.
Car ici-bas il aime à tout changer,
Selon qu'il veut nos esprits héberger.
L'ame, d'habit bien ou mal assortie,
D'un Roi se vêt en sortant d'un berger,
Puis d'un berger, étant du Roi sortie.*

*Je le sais d'Apollon, vrai trésor de doctrine,
Berger, Devin, Architecte et Chanteur,
Et Docteur
En Médecine ;
Tantôt portant le jour en différens quartiers,
Tantôt faisant des vers en l'honneur de Sylvie.
Je ne m'étonne pas, ayant trop de métiers,
S'il a peine à gagner sa vie.*

*Il m'a donc dit ce matin,
Venant voir notre malade :
Ce pauvre Cigne achève son destin ;*

Ne lui donnez plus rien qu'un petit de panade ;
 Car il est mort , autant vaut.
 J'entens mort selon vous , que sert-il qu'on vous flatte ?
 Comment , Monsieur (ai-je dit aussi-tôt) !
 Ne remuer ni pied ni patte
 N'est pas selon vous-même être mort comme il faut ?
 Non , m'a-t-il répondu : puis , faisant une pose ,
 Il m'a déduit au long cette Mètempyscose ;
 Or voici comme va la chose .

Sans user de fiction ,
 Ce Cigne étoit Amphion
 Qui bâtit Thèbe au doux son de sa lyre .
 On ne m'a pas voulu dire
 Ce qu'il étoit avant ce jour ;
 C'est un trop grand secret : il te doit donc suffire
 Que son ame a depuis animé tour à tour
 Des corps mâles et femelles ,
 Des plus beaux et des plus belles ;
 Des animaux fort jolis ,
 Mignons , bien faits , et polis ;
 De fort aimables personnes ,
 Bien faites , douces , mignonnes ;
 Point de nains , point d'avortons ;
 Peu de loups , force moutons ;
 Certain oiseau qui caquette ,
 Un héros , une coquette ,
 Un Amant qui de tristesse
 La tête en quatre se fendit ,
 Un autre qui se pendit
 A la porte de sa maîtresse ;
 Des Philosophes , des badins ,
 Deux ou trois jeunes blondins ,
 Cinq ou six Beutez insignes
 Ayant de beaux cheveux blonds ,
 Et les cols non pas si longs
 Que des Cignes ,
 Mais aussi blancs , sans mentir .

Enfin cette ame, au partir
 Du corps d'une Beauté qui chantoit comme un Ange,
 En entrant dans ce Cigne eut une peur étrange,
 Croyant avoir pour maison
 Un oison ;
 Sans se souvenir à l'heure
 D'une semblable demeure
 Où jadis le Roi des Dieux,
 Pour loger avec elle ayant quitté les Cieux,
 Se fit blanc comme un Cigne, et donna dans la vûë
 De Lède aux yeux si charmans.
 Comment s'en fût souvenuë
 L'aine au bout de deux mille ans ?
 Et comment de chaque aventure
 Se pourra-t-elle souvenir,
 Ne devant pas si-tôt finir,
 A ce qu'Apollon assure !
 Elle doit, ce dit-il, entrer auparavant
 Au corps du premier enfant
 Que fera certaine Belle
 Que Philis pour le présent
 On appelle.
 Mais quand le Cigne mourra,
 L'Enfant, pourra-t-on dire, encor fait ne sera.
 En ce cas, l'ame au plus vite,
 En attendant que ce gîte
 Se rencontre en son chemin,
 Peut loger dans des corps qui dès le lendemain,
 Dans six mois, dans une année,
 Verront leur fin terminée.
 Voilà ce qu'il m'en a dit :
 Qu'on en fasse son profit.

Cela me suffit, dis-je à Lycidas ; mais le Dieu que vous me donnez pour caution de votre Métempsyose auroit-il bien pris la peine de visiter un Cigne malade ? Comment (repartit Lycidas moitié en colere) y a-t-il quelque chose dans Vaux dont Apollon ne doive

avoir soin ? Sais-tu qu'il a fait résolution de demander à Oronte le même emploi qu'il eut autrefois chez Admette ? Car, pour t'en parler franchement,

*Il est las des vains travaux ,
 Il se rit des beaux ouvrages ,
 Et veut par monts et par vaux
 Dans nos prez , sur nos rivages ,
 Garder les moutons de Vaux.
 Car on y gagne gros gages ;
 Aucun labeur n'y manque de guerdon.
 Ce ne sont point les murs du Roi Laomédon ,
 Qui voulut pour néant , si j'ai bonne mémoire ,
 Bâtir ces murs détruits par un decret fatal :
 C'étoit un Roi qui payoit mal.
 Il n'est pas le seul en l'Histoire.*

Enfin Apollon a juré de ne plus faire de vers que quand Oronte et Sylvie le souhaiteront. Il gouvernera leurs troupeaux ; il sera Contrôleur de leurs bâtimens ; il conduira la main de nos Peintres, de nos Statuaires, de nos Sculpteurs ; il t'inspirera toi-même, si tu écris pour plaire au Héros ou à l'Héroïne, et non autrement. Je souris là-dessus, et je priai Lycidas de me mener en des lieux où je pûsse voir encore d'autres merveilles.

V.

Acante, au sortir de l'Apothéose d'Hercule, est mené dans une Chambre où les Muses lui apparoissent (1).

Mes Conducteurs se lassant de me répondre sur tout, et voyant qu'ils n'étoient pas sortis d'une question que je les faisois rentrer dans une autre, me ti-

1. On peut voir la description détaillée des salles du châ-

rèrent de ce lieu-là malgré que j'en eusse, et me firent passer dans une Chambre voisine, dont les Peintures et les divers Ornaments me parurent encore plus riches que ceux qui venoient de nous arrêter. Il y avoit un alcôve à l'opposite des fenêtres; le haut de la Chambre étoit à l'Italienne, et formoit une espèce de voute ouverte par le milieu, où l'on voyoit un Tableau qui représentoit plusieurs figures s'élevant au Ciel. Aux quatre coins de la voute étoient comme quatre Chœurs de musique, composez chacun de deux Muses si bien peintes, que je crus voir ces Déesses en propre personne. J'y fus moi-même trompé, moi qui ne bouge de l'Hélicon. Ce lieu où je les trouvois, bien différent de leur séjour ordinaire, fit que je ne pus m'empêcher de leur dire :

*Quoi! je vous trouve ici, mes divines Maîtresses!
De vos monts écartez vous cessez d'être hôtesse!
Quel charme ont eu pour vous les lambris que je vois?
Vous aimiez (disoit-on) le silence des bois;
Qui vous a fait quitter cette humeur solitaire?
D'où vient que les Palais commencent à vous plaire?
J'avois beau vous chercher sur les bords d'un ruisseau.
Mais quelle fête cause un luxe si nouveau?
Pourquoi vous vêtez-vous de robes éclatantes (1)?*

teau de Vaux, dont il est question ici, dans deux Lettres in-4^o de Félibien, publiées sans titre, sans nom d'auteur et sans date, vers 1660. Ces lettres en supposent une antérieure qui n'a jamais existé. Dans l'*Apothéose d'Hercule*, Hercule n'étoit autre que Fouquet lui-même, et ce tableau faisoit allusion à sa devise : *Quo non ascendet*. « Le Peintre, voulant faire voir son véritable Heros victorieux de ses passions, il le représente sous la figure d'Hercule montant au Ciel. Les deux chevaux qui tirent son chariot signifient les deux principales Passions de l'homme; car le noir signifie la haine et l'alezan l'Amour. » (2^{me} Lettre, p. 5.)

1. Félibien ne tarit pas sur les robes de diverses couleurs et les riches manteaux dont les Muses sont revêtues. Clio,

*Muses, qu'avez-vous fait de ces jupes volantes
 Avec quoi dans les bois, sans jamais vous lasser,
 Parmi la Cour de Faune on vous voyoit danser ?
 Un si grand changement a de quoi me confondre.
 Pas une des neuf Sœurs ne daigna me répondre.
 Oronte (dit Ariste) occupe leurs esprits :
 Tantôt dans les forêts, tantôt sous les lambris,
 Elles font résonner sa gloire et son mérite.
 Voyez comme pour lui Melpomène médite ;
 Thalie en est jalouse, et ses paisibles sons
 Valent bien quelquefois les tragiques chansons.
 Toutes deux au Héros ont consacré leurs veilles :
 Elles n'ont ni beautez, ni graces, ni merveilles
 Que pour le divertir leur art ne mette au jour,
 Et chacune a pour but de lui plaire à son tour.
 Melpomene pour lui peint les vertus Romaines :
 L'autre imite toujours les actions humaines ;
 Ces couronnes, ce masque, expriment leurs emplois,
 Présentent à ses yeux ou le peuple ou les Rois.
 La Scène, lui montrant les Héros ses semblables,
 Evoque leurs esprits enterrez sous les fables,
 Des climats de l'Histoire en fait souvent venir,
 Et se va chez les morts de spectacles fournir.*

Il y a ici une Lacune de quatre pages dans le Manuscrit de l'Auteur.

Pendant cela je considerois toute la Chambre ; et entre les deux objets, celui des Muses me remplissoit l'ame d'une douceur que je ne saurois exprimer : elle étoit telle que celle que j'ai quelques fois ressentie, me voyant au milieu de ces Déesses, sous le plus bel ombrage de l'Helicon, favorisé comme à l'envi de toute la Troupe.

dit-il, est représentée avec des ailes, tandis que les autres n'en ont pas, « parce qu'estant les gardiennes de cette maison elles y doivent demeurer toujours pour chanter sans cesse les louanges de Celui qui leur a donné une si belle retraite. » (1^{re} Lettre, p. 12.)

J'étois ravi de les voir si fort en honneur, et tellement considérées chez Oronte, qu'on les avoit logées dans l'une des plus belles chambres de son Palais. Ce n'est pas qu'il y eût rien en cela qui me surprît, et qu'elles ne m'eussent entretenu dès auparavant de l'estime que ce Héros avoit pour elles; mais elles ne m'avoient point encore dit qu'il leur en eût donné cette marque : je témoignai la joye que j'en avois à mes Conducteurs. Ariste, qui croyoit être obligé de faire les honneurs de la maison, me dit qu'elles méritoient bien cet appartement. Nous ne savons pas (ajouta-t-il) si nous n'aurons point quelque jour besoin d'elles. Après tout elles sont filles de Jupiter; nous ne voudrions, pour quoi que ce fût, qu'elles s'allassent plaindre de nous en plein Consistoire des Dieux. Vous n'avez jamais vû qu'on se soit repenti de l'accueil avec lequel on les a reçues. N'ont-elles pas fait de leur part tout ce qu'elles ont pu pour plaire à Oronte ?

*Leur Troupe, en sa faveur pleine d'un doux ennui,
 Quand tout dort ici-bas, travaille encor pour lui;
 Il semble que le Peintre ait eu cette pensée.
 Voyez l'autre plafonds où la Nuit est tracée :
 Cette Divinité, digne de vos autels,
 Et qui même en dormant fait du bien aux mortels,
 Par de calmes vapeurs mollement soutenüe,
 La tête sur son bras, et son bras sur la nuë,
 Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas;
 Fleurs que les seuls Zéphirs font voler sur leurs pas.
 Ces pavots qu'ici-bas pour leur suc on renomme,
 Tout fraîchement cueillis dans les jardins du Somme,
 Sont moitié dans les airs, et moitié dans sa main,
 Moisson plus que toute autre utile au genre humain.
 Qu'elle est belle à mes yeux cette Nuit endormie !
 Sans doute de l'Amour son ame est ennemie,
 Et ce frais embonpoint sur son teint sans pareil
 Marque un fard appliqué par les mains du Sommeil.
 Avec tous ses appas, l'aimable enchanteresse*

*Laisse souvent veiller les peuples du Permesse :
 Cent doctes nourrissons surmontent son effort.
 Hélas ! dis-je , pour moi je n'ai rien fait encor (1);
 Je ne suis qu'écoutant parmi tant de merveilles :
 Me sera-t-il permis d'y joindre aussi mes veilles ?
 Quand aurai-je ma part d'un si doux entretien ?
 Veillez , Muses , veillez ; le sujet le vaut bien.*

 VI.

DANSE DE L'AMOUR.

Je dormois d'un profond sommeil, et, en dormant, il me sembla que je me promenois à Mainsy, qui n'est pas loin de Vaux, et que, dans un pré tout bordé de saules, j'apercevois Cythérée, l'Amour et les Graces, avec les plus belles Nymphes des environs, dansant au clair de la Lune. L'assemblée me parut fort belle, et le bal fort bien éclairé : un million d'étoilles servoient de lustres. Pour les violons, je n'y en entendis pas un : c'étoit aux chansons que l'on dansoit. J'arrivai sur le point que l'Amour commença ces paroles :

*L'autre jour deux Belles
 Tout haut se vantoient
 Que malgré mes ailes
 Elles me prendroient.
 Gageant que non , je perdis ,
 Car l'une m'eut bien-tôt pris.*

*Aminthe et Sylvie ,
 Ce sont leurs beaux noms :*

1. La Fontaine n'avoit alors fait paroître que la traduction de l'Eunuque de Térence.

*Le Ciel porte envie
A mille beaux dons,
A mille rares trésors
Qu'ont leur esprit et leur corps.*

*Tout mortel de l'une
Craint les blonds cheveux;
De sa tresse brune
L'autre fait des nœuds
Par qui les Dieux attachez
Se trouvent fort empêchez.*

*Sylvie a la gloire
De m'avoir dompté,
Et cette victoire
A fort peu coûté :
La Belle n'eut seulement
Qu'à se montrer un moment.*

*Autour de ses charmes
Me voyant voler,
Vénus toute en larmes
Eut beau m'appeller :
Celui qui brûle les Dieux
Se brûle à de si beaux yeux.*

*Leur éclat extrême
A sû m'enflâmer :
Le sort veut que j'aime,
Moi qui fais aimer
On m'entend plaindre à mon tour,
Et l'Amour a de l'amour.*

*Ainsi dans la danse
Cupidon pleuroit,
Et tout en cadence
Parfois soupiroit,
Priant tout bas les Zéphirs
D'aller porter ses soupirs.*

VII.

Acante se promene à la Cascade et les singulieres faveurs qu'il y reçût du Sommeil.

Après que les Graces se furent retirées, je me trouvai en état de continuer mes promenades, et d'achever de voir les raretez de ce beau séjour : il me fut pourtant impossible de quitter si-tôt un endroit où il m'étoit arrivé des choses si étonnantes. J'y passai donc tout le reste de la nuit, repensant tantôt à la chanson de l'Amour, tantôt aux beautez de Venus et à celles des Nymphes, et rappelant en ma mémoire leurs paroles, leurs actions, toutes les circonstances de l'aventure. Enfin je dis adieu à ces prez, et sortis du Parc de Mainsi, non point par le chemin qui m'y avoit amené; j'en pris un autre, que je crûs me devoir conduire en des lieux où je trouverois des beautez nouvelles. Cependant la nuit avoit reployé partie de ses voiles, et s'en alloit les étendre chez d'autres peuples : quelques rayons s'appercevoient déjà vers l'Orient.

*Les premiers traits du jour sortant du sein de l'onde
Commençoient d'émailler les bords de notre monde,
Sur le sommet des monts l'ombre s'éclaircissoit,
Aux portes du matin la clarté paroissoit ;
De sa robe d'hymen l'Aurore étoit vêtue :
Jamais telle à Cephale elle n'est apparue.
Je voyois sur son char éclater les rubis,
Sur son teint le sinabre, et l'or sur ses habits.
D'un vase de vermeil elle épanchoit des roses.*

Qui n'eût jugé qu'elle s'étoit fardée tout exprès dans le dessein de me débaucher du service que j'ai voué au Dieu du Sommeil? Les hôtes des bois qui avoient chanté toute la nuit pour me plaire, n'étant

pas encore éveillez, je crûs qu'il étoit de mon devoir de saluer en leur place ce beau séjour; ce que je fis par cette chanson :

*Fontaines, jaillissez,
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages.
Venez, petits oiseaux,
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux.*

*Vous vous levez trop tard;
L'Aurore est sur son char,
Et s'en vient voir ma Belle.
Oiseaux, chantez pour moi;
Le Dieu d'amour m'appelle,
Je ne sais pas pourquoi.*

Tandis que je faisois résonner ainsi les échos, le Soleil s'approchoit très-sensiblement de notre Hémisphère, et me découvroit, les unes après les autres, toutes les beautés du canton où mes pas s'étoient adresses.

Dans la plus large de ces allées, j'apperçois de loin une Nymphé (ce me sembloit) couchée sous un arbre en la posture d'une personne qui dort. J'étois tellement accoûtumé à la vûë des Divinitez, que, sans m'effrayer en aucune sorte de la rencontre de celle-ci, je resolut de m'approcher d'elle; mais à la première démarche, un battement de cœur me présagea quelque chose d'extraordinaire. Je ne sai quelle émotion dont je ne pouvois deviner la cause, me courut par toutes les veines : et quand je fus assez près de ce rare objet pour le reconnoître, je trouvai que c'étoit Amynte, sur qui le Sommeil avoit répandu le plus doux charme de ses pavots. Certes, mon étonnement ne fut pas petit; mais ma joye fut encore plus grande. Cette belle Nymphé étoit couchée sur des plantes de

violettes, sa tête à demi panchée sur un de ses bras, et l'autre étendu le long de sa jupe; ses manches, qui s'étoient un peu retroussées par la situation que le Sommeil lui avoit fait prendre, me découvroient à moitié ces bras si polis. Je ne sùs à laquelle de leurs beautez donner l'avantage, à leur forme ou à leur blancheur, bien que cette dernière fit honte à l'albâtre. Ce ne fut pas le seul trésor que je découvris en cette merveilleuse personne. Les Zéphirs avoient détourné de dessus son sein une partie du linomple qui le couvroit, et s'y joüoient quelquefois parmi les ondes de ses cheveux; quelquefois aussi, comme s'ils eussent voulu m'obliger, ils les repousoient. Je laisse à penser si mes yeux sûrent profiter de leur insolence; c'étoit même une faveur singulière de pouvoir goûter ces plaisirs sans manquer au respect. Je n'entreprendrai de décrire ni la blancheur ni les autres merveilles de ce beau sein, ni l'admirable proportion de la gorge, qu'il étoit aisé de remarquer malgré le linomple, et qu'une respiration douce contraignoit par fois de s'enfler. Encore moins ferai-je la description du visage, car que pourrois-je dire qui approchât de la délicatesse des traits, de la fraîcheur du teint, et de son éclat? En vain j'emploierois tout ce qu'il y a de lys et de roses; en vain je chercherois des comparaisons jusques dans les astres; tout cela est foible, et ne peut représenter qu'imparfaitement les charmes de cette beauté divine. Je les considérai long-temps avec des transports qui ne peuvent s'imaginer que par ceux qui aiment. Encore est-ce peu de dire transports, car si ce n'étoit véritable enchantement, c'étoit au moins quelque chose qui en avoit l'apparence : il sembloit que mon ame fut accouruë toute entière dans mes yeux. Je ne songeai plus ni à cascades ni à fontaines; et comme au commencement de mon songe j'avois oublié Amynte pour Vaux, il m'arriva d'oublier en échange Vaux pour Amynte dans ce moment. Tandis que mes yeux étoient occu-

pez à un exercice si agréable, je ne sais quel démon (le dois-je appeller bon ou mauvais?), je ne sais, dis-je, quel démon me mit en l'esprit qu'il n'étoit pas juste que tout le plaisir fût pour eux : que ma bouche méritoit bien d'en avoir sa part : enfin qu'un baiser cueilli sur celle d'Amynte devoit être une chose infiniment douce, et aussi douce que pas une de ces délices dont l'Amour recompense ceux qui le servent fidèlement. D'un autre côté, la raison me représentoit que c'étoit se mettre au hazard de fâcher Amynte, et que l'éveillant je détruirois mon plaisir moi-même. Ces dernières considérations furent les plus fortes : le respect et la crainte ne m'abandonnerent point dans cette occasion périlleuse.

Enfin un rossignol éveilla la Belle, qui, s'étant levée avec précipitation, me regarda d'un œil de colere, et voulut s'enfuir sans daigner me dire aucune chose ; je crois que l'étonnement et la honte lui fermoient la bouche, car elle s'aperçût incontinent du desordre que les Zéphirs avoient fait autour de son sein. Je la retins par la jupe, et après avoir fléchi un genou : Je ne sai pas, dis-je, en quoi mes yeux peuvent vous avoir offensée, il n'y a que vous au monde qui vouliez défendre jusqu'aux regards : les Dieux, qui savent le plaisir que j'ai à vous contempler, m'en ont donné des commoditez que je n'avois point encore eues : aurois-je negligé cette faveur ? Encore n'en ai-je pas tiré tout l'avantage que je pouvois : il m'étoit aisé de cueillir un baiser sur vos yeux et sur votre bouche.

*Ces lèvres, où les Cieux ont mis tant de merveilles,
Auroient pû m'excuser;
Et tout autre que moi, les voyant si vermeilles,
Eût voulu les baiser.*

*Pour voir de ce bel œil briller toutes les armes,
On l'auroit éveillé.*

*Je n'ai point crû l'Amour, le Sommeil, et vos charmes,
Qui me l'ont conseillé.*

*Pourquoi donc voulez-vous m'ôter votre présence ?
Attendez un moment ;
Car enfin je prétens mériter récompense ,
Et non pas châtement.*

*Que je sache du moins quelle heureuse aventure
Vous amène en ces lieux :
L'art y brille par-tout ; cependant la nature
Est plus belle en vos yeux.*

*Flore , au prix des appas de vos lèvres écloses ,
N'a rien que de commun :
Telle n'est la beauté ni la fraîcheur des roses ,
Ni même leur parfum.*

*Le Soleil peint les fleurs , en la saison nouvelle ,
De traits moins éclatans ;
Et votre bouche , Amynte , efface la plus belle
Des filles du Printemps.*

*Mais n'avez-vous point vû dans Vaux une merveille
Qui fait ainsi que vous admirer son pouvoir ?
Si vous ne l'avez vûë, Acante vous conscille
De ne point partir sans la voir.*

Vous voulez, dit Amynte, parler de Sylvie ? C'est elle-même que j'entens, répondis je. Amynte rasséna aussi-tôt son visage. Rendez graces, me dit-elle, au souvenir de cette incomparable personne, et relevez-vous ; car, non-seulement je vous pardonne en sa consideration, mais je veux bien aussi vous apprendre le sujet de mon voyage. On vous aura dit infailliblement ce qu'Oronte a fait publier touchant un écrain qui se doit donner aujourd'hui en sa présence ; c'est à la plus grande Fée de l'univers qu'on l'adjuge. J'ai

crû que le charme dont je me sers étoit assez puissant pour mériter une telle gloire , et dans cet espoir je suis accourüe des climats où il est particulièrement reconnu. D'abord je n'ai pas voulu me déclarer, ni me mettre sur les rangs, comme ont fait les autres ; mon dessein a été d'attendre que la cérémonie fût commencée, et de surprendre les Juges et toute l'assistance par ma beauté. Mais, après avoir examiné les paroles d'une Prophetie qui doit être la regle du différend, j'ai jugé qu'elles regardoient seulement les merveilles que l'art produit : or vous savez que je ne mets point d'art en usage. Il y en a bien un pour se faire aimer, il y en a un aussi pour paroître belle ; mais ces sortes d'arts ne sont pratiqués que par des Beautés médiocres, jamais la mienne n'en eut besoin : si bien que de me présenter inutilement, vous ne me le conseillerez pas, outre que le charme qui est en Sylvie m'en empêche. Je ne l'avois point encore vûë qu'hier ; et comme elle se promenoit dans ces jardins, je l'apperçûs d'un endroit où j'étois cachée. J'en devins d'abord amoureuse, et dis en moi-même : Ou il ne s'agit pas ici de ce charme qui est particulièrement fait pour les cœurs, ou s'il en est question, c'est à Sylvie que le prix est dû. De façon ou d'autre, il est inutile à moi de le disputer. J'avois donc fait résolution de m'en retourner dès-à-jourd'hui, et si vous aviez attendu encore quelques momens, je crois que vous ne m'auriez pas rencontrée.

Je combattis long-temps les raisons d'Amynte, sans pouvoir lui persuader qu'elle demeurât, et que si elle ne vouloit demander le prix, tout au moins elle fît dans Vaux quelque épreuve de ses appas, puisque l'occasion en étoit si belle, et qu'il y avoit tant de gloire à acquérir. Ce n'est pas, ajoutai-je, que rien m'empêche de vous suivre dès-à-présent, ni le désir de voir toutes les merveilles de ce séjour, ni celui d'assister à un jugement si célèbre. Que si je veux vous accompagner, c'est moins pour ma satisfaction

que parce que vous êtes en des lieux éloignez de votre demeure. Je ne suis pas venue seule, repartit-elle ; ma compagnie doit être dans ces jardins, et assez près du lieu où nous sommes ; ainsi je me passerai de vous aisément. Néanmoins, comme je ne serai pas fâchée de savoir à laquelle des quatre Fées le prix sera adjugé, soyez présent à cette action, et me la venez tantôt raconter ; je vous attendrai dans Mainsi.

Je trouvai une bonté si extraordinaire dans le procédé d'Amynte, que je crus pouvoir cette fois l'entretenir sérieusement de ma passion. Je lui demandai donc si elle seroit toujours insensible. Hé quoi ! me répondit-elle, osez-vous renouveler un propos que je vous ai défendu sur toutes choses de me tenir ? Je n'avois pas voulu jusques-là vous dire franchement ma pensée ; mais, puisque vous m'en donnez sujet, sachez que l'Amour est un hôte trop dangereux pour me résoudre à le recevoir.

*Acante, voulez-vous que je verse des larmes,
Et soupire à mon tour,
Et, lasse d'être belle, abandonner mes charmes
Aux tourmens de l'Amour ?
Il détruit l'embonpoint, et rend la couleur blême,
Il donne du souci.
J'aime trop mes appas, je m'aime trop moi-même
Pour vous aimer aussi.*

Helas ! repris-je, que ne vous êtes-vous contentée de le penser, sans me le dire si ouvertement ! Au moins me devriez-vous laisser la liberté de me plaindre ; car enfin, puisque vous êtes tellement confirmée dans la résolution de ne point aimer, qu'appréhendez-vous de tous mes propos ? J'y suis véritablement confirmée, répondit Amynte ; mais je ne ferai que bien de me défier de moi-même. Je vous ai dit que l'Amour étoit un dangereux hôte ; mais je ne vous ai pas dit que ce ne fût un hôte agréable, malgré toutes les peines qu'il

peut causer. J'ai encore une meilleure raison pour ne le pas loger en mon cœur que toutes celles que je vous ai dites. Quelle seroit-elle, cette raison, dis-je en soupirant; y en peut-il avoir d'assez bonnes? C'est, reprit Amynte, qu'il n'est pas toujours bien-séant à notre sexe d'avoir de l'amour. Voilà le plus grand obstacle que vous ayez, et peut-être que j'aye aussi. Ah! lui dis-je, ne faites point passer une erreur pour une raison. C'est une erreur, je vous l'avoüe, repartit Amynte; mais elle a pris racine dans les esprits, et je n'entreprendrai pas la première de la réformer. C'est pourquoi contentez-vous, si vous le pouvez, de mon amitié, et de mon estime par conséquent, car jamais l'une ne va sans l'autre. Je vous ai dit cent fois les moyens de les acquérir, et ne vous ai point dit, si j'en ai mémoire, qu'il fût besoin pour cela de me regarder si attentivement quand je dormirai. Mais je demeure avec vous plus long-temps que je n'avois résolu; il faut que j'aïlle chercher les personnes que j'ai quittées; ne me suivez point, et que je ne vous voye d'aujourd'hui qu'après la cérémonie.

A ces mots elle s'en alla, et je la suivis seulement des yeux, ne croyant pas que cela fût compris encore dans la défense. J'étois même fort satisfait des dernières choses qu'elle avoit dites; soit qu'elles vinssent de son mouvement, soit que quelque Dieu les lui eût fait dire. En m'entretenant de cette pensée, je descendis vers la tête du canal, où je trouvai Ariste et Gelaste qui me cherchoient. Ils s'étonnerent de ce que j'avois voulu passer la nuit au serein; je leur dis que de ma vie je n'en avois eu une meilleure. Là-dessus, je commençai de leur raconter ce qui m'étoit arrivé depuis que je les avois quittez, et bien que j'abregeasse mon récit, il nous fournit d'entretien jusqu'au Château.

VIII.

NEPTUNE A SES TRITONS.

Vous savez tous l'alliance qui est entre Oronte et votre Monarque : aussi ne suis-je point fâché que d'autres Divinitez contribuent au plaisir d'un Héros si chéri du Ciel. Je considère sans jalousie toutes les statuës que Minerve lui a données. Apollon qui s'est fait Architecte aussi bien que moi pour un Roi avaricieux et ingrat, n'a pas eu mauvaise raison de se faire Peintre pour un Héros très-reconnaissant et très-libéral. Je ne lui envie pas sa fortune, et c'est la seule émulation qui est cause que je vous assemble. Il ne faut pas que vous souffriez que le Palais où nous sommes donne moins de plaisir aux yeux que cet autre qui le regarde. On peut dire, à la verité, que les avenues de celui-ci sont si belles qu'il seroit bien malaisé d'y rien ajouter : on peut dire aussi que sa face a je ne sais quoi de grand et de noble ; mais les niches qu'on y a faites n'étant encore remplies que par des rochers tout secs, je crois que s'il en sortoit de l'eau, cela seroit un grand ornement. Que quelqu'un de vous y travaille ; et s'il réussit, je lui donnerai pour recompense la plus belle des Nereides.

*Grand Roi (dit un Triton), qui par droit d'héritage
Avez de l'Océan les plaines en partage,
Et qui voulez dans Vaux un empire fonder,
C'est à nous d'obéir, à vous de commander.
Rien ne semble impossible alors qu'on veut vous plaire.
Pour moi je vous dirai ce que l'art me suggere.
A garder vos trésors des monstres destinez,
Et par les mains du sort sous ce mont enchaînez,*

*Veillent sur le cristal en des grottes profondes :
Lâchons ces animaux venus de divers mondes ;
Je les dompterai tous , et de nuire empêchez ,
Par des liens de bronze ils seront attachez :
Mon art en ornera ces rochers et ces niches ,
Pour qui vous réservez vos trésors les plus riches.*

*Le conseil plût au Dieu du liquide Univers.
D'un seul coup de Trident cent cachots sont ouverts.
On voit sortir en foule un amas de reptiles ,
Dragons , monstres marins , lézards et crocodiles ,
Hyâres à sept goziers , escadrons de serpens ,
La gent aux ailes d'or , et les peuples rampans ,
Limas aux dos armez , écrevisses cornuës ,
Des formes d'animaux aux mortels inconnuës.
A peine ils sont sortis de leurs antres obscurs
Qu'ils font bruire le mont , se lancent à ces murs ,
Et remettroient par-tout le cahos en peu d'heures ,
Sans la fatale main qui règle leurs demeures.
Sous un roc , par son ordre , un Limas s'établit ,
Et de son vaste corps tout un antre remplit.*

*Quand le sage Triton les vit tous en leur place ,
Avec jus de corail , quintessence de glace ,
Et gorgone dissoute en cristal du Mainsi ,
Il arrosa ce peuple aussi-tôt endurci.
Chacun d'eux toutefois conserve sa figure ,
Chacun , sans s'émouvoir , siffle , gronde , murmure ,
Fait que de son fracas tout le mont retentit ,
Et pense avoir encor le gozier trop petit.
On diroit que par fois l'escadron se mutine ,
Enyvré du nectar d'une source divine :
Il pousse l'onde au Ciel , il la darde aux passans ,
Semble garder ces lieux en charmes si puissans ,
Et défendre l'accès des beautez qu'il nous montre :
L'eau se croise , se joint , s'écarte , se rencontre ,*

*Se rompt, se précipite au travers des rochers,
Et fait comme alambics distiller leurs planchers*(¹).

 IX(2)

LES AMOURS DE MARS ET DE VENUS.

Gelaste montre à Acante une tapisserie où sont représentées les Amours de Mars et de Venus, et luy parle ainsi :

*Vous devez avoir leu qu'autrefois le Dieu Mars,
Blessé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cytherée.
Le siège ne fut pas de fort longue durée :
À peine Mars se presenta,
Que la Belle parlementa.*

*Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,
Par tous moyens tâcha de plaire ;
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considerez-le en ce coin,
Qui quitte sa mine fière ;
Il se fait attacher son plus riche harnois.
Quand ce seroit pour des jours de tournois,
On ne le verroit pas vestu d'autre maniere.
L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour ;
Sans cela, fist-on mordre aux Geants la poussiere,
Il est bien mal aisé de rien faire en amour.*

1. Ces trois derniers vers se retrouvent dans Psyché (p. 24) ; celui qui les précède y est un peu différent.

2. Fragment publié pour la première fois dans les *Contes et Nouvelles en vers*. Paris, Barbin, 1665, in-12.

*En peu de temps Mars emporta la Dame.
 Il la gagna peut-estre en luy contant sa flâme :
 Peut-estre conta-t-il ses sièges , ses combats ,
 Parla de contrescarpe , et cent autres merveilles
 Que les femmes n'entendent pas ,
 Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
 Voyez combien Venus en ces lieux écarterz
 Aux yeux de ce Guerrier étale de beautez !
 Quels longs baisers ! la gloire a bien des charmes ;
 Mais Mars en la servant ignore ces douceurs.
 Son harnois est sur l'herbe : Amour pour toutes armes
 Veut des soupirs et des larmes ;
 C'est ce qui triomphe des cœurs.*

*Phœbus pour la Déesse avoit mesme dessein ,
 Et, charmé de l'espoir d'une telle conquête ,
 Couvoit plus de feux dans son sein
 Qu'on n'en voyoit à l'entour de sa teste.
 C'estoit un Dieu pourveu de cent charmes divers.
 Il estoit beau ; mais il faisoit des Vers ,
 Avoit un peu trop de doctrine ,
 Et, qui pis est , sçavoit la Medecine .
 Or soyez seur qu'en amours ,
 Entre l'homme d'épée et l'homme de science ,
 Les Dames au premier inclineront toujours ,
 Et toujours le plumet aura la preference.
 Ce fut donc le guerrier qu'on ayma mieux choisir.
 Phœbus , outré de déplaisir ,
 Apprit à Vulcan ce mystère ;
 Et dans le fond d'un bois voisin de son sejour ,
 Luy fit voir avec Mars la Reine de Cythere ,
 Qui n'avoient en ces lieux pour témoin que l'Amour.*

*La peine de Vulcan se void représentée ,
 Et l'on ne diroit pas que les traits en sont feints.
 Il demeure immobile , et son ame agitée
 Roule mille pensers qu'en ses yeux on voit peints.*

Son marteau luy tombe des mains ;
 Il a martel en teste , et ne sçait que resoudre ,
 Frapé comme d'un coup de foudre.
 Le voicy , dans cet autre endroit ,
 Qui querelle et qui bat sa femme.

Voyez-vous ce Galant qui les montre du doigt ?
 Au Palais de Venus il s'en alloit tout droit ,
 Esperant y trouver le sujet qui l'enflâme.
 La Dame d'un logis , quand elle fait l'amour ,
 Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
 Dieu sçait si les Galants luy font aussi la cour !

Ce ne sont que jeux et fleurettes ,
 Plaisans devis et chansonnettes :
 Mille bons mots , sans conter les bons tours ,
 Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours.
 Celle que vous voyez apportoit une lire ,
 Ne songeant qu'à se rejoürir :
 Mais Venus pour le coup ne la sçauroit oüir ;
 Elle est trop empêchée , et chacun se retire.
 Le vacarme que fait Vulcan
 A mis l'alarme au camp.

Mais avec tout ce bruit que gagne le pauvre homme ?
 Quand les cœurs ont gousté des delices d'Amour ,
 Ils iroient plutôt jusqu'à Rome
 Que de s'en passer un seul jour.
 Sur un lit de repos voyez Mars et sa Dame.
 Quand l'Hymen les joindroit de son nœu le plus fort ,
 Que l'un fust le mary , que l'autre fust la femme ,
 On ne pourroit entr'eux voir un plus bel accord.
 Considerez plus bas les trois Graces pleurantes ;
 La Maïstresse a failly , l'on punit les suivantes ;
 Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillans
 Pourroient contre tant d'assaillans
 Garder une toison si chere ?
 Il accuse sur tous l'enfant qui fait aymer ;
 Et , se prenant au fils des pechez de la mere ;
 Menace Cupidon de le faire enfermer.

*Ce n'est pas tout : plein d'un dépit extrême ,
 Le voilà qui se plaint au Monarque des Dieux ,
 Et de ce qu'il devoit se cacher à soy-même
 Importune sans cesse et la terre et les Cieux.
 L'adultere Jupin , d'un ris malicieux ,
 Luy dit que ce mal-heur est pure fantaisie ,
 Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.
 Plaise au Ciel que jamais je n'entre en jalousie !
 Car c'est le plus grand mal , et le moins plaint de tous.*

*Que fait Vulcan ? car pour se voir vangé ,
 Encor faut-il qu'il fasse quelque chose.
 Un rez d'acier par ses mains est forgé ;
 Ce fut Momus qui , je pense , en fut cause.
 Avec ce rez le Galant luy propose
 D'enveloper nos Amans bien et beau.
 L'enclume sonne , et maint coup de marteau ,
 Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble ,
 Prepare aux Dieux un spectacle nouveau
 De deux Amans qui reposent ensemble.*

*Les noires Sœurs apprestèrent le lit ;
 Et nos Amans trouvant l'heure opportune ,
 Sous le rezeau pris en flagrant délit ,
 De s'échaper n'eurent puissance aucune.
 Vulcan fait lors éclater sa rancune :
 Tout en clopant le Vieillard éclopé
 Semonde les Dieux , jusqu'au plus occupé ,
 Grands et petits , et toute la sequelle.
 Demandez-moy qui fut bien attrapé :
 Ce fut , je crois , le Galant et la Belle.*

.....

Cet Ouvrage est demeuré imparfait pour de secrettes raisons ; et , par mal-heur , ce qui y manque est l'endroit le plus important ; je veux dire les reflexions que firent les

Dieux, mesme les Deesses, sur une si plaisante aventure. Quand j'auray repris l'idée et le caractere de cette piece, je l'acheveray. Cependant, comme le dessein de ce Recueil a esté fait à plusieurs reprises, je me suis souvenu d'une Balade (1) qui pourra encore trouver sa place parmy ces Contes, puis qu'elle en contient un en quelque façon. Je l'abandonne donc ainsi que le reste au jugement du public. Si l'on trouve qu'elle soit hors de son lieu, et qu'il y ait du manquement en cela, je prie le Lecteur de l'excuser, avecque les autres fautes que j'auray faites.

1. Cette ballade sera insérée en son lieu dans les *Poësies meslées*.



OPUSCULES

EN PROSE



DÉDICACE
DES
FABLES NOUVELLES

Et autres poësies

DE M. DE LA FONTAINE (1)

—
1671
—

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE DUC DE GUISE

—
MONSEIGNEUR,

C*es dernières Fables, et les autres pièces que j'y ay jointes, sont un tribut dont je m'acquitte envers VOSTRE ALTESSE. Car, sans dire que vous êtes maître de mon loisir et de tous les momens de ma vie, puis qu'ils appartiennent à l'auguste etsage Princesse¹ qui vous*

1. Pour l'Avertissement du même Recueil, voyez ci-dessus, p. 181-185.

2. Marguerite de Lorraine de Vaudemont, alors duchesse douairière d'Orléans et mère de la duchesse de Guise.

a cru digne de posséder l'héritière de ses Vertus¹, vous avez reçu mes premiers respects d'une manière si obligeante que je me suis moy-même donné à Vous avant que de vous dédier ces Ouvrages. Ni le livre ni la personne ne sont des dons qui doivent être considerez. C'est en quoy je me loüe davantage de votre accueil ; il m'a fait l'honneur de me démander une chose de peu de prix ; je la luy ay accordée dès l'abord : vous exercez sur les cœurs une violence à laquelle il est impossible de resister. Ce témoignage vous sera rendu par des bouches plus éloquentes que n'est la mienne : je ne fais pas même de doute que vous n'occupiez un jour toutes celles de la Renommée ; elle en attend les occasions avec une impatience qui marque bien ce que vos belles qualitez et vôtre Naissance luy ont promis : pendant que les Astres les luy préparent, permettez que je touche legerement aux prémices de vôtre gloire. Le Parnasse fait peu de dons qui ne soient accompagnez de cet encens que les Dieux préfèrent à la richesse des Temples et des offrandes. V. A. le connoïtra dans la suite de ses années mieux que personne ne l'a connu ; et je vous tiendrois malheureux si, vous devant être si familier, il ne vous étoit pas agréable.

Ouy, Monseigneur, je le repete encore une fois, il n'y a sorte de louange où vous ne puissiez aspirer : la grandeur et le haut merite vous environnent de toutes parts, soit que vous portiez les yeux sur vous-mesme, soit que vous les détourniez sur la longue suite de ces Heros dont vous descendez, et qui vivront éternellement dans la mémoire des hommes.

1. Mademoiselle d'Alençon.

L'un arrête les desseins et les legions d'un grand Empereur, et par son bel ordre, par sa conduite, par son courage, malgré les attaques de cent mille combatans, il conserve deux ou trois Provinces, avec une Ville Impériale, Ville que l'on tenoit pour perdue, et qui, dès les premiers jours de son siège, étoit menacée d'une disette de toutes choses. L'autre remet sous la puissance des Lys la plus importante Place de nos Frontieres, faisant en sept jours une conquête qui avoit coûté des années à nos anciens ennemis, et qui s'estoit affermie entre leurs mains par une possession de près de trois siècles. Un autre rassemble en luy ce que la prudence humaine, la pieté, les vertus morales et politiques ont de précieux : et tous se rendans maîtres des cœurs par cent qualitez agreables et bien-faisantes, ce qui est l'empire du monde le plus souhaitable, ils sont nez encore avec une certaine éloquence par laquelle ils regnent sur les esprits. La fortune les a fait courir quelquefois dans la carriere de l'adversité : cette volage et perfide amie leur a pû ravir des dignitez et des biens ; mais il n'a jamais esté en son pouvoir de leur oster la valeur, la fermeté d'ame, ni l'accortise, ni enfin tous ces autres dons que vous tenez d'eux, et qui sont plus vôtre patrimoine que le nom mesme que vous portez. Tout le monde avoüe, MONSEIGNEUR, que vous estes digne de le porter. V. A. n'a pas manqué d'en donner des preuves aussi-tost que l'occasion s'en est présentée. On n'a jamais remarqué plus d'amour de gloire ni moins de crainte pour le peril en une si grande jeunesse. Ce que je dis a paru aux yeux d'un Monarque qui connoît par luy le veritable merite. L'envie de répondre aux faveurs de son alliance, pour laquelle les Maîtres de l'Europe soupirent tous,

l'émulation et l'exemple de vos Ancestres, mais, plus que ces choses, le témoignage de nôtre Prince, tout cela, dis-je, vous servira d'aiguillon pour courir aux actions heroïques. Après que j'auray loüé les charmes de votre Personne, cette civilité engageante, et qui ne laisse pas d'avoir un air de grandeur, ces manieres si gracieuses, je louëray en vous les semences de la vertu, ou plutost j'en louëray des fruits abondans, pour peu que le Ciel accorde de terme à mes jours et me donne de loisir de vous témoigner avec combien de zele je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le très-humble et très-obeïssant serviteur,

DE LA FONTAINE.





REMERCIEMENT

DU SIEUR DE LA FONTAINE

A l'Académie Française (1).

MESSIEURS,

Je vous supplie d'ajouter encore une grâce à celle que vous m'avez faite : c'est de ne point attendre de moy un remerciement proportionné à la grandeur de vôtre bien-fait. Ce n'est pas que je n'en aye une extrême reconnois-

1. *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs DE MAUCROIX et DE LA FONTAINE. Paris, C. Barbin, 1685, t. 1, p. 262-275.*—La Fontaine fut reçu le 2 mai 1684, pour remplacer Colbert, mort le 6 septembre 1683. La répugnance que Louis XIV avoit d'abord manifestée au sujet de ce choix explique le retard qu'on mit à donner un successeur à l'illustre ministre. L'abbé de La Chambre, directeur de l'Académie, après avoir adressé au récipiendaire des éloges assez bien sentis, termina en lui faisant ainsi la leçon : « Ne comptez donc pour rien, Monsieur, tout ce que vous avez fait par le passé. Le Louvre vous inspirera de plus belles choses, de plus nobles et de plus grandes idées, que n'auroit jamais fait le Parnasse. Songez jour et nuit que vous allez dorénavant travailler sous les yeux d'un Prince qui s'informerá du progrès que vous ferez dans le chemin de

sance; mais il y a de certaines choses que l'on sent mieux qu'on ne les exprime : et bien que chacun soit éloquent dans sa passion , il est de la mienne comme de ces vases qui , étant trop pleins , ne permettent pas à la liqueur de sortir. Vous voyez , MESSIEURS, par mon ingénuité, et par le peu d'art dont j'accompagne ce que je dis , que c'est le cœur qui vous remercie et non pas l'esprit.

En effet, ma joye ne seroit pas raisonnable si elle pouvoit être plus modérée. Vous me recevez en un Corps où non seulement on apprend à aranger les paroles , on y apprend aussi les paroles mêmes , leur vray usage, toute leur beauté et leur force. Vous declarez le caractere de chacune, étant, pour ainsi dire, nommez afin de regler les limites de la poësie et de la prose, aussi bien que ceux de la conversation et des Livres. Vous sçavez, MESSIEURS, également bien la langue des Dieux et celle des hommes. J'éleverois au-dessus de toutes choses ces deux talens , sans un troisiéme qui les surpasse ; c'est le langage de la pieté, qui tout excellent qu'il est , ne laisse pas de vous être familier. Les deux autres langues ne devoient être que les servantes de celle-cy. Je devois l'avoir prise en vos compositions, où elle éclate avec tant de majesté et de graces. Vous me l'enseignerez beaucoup mieux lors que vous joindrés la conversation aux preceptes.

Aprés tous ces avantages, il ne se faut pas étonner si vous exercez une autorité souveraine dans la republique des Lettres. Quelques applaudissemens que les plus heureuses productions de l'esprit aient remportez, on ne s'assure point de leur prix si vôtre ap-

la vertu , et qui ne vous considérera qu'autant que vous y aspirerez de la bonne sorte. »

Le *Discours à madame de La Sablière*, que La Fontaine lut à la fin de cette séance, et dans lequel il déplore sa vie passée, étoit une réponse pleine de goût et de dignité à ces reproches, fondés assurément, mais exprimés avec bien peu de mesure.

probation ne confirme celle du public. Vos jugemens ne ressemblent pas à ceux du Sénat de la vieille Rome ; on en appelloit au peuple : en France le peuple ne juge point après vous ; il se soumet sans réplique à vos sentimens. Cette juridiction si respectée, c'est vôtre mérite qui l'a établie ; ce sont les ouvrages que vous donnez au public, et qui sont autant de parfaits modèles pour tous les genres d'écrire, pour tous les stiles.

On ne sauroit mieux représenter le génie de la Nation que par ce Dieu qui savoit paroître sous mille formes : l'esprit des François est un véritable Protée ; vous luy enseignez à pratiquer ses enchantemens, soit qu'il se présente sous la figure d'un Poète ou sous celle d'un Orateur ; soit qu'il ait pour but ou de plaire ou de profiter, d'émouvoir les cœurs et sur le théâtre et dans la tribune : enfin quoy qu'il fasse, il ne peut mieux faire que de s'instruire dans vôtre école. Je ne sais qu'un point qu'il n'ait pu encore atteindre parfaitement : ce sont les louanges d'un Prince qui joint aux titres de Victorieux et d'Auguste celui de Protecteur des sciences et des belles Lettres. Ce sujet, MESSIEURS, est au-dessus des paroles ; il faut que vous-mêmes vous l'avouiez : vous avez beau enrichir la langue de nouveaux trésors, je n'en trouve point qui soient du prix des actions de nôtre Monarque. Quelle gloire me sera-ce donc de partager avec vous la protection particulière d'un Roy que non seulement les Academies, mais les Républiques, les Royaumes mêmes, demandent pour protecteur et pour maître !

Quand l'Académie Française commença de naître, il ne sembloit pas que l'on pût ajouter du lustre à celui que le cardinal de Richelieu luy donna. C'étoit un ministre redoutable aux Rois : il avoit doublement triomphé de l'hérésie, et par la persuasion et par la force ; il avoit détruit ses principaux fondemens, et se proposoit de renverser ceux de cette grandeur qui ne se promettoit pas moins que l'Empire de tout le mon-

de, je veux dire, de la Monarchie d'Espagne. Quand il n'auroit remporté de son ministere que la gloire d'un tel projet, ce seroit encore beaucoup : il alla plus loin ; il sçût ménager des associations et des ligues contre le Colosse qu'il vouloit que l'on abatît. Il luy donna des atteintes qui l'ébranlerent : mais ce dessein dans la suite n'en fut que plus malaisé à executer ; car la jalousie et la crainte firent tourner contre nous ces mêmes armes, et ce que nous avions entrepris avec l'ayde des autres Princes, il a falu que Louis le Grand l'ait achevé malgré eux.

Après la mort de vôtre premier Protecteur, vous luy fîtes succeder un Chancelier¹ consommé dans les affaires aussi bien que dans les loix, amateur des lettres, grand personnage, et de qui l'esprit a conservé sa vigueur jusques aux derniers momens, quelques attaques que la fortune, qui en veut toujours aux grands hommes, luy eût données.

Enfin nôtre Prince a mis cette Compagnie en un si haut point, que les personnes les plus élevées tiennent à honneur d'être de ce Corps. Moy qui vous en fais le remerciement je n'y puis paroître sans vous faire regretter celui à qui je succede dans cette place ; homme dont le nom ne mourra jamais, infatigable ministre qui a merité si long-temps les bonnes graces de son Maître : combien dignement s'est-il acquité de tous les emplois qui luy ont été confiez ? combien de fidelité, de lumieres, d'exactitude, de vigilance ? Il aymoît les Lettres et les Sçavans, et les a favorisez autant qu'il a pû.

J'en dirois beaucoup davantage s'il ne me faloit passer au Monarque qui nous honore aujourd'huy de sa protection particuliere : tout le monde sçait de quel poids elle est. N'a-t-elle pas fait restituer des Etats dans le fonds du Nord dès la moindre instance que nôtre Prince en a faite ? Le nom de Louïs ne tient-il pas

1. Pierre Séguier.

lieu à nos alliez de légions et de flotes? Quelques-uns se sont étonnez qu'il ait bien voulu recevoir de vous le même titre que des souverains tiendroient à honneur qu'il eût reçu d'eux; mais pour moy, je m'étonnerois s'il l'eût refusé: y a-t-il rien de trop élevé pour les Lettres? Alexandre ne consideroit-il pas son precepteur comme une des principales personnes de son Etat? Ne s'est-il pas mis en quelque façon a côté de Diogene? N'avoit-il pas toûjours un Homere dans sa cassette? Je sçais bien que c'est quelque chose de plus considerable d'être l'arbitre de l'Europe que celuy d'une partie de la Grece; mais ny l'Europe ny tout le monde ne reconnoît rien que l'on doit mettre au dessus des Lettres.

Je n'entreprends ny ce parallele, ny tout l'éloge de Louïs le Grand; il me faudroit beaucoup plus de temps que vous n'avez coûtume d'en accorder, et beaucoup plus de capacité que je n'en ay. Comment representerois-je en détail un nombre infini de vertus morales et politiques? le bon ordre en tout, la sagesse, la fermeté, le zele de la Religion et de la Justice, le secret et la prevoyance, l'art de vaincre, celuy de sçavoir user de la victoire, et la moderation qui suit ces deux choses si rarement, enfin ce qui fait un parfait Monarque? Tout cela accompagné de majesté et des graces de la personne; car ce point y entre comme les autres: c'est celuy qui a le plus contribué à donner au monde ses premiers maîtres. Nôtre Prince ne fait rien qui ne soit orné de graces, soit qu'il donne, soit qu'il refuse; car outre qu'il ne refuse que quand il le doit, c'est d'une maniere qui adoucit le chagrin de n'avoir pas obtenu ce qu'on luy demande: s'il m'est permis de descendre jusqu'à moy, contre les preceptes de la Rétorique qui veulent que l'oraison aille toûjours en croissant, un simple clin d'œil m'a renvoyé, je ne diray pas satisfait, mais plus que comblé.

C'est à vous, MESSIEURS, que je dois laisser un si

digne éloge. On diroit que la providence a reservé pour le regne de Louïs le Grand des hommes capables de celebrer les actions de ce Prince : car bien que tant de victoires l'assurent de l'immortalité, ne craignons point de le dire, les Muses ne sont point inutiles à la reputation des Heros. Quelle obligation Trajan n'a-t-il pas à Pline le jeune ? Les oraisons pour Ligarius et pour Marcellus ne font-elles pas encore à present honneur à la clemence de Jules Cesar ? pour ne rien dire d'Achilles et d'Enée, qu'on n'a alleguez que trop de fois comme redevables à Virgile et à Homere de tout ce bruit qu'ils font dans le monde depuis tant d'années.

Quand Louïs de Grand seroit né en un siecle rude et grossier, il ne laisseroit pas d'être vray qu'il auroit reduit l'Heresie aux derniers abois ; accru l'heritage de ses Peres ; replanté les bornes de nôtre ancienne domination ; reprimé la manie des duels si funestes à ce Royaume, et dont la fureur a souvent rendu la paix presque aussi sanglante que la guerre ; protégé ses alliez, et tenu inviolablement sa parole, ce que peu de Rois ont accoûtumé de faire. Cependant il seroit à craindre que le temps, qui peut tout sur les affaires humaines, ne diminuât au moins l'éclat de tant de merveilles, s'il n'avoit pas la force de les étoufer : vos plumes sçavantes le garentiront de cette injure ; la posterité, instruite par vos écrits, admirera aussi bien que nous un Prince qui ne peut être assez admiré.

Quand je considere toutes ces choses, je suis excité de prendre la lire pour les chanter ; mais la connoissance de ma foiblesse me retient. Il ne seroit pas juste de deshonorer une si belle vie par des chansons grossieres comme les miennes : je me contenteray, MESSIEURS, de goûter la douceur des vôtres, s'il m'est impossible de les imiter : la seule chose dont je puis répondre, c'est de ne manquer jamais pour vous ny de respect ny de gratitude.



COMPARAISON D'ALEXANDRE
DE CESAR ET DE MONSIEUR LE PRINCE (1)

A M^{GR} LE PRINCE DE CONTY (2).

Sans une indisposition qui me retient, j'aurois esté à Chantilly pour m'acquitter de mes très-humbles devoirs envers Vôtre Altesse Serenissime. Ce que je puis faire à Paris est de chercher dans les Ouvrages des Anciens et parmi les nôtres quelque chose qui vous puisse plaire, et qui merite d'entrer dans les contestations de Monsieur le Prince. Elles sont fort vives, et font honneur aux sujets qu'elles veulent bien agiter. Il n'ignore rien non plus que vous. Il aime extrêmement la dispute, et n'a jamais tant d'esprit que quand il a tort. Autrefois la Fortune ne l'auroit pas bien servi si elle ne lui avoit opposé des ennemis en nombre superieur et des difficultés presque insurmontables. Aujourd'hui

1. Louis II de Bourbon-Condé, surnommé le grand Condé.

2. Louis-Armand, prince de Conti, neveu du grand Condé. — Cet ouvrage a été publié d'abord dans les *OEuvres postumes*, p. 1, et ensuite dans les *OEuvres diverses*, publiées en 1729, t. II, p. 62. Dans cette dernière édition on lit après le titre la date de 1684, et la pièce est rangée parmi les lettres et commence par le mot MONSIEUR.

il n'est point plus content que lors qu'on le peut combattre avec une foule d'autorités, de raisonnemens et d'exemples ; c'est là qu'il triomphe. Il prend la victoire et la raison à la gorge pour les mettre de son côté¹. Voilà l'homme le plus extraordinaire qui ait jamais mérité d'estre mis au nombre des Dieux. Vous voulez bien, Monseigneur, que je me serve pour un peu de temps de ces termes ; ils sont d'une langue qui convient merveilleusement bien à tout ce qui regarde Monsieur le Prince. On prépare son apotheose au Parnasse ; mais comme il n'est nullement à propos de se hâter de mourir pour se voir bientôt placé dans le rang des immortels, Monsieur le Prince laissera passer encore un nombre d'années avant le temps de sa Deification ; car de son vivant il auroit de la peine à y consentir. C'est proprement de lui qu'on peut dire :

Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus (2).

Si faut-il que je le mette en parallèle avec quelque Cesar ou quelque Alexandre. Je ne seray pas le premier qui aura tenté un pareil dessein ; c'est à moy de lui donner une forme toute nouvelle. Il ne sera pas dit que M. le Prince me liera la langue comme il a lié

1. « Le grand Condé.. rassembloit souvent à Chantilly les Gens de Lettres, et se plaisoit à s'entretenir avec eux de leurs Ouvrages, dont il étoit bon juge. Lorsque dans ses conversations Littéraires il soutenoit une bonne cause, il parloit avec beaucoup de grace et de douceur ; mais, quand il en soutenoit une mauvaise, il ne falloit pas le contredire ; sa vivacité devenoit si grande qu'on voyoit bien qu'il étoit dangereux de lui disputer la victoire. Le feu de ses yeux étonna une fois si fort Boileau, dans une dispute de cette nature, qu'il céda par prudence et dit tout bas à son voisin : « Doresnavant je serai toujours de l'avis de Monsieur le Prince quand il aura tort. » (*Mémoires sur la vie de Jean Racine* [par LOUIS RACINE]. Lausanne, chez M.-M. Bousquet, 1747, in-12, p. 102.)

2. HORAT., lib. II, sat. I, v. 20.

les bras à des millions d'hommes. Je pourrois aussi le comparer à Achille. Une ferme resolution de ne point ceder, l'amour des combats, la valeur, y sont tout entiers des deux côtés. Il se ressembloient assez quand M. le Prince étoit jeune ; à present l'épithete de Pied-leger feroit clocher quelque peu la comparaison. Puis j'ay reservé le caractere d'Achille pour V. A. S., et je crois qu'en temps et lieu l'opiniâreté et la vehemence ne vous manqueront non plus qu'à ce Grec ; non plus qu'à vôtre Oncle, si vous voulez. Je me restraints donc à Cesar et à Alexandre : mais pour les mieux comparer à M. le Prince, il faut que je les compare auparavant l'un à l'autre.

Il y a des gens qui ont trouvé quelque chose de surnaturel et de divin dans Alexandre. Je suis bien de leur avis ; car, sans recourir aux Fables que l'on a crû estre obligé de chercher touchant le secret de sa naissance, afin de justifier une telle opinion, je vois un enfant qui n'a rien que d'homme, ou, pour mieux dire, de jeune Dieu. Il ne veut pas envoyer aux Jeux Olympiques, et dédaigne de remporter un honneur que celebrieroient tous les Poëtes, et que recherchoient des Rois mêmes.

Il ne faisoit guere plus d'état de la puissance de son Pere ni de la sagesse de ses conseils, quoique ce Pere fût habile homme, et qu'il entendît à merveille ses interests. Cependant son fils se moquoit de lui. Ne vous semble-t-il pas, Monseigneur, que vous voyez Jupiter qui fait croire à Saturne que c'est un vieux Radoteur, et qui le chasse du Ciel ? Alexandre ensuite se propose de détruire le Roy de Perse avec trente mille hommes de pied seulement et cinq mille hommes de cheval, quarante mille écus pour tout fond. Il ne faisoit pourtant point ces choses en étourdi, et étoit très bien instruit des difficultez de cette entreprise, des fatigues et des perils qu'il lui faudroit essuyer, et de mille obstacles presque invincibles ; le tout pour la gloire, et principalement pour estre loué

des Atheniens. Il le dit lui-même au passage d'une riviere : *O Atheniens ! pourriez-vous bien croire combien de travaux j'endure pour estre loué de vous ?* Et puis, que M. le Prince aille condamner l'amour des louanges ! Je sçay ce qu'il me dira : on ne les aprête plus aussi bien qu'on faisoit alors. En effet les batailles qu'il a gagnées et tous ses autres exploits nous ont fourni une matiere assez ample. L'avons-nous loué comme les Atheniens auroient fait ? Que Cesar aussi n'ait esté plus ambitieux en sa plus grande jeunesse, on le peut juger par ses premieres demarches. Elles tendoient toutes à brouïller l'Etat, à se rendre Chef de parti, à se faire des amis de toutes sortes de gens, jusqu'à les servir dans leurs passions et dans leurs débauches. Il eust mieux aimé estre le premier dans un petit village que d'estre le second à Rome. Je ne dis cela qu'après lui, et ce fut sans exagerer et de l'abondance du cœur qu'il le dit. S'il eut tort, ou s'il eut raison, j'en fais juge M. le Prince. Pour proceder avec ordre dans mon Ouvrage, je considereray premierement l'adolescence de ces Heros, puis le temps de leurs expeditions militaires, et enfin les dernieres années de leur vie.

J'ay déjà parlé de l'adolescence de Cesar et de celle d'Alexandre, et j'ay particulièrement attribué à ce dernier le surnaturel et le divin ; c'est à dire le merveilleux. Mais comment appellera-t-on ce trait-cy, qui est de Cesar ? En sa plus grande jeunesse il fut pris par des Corsaires. Tant qu'il demeura leur prisonnier, il leur parla comme s'il eût été leur maître. Il les menaça de les faire pendre ; au moindre bruit qu'ils faisoient, il leur envoyoit dire qu'ils se teussent, et ne l'empêchassent point de dormir. Ils lui demanderent douze mille écus de rançon, il leur en donna trente mille, et estant sorti de leurs mains, il défit leur flotte, se saisit d'eux, et les fit pendre en effet. Il y a plus de merveilleux en cela qu'en aucune chose qu'Alexandre ait faite jusqu'à l'âge de vingt ans. Je ne

sçauroids toutefois m'empêcher de reconnoître en la jeunesse de ce Prince et dans son enfance même, ce surnaturel et ce divin qui l'eût fait tirer du nombre des hommes, sans en excepter Cesar ni M. le Prince; en quoy, si on y veut prendre garde, je donne plus de louange à ceux-cy : car quelle merveille y a-t-il que la fortune et l'opinion des hommes ayant resolu d'en mettre un au-dessus de tous les autres, il profite de ces faveurs et y contribuë du sien? Mais de parvenir sans ces avantages aux degrez de gloire où Cesar et M. le Prince sont parvenus, c'est ce que j'admire, et plus encore en M. le Prince que dans le Romain. Il y a plus loin de l'état où M. le Prince s'est veu dans sa premiere jeunesse, il y a, dis-je, plus loin de cet état à la Bataille de Rocroy, et de la Bataille de Rocroy à celle de Lens, que de la reputation où étoit Cesar quand il commença d'avoir une puissante cabale et d'estre suspect aux Romains, à la charge de Dictateur.

Pour comparer ces trois Personnages selon l'ordre que je me suis imposé, ils ont fait voir au sortir de leur enfance beaucoup de vivacité, de hardiesse et d'esprit; mais M. le Prince n'ayant eu aucune occasion d'éclater avant la Bataille de Rocroy, quiconque écrira sa vie (plût à Dieu qu'il m'en crût capable), quiconque, dis-je, écrira sa vie, ne la commencera que par cet endroit; et ainsi les Competiteurs que je lui donne l'emporteront à l'égard du premier temps. Ce que je trouve de singulier, c'est que tous trois ont eu du sçavoir, et que la lecture les a occupez plus qu'elle n'a coûtume de faire de gens de leur sorte. Outre le sçavoir, Cesar eut de l'éloquence. Alexandre et M. le Prince se sont peu souciez de porter cet avantage aussi haut que Jules Cesar a fait. Alexandre l'a méprisé, lui qui avoit Aristote pour Precepteur, et qui estoit fils d'un Pere fort éloquent. Il vouloit tout emporter de force, et eust crû se faire tort s'il se fût servi d'insinuations; mais je crains fort que M. le

Prince ne tienne un peu de lui de ce côté-là. Cependant il est toujours beau de pouvoir regner sur les esprits : cette sorte de domination n'est au-dessous d'aucun Prince, quelque grand qu'il soit. Je ne veux pas dire qu'Alexandre ni M. le Prince ayent entièrement négligé le soin des paroles ; je dis sans plus qu'ils ne les ont pas considérées comme un ornement en la personne d'aucun Heros. En un mot, je dis que , selon toutes les dispositions du monde, il n'a tenu qu'à Alexandre d'estre éloquent, et il n'a pas voulu l'estre. Il se peut faire que la jalousie d'Aristote contre les habiles gens de son tems, ou plutôt les harangues des Orateurs contre Philippe et contre Alexandre même, ayant rendu cet Art odieux à ce jeune Prince. Jules Cesar n'a nullement négligé cette partie. C'est par-là qu'il s'est rendu recommandable avant que d'avoir acquis aucune reputation par les armes, et ceux qui s'appliqueront à la lecture de ses Commentaires s'étonneront qu'il ait cultivé sa langue avec tant de soin. On dit qu'il en a composé des Livres : c'est peut-estre pousser trop loin une semblable occupation. Je diray, par parenthese, que Jules Cesar a écrit ses Commentaires comme si c'étoit un autre que lui qui les eust écrits, et qu'il n'eût pas raconté ses propres guerres ; plus louable encore que Thucidide , qui ne laisse découvrir à personne s'il est d'Athenes ou s'il est de Lacedemone ; car il est plus mal-aisé de cacher l'amour que l'on a pour soy que celui que l'on a pour sa Patrie. Les Memoires de* **et ceux de M. de Basompierre sont bien éloignés du caractere de ceux de Jules César. Enfin ce Romain a excellé en trois choses principales, la Politique, l'Art militaire, et l'Art de bien dire. Il a même plaidé des causes. Cela ne lui étoit pas plus séant qu'à nostre Hercule Gaulois de se servir du discours aussi bien que d'une massüe. On le peint avec des chaînes qui lui sortent de la bouche, comme s'il eût entraîné les hommes par ses paroles. C'est un équipage qui m'a étonné plus d'une

fois et si V. A. y veut faire reflexion, je crois qu'Elle s'en étonnera aussi. Je ne me serois jamais avisé de proposer à l'éloquence un Dieu comme Hercule, et encore moins un Gaulois. Ce sont des disconvenances qui me donnent envie de chercher ce qui en est répandu dans les Livres.

Pour revenir à mon parallele, le merveilleux d'Alexandre dans sa jeunesse n'exclut pas celui de Cesar, et encore moins celui de M. le Prince, lequel je fais consister en ce que d'abord le talent qu'il a pour la guerre s'est fait connoître. Les habiles gens de ce métier, à voir comme il s'y prenoit, ont jugé par là de ce qu'il a fait depuis; je l'ay ouï dire à quelqu'un d'eux, et plus d'une fois. Je laisseray pourtant Alexandre en possession du privilege que tout le monde lui attribue, car d'entreprendre à vingt ans la Conquête de l'Asie avec aussi peu de Troupes qu'il en avoit, et ne vouloir démordre d'aucune chose, cela ressemble assez à Achille; aussi se proposoit-il de l'imiter. Cesar hesita beaucoup davantage dans l'entreprise de se rendre Maître de Rome, quoi qu'il disposast de quantité d'excellentes Troupes, qu'elles lui fussent affectionnées à un point qu'il en pouvoit tout attendre, et qu'il eût déjà gagné un nombre infini de batailles. Il fit des propositions d'accommodement, ayant un parti formé, et sçachant qu'au bruit de sa marche chacun s'enfuyoit de Rome. Alexandre, dénué de ces avantages, n'eût pas marchandé pour passer le Rubicon, et c'est en partie cette hardiesse qui lui a fait attribuer le surnaturel et le merveilleux. Cette qualité n'éclate pas moins dans les premieres actions de M. le Prince. Veritablement il s'est rencontré des occasions où il n'a pas tant donné à la fortune que le Prince de Macedoine. Celui-cy a entrepris beaucoup de choses qui sembloient au-dessus de son pouvoir, et en est venu à bout, et M. le Prince est louable de n'avoir pas toujours entrepris tout ce qu'il pouvoit. Je ne parle point des occasions particulieres que la

guerre lui a fournies ; comme il n'en estoit pas toujours le maître, on n'a rien à lui imputer sur ce sujet.

A l'égard de ses deux rivaux, il seroit à souhaiter que leurs projets eussent esté aussi legitimes qu'ils ont été bien conduits. Alexandre avoit un pretexte assez honneste quand il passa dans la Perse. Il vouloit vanger les Grecs et contenir les Barbares. Mais qui l'obligea de passer aux Indes, qu'une ambition insatiable ? Pourquoi troubler le repos d'une Nation qui ne lui en avoit donné aucun sujet, et qui faisoit un meilleur usage que lui des bien-faits de la nature ? Encore n'a-t-il pas détruit sa Patrie, ce que l'on reproche à Cesar.

Je m'amuse icy à balancer le droit et le tort que ces Conquerans ont eu, comme si c'étoit de ces choses là qu'il s'agit entre des gens de leur caractere. On ne regarde pas s'ils sont justes, on regarde s'ils sont habiles ; c'est assez même qu'ils soient heureux : on les louë alors. Quand le succes manque à quelqu'une de leurs entreprises, tout le reste a beau s'y trouver ; le peuple le blâme sans l'examiner, et les sages l'examinent à la rigueur. Ces reflexions m'ont écarté du merveilleux que je donne à Alexandre, et dont je ne prive pas les deux autres, en sorte pourtant que je panche un peu plus vers la Macedoine⁽¹⁾ que vers le Romain, sauf le jugement que V. A. en fera, car le merveilleux vous est familier, et mille fois plus connu qu'à nous autres Poëtes, encore que nous nous piquions de l'employer dans nos Poëmes.

Si on me demande auquel des trois je prétens donner jusques-là la preference, je dirai que dès l'abord mon intention n'a esté que de prononcer entre ceux qui ne sont plus. On en peut parler comme on veut. Ce sont les gens du monde les plus commodes. Pour les vivans, il faut prendre garde avec eux à ce que l'on dit. Que si par hazard (comme toutes choses peu-

1. Edition de 1729 : *Vers le Macédonien.*

vent arriver) j'allois mettre M. le Prince au dessus des autres, je lui attirerois trop d'envie, et offenserois la delicatesse qu'il a sur le fait des Panegiriques. De le faire marcher le dernier, il en auroit du dépit. Je ne lui dirai jamais en face : Vous estes plus grand qu'Alexandre, et lui dirai encore moins : Alexandre doit estre mis au dessus de vous. Le plus seur est de laisser la chose indecise à son égard. Mon avis est donc que la jeunesse d'Alexandre a quelque chose de plus heroïque que celle de Jules Cesar. Veritablement, si dans les premieres années de celui-ci tout ressembloit à cette hauteur avec laquelle il traita les Corsaires qui l'avoient pris, je lui donnerois le premier rang : cela n'étant pas, je me laisse emporter au surnaturel que l'on attribue à l'autre.

Il se peut faire que dans la suite je balanceray davantage. Alexandre agit d'abord pour de plus grands interests. Toute la terre y prend part. Il n'est pas jusques à l'écriture Sainte qui n'en fasse mention, et qui ne represente le monde entier attentif et dans le silence devant ce Prince, *In cujus conspectu terra siluit* (1). Encore aujourd'hui l'Orient est rempli du bruit de son nom et de ses conquestes : elles vont fonder des Empires au-delà du Gange ; tout cela avec une rapidité inconcevable, et comme si les Dieux lui eussent envoyé la science de conquerir. Demostene l'avoit appelé *Enfant*. Il lui fit dire qu'il estoit passé à l'adolescence en passant par la Thessalie, et qu'on le trouveroit homme fait devant les murailles d'Athenes. M. le Prince ne lui en doit guere, pour ce point-là. Il n'y a point non plus de difference entre les premieres et les dernieres années de guerre dans la vie de Jules Cesar. Ceux des Juges qui lui seront favorables dans le different dont il s'agit diront qu'il estoit aisé à

1. *Et pertransiit usque ad fines terræ, et accepit spolia multitudinis gentium, et siluit terra in conspectu ejus.* (Liber I Machabæorum, cap. 1, 3.)

Alexandre de vaincre les Perses, gens effeminez et ignorans aux combats. S'ils avoient esté aussi bons soldats que les Macedoniens, comme ils estoient vingt contre un, je pense bien que la chose se seroit tournée autrement; mais outre qu'il y avoit de la hardiesse à l'entreprendre, il y a aussi du bon sens et de la conduite à l'exécuter. Elle ne s'est pas faite d'elle-même. Il a fallu donner trois grandes Batailles dans la Perse, sans parler de celles des Indes, plus glorieuses encore que les autres, et de quantité de combats particuliers à travers un nombre infini de difficultez, de fatigues et de perils. Du costé de Cesar les Batailles ont esté en plus grand nombre et plus contestées, les dangers aussi frequens, la valeur égale, et l'habileté dans la guerre bien mieux marquée. Tout cela se trouve dans M. le Prince avec avantage. Ajoutez-y qu'il a quelquefois commandé de mauvaises Troupes, et que la fortune ne lui a pas toujours esté favorable. La Bataille de Lens, la Retraite de devant Arras, et cent autres choses de cette sorte, passeront chez (1) tous les siècles pour les chefs-d'œuvres de ce métier. Je ne parle point des campemens et des marches, bien qu'en cet article seul je trouve de quoy donner à Monsieur le Prince, je n'oserois dire la preference, encore que j'en sois tenté, mais la concurrence du moins, et en cela je crois estre un loueur modeste. Une chose fait pour Alexandre, c'est qu'il a formé je ne sçay combien de Capitaines qui ont tous esté de veritables Cesars. On me dira que par leurs conseils et avec leur assistance, il a exécuté les merveilles que nous lisons; mais si on y veut bien prendre garde, on confessera que toute l'action rouloit sur lui. Il y a eu des occasions où on l'a pû accuser de temerité, et en ce cas-là j'auray recours au surnaturel. Ce seul mot justifiera ce qu'il fit en se precipitant d'un Rempart dans une Ville sans prendre garde s'il estoit suivi. Les

témoignages de valeur qu'il y rendit vont au delà de toute l'imagination, et méritent bien qu'on lui pardonne cette imprudence. La même excuse justifiera je ne sçay combien de blessures qu'il se seroit épargnées s'il avoit voulu. Elle justifiera encore l'envie qu'il a eüe de passer une riviere sur son Ecu, faute de sçavoir nager. Les Heros se laissent emporter à la chaleur du combat. Cela n'est-il pas arrivé quelquefois à M. le Prince? Quand la temerité est heureuse, elle met les hommes au nombre des Dieux. On me répondra que celui de qui dépend le salut de toute une Armée ne doit jamais devoir le sien propre à un bienfait du hazard. Toutes ces choses-là ont deux faces, aussi bien que la plupart de celles que nous loüons ou que nous blâmons tous les jours. On peut disputer de part et d'autre tant qu'on voudra.

Pour en revenir au jugement que j'ay resolu de faire, ce que Cesar executa dans les Gaules n'estoit peut-être pas d'un si grand éclat que la défaite de Darius, et peut être aussi estoit-il plus difficile, et par consequent plus glorieux; mais dans la Bataille de Pharsale on rencontre tout ce qui peut mettre un homme au suprême degré de la gloire. Les guerres d'Afrique qui l'ont suivie ne sont guere moins fameuses, et ne méritent pas moins de louanges. Que si on considere le fruit de ces entreprises, se rendre maistre de Rome estoit encore un plus grand événement que de détruire les Perses; mais c'estoit aussi une chose plus odieuse. Je m'arrête trop de fois à un scrupule que les Conquerans n'ont guere. Ainsi je donnerois volontiers l'avantage à Jules Cesar en ce qui regarde ce second temps; et si M. le Prince vouloit le lui contester, je m'y trouverois si embarrassé que je jetterois au sort ou aurois recours à quelque oracle. Ne pourriez-vous point m'en servir? Je vous ay toute ma vie entendu appeller ainsi, et lors même que vous n'estiez qu'un enfant; et, comme on se

rapporta à celui de Delphes sur le differend du Trepied qui devoit estre donné au plus Sage, je suis d'avis que vous prononciez entre ces Heros sur la preference qui doit estre donnée au plus grand.

Puisque je vous ai constitué Juge du differend, vous considererez, s'il vous plaist, en faveur de M. le Prince, comme je vous l'ai déjà dit (car on ne le peut trop repeter), que la fortune a toujourns mené ses deux Rivaux par la main, et lui a esté souvent opposée; qu'il n'a esté maistre ni de l'argent ni des troupes dont il s'est servi; qu'il a eu à combatre d'habiles gens et de vaillans hommes, au lieu que les Perses étoient imbecilles, les Gaulois courageux et forts à la verité, mais sans experience à la guerre; que Cesar a eu les meilleures Troupes du monde et les plus affectionnées à leurs Capitaines. Veritablement il a eu aussi des Romains en teste, et leur a fait voir qu'il estoit le plus vaillant et le plus habile de tous les Romains. Il y a encore une chose en quoy Alexandre l'emporte sur les deux autres, c'est qu'il a acquis en moins de temps qu'eux cette gloire si éclatante.

Je ne m'arresteray pas davantage sur ce second temps de leur vie: il faut passer au troisieme, et regarder quel usage ils ont fait de leur gloire et de leur grandeur; il faut, dis-je, regarder comme leur carriere s'est achevée.

Alexandre a soutenu jusqu'au bout ce surnaturel et ce divin qui le distingue des autres hommes. Nôtre monde est à la fin trop petit pour le contenir. On lui dit qu'il y en a d'autres; cela le fait soupirer de ce qu'il n'étoit pas encore le Maistre de celui cy. Il n'y a pas moins d'excez dans sa colere que dans les marques de son amour. Il tuë son Amy et fait bâtir une Ville à la memoire de son Cheval. Il est vray que le meurtre de cet Amy se peut excuser. Plutarque fait mention d'un incident qui doit noircir davantage la memoire de ce Prince: c'est un manque de parole à

certaines Troupes qui s'étoient accommodées avec lui sous certaines conditions (1). La débauche et la flatterie de ses Courtisans, ou plutôt son propre temperament, ne sont pas seulement coupables de ce qu'il fit pour punir Clitus; on voit en mille autres actions qu'il porte tout dans l'excez. Il fit brûler le Palais des Rois de Perse sur la proposition qu'en avoit faite une Courtisane et prit cette resolution dans la chaleur d'un repas, sans considerer davantage Persepolis. Quelques-uns de nos débauchez en ont fait autrefois autant à l'Echelle du Temple (2). Les Provinces

1. Plutarque raconte ainsi le fait auquel La Fontaine fait allusion : « Or y avoit-il quelque nombre de gens de guerre Indiens, les plus belliqueux de tout le pais, qui, vivans de la soude ordinairement, se mettoient au service des bonnes villes franches et les defendoient vaillamment, faisans beaucoup de maux et d'empeschemens en plusieurs endroits à Alexandre, lequel ayant fait appointment avec eulx dedans une ville, où ilz s'estoient enfermez, quand ilz en furent sortis sur la fiance de l'appointment qu'ilz avoient, il les rencontra par le chemin ainsi comme ilz se retiroient, et les meit tous au fil de l'espée. » (Vie d'Alexandre, § 100.)

2. Il s'agit ici d'une échelle patibulaire que les Templiers avoient fait placer au coin de la rue des Vieilles-Haudriettes, comme marque de leur justice, qui, après eux, avoit passé aux chevaliers de Saint-Jean. Cette échelle fut détruite pendant les troubles de la Fronde, en 1649, comme le prouve une curieuse chanson manuscrite que M. Edouard Fournier a eu l'obligeance de nous faire connoître. Elle est placée à cette date dans le recueil de Maurepas, où elle porte le titre suivant : *Complainte de l'Eschelle du Temple lorsque Messieurs du Marais la brûlèrent*, par BLOT. Nous y apprenons que l'échelle fut d'abord abattue; elle nous fait connoître elle-même les noms des auteurs de cette glorieuse expédition :

Ce sont messieurs du Marais
 Qui m'ont causé tant de regrets;
 C'est le brave monsieur Rouville,
 Candale, Brissac et de Gerzé,
 Coulon et le marquis de Ville,
 Camus, qui m'ont ainsi traité.

Il paroît qu'elle ne fut pas rétablie, car Barillet, auteur

entieres sont ses presens. D'un Jardinier il en fait un Roy. Il tâche à se persuader à lui-même qu'il est fils de Jupiter ; et , contraint par ses soldats de retourner en arriere et d'abandonner certains pays , il y fait laisser des brides et des mangeoires pour les Chevaux beaucoup plus grandes qu'à l'ordinaire , afin de passer pour quelque Dieu qui commandoit à des Geans , lui qui estoit d'une taille au-dessous de la médiocre : tout cela par une vanité aussi ridicule qu'estoit celle de Neron , qui se fit tailler en Colosse , et se crut bien grand quand il eut fait faire de lui une Statuë de cent pieds de haut. Voilà de l'ostentation et du faux que je pardonne à Neron , qui n'avoit point de veritable merite ; mais dans Alexandre cela m'étonne. Il estoit assez terrible d'ailleurs , sans qu'il eust besoin de recourir à ces artifices. Sa simple Statuë fit fremir après sa mort Cassander , qui à cet aspect se souvint de quelle maniere il l'avoit autrefois menacé , et en trembla. Je croirois assez que celle de M. le Prince pourroit produire de ces effets.

Enfin , selon l'idée du divin que j'ai d'abord établi et par laquelle je considere simplement cette qualité comme quelque chose au dessus de l'homme , soit à reprendre , soit à louer , Alexandre y a répondu parfaitement. Que si je veux étendre cette même idée , je trouverai aussi du divin dans la clemence de Jules Cesar. Y a-t-il rien qui approche plus près des Dieux que de conserver les hommes ? Il ne veut point oster la vie à Brutus , quelque avis que l'on lui donne que ce Romain conspirera contre lui. Il pardonne à Ligarius sur une harangue de Ciceron , comme s'il n'eust pû resister à l'éloquence de cet Orateur ; car il avoit apporté , dit-il , un Arrest de mort. Quant à moi , je

de *Recherches historiques sur le Temple* , publiées en 1809 , dit qu'on en voyoit encore un montant dans l'avant-dernier siècle. C'est sans doute tout ce qui avoit résisté à l'ardeur guerrière des héros que Blot a chantés.

crois qu'il voulut gratifier l'Avocat et le Criminel, et accompagner son bienfait d'une double grace. Pouvoit-il se laisser surprendre à des charmes qui lui estoient si connus et si familiers? Alexandre s'est montré humain en plusieurs occasions. Il ne faut que voir comme il traita la mere et la femme de Darius. Je doute fort que Cesar eust regardé celle-cy des mêmes yeux. Il ne manque rien à l'honnesteté du Prince de Macedoine. Scipion renvoia, aiant pris Cartage, une jeune et belle Princesse à son fiancé. C'estoit sa Captive, il en eust pû faire ce qu'il eust voulu; mais en la rendant il évitoit une occasion continuelle de succomber, au lieu qu'Alexandre garde Statira dans son Camp, et en la gardant il se fait même un scrupule de la voir et de donner à Darius le moindre soupçon. Non seulement il a eu de l'humanité, il a aussi eu de la tendresse. Antipater lui aiant écrit une Lettre contre Olimpias, il dit à ceux qui la lui avoient présentée : « Antipater ne sçait pas qu'une seule larme de « Mere efface dix mille Lettres comme celle-là. » Qui ne sçait que M. le Prince est un Pere à adorer, et outre cela *Patruus Patruissimus*? Je serois seulement curieux de sçavoir s'il pleure, et encore plus curieux de le voir en cet état-là: non qu'Achille n'ait pleuré abondamment, et que cela n'arrive aux Heros avec bienséance. On reproche à Alexandre d'avoir fait mourir Parmenion, qui ne trempoit pas dans le crime de son fils, et à qui il avoit de grandes obligations; mais il y eût eu du danger à le laisser vivre. C'estoit un homme qu'il devoit craindre, et pour la capacité et pour la puissance. Si Monsieur de Guise n'eût point pardonné à Gennare (1) Anneze, les malheurs qui lui arriverent par la trahison de cet homme ne lui seroient peut-être pas arrivez. Quelques gens ont voulu justifier cette faute, et ont dit qu'il y avoit

1. Les deux éditions portent Gemare, qui est une faute évidente.

de la prudence à user d'humanité et de grandeur d'ame en cette rencontre; qu'elle acheva de lui gagner les esprits; qu'elle fut suivie d'acclamations et de louanges sur l'heure même; qu'on n'en a pas moins estimé ce Prince, tout malheureux qu'il s'est veu depuis. Mon sentiment est qu'il devoit pourvoir à sa gloire de telle sorte qu'il pourveust aussi à sa seureté et à celle d'un peuple qui l'aimoit tant (1). J'en reviens à dire que la pluspart des choses ont deux faces. Charles Stuard a empêché de tout son pouvoir qu'on n'ait cherché les conspirations qui se faisoient contre lui. Il ne vouloit point qu'on punist les conspirateurs. Par là il se fit aimer, et ne se fit pas assez craindre.

Quoiqu'il en soit, Cesar eust pû pardonner à Brutus sans mettre sa propre vie en danger. Sa clemence lui nuisit moins qu'une autre faute qu'il fit. Je tiens celle-cy plus grande que toutes celles du Prince de Macedoine, et d'une consequence toute autre que de se faire apeller Dieu, ce qui déplut aux Macedoniens et aux Perses. C'estoit bien une plus grande sottise à Cesar de se vouloir faire apeller Roy (2). Les Romains lui eussent plustôt érigé des Temples qu'ils ne lui eussent laissé prendre le Diadème. Cependant Cromwell est aussi tombé dans cette erreur, tout habile qu'il estoit. Ne suffisoit-il pas à l'un et à l'autre d'avoir l'essentiel de la Royauté sans en affecter aussi les apparences, qui ont pensé perdre Cromwell, et qui ont esté cause de la mort de Jules Cesar? Pauvres gens de courir après le nom quand la chose leur devoit suffire! Si d'ailleurs ils ont abusé de leur fortune, et que par là Alexandre se soit attiré les reproches de Calistene, je dis que le Philosophe eut plus de tort que le Roy. C'est à la fortune qu'il se faut prendre, et non pas à ceux qu'elle prend plaisir à corrompre. Sçavons-nous ce que M. le Prince auroit fait s'il avoit

1. Edition de 1729 : *Qu'il aimoit tant.*

2. Edition de 1729 : *De se faire appeller Roy.*

esté en leur place? La moderation est une vertu de Particulier et de Philosophe, et non point de Majesté ni d'Altesse. Mais j'ay tort de me défier de la sagesse de M. le Prince : son séjour à Chantilly en fait voir assez pour ne pas donner à croire qu'il fust tombé dans les fautes qu'ont faites les autres s'il fust parvenu au même degré de fortune.

Avant que je parle de Chantilly, voicy le jugement que je fais en gros des trois Personnages que j'introduis sur la Scene. Jules Cesar est un homme qui a eu moins de deffauts et plus de bonnes qualitez qu'Alexandre. Par ses défauts mêmes il s'est élevé au dessus de l'homme. Que l'on juge de quel merite ses bonnes qualitez pouvoient estre! M. le Prince participe de tous les deux. N'est-il pas au dessus de l'homme à Chantilly, et plus grand cent fois que ses deux Rivaux n'estoient sur le Trône? Il y a mis à ses pieds des passions dont les autres ont esté esclaves jusques au dernier moment de leur vie.

Charles-Quint a toûjours tourné les yeux du costé du monde, et ne l'a quitté qu'en apparence; Diocletien par un pur dégoust, et Scipion par contrainte. M. le Prince, sans y renoncer entierement, trouve le secret de jouir de soy. Il embrasse tout à la fois et la Cour et la Campagne, la conversation et les Livres, les plaisirs des Jardins et des Bâtimens. Il fait sa Cour avec dignité; aussi la fait-il à un Prince qui merite qu'on la lui fasse, et qui en est plus digne qu'aucun Monarque qui ait sceu regner. C'est ce que Louis XIV sçait bien faire. Il n'est pas jusques à la fortune qui n'en convienne. M. le Prince n'a pas de peine à rendre ce qui est dû à une puissance et à un merite si élevé. Il y a de la grandeur aussi bien que de la sagesse à s'acquitter de bonne grace d'un pareil devoir, et plus de grandeur qu'à y resister. Si on lisoit dans le cœur du Maître, je crois que l'on y verroit qu'il estime plus les hommages de M. le Prince que ceux que lui pourroit rendre tout le reste de l'Univers.

Je m'ingere de raisonner sur des choses qui sont au dessus de moy. L'imagination des Poëtes n'a point de bornes; la mienne pourroit m'emporter trop loin. Il faut donc que je finisse ce parallele, après avoir donné à M. le Prince l'avantage du dernier temps. Alexandre s'y comporta comme un homme que la bonne fortune et la gloire avoient achevé de gâter. Jules Cesar a des traits d'humanité et de clemence. Mais j'ay peine à lui pardonner deux fautes : l'une, de ne s'estre point encore assez défié de Brutus; l'autre, de s'être laissé presenter le Diadème, et d'avoir fait une tentative si perilleuse; car quant à l'amour de Cleopatre, je trouverois les grands Personnages bien malheureux s'ils étoient obligez de ne vivre que pour la gloire. J'estime autant la conquête de cette Reine que celle de l'Egipe entiere. Du temperament dont Cesar estoit, il en devoit devenir amoureux; c'est une marque de son bon goût. Je le loüe d'avoir esté *Formarum spectator elegans* (1). V. A. S. refuse-roit-elle cette louange? Je ne le crois pas. Il suffit qu'on traite ces choses d'amusement, et qu'elles ne détournent pas un grand Personnage de son chemin. Alexandre et M. le Prince en ont usé de la sorte. Je pour-rois tirer mes exemples de plus haut, et alléguer Jupiter. *Quem Deum* (2)? Tiendriez-vous à honte de l'imiter? Jules Cesar a donc pû le faire. Je souhaiterois seulement que sa passion ne l'eust point mis en un danger aussi grand que celui où il se trouva. Je souhaiterois encore, pour le bien universel de tous les Peuples d'alors, qu'il eust esté aussi superstitieux et aussi adonné aux devins et aux songes que l'étoit le Prince de Macedoine; il n'auroit pas esté au Senat se livrer à ses ennemis. Je conclus de là que la dé-

1... Quid ego ejus tibi nunc faciem prædicem, aut laudem, Antipho,

Cum me ipsum nôris quam elegans formarum spectator siem?

(Terent., *Eunuchus*, III, V, 17.)

2. Horat. I. *Od.* XII, 1.

fiance est bonne quand on est au suprême degré de la fortune. Dans ce chemin (1) je conseille la confiance; et après les reflexions, *dicenda tacenda locutus* (2). Je vous supplie d'agréer ce petit Ouvrage, aussi bien que les assurances du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

1. Cette phrase est tellement brouillée dans la copie de l'Auteur, que l'on n'a pu la bien déchiffrer. (Note de l'édition de 1729.)

2. Horat. I. Epist. VII, 72.





PRÉLIMINAIRES
 DES
 OUVRAGES DE PROSE ET DE POÉSIE
 Des sieurs De Maucroix et De La Fontaine⁽¹⁾

—
 1685
 —

A MONSIEUR LE PROCUREUR GENERAL
 DU PARLEMENT

Harlay, favori de Thémis,
 Agréez ce Recueil, œuvre de deux Amis;
 L'un a pour Protecteur le Démon du Par-
 nasse,
 L'autre de la Tribune étale tous les Traits;
 Donnez-leur chez vous quelque place,
 Qui les distingue pour jamais.
 Ils vous présentent leur Ouvrage;

1. Ce recueil, publié chez Claude Barbin, est divisé en deux volumes; le premier contient, à la suite des préliminaires que nous reproduisons ici, des fables, des contes et diverses poésies de La Fontaine; il se termine par son *Remerciement à l'Académie*. Le second, qui appartient complètement à Maucroix, renferme la traduction des *Philippiques* de Démosthènes, du *De signis* de Cicéron et de trois dialogues de Platon.

*Je me suis chargé de l'hommage ;
 Iris m'en a l'ordre prescrit.
 Voicy ses propres mots , si j'ay bonne memoire :*
*Acarte , le public à vos vers applaudit ;
 C'est quelque chose , mais la gloire
 Ne compte pas toujours les voix
 Elle les pese quelquefois.*
*Ayez celle d'HARLAY , luy seul est un Theatre,
 Veuille Phœbus et Jupiter
 Qu'il trouve en vous un peu de l'air
 Des Anciens qu'il idolâtre.*
*Vous pourrez en passant louer , m'a-t-eile dit ,
 La finesse de son esprit ,
 Et la sagesse de son ame ;
 Mais en passant , je vous le dis.
 Cette Iris , HARLAY , c'est la Dame
 A qui j'ay deux Temples bâtis ,
 L'un dans mon cœur , l'autre en mon Livre ;
 Puisse le dernier assez vivre
 Pour meriter que l'Univers
 Dise un jour en voyant mes Vers :
 Cet Œuvre est de belle structure ;
 Qu'en pensoit HARLAY ? car on sçait
 Que l'art , aydé de la nature ,
 Avoit rendu son goût parfait.*

*J'aurois icy lieu de m'étendre ;
 Mais que serviroit-il ? vous vous armez le cœur
 Contre tous les appas d'un propos enchanteur :
 L'éloge qui pourroit par ses traits vous surprendre
 Seroit d'un habile Orateur.
 Ciceron , Platon , Demosthene ,
 Ornemens de Rome et d'Athene ,
 N'en viendroient pas à bout. Platon par ses douceurs
 Vous pourroit amuser un moment , je l'avoüe ;
 C'est le plus grand des amuseurs.
 Que Ciceron blâme ou qu'il loue ,
 C'est le plus disert des parleurs.*

*L'Ennemy de Philippe est semblable au tonnerre ;
Il frappe, il surprend, il aterre.*

*Cet homme et la raison à mon sens ne sont qu'un ;
Vous avez avec luy ce point-là de commun.*

Le privilege est beau, d'autant plus qu'il est rare :

Pendant qu'un Peuple entier de la raison s'égare ,

Cette fille du Ciel ne bouge de chez vous ;

Elle y plaça son Temple avec sa sœur Astrée :

La crainte et le respect ont forgé les verroux

De cette demeure sacrée.

Non qu'on n'y puisse entrer ainsi que chez les Dieux :

Au moindre des mortels la porte en est ouverte ;

Nos vœux y sont ouïs, nôtre plainte soufferte :

L'équité sort toujours contente de ces lieux.

Que si la passion où l'interest nous plonge

Fait que quelque client y meine le mensonge ,

Le mensonge n'y peut imposer à vos yeux ,

De quelque adresse qu'il se pique.

Souffrez ces veritez ; et dans vos soins divers

Quittez un peu la Republique

Pour nôtre Prose et pour nos Vers.

Ce n'est pas assez, MONSEIGNEUR, de vous dédier en vers les derniers fruits de nos veilles. Comme il y a un volume sans Poësies (et c'est le plus digne de vous être offert), j'ay crû que je vous devois confirmer ses hommages en une langue qui luy convinst. Je vous offre donc encore une fois les traductions de mon Amy, et au nom de leur Auteur et au mien, car je dispose de ce qui est à luy comme s'il étoit à moy-même. Il ne s'agit pas icy seulement des suffrages que vous nous pouvez procurer à l'un et à l'autre, mais de ceux qu'on ne peut refuser sans injustice à des chef-d'œuvres de l'Antiquité. De la façon que le Traducteur les a rendus, il vous sera facile d'y remarquer trois differens caracteres, tous trois si beaux qu'en tout l'Empire de l'Eloquence, lequel est d'une si grande étendue, il n'y en a point qu'on leur puisse com-

parer. Ils meritent également que l'on les admire ; et c'est ce qui me semble de merveilleux, quoy qu'on sçache que l'Eloquence a trouvé le secret de plaire sous mille formes. Le mot de plaire ne dit pas assez : Platon, Demosthene, et Ciceron, vont bien au delà ; ils enleveront toujours les esprits, bien que ces grands Hommes n'ayent pas chez nous les avantages qu'ils avoient en ces heureux siecles où ils ont vécu, et quoy que peut-être le goût du nôtre soit different. De déterminer précisément qui des trois le doit emporter, je ne le crois pas possible : y a-t-il quelqu'un d'assez hardy pour juger entre eux de la preference ? Vous protegerez, je n'en doute point, le travail de mon Amy en faveur de ces trois grands Noms et à cause de son merite particulier. Je vous demande la même grace pour mes Ouvrages. Vous ne nous refuserez pas quelques momens d'application après que vous aurez remply vos devoirs pour les interêts de sa Majesté et de la Justice. Jamais la dignité que vous exercez n'a été le commun lien de ces deux Puissances avec plus d'utilité pour le public ny plus de sujet de satisfaction pour le Prince. Cette matiere est si ample, et vous fuyez les éloges avec tant de soin, que je ne m'engageray point dans le vôtre, et me contenteray de vous assurer que je suis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble et très-obéissant Serviteur,

DE LA FONTAINE.



AVERTISSEMENT.

L'assemblage de ce Recueil a quelque chose de peu ordinaire. Les critiques nous demanderont pourquoy nous n'avons pas fait imprimer à part des Ouvrages si differens : c'est une ancienne amitié qui en est la cause. Je ne justifieray donc point par d'autres raisons le dessein que nous avons eu ; et sans m'arrêter non plus à mes Poësies, qui ne sont pas assez importantes pour faire dessus des reflexions, je passe d'abord au second Volume de ce Recueil. Le Traducteur y fait dans une Preface le parallele de Demosthene et de Ciceron, et n'a rien obmis de ce qu'il étoit à propos de dire sur ce sujet. Comme il n'a point parlé de Platon, c'est à moy de toucher legerement ce qui concerne ce Philosophe, non pas tant pour le louer (il faudroit que j'eusse ses graces) que pour aller au devant des objections que les gens d'aujourd'huy luy pourront faire.

Ceux qui simplement ont ouy parler de luy, sans avoir aucune connoissance, ny de ses Œuvres ny de son siecle, s'étonneront qu'un homme que l'on traite de Divin ait pris tant de peine à composer des Dialogues pleins de sophismes, et où il n'y a rien de décidé la pluspart du temps. Ils ne s'en étonneroient pas s'ils prenoient l'esprit des Atheniens, aussi bien que celui de l'Academie et du Lycée. Bien que la Logique ne fût pas encore reduite en Art, et qu'Aristote en soit proprement l'Inventeur, on ne laissoit pas dès-lors d'exa-

miner les matieres avec quelque sorte de methode , tant la passion pour la recherche de la verité a été grande dans tous les temps ; celui où vivoit Platon l'a emporté en cela par dessus les autres. Socrate est le premier qui a fait connoître les choses par leur genre et leur difference. De là sont venus nos Universaux et ce que nous appellons Idées de Platon : de là est venuë aussi la connoissance de chaque espece ; mais , comme le nombre en est infiny , il est impossible à ceux qui examinent les matieres à fonds d'en venir jusqu'à la derniere precision et de ne laisser aucun doute. Ce n'étoit donc pas une chose indigne ny de Socrate ny de Platon de chercher toûjours , quoyqu'ils eussent peu d'esperance de rien trouver qui les satisfist entierement. Leur modestie les a empêchez de décider dans cet abysme de difficultez presque inépuisable. On ne doit pas pour cela leur reprocher l'inutilité de ces Dialogues : ils faisoient avoüer au moins qu'on ne peut connoître parfaitement la moindre chose qui soit au monde ; telle est l'intention de son Auteur qui l'a présenté à nôtre raison comme une matiere de s'exercer , et qui l'a livré aux disputes des Philosophes.

Je passe maintenant au Sophisme. Si on prétend que les Entretiens du Lycée se devoient passer comme nos Conversations ordinaires, on se trompe fort : nous ne cherchons qu'à nous amuser ; les Atheniens cherchoient aussi à s'instruire. En cela il faut proceder avec quelque ordre. Qu'on en cherche de si nouveaux et de si aisez qu'on voudra , ceux qui prétendront les avoir trouvez n'auront fait autre chose que déguiser ces mêmes manieres qu'ils blâment tant ; il n'y en a proprement qu'une , et celle-là est bien plus étrange dans nos Echoles qu'elle n'étoit alors au Lycée et parmi l'Academie. Socrate en faisoit un bon usage , les Sophistes en abusoient : ils attiroient la jeunesse par de vaines subtilitez qu'ils luy sçavoient fort bien vendre. Platon y voulut remedier en se moquant d'eux ainsi

que nous nous moquons de nos Precieuses, de nos Marquis, de nos entêtez, de nos ridicules de chaque espece. Transportons-nous en ce siecle-là, ce sera d'excellentes Comedies que ce Philosophe nous aura données, tantôt aux dépens d'un faux devot, d'un ignorant plein de vanité, d'un Pedant : voila proprement les caracteres d'Eutyphron, d'Hippias et des deux Sophistes. Il ne faut point croire que Platon ait outré ces deux derniers ; ils portoient le Sophisme eux-mêmes au delà de toute croyance, non qu'ils prétendissent faire autre chose que d'embarasser les auditeurs par de pareilles subtilitez : c'étoit des impertinens, et non pas des fous ; ils vouloient seulement faire montre de leur Art et se procurer par là des Disciples. Tous nos Colleges retentissent des mêmes choses. Il ne faut donc pas qu'elles nous blessent, il faut au contraire s'en divertir, et considerer Euthydemus et Dionysodore comme le Docteur de la Comedie, qui de la derniere parolle que l'on profere prend occasion de dire une nouvelle sotise. Platon les combat eux et leurs pareils de leurs propres armes, sous pre-
texte d'apprendre d'eux : c'est le pere de l'ironie. On a de la volupté à les voir ainsi confondus : il les embarasse eux-mêmes de telle sorte, qu'ils ne savent plus où ils en sont, et qu'ils sentent leur ignorance. Parmi tout cela leur persecuteur sçait mesler des graces infinies. Les circonstances du Dialogue, les caracteres des personnages, les interlocutions et les bien-
seances, le stile élégant et noble, et qui tient en quelque façon de la poësie, toutes ces choses s'y rencontrent en un tel degré d'excellence, que la maniere de raisonner n'a plus rien qui choque ; on se laisse amuser insensiblement comme par une espece de charme. Voila ce qu'il faut considerer là-dessus : laissons-nous entraîner à nôtre plaisir, et ne cherchons pas matiere de critiquer ; c'est une chose trop aisée à faire. Il y a bien plus de gloire à Platon d'avoir trouvé le secret

*

de plaire dans les endroits même qu'on reprendra, mais on ne les reprendra point si on se transporte en son siècle.

J'ay encore à avertir d'une chose qui regarde l'Oraison contre Verres. Mon amy voyant qu'il n'y a de Peroraison ny d'Exorde qu'au commencement et à la fin des Verrines, qui toutes ensemble ne font qu'un corps, et que celle-cy ne devoit pas être considerée comme un œuvre à part, et qui auroit eu toutes ses parties, il n'en a pas voulu traduire la fin, qui ne contient que des formalitez de Justice, et n'est pas si agreable que ce qui precede. C'est ce que j'avois à dire pour prevenir ces objections que peut-être on ne fera point. Nous laissons le reste au jugement du Lecteur.



LETTRES

1656-1695



LETTRES

LETTRE I (1).

A MONSIEUR JEANNART (2)

Substitut de Monsieur le Procureur général,
quay des Augustins

A Rheims, ce lundy 14 février 1656.

MONSIEUR MON ONCLE,

J'ai enfin vendu ma ferme de Damar, moyennant 19,114 liv., à mon beau-frère; c'est-à-dire qu'il a fait eschange avec moy de son bien de Chastillon, qu'il a promis par un

1. Les lettres I, V et VII, ont d'abord paru en 1820, à la suite des *Mémoires de Coulanges*, p. 497-504, et dans un tirage à part portant le titre d'*Opuscules inédits de La Fontaine*, p. 49-56. Nous avons suivi cette édition, donnée par M. Monmerqué : elle reproduit l'orthographe des lettres originales. Ces lettres appartenoient à M. Héricart de Thury, descendant d'Héricart, beau-frère de La Fontaine. (V. t. XV, p. 89, de l'édit. in-18 des *OEuvres de La Fontaine*; Paris, 1820.) Il en étoit sans doute ainsi des lettres II, IV et VI, publiées pour la première fois en 1822, par M. Walckenaër, qui n'en fait point connoître l'origine; nous avons, du moins, la certitude que la IIIe appartenoit à la même collection. (Voyez ci-après la note, p. 5.) C'est probablement à ces quatre lettres que M. Monmerqué fait allusion lorsqu'il dit qu'il en a eu sous les yeux plusieurs qu'il ne publie pas, parce qu'elles n'offrent aucun intérêt. Elles ne présentent, il est vrai, aucun intérêt littéraire, mais elles ne sont pas du moins sans importance pour la biographie de notre poète.

2. M. Walckenaër fait remarquer que La Fontaine n'écrit

acte séparé de me faire valoir dix mille six cents livres, m'a baillé 214 liv., m'a fait une promesse payable dans trois mois, de 1,300 liv., et du surplus, montant à 7,000 liv., il m'a fait constitution. Ainsy il a fallu que j'aye vendu le bien de Chastillon, ce qui nous a fait une difficulté; car celuy qui l'a achepté a dit qu'il vouloit que quelqu'un s'obligeast à la garantie et entretenement de la vendition que je lui faisois, jusqu'à ce que mademoiselle de La Fontaine eust l'aage et eust ratifié. J'en ai parlé à M. Héricart, mon beau-frère, qui s'en est excusé, et a dit que, s'il intervenoit à ladite vendition, l'eschange paroistroit simulé, et que cela luy feroit tort pour les lots et ventes. J'ay creu qu'il vouloit peuestre laisser cet obstacle, afin de se desdire, et ayant receu depuis peu une lettre de monsieur Faur, où je ne trouvois pas mon conte à beaucoup près, j'ay creu qu'il falloit achever l'affaire à quelque prix que ce fust (1)..... au marchand qui vous portera trois mille escus, et vous demandera vostre garantie; s'il eust voulu de celle de M. de Villemontée et de ma sœur, je ne vous aurois pas importuné de cela; mais il a dit qu'il ne les connoissoit pas. Pour mon père, il en vouloit bien, mais je ne romps jamais la teste à mon père de mes affaires. Je diray à M. Bellanger et à mon beau-frère que je vous fais toucher l'argent de ladite vendition pour vostre seureté, en attendant que je vous aye fait bailler une indemnité de vostre garantie par M. de Villemontée, mon beau-frère, ou bien par qui il vous plaira, et cela sera bien de la sorte. Je vous prie aussi, si on vous en escrit, de mander la mesme chose.

Quand vous aurez l'argent entre vos mains, mon père vous prie de lui en prester 4 mil cinq cents livres

pas exactement le nom de son oncle, qui signoit *Jannart*, sans *e*.

1. Il manque ici une partie de la lettre. (*Note de M. Monmerqué.*)

pour rachepter partie d'une rente qu'il doit conjointement avec ma sœur aux héritiers de M. Fidoux⁽¹⁾; moyennant quoy il sera deschargé de la guarantie. Du reste, ma sœur vous en entretiendra si vous voulez, et vous ne sauriez mieux faire valoir vostre argent. Premièrement, je me contenteray de l'interest sur et tant moins d'autant de la pension que vous sçavez; et puis après la mort de mon père je vous rembourseray infailliblement, et vous donneray ensuite une partie considérable de ce qui me restera, aux conditions que je vous ay dites.

Je vous écris de Rheims où je suis chez messieurs de Maucroix, attendant vostre response sur tous ces pointcs. Le messenger qui vous porte celle-cy part aujourd'huy lundy : vous pourrez, si vous en voulez prendre la peine, me rescrire mercredi; il ne faut que demander le messenger de Rheims, sur le pont Nostre-Dame, ou écrire par la poste de Champagne, et adresser les lettres à *M. de La Fontaine, chez M. de Maucroix, chanoine à Rheims*; le plus tost sera le meilleur, car le marchand de Chaalon attend votre response pour vous porter l'argent. La copie de l'obligation que je vous envoie est de la main de M. de Maucroix, à cause que le messenger me pressoit. Je vous prie très humblement de me faire response au plus tost, et suis,

MONSIEUR MON ONCLE,

Vostre^r très-humble et obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

1. Cette rente ne fut pas remboursée, et on la trouve sur l'état des dettes de la succession de Charles de la Fontaine, père de notre poëte, à la suite d'un acte en date du 20 mars 1678, entre La Fontaine, sa femme, et Claude de La Fontaine son frère. Le principal de cette rente étoit de 4,800 livres. (*Walckenaër.*)

LETTRE II.

AU MÊME.

Chaûry, ce 29 février 1656.

MONSIEUR MON ONCLE,

J'ai reçu vos deux lettres, la première à Rheims, la seconde de Jeanne Brayer, et vous remercie de la grace que vous nous faites à mon père et à moi. Il prendra 4,500 liv. sur l'argent qu'on vous portera; le reste de ce qu'il doit en principal, qui est environ 300 liv. et un peu moins d'une année d'arrérages, il vous le fera tenir par la première commodité. qui sera, comme je crois, devant la quinzaine. J'écris à ma sœur, qui a aussi dessein de rembourser sa part, de vous entretenir là-dessus. Vous vous ferez subroger en la place de celui à qui on doit, ou bien mon père remboursera et vous fera une nouvelle constitution comme vous le jugerez à propos, pour le moins de frais et le plus de sûreté pour vous et pour nous. Celui qui a acheté le bien de Châtillon vous portera 3,000 écus la première semaine de carême. Je pourvoirai aux moyens de vous faire tenir le reste; et ce pendant je demeurerai, après avoir fait mes très humbles baisemains à mademoiselle Jeannart,

MONSIEUR MON ONCLE,

Votre très humble et très obéissant serviteur
et neveu,

DE LA FONTAINE.

P. S. J'ai écrit au sieur Castel de vous aller trouver et vous supplier d'accommoder notre affaire. Ma belle-mère lui doit six cent vingt livres. Il ne faut premièrement point qu'il parle des frais; et, quant au

principal, je lui donnerai volontiers 100 fr. Il sera tout heureux de les prendre : car il aura de la peine assez à se faire payer; et ma belle-mère m'a dit qu'il ne lui en étoit pas tant dû légitimement.

J'ai compté depuis peu avec M. Bellenger de quelques dettes de ma belle-mère; mais je n'ai pas jugé qu'il soit de la bienséance de lui parler de 12 écus d'argent dont j'ai compté avec vous, et que vous me baillâtes pour les affaires de M. de Bressay. J'en donnai 4 à M. Vabeil, et en rendis 8 à M. de Bressay. Ainsi c'est à moi qu'on les doit : vous leur en ferez, s'il vous plaît, souvenir; autrement je les perdrais. Ce n'est pas que je les redemande, c'est seulement afin que la mémoire n'en soit pas abolie : je ne sais si c'est au beau-père ou au gendre d'acquitter cela. Les écus d'argent valaient lors 12 sous.

Si je n'avois peur de donner atteinte à la neutralité que vous avez promise, je vous écrierois un mot en faveur de M. de La Haye, quand ce ne seroit que pour apprendre à Messieurs du présidial ce que c'est qu'*Alea judiciorum*; et que M. le lieutenant, qui veut faire passer ses raisons pour des démonstrations mathématiques, n'est pas du tout si savant qu'Archimède. Je suis son serviteur; mais j'incline pour le prévôt aussi bien que tous les honnêtes gens de Chaûry.

LETTRE III.

AU MÊME (1).

A Chaûry, ce 5 janvier 1658.

MONSIEUR MON ONCLE,

Je vous envoie le papier que M. de Bressay m'a

1. L'original a figuré, sous le no 372, dans le catalogue de la vente de M. Renouard qui a eu lieu au mois de juin

donné suivant votre lettre, et crois que M. Visinier vous le portera lui-même pour plus d'assurance. Nous vous avons beaucoup d'obligation de ce que vous voulez bien donner la somme que je vous ai prié de donner à M. de Villemontée : ce n'est pas la première fois que vous m'avez témoigné la bonne volonté que vous avez pour moi; et je vois bien, d'après les termes de votre lettre, que ce ne sera pas la dernière. J'essaierai de mériter cette bonne volonté par mes services, étant,

MONSIEUR MON ONCLE, etc.

—

LETTRE IV.

AU MÊME.

A Chaûry, le 25 février 1658.

MONSIEUR MON ONCLE,

J'ai montré votre lettre à mon père, qui est bien aise de ne plus devoir qu'à vous, et vous en écrit. Je crois que sa lettre peut tenir lieu de procuration. Le principal intérêt qu'il a en cette affaire est d'être déchargé envers tous du total de la rente, et de n'être plus obligé que pour sa part envers vous. Il vous supplie d'y prendre garde, et de ne point rembourser sa part que ma sœur n'ait aussi remboursé, ou ne rembourse la sienne.

Mademoiselle de La Fontaine a eu deux accès de fièvre depuis deux jours. Je crois que ce ne sera rien. Nous avons résolu d'aller incontinent après Pâques à Paris, pour accommoder notre affaire; cependant je

1855; il étoit accompagné d'un billet, daté du 5 janvier 1824, par lequel M. Héricart de Thury faisoit hommage de cette lettre à M. Renouard.

baise très humblement les mains à mademoiselle Jean-
nart avec votre permission, et suis,

MONSIEUR MON ONCLE,

Votre, etc.

—

LETTRE V.

AU MÊME.

A Chaûry, ce 16 mars 1658.

MONSIEUR MON ONCLE,

Vous ne recevrez point encor par cet ordinaire de lettre de mon père; il est toujours malade, et a été saigné encor une fois. Ce n'est pourtant pas chose fort dangereuse. Dez qu'il sera en meilleur estat, il ne manquera pas de vous escrire touchant l'affaire de ma sœur, qu'il vous prie d'achever au plus tost, si vos affaires vous le permettent. Je vous escrivis au long mardy dernier touchant vostre ferme des *aulnes bouillans*; par celle cy vous trouverez bon que je fasse le solliciteur, et vous recommande une affaire où madame de Pont-de-Bourg a interest. Je n'ay pas l'honneur d'estre connu d'elle, mais quantité de personnes de mérite prennent part à ses interest. Je suis prié de vous en escrire de si bonne part, qu'il a fallu malgré moy vous estre importun, si c'est vous estre importun que de vous solliciter pour une dame de qualité qui a une parfaitement belle fille. J'ay veu le temps que vous vous laissiez toucher à ces choses, et ce temps n'est pas esloigné, c'est pourquoy j'espère que vous interpreterez les loix en faveur de madame de Pont-de-Bourg. Vous en aurez des remerciements de l'Académie⁽¹⁾, mais je les conte pour rien, à comparaison

1. Racine parle de cette réunion dans une lettre à La Fon-

de ceux que vous fera cette belle fille, dont la beauté doit estre fort éloquente de la façon qu'on me l'a dépeinte.

J'iray à Paris devant la fin du caresme, et peut estre devant la fin de la sepmaine où nous allons entrer; ce sera pour aviser avec vous au moyen de terminer nostre affaire. Mademoiselle de La Fontaine m'en presse; ce n'est pas qu'elle soit plus mal qu'elle n'estoit il y a six mois; mais il est bon d'asseurer la chose au plus tost. J'y ai un interest trop grand pour la laisser plus long-temps au hazard, outre que mademoiselle de La Fontaine ne veut pas faire à Paris un long séjour, et sera bien ayse de trouver les affaires toutes disposées. Avec vostre permission, mademoiselle Jeannart aura pour agréables mes très humbles baisemains.

Je suis,

MONSIEUR MON ONCLE,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

—

LETTRE VI.

AU MÊME.

Rheims, ce 19 août (1658).

Je vous renvoie le calcul de ma sœur, bien différent du mien. La différence vient de ce que, dans le mémoire des quittances que vous m'avez envoyées, il y

taine, en date du 6 juillet 1662 : « Renvoyez-moi cette bagatelle des *Bains de Vénus*, et me mandez ce qu'en pense votre Académie de Château-Thierry, surtout mademoiselle de La Fontaine. »

en a une de 400 liv., du 2 septembre 1656, dont il n'est point fait mention dans le mémoire de ma sœur ; et peut être impute-t-elle cela sur les arrérages qui précèdent la dernière quittance de 57, dont je vous ai envoyé copie : car mon père n'étoit pas encore mort, et possible avez-vous payé, en son acquit, ces 400 liv. pour les arrérages de la rente ; car il me souvient qu'environ ce temps vous fournîtes quelque argent pour lui à Paris, qu'il rendit à Jeanne Brayer. Vous n'avez qu'à voir les termes de cette quittance de 400 liv. : le méconte vient aussi de ce que je n'imputois pas les sommes données sur les arrérages précédents fait à fait qu'elles ont été données, mais je faisois un gros de tous ces arrérages jusqu'à présent, et je le déduisois sur les sommes données et sur l'intérêt, et en cela ma sœur pourroit bien avoir raison ; mais dans son mémoire il y a une erreur de 240 liv. ou environ, que j'ai marquée à la marge. C'est pourquoi la chose vaut bien la peine que vous fassiez calculer le tout sur une table d'intérêt : je n'en ai point en ce pays-ci.

Je ne puis aller à Paris de plus d'un mois, et ne m'y crois nullement nécessaire : je vous écris de Rheims, où vos lettres m'ont été envoyées. Je serai dans trois ou quatre jours à Chaûry. Ma sœur me mande qu'elle a fort affaire d'argent ; c'est à vous de prendre votre commodité.

LETTRE VII.

AU MÊME.

A Chaûry, ce 1er février 1659.

MONSIEUR MON ONCLE,

Ce qu'on vous a mandé de l'emprunt et du jeu est très faux : si vous l'avez creu, il me semble que vous

ne pouviez moins que de m'en faire la réprimande ; je la méritois bien par le respect que j'ai pour vous, et par l'affection que vous m'avez toujours tesmoignée. J'espère qu'une autre fois vous vous mettrez plus fort en cholere, et que, s'il m'arrive de perdre mon argent, vous n'en rirez point. Mademoiselle de La Fontaine ne sçait nullement bon gré à ce donneur de faux avis qui est aussi mauvais politique qu'intéressé. Nostre séparation peut avoir fait quelque bruit à La Ferté⁽¹⁾, mais elle n'en a pas fait beaucoup à Chaûry, et personne n'a creu que cela fust nécessaire.

J'ay fait une sommation pour recevoir l'annuel, mais je n'ay point consigné ; mandez-moi s'il est encore temps⁽²⁾. La commission dont je vous ay escrit est une excellente affaire pour le profit, et je ne suis pas assez ambitieux pour ne courir qu'après les honneurs ; quand l'un et l'autre se rencontreront ensemble, je ne les rejeteray pas : cependant, dez que M. Nacquart fera un tour à Chasteau-Thierry, je lui feray la proposition, sauf de m'en rapporter à vous touchant le choix.

J'espère qu'aujourd'hui votre échange avec Madame de l'Hôtel-Dieu sera bien avancé ; je suis sur le point d'en faire encore un. M. de La Place me doit un surcens de trois setiers et mine de blé, et deux setiers d'avoine ; le surcens est assis sur dix arpents de terre qui sont à la porte d'une de ses fermes. Il me veut donner en échange dix autres arpents, enfermés dans vos terres de la Trueterie. Je trouve la chose à propos ; mais il faut qu'elle se fasse sous votre nom, et aupa-

1. Dans l'acte de vente de la maison qu'ils possédoient à Château-Thierry, en date du 2 janvier 1676, La Fontaine et sa femme figurent comme séparés quant aux biens. (Voy. *l'Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, par C. A. WALCKENAER, 3e édit., 1824, in-8, p. 56 et 590.)

2. M. Monmerqué avoit supprimé quelques détails relatifs aux affaires de M. Jannart et notamment les deux phrases qui précèdent ; M. Walckenaër les a rétablies.

ravant il faudroit que je vous eusse cédé le surcens : il me semble que cela se peut faire par procuration, et qu'il n'est pas besoin d'attendre un voyage de Paris pour cela. Suiyant ce que vous m'en manderez, j'enverrai mémoire.

Si vous n'avez trouvé à troquer vos terres de Clignon, M. Oudan, de Reims, s'en accommodera avec vous, et vous donnera de l'argent ou des terres dans la prairie. Si l'affaire d'Étampes se faisoit, je vous conseillerois de choisir des terres (1).

Vous ne me mandez rien touchant le rachapt que j'ay fait de vos rentes sous sein privé; je ne l'ay pas voulu faire par devant notaire sans avoir auparavant vostre avis, à cause des lots et ventes : souvenez-vous, s'il vous plaist, de m'en escrire.

Je suis,

MONSIEUR MON ONCLE,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

Je vous escrivis hier vendredy, et vous priay de vous employer pour celui qui vous portera la lettre; car peut-estre recevrez-vous celle-cy la première. Je n'osay, à cause de la parenté de mademoiselle de La Fontaine, luy refuser de vous escrire; mais, comme c'est pour essayer de lui procurer quelque employ qu'on luy a fait esperer, et que ces choses ne se demandent ny ne s'obtiennent facilement, vous en userez comme il vous plaira, et vous vous réserverez, si vous le jugez à propos, pour quelque meilleure occasion. Enfin je ne prétens point vous importuner pour autruy dans une affaire de cette nature; c'est bien assez que je le fasse pour moy seulement : je vous prie de vous excu-

1. Les deux alinéa qui précèdent avoient été retranchés par M. Monmerqué.

ser de la meilleure grace qu'il sera possible, et cela suffit.

—
LETTRE VIII (1).

A M. **.

Vous vous estonnez, dites-vous, de ce que tant d'honnestes gens ont esté les dupes de Mademoiselle C. (2), et de ce que j'y ay esté moy mesme attrapé. Ce n'est pas un sujet d'étonnement que ce dernier point; au contraire, c'en seroit un si la chose s'estoit autrement passée à mon égard: ainsi vous faites très-sagement de me mettre au nombre des honnestes gens, puis qu'aussi bien je ne puis nier que je ne sois de celuy des dupes. Cela vous est-il nouveau? Et d'où venez-vous, de vous estonner ainsi? Sçavez-vous pas bien que, pour peu que j'aime, je ne vois dans les defauts des personnes non plus qu'une Taupe qui auroit cent pieds de terre sur elle? Si vous ne vous en estes pas aperceu, vous estes cent fois plus Taupe que moy. Dés que j'ay un grain d'amour, je ne manque pas d'y mesler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magasin; cela fait le meilleur effet du monde: je dis des sottises en Vers et en Prose, et serois fâché d'en avoir dit une qui ne fût pas solemnelle; enfin je loüe de toutes mes forces.

Homo sum qui ex stultis insanos reddam (3).

1. Cette lettre, publiée d'abord par La Fontaine en 1671, dans les *Fables nouvelles et autres poësies* (page 92), et réimprimée ensuite dans les *OEuvres diverses* en 1729 (tome II, page 8), sert, dans ces deux recueils, d'introduction aux différentes pièces de vers sur madame Colletet, que l'on trouvera dans notre édition, parmi les *Poësies diverses*.

2. Dans l'édition de 1729 il y a *Colletet* en toutes lettres.

3. Scitum hercle hominem! hic homines prorsum ex stultis insanos
[facit.

(Terent., *Eunuchus*, III, III, 23.)

Ce qu'il y a, c'est que l'inconstance remet les choses en leur ordre. Ne vous estonnez donc plus; voyez seulement ma Palinodie, mais voyez-la sans vous en scandaliser. Pourquoi ne me retracterois-je pas? Tant de grands hommes se sont retractez! Et puis fiez-vous à nous autres faiseurs de Vers.

—

LETTRE IX (1).

A M. FOUQUET,

Surintendant des finances.

*Relation de l'Entrée de la Reine dans Paris,
le 26 août 1660* (2).

MONSEIGNEUR,

Comme je serai bien-tost vostre redevable (3), j'ay crû que la magnificence de ces jours passez estoit une occasion de m'acquiter, et que je ne pouvois rien faire de mieux que de vous entretenir (4) d'une si agreable matiere. Je vous dirai donc que l'Entrée ne se

1. Publiée d'abord dans les *OEuvres postumes* (p. 189) et ensuite dans les *OEuvres diverses* (t. II, p. 1). Les variantes que nous donnons au bas des pages, et que M. Walckenaër a fait la plupart du temps passer dans son texte, sont tirées de papiers de Tallemant des Réaux, provenant de la bibliothèque Trudaine, et achetés en 1825 par M. Monmerqué chez le libraire Bluet. Cette collection a été décrite dans une *Note bibliographique* placée en tête de la seconde édition des *Historiettes*.

2. On trouve dans le tome II, pages 212-217, du Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque impériale relatifs à l'histoire de France, une très longue liste d'ouvrages sur cette cérémonie.

3. La Fontaine fournissoit à Fouquet une pièce de vers chaque fois qu'il touchoit un semestre de la pension que lui payoit le surintendant.

4. *Var.* Mieux faire que de vous entretenir.

passa (1) point sans moy, que j'y eus ma place (2) aussi bien que beaucoup d'autres Provinciaux (3); et que ce monde de regardans est une des choses qui me parut la plus belle en cette action (4).

*De toutes parts on y vit
Une nombreuse (5) affluence;
Et je crois qu'elle se fit (6)
Aux yeux de toute la France.*

*Ce jour-là le Soleil fut assez matineux,
Mais pour mieux laisser voir ce pompeux équipage,
Il tempéra son éclat lumineux,
En quoi je tiens qu'il fut sage;
Car quand il eust eu des habits
Tout parsemez de Rubis (7),
Et couverts des Tresors du Pactole et du Tage,
Qu'il eust paru plus beau qu'il n'est au plus beau jour (8),
Le moins brillant des Seigneurs de la Cour
Eust brillé cent fois davantage (9).
La Cour ne se mit pas seule sur le bon bout,
Et le luxe passa jusqu'à la Bourgeoisie.
Chacun fit de son mieux : ce n'étoit qu'or partout;*

1. *Var.* Ne se fit.

2. On lit ici, dans les manuscrits de Tallemant des Réaux : Sur un échafaud s'entend.

3. Il n'est question, dans les pièces de poésie d'alors, que de cette grande affluence de provinciaux. Nous citerons, entre autres, la *Requete présentée à M. le Prevost des marchands par cent mille provinciaux qui se ruinent à Paris en attendant l'entree*, et *l'Adieu des provinciaux à la ville de Paris après l'entrée de Leurs Majestez*.

4. *Var.* En un jour si remarquable.

5. *Var.* Incroyable.

6. *Var.* L'entrée, à bien parler, se fit.

7. *Var.*

Semez de perles, de rubis.

8. Ce vers manque dans les manuscrits de Tallemant.

9. *Var.*

Auroit éclaté davantage.

Vous n'avez veu de vostre vie
 Une si belle (1) infanterie.
 On eust dit qu'ils sortoient tous de chez le Baigneur :
 Imaginez-vous(2), Monseigneur,
 Dix mille hommes en broderie.
 Ce fut un bel objet que Messieurs du Conseil :
 Aussi leurs Majestez s'en tiennent (3) honorées ;
 On n'en peut trop louer le pompeux appareil,
 Leur Troupe estoit des mieux parées ;
 Tout le monde admira leurs superbes atours,
 Leurs cordons d'or, leurs housses de velours,
 Et leurs differentes livrées.
 Leur Chef, vêtu de brocard d'or
 Depuis les pieds jusqu'à la teste,
 Ce jour-là parut un Medor,
 Et fut un des beaux de la Feste.
 Je ne puis assez dignement
 Louer le riche accoutrement
 Qui le para cette journée,
 Ni le Coffret des Sceaux que portoit fierement
 La Chanceliere Haquenée,
 Nommée ainsi (4) très-justement (5).

De vouloir peindre aussi les trois Cours Souveraines
 Et leur auguste majesté,
 Ma Muse n'y perdrait que son temps et ses peines ;
 C'est un sujet trop vaste et trop peu limité.
 Messieurs de Ville eurent en verité

1. Var. Leste.

2. Var. Représentez-vous.

3. Var. S'en tinrent.

4. A cause que cette Haquenée tomba. (Note des Œuvres postumes.)

5. Dans les manuscrits de Tallemant on lit, au lieu de ces six derniers vers :

Qui pourroit parler dignement
 Des sceaux que portoit fierement
 La chancelière haquenée,
 Qui chancela si bien qu'en fut presque errnée ?

*Bonne part de l'honneur en cette illustre Feste,
 Je trouvay sur tout bien monté
 Celui qui marchoit à la (1) teste (2).
 Il n'est pas jusqu'à Rocollet
 Qui ne fust sur sa bonne mine :
 Son Cheval qui n'étoit pas laid,
 Et sembloit de taille assez fine,
 Lui secoüoit un peu l'échine,
 Et pensa mettre en desarroy
 Ce brave serviteur du Roy.*

*Si je m'étois trouvé plus près
 Des harangueurs et des harangues (3),
 Vous auriez en vers quelques traits
 De ce qu'ont dit ces doctes langues.
 Sans mentir j'ay beaucoup perdu
 De n'en avoir rien entendu,
 Car en fait de magnificence
 Les complimens sur les habits
 L'ont emporté comme je pense (4);
 Mais tout cela n'est rien au prix
 Des Mulets de son Eminence.*

*Leur attirail doit avoir coûté cher;
 Ils se suivoient en file ainsi que Patenotres,
 On en voyoit d'abord vingt et quatre marcher,
 Puis autres vingt et quatre, et puis vingt et quatre autres.
 Les housses des premiers étoient d'un fort grand prix (5);
 Les seconds les passoient, passez par les troisièmes :*

1. Var. Leur.

2. De Sève, prévôt des marchands.

3. Var.

Des harangueurs et des harangues.
 Si je m'étois trouvé plus près

4. Var.

Leurs sages propos, leurs beaux dits,
 Ce jour-là sur les beaux habits
 L'emportèrent comme je pense.

5. Var. D'assez grand prix.

Mais ceux-cy n'ont, à mon avis,
 Rien laissé pour les quatrièmes.
 Monsieur le Cardinal l'entend, en bonne foy;
 Car après ces Mulets marchaient quinze Attelages,
 Puis sa Maison, et puis ses Pages,
 Se panadant⁽¹⁾ en bel arroy
 Montez sur Chevaux aussi sages⁽²⁾
 Que pas un d'eux, comme je croy.
 Figurez-vous que dans la France
 Il n'en est point de plus haut prix⁽³⁾,
 Que l'un bondit, que l'autre danse,
 Et que cela n'est rien au prix
 Des Mulets de son Eminence.

Bien-tost après les Seigneurs de la Cour,
 Propres, dorez, et beaux comme des Anges,
 Ou comme le Dieu d'Amour,
 Attirerent nos louanges :
 J'entens le Dieu d'Amour, quand il tient du Dieu Mars,
 Et qu'il marche tout fier du pouvoir de ses dards ;
 Car ces Seigneurs, qui sont près d'une belle
 Aussi doux que des moutons,
 Sont pires que vrais lions⁽⁴⁾
 Quand ils ont une querelle,
 Ou que le bruit des canons
 Leur échauffe la cervelle.
 En habits sous l'or tout cachez,
 En chevaux bien enharnachez,
 Ils avoient fait grosse dépense ;
 Et, quant à moy, je fus surpris
 De voir une telle abondance⁽⁵⁾,
 Et n'estimai plus rien au prix

1. Var. Se panadoient.

2. Var. Montez sur des chevaux plus sages.

3. Var. De si grand prix.

4. Var. Que des lions.

5. Var. Bombance.

Les Mulets de son Eminence.

*Incontinent on vit passer
Des legions de Mousquetaires.
C'est un bel endroit à tracer :*

*Mais, sans que je m'attire un tel nombre d'affaires,
Leur Maistre n'a que trop de quoy m'embarasser.*

Vous le voyez quelquefois ;

*Croyez-vous que le monde ait eu beaucoup de Rois,
Ou de taille aussi belle, ou de mine aussi bonne ?
Ce n'est pas mon avis ; et lors que je le vois,
Je croy voir la Grandeur elle-même en personne (1).*

*Comme jadis le Monarque des Cieux
Dans le Ciel fit son Entrée,
Après avoir puni l'orgueil audacieux
Des Suposts de Briarée ;
Ou bien comme Apollon, des traits de son Carquois
Ayant du fier Pithon percé l'énorme masse,
Triompha sur le Parnasse ;
Ou comme Mars entra pour la première fois
Dans la capitale de Trace ;
Ainsi je crois encor voir le Prince qui passe ;
Et vous pouvez choisir de ces trois là
Celui qu'il vous plaira (2).*

1. *Var.*

*Je voudrois fort, en cet endroit,
Vous dire un mot des mousquetaires ;
Mais las ! j'ai bien d'autres affaires,
Et je m'en excuse à bon droit.
Voici bien pis : Apollon et les Muses,
Si vous leur ordonniez de vous peindre le Roi,
Chercheroient d'honnêtes excuses.
Que pourriez-vous donc attendre de moi ?
L'image du héros sans cesse m'environne ;
Mais je ne puis vous la tracer.
Vous suffise qu'on vit, en la voyant passer,
La bonne mine elle-même en personne.*

2. Ces vers manquent dans les manuscrits de Tallemant des Réaux.

Mais comment de ces vers sortir à mon honneur⁽¹⁾?
 Cecy de plus en plus m'embarasse et m'empêche;
 Et de fièvre en chaud mal me voicy, Monseigneur,
 Enfin tombé sur la Caleche.
 On dit qu'elle estoit d'or⁽¹⁾, et sembloit d'or massif,
 Et qu'il s'en fait peu de pareilles;
 Mais je ne la pûs voir, tant j'étois attentif
 A regarder d'autres merveilles.
 Ces merveilles étoient de forts beaux cheveux blonds,
 Une vive blancheur, les plus beaux yeux du monde,
 Et d'autres appas sans seconds
 D'une Personne sans seconde.
 Qu'on ne me demande pas
 Qui c'étoit que la Personne
 En qui logeoient tant d'appas :
 La question seroit bonne.
 Tant d'agrément, tant de beauté,
 Tant de douceur, et tant de Majesté,
 Tant de graces si naturelles,
 Où l'on trouveroit de quoy
 Faire un million de belles,
 Ne peuvent en bonne foy
 Se trouver qu'en la Merveille,
 Sans égale et sans pareille,
 Qui donne aux autres la Loy,
 Et qui dort avec le Roy.

1. Var.

Pourrai-je de ces vers sortir à mon honneur?

2. Var. Riche.



LETTRE X (1).

A M. FOUQUET,

*En lui envoyant l'Odesuivante sur le Mariage de Monsieur,
Frère unique du Roi, avec Henriette-Anne d'Angleterre,
en Mars 1661 (2).*

MONSEIGNEUR,

Le zele que vous avez pour toute la maison Royale me fait esperer que ce terme cy vous sera plus agreable que pas un autre, et que vous luy accorderez la protection qu'il vous demande. Avec ce passe-port, qui n'a jamais esté violé, il vous ira trouver sans rien craindre. J'y loüe la merveille que nous ont donnée les Anglois. Encore que sa naissance vienne des Dieux, ce n'est pas ce qui fait son plus grand merite; mille autres qualitez toutes excellentes font qu'elle est l'ornement aussi bien que l'admiration de nôtre Cour. C'est ce qu'on peut dire de plus à l'avantage de cette Princesse; car nôtre Cour est telle à present, que son approbation seroit glorieuse à la mere mesme des Graces (3). L'entreprise de loüer dans le mesme Ouvrage le digne Frere de nôtre Monarque estoit infiniment au dessus de moy: cependant ce n'estoit pas encore assez faire; il falloit, MONSEIGNEUR, vous dire aussi quelque chose touchant la grossesse de la Reine. Je serois coupable si je me taisois tandis que chacun raisonne sur la qualité du present qu'elle nous fera: il

1. Dans les *Fables nouvelles et autres poësies*, de 1671 (page 64), cette lettre porte seulement pour titre les initiales A. M. F. Dans les *Œuvres diverses* de 1729 (tome II, page 11) elle est précédée de celui que nous reproduisons ici; quant à l'Ode, on la trouvera dans les *Poësies diverses*.

2. Voy. ci-dessus page 289, note 3.

3. Dans les *Œuvres diverses*: Cette approbation seroit même glorieuse à la Mère des Grâces.

sera beau, l'on n'en doute point; mais que ce doive estre un Dieu ou une Deesse, c'est ce qui n'est pas encore tout-à-fait certain. Quoy que ce puisse estre, on s'en réjoût dans l'Olympe, malgré tous les sujets d'envie qu'on y peut avoir. Ces nouvelles divinitez pourroient bien ravir aux autres leurs Temples : je ne parle pas de ceux que nous avons bâtis dans nos cœurs à leurs Majestez, qui ne sçauroient avec toute leur puissance nous rien donner de plus parfait qu'elles. Je ne pouvois, MONSEIGNEUR, vous entretenir de sujets qui meritassent mieux d'interrompre vos occupations et vos soins. La grossesse de la Reine est l'attente de tout le monde. On a déjà consulté les Astres sur ce sujet.

*Quant à moy, sans estre devin,
 J'ose gager que d'un Dauphin
 Nous verrons dans peu la naissance.
 Terese, accomplissant le repos de la France,
 Y fera je m'asseure encor cette façon.
 Ce qui confirme mon soupçon,
 C'est la faveur des Dieux, qui sert nôtre Monarque
 Comme il merite, et qui ne put jamais
 Luy refuser aucune marque
 Du respect que le sort a pour tous ses souhaits.
 La conjecture que je fais
 N'est pas, Seigneur, fort difficile;
 Car sans vous étaler d'un discours inutile
 Toutes les raisons que j'en ay,
 Nous avons un Roy trop habile
 Pour ne pas reüssir en tous ses coups d'essay.*

*A peine il commença ses premiers exercices,
 Qu'il se fit admirer des Heros de sa Cour;
 Puis, d'un cœur ennemy de ces molles délices
 Qui loin du champ de Mars ont choisi leur séjour,
 Il sortit des bras de l'Amour,
 Fit trembler cent Citez, porta par tout la guerre;*

Maint rampart fut ouvert, maint escadron rompu :
 Les Flamans, s'ils eussent pû,
 Se fussent cachez sous terre.

Tel on voit un jeune Lion
 Courir à sa première proye.

La Flandre alloit souffrir plus de maux qu'Ilion :
 Ses peuples ignoroient l'usage de la joye ;

Louys eust renversé le reste de leurs tours,

Si la fille du Prince Ibere
 N'eust interposé les Amours,

Qui firent plus en quatre jours

Qu'aucun Plenipotentiaire,

Par son travail et ses discours,

En quatre mois n'auroit sceu faire.

Que si nôtre Monarque aux tournois de Bellone

Se fit dès l'abord renommer,

N'a-t-il pas mieux fait que personne

Son apprentissage d'aimer ?

Pour l'objet qui l'a sceu charmer

N'a-t-il pas cédé des conquestes,

Refusé des tresors, méprisé des Estats,

Et preferé Têrese aux palmes toutes prêtes

Que le sort promettoit aux efforts de son bras ?

Mais comment s'est-il pris tout d'un coup aux affaires ?

Quel Roy mieux que le nôtre entend le cabinet ?

Peut-on développer d'un jugement plus net

Tant de conseils si nécessaires ?

Les soins de son Estat ne le lassent jamais ;

Et dans les travaux de la paix

Il agit encore en Hercule.

Un autre eût tout perdu quand nous perdîmes Jule⁽¹⁾ ;

Mais de quel changement est suivy son trépas ?

Louys, ne l'ayant plus, sçait regir ses Provinces :

La machine de nos États,

1. Mazarin.

Qui sans l'effort de cet Atlas
 Eût fait succomber d'autres Princes,
 Ne pese point au nôtre, et, non plus que les Cieux,
 N'a besoin pour support que du maître des Dieux.

Tous ses commencemens ayant esté si beaux,
 Celuy de son Hymen nous promet des miracles :
 J'en attens un Dauphin dont les exploits nouveaux
 Ne pourront rencontrer d'assez puissans obstacles.

La victoire en tous lieux le doit accompagner.
 Sans qu'il se fasse craindre on le verra regner ;
 C'est bien le mieux, qui le sçait faire :
 Les peuples les plus fiers sous un joug volontaire
 Se verront d'eux-mesmes soumis.
 Aux dépens de ses ennemis
 Son Estat un jour doit s'accroître.
 Il aura les Dieux pour amis,
 Il aura son Pere pour maître.

Terese, le portant avec un soin si tendre,
 L'ornera de vertus et de dons inouïs :
 Jugez quel il doit estre, et ce qu'on peut attendre
 D'un chef-d'œuvre formé par elle et par Louïs.
 De sa Mere il tiendra la douceur et les charmes ;
 Et de son Pere, l'art de dompter par les armes
 Ceux qui resisteront à toutes ses bontez :
 Il sera conquerant en diverses manieres ;
 Et son Empire un jour n'aura plus de frontieres,
 Non pas mesme les cœurs des plus fieres beautez.

Celle dont nous venons de chanter l'hymenée
 Ne peut qu'elle ne rende un tel œuvre accompli ;
 De bien moins de fleurons sa teste est couronnée
 Que son cœur de vertus ne se montre remply.
 Les Graces, les Beautez, qui reluisent en elle
 Ne font que la moitié d'un tout si précieux ;
 Son esprit est divin, son ame est toute belle :
 Terese est un chef-d'œuvre achevé par les Cieux.

*Je me croyois sorty d'une haute entreprise,
Et mon chant me sembloit ne pouvoir mieux finir :
Anne, par ses bontez dont mon ame est éprise,
S'est encor présentée à mon ressouvenir.*

Nostre Dauphin en doit tenir

*Les mêmes dons ; mais d'une autre maniere :
La sagesse aux conseils, l'esprit plein de lumiere,
La fermeté que l'on trouve aux Heros,
Et la constance dans les maux ;*

(Mais quoy, de l'exercer il n'est plus de matiere.)

Vous dépeindre Anne⁽¹⁾ toute entiere,

C'est pour ma Muse un trop hardy projet :

Si vous regardez mon sujet,

Que diray-je d'assez sublime ?

Que ne diray-je point si je suis mon devoir !

Dieux ! qu'on est empesché quand il faut qu'on exprime

Ce qu'on ne sçauroit concevoir !

Dispensez-moy de cette peine ;

Vous sçavez, Monseigneur, quelle est Anne et Louïs.

Vous voyez tous les jours nostre nouvelle Reine :

Si vos yeux n'en sont ébloüis,

Je les tiens bons ; ils le sont, et personne

N'en a douté jusques icy :

Puissent-ils dans vingt ans veiller pour la Couronne !

Je ne vous plaindray pas d'avoir un tel soucy.

Voilà, Monseigneur, ce que je pense sur ce sujet. J'ay corrigé les derniers Vers que vous avez leus, et qui ont eu l'honneur de vous plaire ; j'espere que vous les trouverez en meilleur estat qu'ils n'estoient. Entre autres fautes, j'y avois mis un deux pour un trois, ce qui est la plus grande rêverie dont un nourrisson du Parnasse se pût aviser. La béveue ne vient que de là ; car je prens trop d'interest en tout ce qui regarde vostre famille, pour ne pas sçavoir de combien d'amours et de graces elle est composée⁽²⁾. Je me retrac-

1. Anne d'Autriche.

2. « Il s'agit probablement, dit M. Walckenaër, de quel-

teray plus amplement à la première occasion, et cependant je seray toujours, Monseigneur, etc.

—
LETTRE XI (1).

A M. DE MAUCROIX (2)

Relation d'une Fête donnée à Vaux.

Si tu n'as pas reçu réponse à la Lettre que tu m'as

que pièce composée pour madame Fouquet, dans laquelle La Fontaine s'étoit mépris sur le nombre des enfants qu'elle avoit. »

Rien n'est plus vrai ; mais il est incroyable que M. Walckenaër n'ait pas remarqué que La Fontaine a ici en vue son épître *A Madame la Sur-Intendante sur la naissance de son dernier fils à Fontainebleau*. On y lit :

Or, vous voilà mere de trois Amours.

C'est évidemment dans ce vers que La Fontaine s'accuse d'avoir mis un deux pour un trois. C'étoit, du reste, un des traits du caractère de notre poëte de ne pas faire attention au nombre des enfants des gens qu'il connoissoit, et il en convient lui-même en ces termes dans une lettre écrite à sa femme deux ans plus tard, le 19 septembre 1663 : « De vous dire quelle est la famille de ce parent, et quel nombre d'enfans il a, c'est ce que je n'ay pas remarqué, mon humeur n'estant nullement de m'arrester à ce petit peuple. »

1. Cette lettre a paru pour la première fois dans les *Œuvres diverses* de 1729 (tome III, page 296). Les variantes sont tirées des portefeuilles de Tallemant des Réaux, appartenant à M. Monmerqué.

2. Le surintendant l'avoit envoyé à Rome comme ami de Pellisson. (*Note des manuscrits de Tallemant*.) Il étoit chargé d'une mission diplomatique importante et se présenta sous le titre d'abbé de Cressy ; ce n'étoit pas un faux nom, comme l'ont prétendu les ennemis de Fouquet, car il étoit sinon abbé, du moins prieur de Cressy. On trouve des détails étendus et curieux sur toute cette affaire dans *Maucroix ; sa vie et ses ouvrages, publiés par LOUIS PARIS... Paris, 1854, in-8, p. cxxv-cxlv.*

écrite, ce n'est pas ma faute; je t'en dirai une autre fois la raison, et je ne t'entretiendrai pour ce coup-ci (1) que de ce qui regarde M. le Sur-Intendant; non que je m'engage à t'envoyer des Relations de tout ce qui lui arrivera de remarquable; l'entreprise seroit trop grande, et en ce cas-là je le supplerois très-humblement de se donner quelquefois la peine de faire des choses qui ne méritassent point que l'on en parlât, afin que j'eusse le loisir de me reposer. Mais je croi (2) qu'il y seroit aussi empêché que je lui suis à présent (3). On diroit que la Renommée n'est faite que pour lui seul, tant il lui donne d'affaires tout à la fois. Bien en prend à cette Déesse de ce qu'elle est née avec cent bouches, encore n'en a-t-elle pas la moitié de ce qu'il faudroit pour célébrer dignement un si grand Héros; et je croi que, quand elle en auroit mille, il trouveroit de quoi les occuper toutes. Je ne te conterai donc que ce qui s'est passé à Vaux le 17 de ce mois. Le Roi, la Reine Mère, Monsieur, Madame, quantité de Princes et de Seigneurs, s'y trouverent: il y eut un souper magnifique, une excellente Comédie, un Balet fort divertissant, et un feu qui ne devoit rien à celui qu'on fit pour l'Entrée.

*Tous les sens furent enchantez ;
Et le régal eut des beautez
Dignes du lieu, dignes du Maître,
Et dignes de leurs Majestez,
Si quelque chose pouvoit l'être.*

On commença par la promenade. Toute la Cour regarda les eaux avec grand plaisir. Jamais Vaux ne sera plus beau qu'il le fut cette soirée-là, si la présence de la Reine ne lui donne encore un lustre qui verita-

1. *Var.* Pour aujourd'hui.
2. *Var.* Je pense.
3. *Var.* A cette heure.

blement lui manquoit⁽¹⁾. Elle étoit demeurée à Fontainebleau pour une affaire fort importante, tu vois bien que j'entens parler de sa grossesse⁽²⁾. Cela fit qu'on se consola, et enfin on ne pensa plus qu'à se réjouir. Il y eut grande contestation entre la Cascade, la Gerbe d'eau, la Fontaine de la Couronne, et les Animaux, à qui plairoit davantage; les Dames n'en firent pas moins de leur part.

*Toutes entré elles de beauté
Contesterent aussi chacune à sa manière :
La Reine avec ses fils contesta de bonté;
Et Madame, d'éclat avecque la lumière.*

Je remarquai une chose à quoi peut-être on ne prit pas garde; c'est que les Nymphes de Vaux eurent toujours les yeux sur le Roi : sa bonne mine les ravit toutes, s'il est permis d'user de ce mot en parlant d'un si grand Prince. Ensuite de la promenade on alla souper. La délicatesse et la rareté des mets furent grandes; mais la grace avec laquelle Monsieur et Madame la Sur-Intendante firent les honneurs de leur maison, le fut encore davantage. Le souper fini, la Comédie eut son tour. On avoit dressé le Théâtre au bas de l'allée des sapins.

*En cet endroit, qui n'est pas le moins beau
De ceux qu'enferme un lieu si délectable,
Au pied de ces sapins et sous la grille d'eau⁽³⁾,
Parmi la fraîcheur agréable
Des fontaines, des bois, de l'ombre, et des Zéphirs,*

1. *Var.* De nouveaux charmes car elle... — Le Roi avoit demandé encore une fête pour les relevailles de la Reine. (*Note des mss. de Tallemant.*)

2. Cette dernière phrase n'est pas dans les manuscrits de Tallemant des Réaux.

3. *Var.* Et de leurs grilles d'eau.

Furent préparés les plaisirs
 Que l'on goûta cette soirée.
 De feuillages touffus la scène étoit parée,
 Et de cent flambeaux éclairée :
 Le Ciel en fut jaloux. Enfin figure-toi
 Que, lorsqu'on eût tiré les toiles⁽¹⁾,
 Tout combattit à Vaux pour le plaisir du Roi :
 La musique, les eaux, les lustres⁽²⁾, les étoiles.

Les Décorations furent magnifiques, et cela ne se passa pas sans Musique.

On vit des Rocs s'ouvrir, des Thermes se mouvoir⁽³⁾,
 Et sur son pié-d'estal tourner mainte figure ;
 Deux Enchanteurs pleins de savoir
 Firent tant, par leur imposture,
 Qu'on crut qu'ils avoient le pouvoir
 De commander à la nature.

L'un de ces Enchanteurs est le sieur Torelli,
 Magicien expert et faiseur de miracles ;
 Et l'autre, c'est Lebrun, par qui Vaux embellit
 Présente aux regardans mille rares spectacles :
 Lebrun dont on admire et l'esprit et la main,
 Pere d'inventions agréables et belles,
 Rival des Raphaëls, successeur des Apelles,
 Par qui notre climat ne doit rien au Romain.
 Par l'avis de ces deux la chose fut réglée ;
 D'abord aux yeux de l'assemblée
 Parut un rocher si-bien fait,
 Qu'on le crut rocher en effet,
 Mais insensiblement se changeant en coquille,
 Il en sortit une Nymphe gentille

1. Var.

Le Ciel en fut jaloux. Enfin, mon cher Maucroix,
 Lorsque l'on eût tiré les toiles.

2. Var. Les flambeaux.

3. Var.

On vit les rocs s'ouvrir, les termes se mouvoir.

Qui ressembloit à la Bèjar
 Nymphé excellente dans son art,
 Et que pas une ne surpasse.
 Aussi recita-t-elle avec beaucoup de grace
 Un Prologue, estimé l'un des plus accomplis
 Qu'en ce genre on pût écrire,
 Et plus beau que je ne dis,
 Ou bien que je n'ose dire,
 Car il est de la façon
 De notre ami Pelisson.
 Ainsi, bien que je l'admire,
 Je m'en tairai, puisqu'il n'est pas permis
 De louer ses amis (1).

Dans ce Prologue, la Bèjar qui représente la Nymphé de la fontaine où se passe cette action, commande aux Divinitez qui lui sont soumises de sortir des marbres qui les enferment, et de contribuer de tout leur pouvoir au divertissement de sa Majesté; aussi-tôt les Thermes et les Statuës qui font partie de l'ornement du Théâtre se meuvent, et il en sort, je ne sai comment, des Faunes et des Bacchantes qui font l'une des entrées du Balet. C'est une fort plaisante chose que de voir accoucher un Therme, et danser l'enfant en venant au monde. Tout cela fait place à la Comédie, dont le sujet est un homme arrêté par toute sortes de gens, sur le point d'aller à une assignation amoureuse (2).

C'est un ouvrage de Molière (3).
 Cet écrivain par sa manière
 Charme à présent toute la Cour.
 De la façon que son nom court,
 Il doit être par-de-là Rome:

1. Ces trois derniers vers ne sont pas dans les manuscrits de Tallemant des Réaux.

2. *Les Fâcheux*.

3. Le chef de la troupe des comédiens de Monsieur, où est la Bèjart. (*Note des manuscrits de Tallemant des Réaux.*)

*J'en suis ravi, car c'est mon homme.
 Te souvient-il bien qu'autrefois
 Nous avons conclu d'une voix
 Qu'il alloit ramener en France
 Le bon goût et l'air de Terence?
 Plaute n'est plus qu'un plat bouffon,
 Et jamais il ne fit si bon
 Se trouver à la Comédie;
 Car ne pense pas qu'on y rie
 De maint trait jadis admiré,
 Et bon in illo tempore;
 Nous avons changé de méthode;
 Jodelet n'est plus à la mode,
 Et maintenant il ne faut pas
 Quitter la nature d'un pas⁽¹⁾.*

On avoit accommodé le Balet à la Comédie, autant qu'il étoit possible, et tous les danseurs y représentoient des fâcheux de plusieurs manières : en quoi certes ils ne parurent nullement fâcheux à notre égard ; au contraire, on les trouva fort divertissans, et ils se retirèrent trop tôt au gré de la compagnie. Dès que ce plaisir fut cessé, on courut à celui du feu.

*Je voudrois bien t'écrire en vers
 Tous les artifices divers
 De ce feu le plus beau du monde,
 Et son combat avecque l'onde,
 Et le plaisir des assistans.
 Figure-toi qu'en même temps
 On vit partir mille fusées,
 Qui par des routes embrasées
 Se firent toutes dans les airs
 Un chemin tout rempli d'éclairs,
 Chassant la nuit, brisant ses voiles.
 As-tu vû tomber des étoiles?*

1. Ces quatre derniers vers ne sont pas dans les manuscrits de Tallemant des Réaux.

*Tel est le sillon enflâmé,
 Ou le trait qui lors est formé.
 Parmi ce spectacle si rare,
 Figure-toi le tintamare,
 Le fracas, et les sifflemens
 Qu'on entendoit à tous momens.
 De ces colonnes embrazées
 Il renaissoit d'autres fuzées,
 Ou d'autres formes de petart,
 Ou quelqu' autre effet de cet art;
 Et l'on voyoit regner la guerre
 Entre ces enfans du tonnerre,
 L'un contre l'autre combattant,
 Voltigeant, et piroüettant,
 Faisant un bruit épouventable,
 C'est-à-dire un bruit agréable.
 Figure-toi que les échos
 N'ont pas un moment de repos,
 Et que le Chœur des Néréïdes
 S'enfuit sous ses grottes humides.
 De ce bruit Neptune étonné
 Eût craint de se voir détrôné,
 Si le Monarque de la France
 N'eût rassuré par sa présence
 Ce Dieu des moittes Tribunaux,
 Qui crut que les Dieux infernaux
 Venoient donner des sérénades
 A quelques-unes des Nayades.
 Enfin, la peur l'ayant quitté,
 Il salüa sa Majesté :
 Je n'en vis rien, mais il n'importe.
 Le raconter de cette sorte
 Est toujours bon; et quant à toi⁽¹⁾,
 Ne t'en fais pas un point de foi.*

Au bruit de ce feu succeda celui des tambours; car le Roi voulant s'en retourner à Fontainebleau cette même nuit, les Mousquetaires étoient commandez. On

1. Var. Puis Maucroy.

retourna donc au Château, où la colation étoit préparée. Pendant le chemin, tandis qu'on s'entretenoit de ces choses, et lorsqu'on ne s'attendoit plus à rien, on vit en un moment le Ciel obscurci d'une épouvantable nuée de fusées et de serpentaux. Faut-il dire obscurci ou éclairé⁽¹⁾? Cela parloit de la lanterne du Dôme; ce fut en cet endroit que la nuée creva d'abord. On crut que tous les astres grands et petits étoient descendus en terre, afin de rendre hommage à Madame; mais l'orage étant cessé, on les vit tous en leur place: la catastrophe de ce fracas fut la perte de deux chevaux.

*Ces chevaux qui jadis un carrosse tiraient,
Et tirent maintenant la barque de Caron,
Dans les fossez de Vaux tomberent,
Et puis de là dans l'Achéron.*

Ils étoient attelés à l'un des carosses de la Reine, et s'étant cabrez à cause du feu et du bruit, il fut impossible de les retenir. Je ne croyois pas que cette relation dût avoir une fin si tragique et si pitoyable. Adieu. Charge ta mémoire de toutes les belles choses que tu verras au lieu où tu es.

Ce 22 Août 1661.

—
LETTRE XII⁽²⁾.

A M. DE MAUCROIX.

Ce samedi matin (septembre 1662 3).

Je ne puis te rien dire de ce que tu m'as écrit sur

1. *Var.* Que le Ciel en fut obscurci, ou éclairé, si vous voulez.

2. Publiée pour la première fois par M. Walckenaër, dans son édition de 1827, d'après un autographe qui lui appartenoit.

3. Fouquet fut arrêté à Nantes, le 5 septembre 1662.

mes affaires, mon cher ami; elles me touchent pas tant que le malheur qui vient d'arriver au surintendant. Il est arrêté, et le roi est violent contre lui, au point qu'il dit avoir entre les mains des pièces qui le feront pendre... Ah! s'il le fait, il sera autrement cruel que ses ennemis, d'autant qu'il n'a pas, comme eux, intérêt d'être injuste. Madame de B. (1) a reçu un billet où on lui mande qu'on a de l'inquiétude pour M. Pellisson: si ça est, c'est encore un grand surcroît de malheur. Adieu, mon cher ami; t'en dirois beaucoup davantage, si j'avois l'esprit tranquille présentement; mais la prochaine fois je me dédommagerai pour aujourd'hui.

Feriant summos fulmina montes (2).

—

LETTRE XIII (3).

A M. FOUQUET.

MONSEIGNEUR,

J'ai toujours bien cru que vous sauriez conserver la liberté de votre esprit dans la prison même; et je n'en veux pour témoignage que vos défenses; il ne se peut rien voir de plus convaincant, ni de mieux écrit.

1. Madame de Bellière (Duplessis), l'amie et la confidente de Fouquet. Voyez dans les *Mémoires de Conrart*, publiés par M. Monmerqué, une lettre en date du 19 septembre 1662, qu'elle écrivit à cette époque à Pomponne, (tome XLVIII, p. 259. *Walckenaër*.)

2. Decidunt turres, feriuntque summos
Fulmina montes.

(Horat., II, Od. X, 11.)

3. Publiée pour la première fois dans les *Œuvres diverses* de 1729, t. II, p. 24.

Les Apostilles que vous avez faites à mon Ode ne sauroient partir non plus que d'un jugement très-solide et d'un goût extrêmement délicat. Vous voulez, Monseigneur, que l'endroit de Rome soit supprimé; et vous le voulez, ou parce que vous avez trop de piété, ou parce que vous n'êtes pas instruit de l'état présent des affaires. Ceux qui vous gardent ne font que trop bien leur devoir. L'exemple de César étant chez les Anciens, il vous semble qu'il ne sera pas assez connu : cela pourroit arriver, sans le jour que les Ecrivains lui ont donné : ils ne manquent jamais de l'alléguer en de pareilles occasions. Je m'en suis servi, parce qu'il est consacré à cette matière. D'ailleurs, ayant déjà parlé d'Henry IV dans mon Elégie, je ne voulois pas proposer à notre Prince de moindres modèles que les actions de clémence du plus grand personnage de l'Antiquité. Quant à ce que vous trouvez de trop poétique pour pouvoir plaire à notre Monarque, je le puis changer en cas que l'on lui présente mon Ode; ce que je n'ai jamais prétendu. Que pourroient ajouter les Muses aux sollicitations qu'on fera pour vous? car je ne doute nullement que les premières personnes du monde ne s'y employent. J'ai donc composé cette Ode à la considération du Parnasse. Vous savez assez quel intérêt le Parnasse prend à ce qui vous touche. Or, ce sont les traits de Poésie qui font valoir les ouvrages de cette nature. Malherbe en est plein, même aux endroits où il parle au Roi. Je viens enfin à cette Apostille où vous dites que je demande trop bassement une chose qu'on doit mépriser. Ce sentiment est digne de vous, Monseigneur, et en vérité celui qui regarde la vie avec une telle indifférence ne mérite aucunement de mourir; mais peut-être n'avez-vous pas considéré que c'est moi qui parle, moi qui demande une grace qui nous est plus chère qu'à vous. Il n'y a point de termes si humbles, si pathétiques et si pressans, que je ne m'en doive servir en cette rencontre. Quand je vous introduirai sur la

scène, je vous prêterai des paroles convenables à la grandeur de votre ame. Cependant permettez moi de vous dire que vous n'avez pas assez de passion pour une vie telle que la vôtre. Je tâcherai pourtant de mettre mon Ode en l'état où vous souhaiterez qu'elle soit, et je serai toujours, etc.

A Paris, ce 30 janvier 1663.

LETTRE XIV (1).

A MADAME DE LA FONTAINE.

Relation d'un Voyage de Paris en Limousin.

Vous n'avez jamais voulu lire d'autres voyages que ceux des Chevaliers de la Table Ronde; mais le nôtre mérite bien que vous le lisiez. Il s'y rencontrera pourtant des matières peu convenables à votre goût; c'est à moi de les assaisonner, si je puis, en telle sorte qu'elles vous plaisent; et c'est à vous de louer en cela mon intention, quand elle ne seroit pas suivie du succès. Il pourra même arriver, si vous goûtez ce récit, que vous en goûterez après de plus sérieux. Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage; et hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les Romans qui vous divertissent. C'est un fonds bien-tôt épuisé; vous avez lû tant de fois les vieux, que vous les savez; il s'en fait peu de nouveaux, et parmi ce peu, tous ne sont pas bons: ainsi vous demeurez souvent à sec. Considérez, je vous prie, l'utilité que ce vous seroit, si en badinant je vous avois accoutumée à l'Histoire,

1. Cette lettre et les trois suivantes ont paru pour la première fois dans les *Œuvres diverses* de 1729, t. II, p. 26-56.

soit des lieux, soit des personnes : vous auriez de quoi vous desennuyer toute votre vie, pourvû que ce soit sans intention de rien retenir, moins encore de rien citer : ce n'est pas une bonne qualité pour une femme d'être savante, et c'en est une très-mauvaise d'affecter de paroître telle.

Nous partîmes donc de Paris le 23 du courant, après que M. Jeannart eut reçu les condoléances de quantité de personnes de condition et de ses amis (1). M. le Lieutenant Criminel en usa généreusement, libéralement, royalement; il ouvrit sa bourse, et nous dit que nous n'avions qu'à puiser. Le reste du voisinage fit des merveilles. Quand il eût été question de transférer le Quay des Orfèvres, la Cour du Palais, et le Palais même, à Limoges, la chose ne se seroit pas autrement passée. Enfin ce n'étoit chez nous que processions de gens abbattus et tombez des nuës. Avec tout cela je ne pleurai point : ce qui me fait croire que j'acquerrai une grande réputation de constance dans cette affaire. La fantaisie de voyager m'étoit entrée quelque temps auparavant dans l'esprit, comme si j'eusse eu des pressentimens de l'ordre du Roi. Il y avoit plus de quinze jours que je ne parlois d'autre chose que d'aller tantôt à S. Cloud, tantôt à Charonne, et j'étois honteux d'avoir tant vécu sans rien voir. Cela ne me sera plus reproché, graces à Dieu. On nous a dit, entr'autres merveilles, que

1. Par suite des persécutions dirigées contre Fouquet, Jannart, son ami et son substitut dans la charge de procureur au Parlement, fut exilé à Limoges, où la femme de Fouquet avoit été aussi reléguée. Un valet de pied du Roi, nommé Châteauneuf, eut ordre d'accompagner Jannart jusqu'à Limoges. La Fontaine le suivit dans son exil. Jannart avoit épousé Marie Héricart, tante de madame de La Fontaine, et ce fut lui qui avoit fait connoître notre poète à Fouquet. (Voy. *l'Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, par WALCKENAER, 3e édit., 1824, in-8, p. 15 et 107.)

beaucoup de Limousines de la première Bourgeoisie portent des chaperons de drap rose-sèche sur des cales de velours noir. Si je trouve quelqu'un de ces chaperons qui couvre une jolie tête, je pourrai m'y amuser en passant, et par curiosité seulement. Quoi qu'il en soit, j'ai tout-à-fait bonne opinion de notre voyage : nous avons déjà fait trois lieues sans aucun mauvais accident, sinon que l'épée de M. Jeannart s'est rompuë ; mais, comme nous sommes gens à profiter de tous nos malheurs, nous avons trouvé qu'aussi-bien elle étoit trop longue, et l'embarassoit. Présentement nous sommes à Clamart, au-dessous de cette fameuse montagne où est situé Meudon ; là nous devons nous rafraichir deux ou trois jours. En vérité, c'est plaisir que de voyager, on rencontre toujours quelque chose de remarquable ; vous ne sauriez croire combien est excellent le beurre que nous mangeons, je me suis souhaité vingt fois de pareilles vaches, un pareil herbage, des eaux pareilles, et ce qui s'ensuit, hormis la batteuse, qui est un peu vieille. Le jardin de Madame C. (1) mérite aussi d'avoir place dans cette histoire, il a beaucoup d'endroits fort champêtres, et c'est ce que j'aime sur toutes choses. Ou vous l'avez vû, ou vous ne l'avez pas vû ; si vous l'avez vû, souvenez-vous de ces deux terrasses que le parterre a en face et à la main gauche, et des rangs de Chênes et de Châtaigniers qui les bordent : je me trompe bien si cela n'est beau. Souvenez-vous aussi de ce bois qui paroît en l'enfoncement, avec la noirceur d'une forêt âgée de dix siècles ; les arbres n'en sont pas si vieux à la vérité, mais toujours peuvent-ils passer pour les plus anciens du Village, et je ne croi pas qu'il y en ait de plus vénérables sur la terre. Les deux allées qui sont à droite et à gauche

1. Dans l'édition de 1729 on lit ici et au bas de la page suivante *M. C.*, mais dans la *Lettre XV* il y a *Madame C.* en toutes lettres.

me plaisent encore : elles ont cela de particulier, que ce qui les borne est ce qui les fait paroître plus belles. Celle de la droite a tout-à-fait la mine d'un jeu de Paume; elle est à présent bordée d'un amphithéâtre de gazons, et a le fonds relevé de huit ou dix marches : il y a de l'apparence que c'est l'endroit où les Divinitez du lieu reçoivent l'hommage qui leur est dû.

*Si le dieu Pan, ou le Faune,
Prince des bois, ce dit-on,
Se fait jamais faire un Trône,
C'en sera là le patron.*

*Deux Chataigners dont l'ombrage
Est majestueux et frais,
Le couvrent de leur feuillage,
Ainsi que d'un riche dais.*

*Je ne vois rien qui l'égale,
Ni qui me charme à mon gré,
Comme un gazon qui s'étale
Le long de chaque degré.*

*J'aime cent fois mieux cette herbe
Que les précieux tapis
Sur qui l'Orient superbe
Voit ses Empereurs assis.*

*Beautez simples et divines,
Vous contentiez nos Ayeux
Avant qu'on tirât des mines
Ce qui nous frappe les yeux.*

*De quoi sert tant de dépense ?
Les Grands ont beau s'en vanter :
Vive la magnificence
Qui ne coûte qu'à planter.*

Nonobstant ces moralitez, j'ai conseillé à Madame C.

de faire bâtir une maison proportionnée en quelque manière à la beauté de son jardin, et de se ruïner pour cela. Nous partirons de chez elle demain 26, et nous irons prendre au Bourg la Reine la commodité du Carrosse de Poitiers, qui y passe tous les Dimanches. Là se doit trouver un valet de pied du Roi, qui a ordre de nous accompagner jusques à Limoges. Je vous écrirai ce qui nous arrivera en chemin, et ce qui me semblera digne d'être observé. Cependant faites bien mes recommandations à notre marmot, et dites-lui que peut-être j'amènerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon pour le faire jouër et pour lui tenir compagnie.

A Clamart, ce 25 août 1663.

LETTRE XV.

A LA MÊME.

Suite du même voyage.

Les occupations que nous eûmes à Clamart, votre Oncle et moi, furent différentes. Il ne fit aucune chose digne de mémoire; il s'amusa à des expéditions, à des procès, à d'autres affaires. Il n'en fut pas ainsi de moi : je me promenai, je dormis, je passai le temps avec les Dames qui nous vinrent voir. Le Dimanche étant arrivé, nous partîmes de grand matin. Madame C. et notre Tante nous accompagnèrent jusqu'au Bourg la Reine. Nous y attendîmes près de trois heures, et pour nous desennuyer, ou pour nous ennuyer encore davantage (je ne sais pas bien lequel je dois dire), nous ouïmes une Messe paroissiale. La Procession, l'Eau bénîte, le Prône, rien n'y manquoit. De bonne fortune pour nous, le Curé étoit ignorant, et ne prêcha point. Dieu voulut enfin que le Carrosse

passât, le valet de pied y étoit, point de Moines, mais en récompense trois femmes, un Marchand qui ne disoit mot, et un Notaire qui chantoit toujours, et qui chantoit très-mal; il reportoit en son pays quatre volumes de chansons. Parmi les trois femmes, il y avoit une Poitevine qui se qualifioit Comtesse; elle paroissoit assez jeune et de taille raisonnable, témoignoit avoir de l'esprit, déguisoit son nom, et venoit de plaider en séparation contre son mari; toutes qualités de bon augure, et j'y eusse trouvé matière de cajolerie, si la beauté s'y fût rencontrée, mais sans elle rien ne me touche, c'est à mon avis le principal point. Je vous défie de me faire trouver un grain de sel dans une personne à qui elle manque. Telle étoit donc la compagnie que nous avons eue jusques au Port de Pilles. Il fallut à la fin que l'Oncle et la Tante se séparassent; les derniers adieux furent tendres, et l'eussent été beaucoup davantage, si le Cocher nous eût donné le loisir de les achever. Comme il vouloit regagner le temps qu'il avoit perdu, il nous mena d'abord avec diligence. On laisse, en sortant du Bourg la Reine, Sceaux à la droite, et à quelques lieuës de là Chilly à la gauche, puis Montléry du même côté. Est-ce *Montléry* qu'il faut dire, ou *Montlehéry*? C'est Montlehéry quand le vers est trop court, et Montléry quand il est trop long. Montléry donc ou Montlehéry, comme vous voudrez, étoit jadis une forteresse que les Anglois, lorsqu'ils étoient maîtres de la France, avoient fait bâtir sur une colline assez élevée. Au pied de cette colline est un Bourg qui en a gardé le nom. Pour la forteresse, elle est démolie, non point par les ans : ce qui en reste, qui est une tour fort haute, ne se dément point, bien qu'on en ait ruiné un côté : il y a encore un escalier qui subsiste, et deux chambres où l'on voit des peintures Angloises, ce qui fait foi de l'antiquité et de l'origine du lieu. Voilà ce que j'en ai appris de votre Oncle, qui dit avoir entré dans les chambres; pour moi, je n'en ai

rien vu ; le Cocher ne vouloit arrêter qu'à Châtres⁽¹⁾, petite ville qui appartient à M. de Condé, l'un de nos grands Maîtres⁽²⁾. Nous y dinâmes ; après le dîner , nous vîmes encore à droite et à gauche force Châteaux, je n'en dirai mot, ce seroit une œuvre infinie. Seulement nous passâmes auprès du Plessy-pâté et traversâmes ensuite la vallée de Caucatrix, après avoir monté celle de Tréfou : car sans avoir étudié en Philosophie, vous pouvez vous imaginer qu'il n'y a point de vallée sans montagne. Je ne songe point à cette vallée de Tréfou, que je ne frémissé.

*C'est un passage dangereux ;
Un lieu pour les voleurs , d'embûche et de retraite ,
A gauche un bois , une montagne à droite.*

Entre les deux

Un chemin creux.

*La montagne est toute pleine
De Rochers faits comme ceux
De notre petit Domaine.*

Tout ce que nous étions d'hommes dans le Carrosse, nous descendîmes, afin de soulager les chevaux. Tant que le chemin dura, je ne parlai d'autre chose que des commoditez de la guerre : en effet, si elle produit des voleurs, elle les occupe, ce qui est un grand bien pour tout le monde, et particulièrement pour moi, qui crains naturellement de les rencontrer. On dit que ce bois que nous côtoyâmes en fourmille : cela n'est pas bien, il mériteroit qu'on le brûlât.

*République de loups, asyle de brigans ,
Faut-il que tu sois dans le monde ?
Tu favorises les méchans
Par ton ombre épaisse et profonde.
Ils égorgent celui que Thémis , ou le gain ,
Ou le désir de voir, fait sortir de sa terre !*

1. Aujourd'hui Arpajon.

2. Des eaux-et-forêts.

*En combien de façons, hélas, le genre humain
 Se fait à soi-même la guerre!
 Puisse le feu du Ciel désoler ton enceinte!
 Jamais celui d'Amour ne s'y fasse sentir,
 Ni ne s'y laisse amortir!
 Qu'au lieu d'Amarillis, de Diane, et d'Aminte,
 On ne trouve chez toi que vilains Bocherons,
 Charbonniers noirs comme démons,
 Qui t'accommodent de manière
 Que tu sois à tous les larrons
 Ce qu'on appelle un Cimetière!*

Notre première traite s'acheva plus tard que les autres; il nous resta toutefois assez de jour pour remarquer, en entrant dans Etampes, quelques monumens de nos guerres : ce n'est pas les plus riches que j'aye vûs; j'y trouvai beaucoup de Gothique : aussi est-ce l'ouvrage de Mars, méchant maçon, s'il en fut jamais.

*Il nous laisse ces monumens
 Pour marque de nos mouvemens.
 Quand Turenne assiégea Tavanne,
 Turenne fit ce que la Cour lui dit,
 Tavanne non : car il se défendit,
 Et jouâ de la Sarbacanne.*

*Beaucoup de sang François fut alors répandu;
 On perd des deux côtez dans la guerre civile :
 Notre Prince eût toujours perdu,
 Quand même il eût gagné la Ville.*

Enfin nous regardâmes avec pitié les Fauxbourgs d'Etampes. Imaginez-vous une suite de maisons sans toits, sans fenêtres, percées de tous les côtez; il n'y a rien de plus laid et de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruïnes de Troyes la grande. En vérité, la fortune se moque bien du travail des hommes. J'en entretins le soir notre compagnie, et le lende-

main nous traversâmes la Beausse, pays ennuyeux, et qui, outre l'inclination que j'ai à dormir, nous en fournissoit un très-beau sujet.

Pour s'en empêcher, on mit une question de controverse sur le tapis : notre Comtesse en fut cause, elle est de la Religion, et nous montra un livre de du Moulin; M. de Châteauneuf (c'est le nom du valet de pied) l'entreprit, et lui dit que sa Religion ne valoit rien pour bien des raisons. Premièrement, Luther a eu je ne sai combien de bâtards; les Huguenots ne vont jamais à la messe; enfin il lui conseilloit de se convertir, si elle ne vouloit aller en Enfer : car le Purgatoire n'étoit pas fait pour des gens comme elle. La Poitevine se mit aussi-tôt sur l'Écriture, et demanda un passage où il fût parlé du Purgatoire; pendant cela le Notaire chantoit toujours, M. Jeannart et moi nous endormîmes.

L'après-dinée, de crainte que M. de Châteauneuf ne nous remît sur la controverse, je demandai à notre Comtesse inconnüe s'il y avoit de belles personnes à Poitiers; elle nous en nomma quelques-unes, entr'autres une fille appelée Barigny, de condition médiocre, car son pere n'étoit que Tailleur, mais au reste on ne pouvoit dire assez de choses de la beauté de cette personne. C'étoit une claire brune, de belle taille, la gorge admirable, de l'embonpoint ce qu'il en falloit, tous les traits du visage bien faits, les yeux beaux; si bien qu'à tout prendre il y avoit peu de chose à souhaiter; car rien, c'est trop dire. Enfin non seulement les Astres de la Province, mais ceux de la Cour lui devoient céder, jusques-là que dans un Bal où étoit le Roi, dès que la Barigny fut entrée, elle effaça ce qu'il y avoit de brillant; les plus grands soleils ne parurent auprès que de simples étoiles. Outre cela elle savoit les Romans, et ne manquoit pas d'esprit. Quant à sa conduite, on la tenoit dans Poitiers pour honnête fille, tant qu'un mariage de conscience se peut étendre. Autrefois un Gentil-

homme, appelé Miravaux, en avoit été passionné-ment amoureux, et vouloit l'épouser à toute force; les parents du Gentilhomme s'y opposèrent; ils n'y eussent pourtant rien gagné, si Clothon ne se fût mise de la partie; l'Amant mourut à l'armée, où il commandoit un Régiment. Les dernières actions de sa vie et ses derniers soupirs ne furent que penser à sa Maîtresse (1). Il lui laissa douze mille écus par son Testament, outre quantité de meubles et de nippes de conséquence, qu'il lui avoit donné dès auparavant. A la nouvelle de cette mort, Mademoiselle Barigny dit les choses du monde les plus pitoyables, protesta qu'elle se laisseroit mourir tôt ou tard, et en attendant recueillit le legs que son Amant lui avoit fait. Procez pour cela au Présidial de Poitiers, Appel à la Cour : Mais qui ne préféreroit une Belle à des héritiers ? Les Juges firent ce que j'aurois fait. Le cœur de la Dame fut contesté avec plus de chaleur encore : ce fut un nommé Cartignon qui en hérita. Ce dernier amant s'est trouvé plus heureux que l'autre : la Belle eut soin qu'il ne mourût point sans être payé de ses peines. Il y a, dit-on, Sacrement entr' eux; mais la chose est tenue secrète. Que dites-vous de ces mariages de conscience ? Ceux qui en ont amené l'usage n'étoient pas niais. On est fille et femme tout à la fois; le mari se comporte en galant (2) : tant que l'affaire demeure en cet état, il n'y a pas lieu de s'y opposer; les parents ne font point les diables, toute chose vient en son temps; et, s'il arrive qu'on se lasse les uns des autres, il ne faut aller ni au Juge ni à l'Evêque. Voilà l'histoire de la Barigny.

Ces aventures nous divertirent de telle sorte que

1. Dans l'édition de 1729 : *ne furent que penser à Maîtresse*; dans les éditions suivantes : *ne furent que pour sa maîtresse*.

2. Un tel Himen à des Amours ressemble;
On est Epoux et Galand tout ensemble.

(*La Courtisane amoureuse*, t. II, p. 208.)

nous entrâmes dans Orleans sans nous en être presque apperçus. Il sembloit même que le Soleil se fût amusé à les entendre aussi-bien que nous : car quoique nous eussions fait vingt lieues, il n'étoit pas encore au bout de sa traite. Bien davantage, soit que la Barigny fût cette soirée à la promenade; soit qu'il dût se coucher au sein de quelque rivière charmante comme la Loire, il s'étoit tellement paré que M. Châteauneuf et moi nous l'allâmes regarder de dessus le Pont. Par même moyen je vis la Pucelle, mais ma foi, ce fut sans plaisir : je ne lui trouvai ni l'air, ni la taille, ni le visage d'une Amazone. L'Infante Gradafillée en vaut dix comme elle, et si ce n'étoit que M. Chapelain est son Croniqueur, je ne sais si j'en ferois mention. Je la regardai, pour l'amour de lui, plus long-temps que je n'aurois fait. Elle est à genoux devant une Croix, et le Roi Charles en même posture vis à vis d'elle, le tout fort chétif et de petite apparence. C'est un monument qui se sent de la pauvreté de son siècle.

Le Pont d'Orleans ne me parut pas non plus d'une largeur ni d'une majesté proportionnée à la noblesse de son emploi et à la place qu'il occupe dans l'Univers.

*Ce n'est pas petite gloire
Que d'être Pont sur la Loire.
On voit à ses pieds rouler
La plus belle des Rivières
Que de ses vastes carrières
Phébus regarde couler.*

Elle est près de trois fois aussi large à Orléans que la Seine l'est à Paris; l'horison très-beau de tous les côtez, et borné comme il le doit être. Si bien que cette Riviere étant basse à proportion, ses eaux fort claires, son cours sans replis, on diroit que c'est un canal. De chaque côté du Pont on voit continuellement des barques qui vont à voiles; les unes montent,

les autres descendent; et comme le bord n'est pas si grand qu'à Paris, rien n'empêche qu'on ne les distingue toutes : on les conte, on remarque en quelle distance elles sont les unes des autres, c'est ce qui fait une de ses beautez : en effet, ce seroit dommage qu'une eau si pure fût entièrement couverte par des batteaux. Les voiles de ceux-ci sont fort amples : cela leur donne une majesté de navires, et je m'imaginai voir le Port de Constantinople en petit. D'ailleurs Orleans, à le regarder de la Sologne, est d'un bel aspect. Comme la Ville va en montant, on la découvre quasi toute entière. Le mail et les autres arbres qu'on a plantez en beaucoup d'endroits le long du rempart font qu'elle paroît à demi fermée de murailles vertes; et à mon avis cela lui sied bien. De la particulariser en dedans, je vous ennuirois : c'en est déjà trop pour vous de cette matière. Vous saurez pourtant que le quartier par où nous descendîmes au Pont est fort laid, le reste assez beau; des ruës spatieuses, nettes, agréables, et qui sentent leur bonne ville. Je n'eus pas assez de temps pour voir le rempart, mais je m'en suis laissé dire beaucoup de bien, ainsi que de l'Eglise Sainte Croix.

Enfin notre compagnie, qui s'étoit dispersée de tous les côtez, revint satisfaite. L'un parla d'une chose, l'autre d'une autre. L'heure du souper venuë, Chevaliers et Dames se furent seoir à leurs tables assez mal servies, puis se mirent au lit incontinent, comme on peut penser; et sur ce le Croniqueur fait fin au présent chapitre.

A Amboise, ce 30 août 1663.

LETTRE XVI.

A LA MÊME.

Suite du même voyage.

Autant que la Beausse m'avoit semblé ennuyeuse, autant le pays qui est depuis Orleans jusqu'à Amboise me parut agréable et divertissant. Nous eumes au commencement la Sologne, province beaucoup moins fertile que le Vendômois, lequel est de l'autre côté de la riviere. Aussi a-t-on un Niais du pays pour très-peu de chose, car ceux-là ne sont pas fous comme ceux de Champagne ou de Picardie⁽¹⁾. Je crois que les Niaisés coûtent davantage.

Le premier lieu où nous arrêtàmes, ce fut Cléry, J'allai aussi-tôt visiter l'Eglise. C'est une Collégiale assez bien rentée pour un Bourg; non que les Chanoines en demeurent d'accord, ou que je le leur aye oüi dire. Louis XI y est enterré : on le voit à genoux sur son tombeau, quatre enfans aux coins : ce seroient quatre Anges, et ce pourroient être quatre Amours, si on ne leur avoit point arraché les aîles. Le bon apôtre de Roi fait là le saint homme, et est bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liège.

*Je lui trouvai la mine d'un matois :
Aussi l'étoit ce Prince, dont la vie
Doit rarement servir d'exemple aux Rois,
Et pourroit être en quelques points suivie.*

A ses genoux sont ses Heures et son Chapelet, et

1. Allusion aux proverbes suivans :

Les Solognots sots à demi,
Qui se trompent à leur profit.

Un fol de Souloigne qui s'abuse à son profit. (*Le Livre des Proverbes françois, par LEROUX DE LINCY, t. 1, p. 255.*)

autres menuës ustanciles, sa main de Justice, son Sceptre, son chapeau et sa Notre-Dame; je ne sais comment le Statuaire n'y a point mis le Prévôt Tristan; le tout est de marbre blanc, et m'a semblé d'assez bonne main. Au sortir de cette Eglise, je pris une autre hôtellerie pour la nôtre, il s'en fallut peu que je n'y commandasse à dîner; et, m'étant aller promener dans le jardin, je m'attachai tellement à la lecture de Tite-Live, qu'il se passa plus d'une bonne heure sans que je fisse réflexion sur mon appétit; un valet de ce logis m'ayant averti de cette méprise, je courus au lieu où nous étions descendus, et j'arrivai assez à temps pour compter.

De Cléry à S.-Dié, qui est le gîte ordinaire, il n'y a que quatre lieuës, chemin agréable et bordé de hayes; ce qui me fit faire une partie de la traitte à pied. Il ne m'y arriva aucune aventure digne d'être écrite, sinon que je rencontrai, ce me semble, deux ou trois geux et quelques Pélerins de S.-Jacques. Comme S.-Dié n'est qu'un Bourg, et que les hôtelleries y sont mal meublées, notre Comtesse n'étant pas satisfaite de sa chambre, M. Châteauneuf voulant toujours que votre Oncle fût le mieux logé, nous pensâmes tomber dans le différent de Potrot et de la Dame de Nouaillé. Les gens de Potrot et ceux de la Dame de Nouaillé ayant mis, pendant la foire de Niort les hardes de leur Maître et de leur Maîtresse en même hôtellerie et sur même lit, cela fit contestation. Potrot dit : Je coucherai dans ce lit-là. Je ne dis pas que vous n'y couchiez, repartit la Dame de Nouaillé; mais j'y coucherai aussi. Par point d'honneur et pour ne se pas ceder, ils y couchèrent tous deux. La chose se passa d'une autre manière : la Comtesse se plaignit fort, le lendemain, des puces. Je ne sais si ce fut cela qui éveilla le Cocher; je veux dire les puces du Cocher, et non celles de la Comtesse : tant y a qu'il nous fit partir de si grand matin qu'il n'étoit quasi que huit heures quand nous nous

trouvâmes vis à vis de Blois, rien que la Loire entre-deux.

Blois est en pente comme Orleans, mais plus petit et plus ramassé; les toits des maisons y sont disposez en beaucoup d'endroits de telle manière qu'ils ressemblent aux degrés d'un Amphithéâtre; cela me parut très beau, et je croi que difficilement on pourroit trouver un aspect plus riant et plus agréable. Le Château est à un bout de la Ville, à l'autre bout Sainte Solenne; cette Eglise paroît fort grande, et n'est cachée d'aucunes maisons; enfin elle répond tout-à-fait bien au logis du Prince. Chacun de ces bâtimens est situé sur une éminence dont la pente se vient joindre vers le milieu de la Ville, de sorte qu'il s'en faut peu que Blois ne fasse un croissant dont Sainte Solenne et le Château font les cornes. Je ne me suis pas informé des mœurs anciennes. Quant à présent la façon de vivre y est fort polie, soit que cela ait été ainsi de tout temps, et que le climat et la beauté du pays y contribuent; soit que le séjour de Monsieur ait amené cette politesse, ou le nombre de jolies femmes. Je m'en fis nommer quelques-unes à mon ordinaire. On me voulut outre cela montrer des bossus, chose assez commune dans Blois, à ce qu'on me dit; encore plus commune dans Orléans. Je crus que le Ciel, ami de ces peuples, leur envoyoit de l'esprit par cette voye-là : car on dit que bossu n'en manqua jamais; et cependant il y a de vieilles traditions qui en donnent une autre raison. La voici telle qu'on me l'a apprise. Elle regarde aussi la constitution de la Beausse et du Limousin.

*La Beausse avoit jadis des monts en abondance ,
Comme le reste de la France :
De quoi la Ville d'Orléans ,
Pleine de gens heureux , délicats , fainéans ,
Qui vouloient marcher à leur aise ,
Se plaignit , et fit la mauvaise ;*

Et Messieurs les Orléanois
 Dirent au Sort, tous d'une voix,
 Une fois, deux fois, et trois fois,
 Qu'il eût à leur ôter la peine
 De monter, de descendre, et remonter encor.
 Quoi! toujours mont, et jamais plaine!
 Faites-nous avoir triple haleine,
 Jambes de fer, naturel fort,
 Ou nous donnez une campagne
 Qui n'ait plus ni mont ni montagne.
 Oh! oh! leur repartit le Sort,
 Vous faites les mutins, et dans toutes les Gaules
 Je ne vois que vous seuls qui des monts vous plaigniez.
 Puisqu'ils vous nuisent à vos pieds,
 Vous les aurez sur vos épaules.
 Lors la Beausse de s'applanir,
 De s'égaliser, de devenir
 Un terroir uni comme glace;
 Et bossus de naître en la place;
 Et monts de déloger des champs.
 Tout ne put tenir sur les gens:
 Si bien que la troupe céleste
 Ne sachant que faire du reste,
 S'en alloit les placer dans le terroir voisin,
 Lorsque Jupiter dit: Epargnons la Touraine
 Et le Blésois; car ce Domaine
 Doit être un jour à mon Cousin⁽¹⁾:
 Mettons-les dans le Limousin.

Ceux de Blois comme voisins et bons amis de ceux
 d'Orléans, les ont soulagez d'une partie de leur charge.
 Les uns et les autres doivent encore avoir une géné-
 ration de bossus, et puis c'en est fait.

Vous aurez pour cette tradition telle croyance qu'il

1. M. le Duc d'Orléans. (Note de l'édition de 1729.)
 Louis XIII, son frère, lui donna le Blésois pour apanage
 en 1635.

vous plaira ; ce que je vous assure être fort vrai est que M. de Châteauneuf et moi nous déjeûnâmes très-bien , et allâmes voir ensuite le logis du Prince. Il a été bâti à plusieurs reprises, une partie sous François I^{er}, l'autre sous quelqu'un de ses devanciers. Il y a en face un corps de logis à la moderne que feu Monsieur a fait commencer : toutes ces trois pièces ne font , Dieu-merci , nulle symétrie , et n'ont rapport ni convenance l'une avec l'autre ; l'Architecte a évité cela autant qu'il a pû. Ce qu'a fait faire François I , à le regarder du dehors , me contenta plus que tout le reste ; il y a force petites galeries , petites fenêtres , petits balcons , petits ornemens sans régularité et sans ordre ; cela fait quelque chose de grand qui plaît assez. Nous n'eûmes pas le loisir de voir le dedans ; je n'en regrettai que la chambre où Monsieur est mort , car je la considérois comme une relique ; en effet , il n'y a personne qui ne doive avoir une extrême vénération pour la mémoire de ce Prince. Les peuples de ces contrées le pleurent encore avec raison ; jamais règne ne fut plus doux , plus tranquille , ni plus heureux que l'a été le sien ; et en vérité , de semblables Princes devroient naître un peu plus souvent , ou ne point mourir. J'eusse aussi fort souhaité de voir son jardin de plantes , lequel on tenoit pendant sa vie pour le plus parfait qui fût au monde : il ne plut pas à notre Cocher , qui ne se soucia que de déjeûner largement , puis nous fit partir.

Tant que la journée dura nous eûmes beau temps , beau chemin , beau pays : sur-tout la levée ne nous quitta point , ou nous ne quittâmes point la levée ; l'un vaut l'autre. C'est une chaussée qui suit les bords de la Loire , et retient cette rivière dans son lit : ouvrage qui a coûté bien du temps à faire , et qui en coûte encore beaucoup à entretenir. Quant au pays , je ne vous en saurois dire assez de merveilles. Point de ces montagnes pelées qui choquent tant notre cher M. de Maucroix ; mais , de part et d'autre , côteaux les plus

agréablement vêtus qui soient dans le monde. Vous m'en entendrez parler plus d'une fois ; mais , en attendant ,

*Que dirons-nous que fut la Loire
Avant que d'être ce qu'elle est ?
Car vous savez qu'en son histoire
Notre bon Ovide s'en tait.
Fut-ce quelque aimable personne ,
Quelque Reine , quelque Amazone ,
Quelque Nymphé au cœur de rocher
Qu'aucun amant ne sut toucher ?
Ces origines sont communes ;
C'est pourquoi n'allons point chercher
Les Jupiters et les Neptunes ,
Ou les dieux Pans qui poursuivoient
Toutes les belles qu'ils trouvoient.
Laissons-là ces métamorphoses ,
Et disons ici , s'il vous plaît ,
Que la Loire étoit ce qu'elle est
Dès le commencement des choses.*

*La Loire est donc une Rivière
Arrosant un pays favorisé des Cieux ,
Douce quand il lui plaît , quand il lui plaît si fière
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux.
Elle ravageroit mille moissons fertiles ,
Engloutiroit des Bourgs , feroit flotter des Villes ,
Détruiroit tout en une nuit :
Il ne faudroit qu'une journée
Pour lui voir entraîner le fruit
De tout le labeur d'une année ,
Si le long de ses bords n'étoit une levée
Qu'on entretient soigneusement.
Dès-lors qu'un endroit se dément ,
On le rétablit tout-à-l'heure :
La moindre brèche n'y demeure
Sans qu'on n'y touche incessamment ;
Et pour cet entretènement ,*

*Unique obstacle à tels ravages ,
 Chacun a son département ,
 Communautez , Bourgs , et Villages .
 Vous croyez bien qu'étant sur ses rivages ,
 Nos gens et moi nous ne manquâmes pas
 De promener à l'entour notre vûë :
 J'y rencontraï de si charmans appas
 Que j'en ai l'ame encore tout émuë .
 Côteaux rians y sont des deux côtez ;
 Côteaux non pas si voisins de la nuë
 Qu'en Limousin , mais côteaux enchantez ,
 Belles maisons , beaux parcs et bien plantez ,
 Prez verdoyans dont ce pays abonde ,
 Vignes et bois , tant de diversitez
 Qu'on croît d'abord être en un autre monde .*

*Mais le plus bel objet , c'est la Loire sans doute ;
 On la voit rarement s'écarter de sa route .
 Elle a peu de replis dans son cours mesuré :
 Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré ,
 C'est la fille d'Amphitrite ,
 C'est elle dont le mérite ,
 Le nom , la gloire , et les bords ,
 Sont dignes de ces Provinces
 Qu'entre tous leurs plus grands trésors
 Ont toujours placé nos Princes .
 Elle répand son cristal
 Avec magnificence ;
 Et le jardin de la France
 Méritoit un tel canal .*

Je lui veux du mal en une chose ; c'est que , l'ayant vûë , je m'imaginai qu'il n'y avoit plus rien à voir : il ne me resta ni curiosité ni désir. Richelieu m'a bien fait changer de sentiment.

C'est un admirable objet que ce Richelieu ; j'en ai datté ma troisième Lettre , parce que je l'y ai achevée. Voyez l'obligation que vous m'avez , il ne s'en

faut pas un quart d'heure qu'il ne soit minuit, et nous devons nous lever demain avant le Soleil, bien qu'il ait promis en se couchant qu'il se lèveroit de fort grand matin. J'emploie cependant les heures qui me sont les plus précieuses à vous faire des Relations, moi qui suis enfant du sommeil et de la paresse. Qu'on me parle après cela des maris qui se sont sacrifiés pour leurs femmes : je prétens les surpasser tous, et que vous ne sauriez vous acquitter envers moi, si vous ne me souhaitez d'aussi bonnes nuits que j'en aurai de mauvaises avant que notre voyage soit achevé.

A Richelieu, ce 3 septembre 1663.

—
LETTRE XVII.

A LA MÊME.

Suite du même voyage.

Nous arrivâmes à Amboise d'assez bonne heure, mais par un fort mauvais temps : je ne laissai pas d'employer le reste du jour à voir le Château; de vous en faire le plan, c'est à quoi je ne m'amuserai point, et pour cause. Vous saurez sans plus que de vers la Ville il est situé sur un roc, et paroît extrêmement haut. Vers la campagne le terrain d'alentour est plus élevé. Dans l'enceinte, il y a trois ou quatre choses fort remarquables. La première est ce bois de cerf dont on parle tant, et dont on ne parle pas assez selon mon avis : car soit qu'on le veuille faire passer pour naturel ou pour artificiel, j'y trouve un sujet d'étonnement presque égal. Ceux qui le trouvent artificiel tombent d'accord que c'est bois de cerf, mais de plusieurs pièces; or le moyen de les avoir jointes sans qu'il y paroisse de liaison? De dire aussi qu'il soit naturel, et que l'univers ait jamais produit un

animal assez grand pour le porter, cela n'est guères croyable.

*Il en sera toujours douté,
Quand bien ce cerf auroit été
Plus ancien qu'un Patriarche.
Tel animal, en vérité,
N'eût jamais sù tenir dans l'Arche.*

Ce que je remarquai encore de singulier, ce furent deux Tours bâties en terre comme des puits : on a fait dedans des escaliers en forme de rampes, par où l'on descend jusqu'au pied du Château, si bien qu'elles touchent, ainsi que les chênes dont parle Virgile,

D'un bout au ciel, d'autre bout aux enfers (1).

Je les trouvai bien bâties, et leur structure me plut autant que le reste du Château nous parut indigne de nous y arrêter. Il a toutefois été un temps qu'on le faisoit servir de berceau à nos jeunes Rois, et véritablement c'étoit un berceau d'une matière assez solide, et qui n'étoit pas pour se renverser si facilement. Ce qu'il y a de beau, c'est la vûë : elle est grande, majestueuse, d'une étenduë immense. L'œil ne trouve rien qui l'arrête; point d'objet qui ne l'occupe le plus agréablement du monde. On s'imagine découvrir Tours, bien qu'il soit à quinze ou vingt lieuës (2) : du

1. Æsculus in primis, quæ quantum vertice ad auras
Ætherias, tantum radice in Tartara tendit.

(Georg. II, 291.)

Tout le monde se souvient de ces beaux vers du *Chêne et du Roseau*, qui sont une imitation encore bien plus hardie et bien plus heureuse du même passage :

Celuy de qui la teste au Ciel estoit voisine
Et dont les pieds touchoient à l'Empire des Morts.

2. La distance entre Amboise et Tours n'est réellement que de six lieuës.

reste on a en aspect la côte la plus riante et la mieux diversifiée que j'aie encore vüe, et au pied d'une prairie qu'arrose la Loire; car cette riviere passe à Amboise.

De tout cela le pauvre M. Fouquet ne put jamais, pendant son séjour, jouir un petit moment : on avoit bouché toutes les fenêtres de sa chambre, et on n'y avoit laissé qu'un trou par le haut. Je demandai de la voir : triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai : le soldat qui nous conduisoit n'avoit pas la clef : au défaut, je fus long-tems à considérer la porte, et me fis conter la manière dont le prisonnier étoit gardé. Je vous en ferois volontiers la description, mais ce souvenir est trop affligeant.

*Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin nompareil,
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grace,
 Jours sans Soleil,
 Nuits sans sommeil,
Trois portes en six pieds d'espace?
Vous peindre un tel appartement
Ce seroit attirer vos larmes;
Je l'ai fait insensiblement,
Cette plainte a pour moi des charmes.*

Sans la nuit, on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit : il fallut enfin retourner à l'hôtellerie; et le lendemain nous nous écartâmes de la Loire, et la laissâmes à la droite. J'en suis très fâché; non pas que les Rivières nous ayent manqué dans notre voyage.

*Depuis ce lieu jusques au Limousin,
Nous en avons passé quatre en chemin,
De fort bon compte, au moins qu'il m'en souviennne :
L'Indre, le Cher, la Creuse et la Vienne;
 Ce ne sont pas simples ruisseaux :*

*Non, non, la carte nous les nomme.
Ceux qui sont péris sous leurs eaux
Ne l'ont pas été dire à Rome.*

La première que nous rencontrâmes ce fut l'Indre⁽¹⁾. Après l'avoir passée, nous trouvâmes au bord trois hommes d'assez bonne mine, mais mal vêtus et fort délabrez. L'un de ces héros Guzmanesques avoit fait une tresse de ses cheveux, laquelle lui pendoit en derrière comme une queuë de cheval. Non loin de-là nous aperçûmes quelques Philis, je veux dire Philis d'Egypte, qui venoient vers nous dansant, folâtrant, montrant leurs épaules, et traînant après elles des douëgnas détestables à proportion, et qui nous regardoient avec autant de mépris que si elles eussent été belles et jeunes. Je frémis d'horreur à ce spectacle, et j'en ai été deux jours sans pouvoir manger. Deux femmes fort blanches marchoient ensuite; elles avoient le teint délicat, la taille bien faite, de la beauté médiocrement, et n'étoient Anges, à bien parler, qu'en tant que les autres étoient de véritables démons. Nous saluâmes ces deux avec beaucoup de respect, tant à cause d'elles que de leurs jupes, qui véritablement étoient plus riches que ne sembloit le promettre un tel équipage. Le reste de leur habit consistoit en une cappe d'étoffe blanche, et sur la tête un petit chapeau à l'Angloise de tafetas de couleur, avec un galon d'argent. Elles ne nous rendirent notre salut qu'en faisant une legere inclination de la tête, marchant toujours avec une gravité de Déesses, et ne daignant presque jetter les yeux sur nous, comme simples mortels que nous étions. D'autres douëgnas les suivoient, non moins laides que les précédentes; et la caravanne étoit fermée par un Cordelier. Le bagage marchoit en queuë, partie sur chariots, partie sur bêtes de somme,

1. La Fontaine se trompe. Ce fut le Cher.

puis quatre carrosses vuides, et quelques valets à l'entour,

Non sans écureüils et turquets (1),
Ni, je pense, sans perroquets;

le tout escorté par M. de La Fourcade, Garde du Corps. Je vous laisse à deviner quelles gens c'étoient. Comme ils suivoient notre route, et qu'ils débarquèrent à la même hôtellerie où notre cocher nous avoit fait descendre, le scrupule nous prit à tous de coucher en mêmes lits qu'eux, et de boire en mêmes verres. Il n'y en avoit point qui s'en tourmentât plus que la Comtesse.

Nous allâmes le jour suivant coucher à Montels, et dîner le lendemain au Port de Pilles, où notre compagnie commença de se séparer. La Comtesse envoya un laquais, non chez son mari, mais chez un de ses parens, porter les nouvelles de son arrivée, et donner ordre qu'on lui amenât un carosse avec quelque escorte. Pour moi, comme Richelieu n'étoit qu'à cinq lieuës, je n'avois garde de manquer de l'aller voir; les Allemans se détournent bien pour cela de plusieurs journées. M. Châteauneuf, qui connoissoit le pays, s'offrit de m'accompagner; je le pris au mot, et ainsi votre oncle demeura seul, et alla coucher à Chatelle-raud, où nous promîmes de nous rendre le lendemain de grand matin.

Le Port de Pilles est un lieu passant, et où l'on trouve toutes sortes de commoditez, même incommodes: il s'y rencontre de méchans chevaux,

*Encore mal ferrez, et plus mal embouchez,
 Et très-mal, enharnachez.*

1. Il y a dans l'édition de 1729: *non sans écureüils à turquets*, ce qui ne donne point de sens raisonnable.

Mais quoi ! nous n'avions pas à choisir : tels qu'ils étoient , je les fais mettre en état ,

Laisse le pire , et sur le meilleur monte (1).

Pour plus d'assurance nous prîmes un guide qu'il nous fallut mener en trousse , l'un après l'autre , afin de gagner du temps. Avec cela nous n'en eumes que ce qu'il falut pour voir les choses les plus remarquables. J'avois promis de sacrifier aux vents du midi une brebis noire , aux Zephirs une brebis blanche , et à Jupiter le plus gras bœuf que je pourrois rencontrer dans le Limousin ; ils nous furent tous favorables. Je croi toutefois qu'il suffira que je les paye en chansons , car les bœufs du Limousin sont trop chers , et il y en a qui se vendent cent écus dans le pays.

Etant arrivez à Richelieu , nous commençâmes par le Château , dont je ne vous enverrai pourtant la description qu'au premier jour. Ce que je vous puis dire en gros de la ville , c'est qu'elle aura bien-tôt la gloire d'être le plus beau village de l'univers. Elle est désertée petit à petit , à cause de l'infertilité du terroir , ou pour être à quatre lieues de toute rivière et de tout passage. En cela son fondateur , qui prétendoit en faire une ville de renom , a mal pris ses mesures , chose qui ne lui arrivoit pas fort souvent. Je m'étonne , comme on dit qu'il pouvoit tout , qu'il n'avoit pas fait transporter la Loire au pied de cette nouvelle ville , ou qu'il n'y ait fait passer le grand chemin de Bourdeaux. Au défaut , il devoit choisir un autre endroit ; et il en eut aussi la pensée : mais l'envie de consacrer les marques de sa naissance l'obligea de faire bâtir autour de la chambre où il étoit né. Il avoit de ces vanitez que beaucoup de gens blâmeront , et qui sont pourtant communes à tous les Héros : témoin celle-là d'Alexandre-le-Grand , qui faisoit laisser où il passoit

1. Vers de Marot , dans son *Épître au roy pour avoir été desrobé*.

des mors et des brides plus grandes qu'à l'ordinaire, afin que la postérité crût que lui et ses gens étoient d'autres hommes, puisqu'ils se servoient de si grands chevaux. Peut-être aussi que l'ancien parc de Richelieu et les bois de ses avenues, qui étoient beaux, semblerent à leur maître dignes d'un Château plus somptueux que celui de son patrimoine; et ce Château attira la Ville, comme le principal fait l'accessoire.

*Enfin elle est, à mon avis,
Mal située et bien bâtie;
On en a fait tous les logis
D'une pareille symétrie.*

*Ce sont des bâtimens fort hauts;
Leur aspect vous plairoit sans faute;
Les dedans ont quelques défauts;
Le plus grand, c'est qu'ils manquent d'hôte.*

*La plupart sont inhabitez;
Je ne vis personne en la ruë:
Il m'en déplut, j'aime aux citez
Un peu de bruit et de cohuë.*

*J'ai dit la ruë, et j'ai bien dit;
Car elle est seule et des plus droites:
Que Dieu lui donne le crédit
De se voir un jour des cadettes!*

*Vous vous souviendrez bien et beau
Qu'à chaque bout est une Place
Grande, quarrée, et de niveau;
Ce qui sans doute a bonne grace.*

*C'est aussi tout, mais c'est assez.
De savoir si la ville est forte
Je m'en remets à ses fossez,
Murs, parapets, remparts, et porte.*

Au reste, je ne vous saurois mieux dépeindre tous ces

logis de même parure que par la Place Royale; les dedans sont beaucoup plus sombres, vous pouvez croire, et moins ajustez.

J'oubliois à vous marquer que ce sont des gens de Finance et du Conseil, Secrétaires d'État, et autres personnes attachées à ce Cardinal, qui ont fait faire la plupart de ces bâtimens, par complaisance, et pour lui faire leur cour (1). Les beaux Esprits auroient suivi leurs exemples, si ce n'étoit qu'ils ne sont pas grands édificateurs, comme dit Voiture (2); car d'ailleurs ils étoient tous pleins de zèle et d'affection pour ce grand Ministre. Voilà ce que j'avois à vous dire touchant la ville de Richelieu. Je remets la description du Château à une autre fois, afin d'avoir plus souvent occasion de vous demander de vos nouvelles, et pour ménager un amusement qui vous doit faire passer notre exil avec moins d'ennui.

A Châtelleraud, ce 5 septembre 1663.

—

1. La Bibliothèque impériale possède un curieux plan de Richelieu, qui fait partie des portefeuilles de Lancelot. Il a pour titre : *Desin de la ville de Richelieu le 6e Aoust*. On lit au bas de la façade de chaque maison le nom, plus ou moins défiguré, de son propriétaire. Nous avons réuni toutes ces indications pour en former la liste suivante : M. Thiriot, M. Boutilier, bâtie par Barbet, M. de la Basinier, M. Agueseau, M. Le Camus, M. Du Housay, M. Le Cœur, M. de Guene-gault, M. de Nouveau, M. Garnie, M. Briais, M. Morand, M. de Chevri, M. Demeri, M. de Fieubet, M. Martineau, M. Citois, M. Le Ragois, M. Le Barbié, M. Lapin, M. de Ranbouillet, M. Le Conte, M. de Bordeaux. Dans le voisinage de ce dernier hôtel sont deux petites habitations, au-dessous desquelles on lit : Lamoureux, Bartellemi, sans le mot Monsieur, et qui étoient sans doute destinées à des intendans ou à des valets de chambre. Enfin, au-dessous d'une demeure de plus belle apparence se trouve cette indication : M. de Bordeaux; secrétaire, bâtie par M. Thiriot.

2. Voiture, dans sa lettre à Costar (t. I, p. 259, de ses

LETTRE XVIII (1).

A LA MÊME.

Suite du même voyage.

A Limoge, ce 12 septembre 1663.

Je vous promis par le dernier ordinaire la description du chasteau de Richelieu (2); assez legerement pour ne vous en point mentir, et sans considerer mon

OEuvres, édit. de 1677, lettre cxxv), dit : Nous autres beaux esprits, nous ne sommes pas grands édificateurs, et nous nous fondons sur ces vers d'Horace :

Ædificare casas, plaustello adjungere mures,

 Si quem delectet barbatum, insania verset.

LIB. II, Sat. III, v. 247.

1. Cette lettre, publiée pour la première fois par M. Monmerqué, occupe les pages 15-39 des *Opuscules inédits de LA FONTAINE*. Le savant éditeur l'a donnée d'après un autographe formant les pages 123 à 139 du tome II d'un curieux recueil en deux volumes in-4^o catalogué parmi les manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal sous le n^o 151. Nous avons eu recours à l'original pour rétablir l'orthographe de l'auteur avec une exactitude plus rigoureuse, et nous avons souvent retrouvé sous les ratures les traces d'une première rédaction.

2. On peut comparer la description que donne ici La Fontaine à celles qu'on trouve dans trois autres ouvrages relatifs au même sujet, et dont voici les titres : *La Description de Richelieu, à la mémoire du Cardinal-Duc, Poëme, par le Sieur COLARDEAU*, vers 1643, in-4^o; *Les Promenades de Richelieu, ou les Vertus chrétiennes, par J. DESMARETS*. Paris, Henri Le Graz, 1653, in-8; *Le Chasteau de Richelieu, ou l'Histoire des dieux et des héros de l'Antiquité, avec des Réflexions morales par M^r VIGUIER, Saumur, Isaac et Henry Desbordes*, 1676, in-8^o, plusieurs fois réimprimé.

peu de memoire , ny la peine que cette entreprise me devoit donner. Pour la peine je n'en parle point , et tout mari que je suis je la veux bien prendre : ce qui me retient , c'est le défaut de memoire ; pouvant dire la pluspart du temps que n'ay rien veu de ce que j'ay veu , tant je sçais bien oublier les choses. Avec cela , je crois qu'il est bon de ne point passer par dessus cet endroit de mon voyage , sans vous en faire la relation. Quelque mal que je m'en acquite , il y aura tousjours à profiter , et vous n'en vaudrez que mieux de sçavoir , sinon toute l'histoire de Richelieu , au moins quelques singularitez qui ne me sont point eschapées , parce que je m'y suis particulierement arrêté. Ce ne sont peut estre pas les plus remarquables ; mais que vous importe ? De l'humeur dont je vous connois , une galanterie sur ces matieres vous plaira plus que tant d'observations sçavantes et curieuses. Ceux qui chercheront de ces observations sçavantes dans les lettres que je vous escriis se tromperont fort. Vous sçavez mon ignorance en matiere d'architecture , et que je n'ay rien dit de Vaux que sur des memoires : le mesme avantage me manque pour Richelieu : véritablement , au lieu de cela , j'ay eu les avis de la concierge et ceux de monsieur de Chasteauneuf ; avec l'ayde de Dieu et de ces personnes , j'en sortiray. Ne laissez pas de mettre la chose au pis , car il vaut mieux , ce me semble , estre trompée de cette façon que de l'autre. En tous cas , vous aurez recours à ce que monsieur Desmarests a dit de cette maison. C'est un grand maistre en fait de descriptions. Je me garderois bien de particulariser aucun des endroits où il a pris plaisir à s'estendre , si ce n'estoit que la maniere dont je vous escriis ces choses n'a rien de commun avec celle de ses *Promenades* (1).

Nous arrivâmes donc à Richelieu par une avenue qui borde un costé du parc. Selon la verité (2), cette

1. Voyez la note 2 de la page précédente.

2. La Fontaine avoit d'abord écrit : « Selon la verité de l'affaire » , mais il a ensuite effacé ces trois derniers mots.

avenue peut avoir une demi lieuë; mais, à conter selon l'impatience où j'estois, nous trouvasmes qu'elle avoit une bonne lieuë tout au moins. Jamais préambule ne s'est rencontré si mal à propos, et ne m'a semblé si long. Enfin on se trouve en une place fort spacieuse; je ne me souviens pas bien de quelle figure elle est: demi rond ou demi ovale, cela ne fait rien à l'histoire; et pourveu que vous soyez avertie que c'est la principale entrée de cette maison, il suffit. Je ne me souviens pas non plus en quoy consiste la basse-cour, l'avancour, les arriercours, ny du nombre des pavillons et corps de logis du chasteau, moins encore de leur structure. Ce détail m'est échapé, dequoy vous estes femme encore une fois à ne vous pas soucier bien fort. C'est assez que le tout est d'une beauté, d'une magnificence, d'une grandeur dignes de celui qui l'a fait bastir. Les fossez sont larges et d'une eau trespure. Quand on a passé le pont levis, on trouve la porte gardée par deux Dieux, Mars et Hercule. Je louäy fort l'architecte de les avoir placez en ce poste là, car, puisqu'Apollon servoit quelquefois de simple commis aux secretaires de son éminence, Mars et Hercule pouvoient bien lui servir de suisses. Ils mériteroient que je m'arrestasse à eux un peu davantage, si cette porte n'avoit des choses encore plus singulieres. Vous vous souviendrez sur-tout qu'elle est couverte d'un dôme, et qu'il y a une Renommée au sommet: c'est une déesse qui ne se plaist pas d'estre enfermée, et qui s'ayme mieux en cet endroit que si on luy avoit donné pour retraite le plus bel appartement du logis.

*Mesme elle est en une posture
Toute preste à prendre l'essor;
Un pied dans (1) l'air, à chaque main un cor,*

1. Ici La Fontaine a écrit *en* au-dessus de *dans*, mais sans effacer ce dernier mot.

*Légère et déployant les aisles
Comme allant porter les nouvelles
Des actions de Richelieu,
Cardinal, duc, et demi-dieu :
Telle enfin qu'elle devoit estre
Pour bien servir un si bon maistre ;
Car tant moins elle a de loisir
Tant plus on luy fait de plaisir.*

Cette figure est de bronze et fort estimée. Aux deux costez du frontispice que je descriis, on a eslevé en maniere de statües, de pyramides si vous voulez, deux colonnes du corps desquelles sortent des bouts de navires; (*Bouts de navires* ne vous plaira guère, et peut-estre aymeriez-vous mieux le terme de pointes ou celui de becs; choisissez le moins mauvais de ces trois mots-là : je doute fort que pas un soit propre; mais j'ayme autant m'en servir que d'appeller cela colonnes rostrales); ce sont des restes d'amphithéâtre qu'on a rencontrez fort heureusement, n'y ayant rien qui convienne mieux à l'amirauté, laquelle celui qui a fait bastir ce chasteau joignoit à tant d'autres titres. De dedans la cour et sur le fronton de la mesme entrée on void trois petits Hercules, autant poupins et autant mignons que le peuvent estre de petits Hercules; chacun d'eux garni de sa peau de lion et de sa massue : (Cela ne vous fait-il point souvenir de ce St Michel garni de son diable?) Le statuaire, en leur donnant la contenance du père, et en les proportionnant à sa taille, leur a aussi donné l'air d'enfans, ce qui rend la chose si agreable qu'en un besoin ils passeroient pour Jeux ou pour Ris, un peu membrus à la verité. Tout ce frontispice est de l'ordonnance de Jaques Le Mercier, et a de part et d'autre un mur en terrasse qui découvre entièrement la maison, et par où il y a apparence que se communiquent deux pavillons qui sont aux deux bouts.

Si le reste du logis m'arreste à proportion de l'en-

trée, ce ne sera pas icy une lettre, mais un volume; qu'y feroit-on? il faut bien que j'employe à quelque chose le loisir que le Roy nous donne. Autour du chasteau sont force bustes et force statües, la pluspart antiques, comme vous pourriez dire des Jupiters et des Apollons, des Bacchus, des Mercures, et autres gens de pareille estofe : car, pour les Dieux, je les connois bien, mais pour les Heros et grands personages, je n'y suis pas fort expert : mesme il me souvient qu'en regardant ces chefd'œuvres je pris Faustine pour Venus; (à laquelle des deux faut-il que je fasse reparation d'honneur?); et puisque nous sommes sur le chapitre de Venus, il y en a quatre de bon conte dans Richelieu, une entre autres divinement belle, et dont monsieur de Maucroix dit que le Poussin luy a fort parlé, jusqu'à la mettre au-dessus de celle de Medicis. Parmi les autres statües qui ont là leur appartement et leurs niches, l'Apollon et le Bacchus⁽¹⁾ emportent le prix, au goust des sçavans; ce fut toutefois Mercure que je considéray davantage, à cause de ces hirondelles qui sont si simples que de luy confier leurs petits, tout larron qu'il est : lisez cet endroit des *Promenades de Richelieu*, il m'a semblé beau, aussi bien quela description de ces deux captifs dont monsieur Desmarests dit que l'un porte ses chaisnes patiemment, l'autre avecque force et contrainte : on les a placez en lieu remarquable, c'est-à-dire à l'endroit du grand degré, l'un d'un costé du vestibule, l'autre de l'autre; ce qui est une espece de consolation pour ces marbres, dont Michel-Ânge pouvoit faire deux empereurs.

*L'un toutefois de son destin soupire,
L'autre paroist un peu moins mutiné.*

1. La Fontaine avoit d'abord écrit *Mercure* au lieu de *Bacchus*. Le Bacchus, qui appartient au Musée du Louvre, a été gravé dans le *Musée français* de Laurent, et dans le Musée Clarac (pl. 172.)

*Heureux (1) captifs ! si (2) cela se peut dire
D'un marbre dur et d'un homme enchaîné.*

*Je ne voudrois estre ny l'un ny l'autre
Pour embellir un séjour si charmant ;
En d'autres cas votre sexe et le nostre
De l'un des deux se pique également.*

*Nous nous piquons d'estre esclaves des dames ,
Vous vous piquez d'estre marbres pour nous ;
Mais c'est en vers , où les fers et les flames
Sont fort communs , et n'ont rien que de doux.*

Pardonnez-moi cette petite digression ; il m'est impossible de tomber sur ce mot d'esclave sans m'arrêter ; que voulez-vous ? chacun ayme à parler de son mestier ; cecy soit dit toutefois sans vous faire tort. Pour revenir à nos deux captifs , je pense bien qu'il y a eu autrefois des esclaves de vostre façon qu'on a estimez , mais ils auroient de la peine à valoir autant que ceux-cy. On dit qu'il ne se peut rien voir de plus excellent , et qu'en ces statües Michel-Ange a surpassé non seulement les sculpteurs modernes , mais aussi beaucoup de choses des anciens. Il y a un endroit qui n'est quasi qu'ébauché , soit que la mort , ne pouvant souffrir l'accomplissement d'un ouvrage qui devoit estre immortel , ayt arrêté Michel-Ange en cet endroit-là , soit que ce grand personnage l'ayt fait à dessein , et afin que la postérité reconnust que personne (3) n'est capable de toucher à une figure après luy. De quelque façon que cela soit , je n'en estime que davantage ces deux captifs , et je tiens que l'ouvrier tire autant de gloire de ce qui leur manque , que de ce qu'il leur a donné de plus accompli.

Qu'on ne se plaigne pas que la chose ayt esté

1. Première rédaction : *Pauvres.*

2. Première rédaction : *Car.*

3. Première rédaction : *Nul.*

*Imparfaite trouvée ,
Le prix en est plus grand , l'auteur plus regreté
Que s'il l'eust achevée (1).*

Au lieu de monter aux chambres par le grand degré, comme nous devions en estant si proches, nous nous laissâmes conduire par la concierge, ce qui nous fit perdre l'occasion de le voir, et il n'en fut fait (2) nulle mention; monsieur de Chasteauneuf luy mesme, qui l'avoit veu, ne se souvint pas d'en parler.

*Dequoy je ne luy sçais aucunement bon gré :
Car d'autres gens m'ont dit qu'ils avoient admiré
Ce degré ,
Et qu'il est de marbre jaspé.*

Pour moy, ce n'est ny le marbre ny le jaspe que je regrette, mais les antiques qui sont au haut : particulièrement ce favori de l'empereur Adrien, Antinoüs, qui dans sa statue contestoit de beauté et de bonne mine contre Apollon, avec cette différence pourtant que celui-cy avoit l'air d'un dieu et l'autre d'un homme.

Je ne m'amuseray point à vous descrire les divers enrichissemens ny les meubles de ce palais; ce qui s'en peut dire de beau, monsieur Desmarests l'a dit : puis nous n'eusmes quasi pas le loisir de considérer ces choses, l'heure et la concierge nous faisant passer de chambre en chambre sans nous arrester qu'aux originaux des Albert Dure, des Titians, des Poussins, des Pérusins, des Mantegnes, et autres heros dont l'espece est aussi commune en Italie que les generaux d'armée en Suede.

Il y eut pourtant un endroit où je demeuray long-

1. Ces deux statues appartiennent actuellement au Musée, où elles portent les n^{os} 28 et 29.

2. La Fontaine avoit écrit ici *depuis*, mais il l'a effacé.

temps. Je ne me suis pas avisé de remarquer si c'est un cabinet ou une antichambre ; quoy que ce soit, le lieu est tapissé de portaits,

*Pour la pluspart environ grands
Comme des miroirs de toilette ;
Si nous eussions eu plus de temps,
Moins de haste, une autre interprete,
Je vous dirois de quelles gens.*

Vous pouvez juger que ce ne sont pas gens de petite estoife. Je m'attachay particulièrement au Cardinal de Richelieu, cardinal qui tiendra plus de place dans l'histoire que trente Papes ; au duc qui a hérité de son nom, de ses belles inclinations et de son chasteau ; au feu Amiral Duc de Brezé ; c'est dommage qu'il soit mort si jeune, car chacun en parle comme d'un seigneur qui estoit merveilleusement accompli et bien auprès de Mars, d'Armand et de Neptune. Monsieur le Prince et luy avoient entrepris de remplir le monde de leurs merveilles : monsieur le Prince la terre, et le duc de Brezé la mer ; le premier est venu à bout de son entreprise, l'autre l'auroit fort avancée s'il eust vescu, mais un coup de canon l'arresta et l'alla choisir au milieu d'une armée navale. Je ne sçais si on me monstra le marquis (1) et l'abbé de Richelieu ; il y a toutefois apparence que leurs portraits sont aussi dans ce cabinet, quoyqu'ils ne fussent qu'enfans lorsqu'on le mit en l'estat qu'il est. Tous deux sont bien dignes d'y avoir place. Tant que le marquis a vescu, il a esté aymé du roy et des belles ; l'abbé l'est de tout le monde, par une fatalité dont il ne faut point chercher la cause parmi les astres (2).

1. Première rédaction : Je consideray aussi avec grande attention le feu marquis de Richelieu.

2. Première rédaction : Par une fatalité dont tous ceux qui connoissent son mérite n'iront point chercher la cause dans les astres.

Outre la famille de Richelieu, je parcourus celle de Louis treize. Le reste est plein de nos Roys et Reynes; des grands seigneurs, des grands personnages de France; (je fais deux classes des grands personnages et des grands seigneurs, sçachant bien qu'en toutes choses il est bon d'éviter la confusion). Enfin c'est l'histoire de nostre nation que ce cabinet. On n'a eu garde d'y oublier les personnes qui ont triomphé de nos roys: ne vous allez pas imaginer que j'entende par-là des Anglois ou des Espagnols; c'est un peuple bien plus redoutable et bien plus puissant dont je veux parler; en un mot, ce sont les Jocondes (1), les belle-Agnès, et ces conquérantes illustres sans qui Henri quatriesme auroit esté un prince invincible. Je les regarday d'aussi bon cœur que je voudrois voir vostre oncle à cent lieuës d'icy.

Enfin nous sortismes de cet endroit et traversasmes je ne sçais combien de chambres riches, magnifiques, des mieux ornées et dont je ne diray rien; car de m'amuser à des lambris et à des dorures, moy que Richelieu a rempli d'originaux et d'antiques, vous ne me le conseillerez pas. Toutefois je vous avoueray que l'appartement du roy m'a semblé merveilleusement superbe; celuy de la reyne ne l'est pas moins: il y a tant d'or qu'à la fin je m'en ennuyay. Jugez ce que peuvent faire les grands seigneurs, et quelle misère c'est d'estre riche: il a fallu qu'on ayt enventé les chambres de stuc, où la magnificence se cache sous une apparence de simplicité. Il est encore bon que vous sçachiez que l'appartement du roy consiste en diverses pieces, dont l'une, appelée le grand cabinet, est remplie de peintures exquises; il y a, entre autres, des Bacchanales du Poussin et un combat burlesque

1. La Fontaine désigne ici Monna Lisa, dite la *Joconde*, parce qu'elle étoit femme de Francisco del Giocondo, gentilhomme florentin. On croit qu'elle a été la maîtresse de François 1^{er}. Son portrait, qui est au Louvre, est l'œuvre la plus célèbre de Léonard de Vinci.

et énigmatique de Pallas et de Vénus d'un peintre que la concierge ne nous put nommer (1). Vénus a le casque en teste et une longue estocade. Je voudrois pour beaucoup me souvenir des autres circonstances de ce combat et des différens personnages dont est composé le tableau , car chacune de ces déesses a son parti qui la favorise. Vous trouveriez fort plaisantes les visions que le peintre a eües. Il fait demeurer l'avantage à la fille de Jupiter ; mais à propos , elles sont toutes deux ses filles : je voulois donc dire à celle qui est née de son cerveau. La pauvre Vénus est blessée par son ennemie. En quoy l'ouvrier a représenté les choses non comme elles sont , car d'ordinaire c'est la beauté qui est victorieuse de la vertu , mais plustost comme elles doivent estre ; assurément sa maistresse lui avoit joué quelque mauvais tour.

Ce grand cabinet dont je parle est accompagné d'un autre petit , où quatre tableaux pleins de figures représentent les quatre elemens. Ces tableaux sont du Poussin (2) ; la concierge nous le dit , si je ne me trompe ; et quand je me tromperois , ce n'en seroit pas moins les quatre elemens. On y void des feux d'artifice , des courses de bague , des carrouzels , des divertissemens de traisneaux et autres gentilleses semblables. Si vous me demandez ce que tout cela signifie , je vous respondray que je n'en sçais rien (3).

1. C'étoit le Pérugin.

2. La Fontaine a effacé dans le manuscrit le nom de Poussin , et n'en a pas substitué d'autre. (Voy. p. 131 du manuscrit , t. II.) M. Monmerqué , et après lui M. Walckenaër , ont lu , par erreur , *Rembrandt* , au lieu de *Poussin*.

3. Vignier décrit ainsi ces quatre tableaux (p. 76) : « Au dessus du lambris , on voit jusqu'au haut du Plafonds quatre Tableaux dans leurs cadres , représentant les quatre Elémens. Le premier représente la Terre , ou le Triomphe de Louis XIII , pour la naissance de Sa Majesté à présent régnante , et de Monsieur. Le second représente l'Air : c'est

Au reste, le Cardinal de Richelieu, comme Cardinal qu'il estoit, a eu soin que son chasteau fust suffisamment fourni de chapelles. Il y en a trois, dont nous n'eusmes pas le temps de la voir, et j'en ay regret, à cause d'un saint Sebastien que l'on prise fort. Dans l'une de celles qui sont en haut, je trouvay l'original de cette dondon que nostre cousin a fait mettre sur la cheminée de sa salle. C'est une Magdelaine du Titian, grosse et grasse, et fort agréable (1); de beaux tetons comme aux premiers jours de sa penitence, auparavant que le jeusne eust commencé d'empiéter sur elle : (ces nouvelles penitentes sont dangereuses, et tout homme de sain entendement les fuira.)

Il me semble que je n'ay pas parlé trop devotement de la Magdelaine; aussi n'est-ce pas mon fait que de raisonner sur des matieres spirituelles, j'y ay eu mauvaise grace toute ma vie : c'est pourquoy je passeray sous silence les raretez de ces deux chapelles et m'arrestteray seulement à un St Hierosme tout de pièces rapportées, la plupart grandes comme des testes d'épingles, quelques-unes comme des cirons. Il n'y en a pas une (2) qui n'ayt esté employée avec sa couleur; cependant leur assemblage est un St Hierosme si achevé, que le pinceau n'auroit pu mieux faire : aussi semble-t-il que ce soit peinture, mesme à ceux qui regardent de près cet ouvrage. J'admiray non-seule-

une Chasse d'oyseaux, où Madame de Lorraine paroît avec toutes les Dames de la Cour, montées sur des superbes chevaux. Le troisiéme représente le Feu par des feux d'artifice tirez de nuit au milieu d'une place environnée de bastimens. Et le quatriéme, qui représente l'Eau, fait voir les divertissemens des Dames et des Galans de Hollande durant la glace. Les figures de ce Tableau sont de Drevet et les Paysages de Claude Lorain. »

1. C'étoit, selon Vignier, une copie du Titien.

2. Première rédaction : une seule.

ment l'artifice , mais la patience de l'ouvrier. De quelque façon que l'on considère son entreprise , elle ne peut estre que singulière ,

*Et dans l'art de niveler ,
L'auteur de ce saint Hierosme
Devoit sans doute exceller
Sur tous les gens du royaume.*

Ce n'est pas que je sçache son pays pour en parler franchement , ny mesme son nom ; mais il est bon de dire que c'est un Francois , afin de faire paroistre cette merveille d'autant plus grande. Je voudrois , pour comble de nivelerie , qu'un autre entreprist de conter les pièces qui la composent.

Mais ne passeray-je point moy-mesme pour un nivelier , de tant m'arrester à ce St Hierosme (1) ? Il faut le laisser ; aussi bien dois-je réserver mes louanges pour cette fameuse table dont vous devez avoir entendu parler , et qui fait le principal ornement de Richelieu. On l'a mise dans le salon , c'est à-dire au bout de la galerie , le salon n'en estant séparé que par une arcade. Il me semble que j'aurois bien fait d'invoquer les muses pour parler de cette table assez dignement.

*Elle est de pieces de rapport ,
Et chaque piece est un trésor ;
Car ce sont toutes pierres fines ,
Agates , jaspe et cornalines ,
Pierres de prix , pierres de nom ,
Pierres d'éclat et de renom ;
Voilà bien de la pierrerie.
Considérez que de ma vie*

1. Première rédaction : Mais je passerois moy-mesme pour un nivelier si je m'arrestois davantage à ce St Hierosme.

Je n'ay trouvé d'objet qui fust si précieux.
Ce qu'on prise aux tapis de Perse et de Turquie,
Fleurons, compartimens, animaux, broderie,
Tout cela s'y présente aux yeux.
L'éguille et le pinceau ne rencontrent pas mieux.
J'en admiray chaque figure ;
Et qui n'admireroit ce qui naist sous les Cieux ?
Le sçavoir de Pallas, aydé de la teinture,
Cède au caprice heureux de la simple nature ;
Le hazard produit des morceaux
Que l'art n'a plus qu'à joindre, et qui font sans peinture
Des modèles parfaits de fleurons et d'oiseaux.

Tout cela pourtant n'est de rien conté. Ce qui fait la valeur de cette table, c'est une agate qui est au milieu, grande presque comme un bassin, taillée en ovale, et de couleurs extrêmement vives. Ses veines sont délicates et meslées de feuille morte, isabelle et couleur d'aurore : au reste vraie agate d'Orient, laquelle (1) a toutes les qualités qu'on peut souhaiter (2) aux pierres de cette espèce,

Et pour dire en un mot, la reine des agates.

Dans tout l'empire des camayeux (ce sont peuples dont les agates font une branche (3), je ne crois pas qu'il se trouve encore une merveille aussi grande que celle-cy, ny que rien de plus rare nous soit venu

Des bords où le soleil commence sa carrière.

J'en excepte cette agate qui représentoit Apollon et

1. Première rédaction : et qui...

2. Première rédaction : qu'on souhaite...

3. Il y a ici cinq lignes raturées, presque indéchiffrables. On y lit cependant : « dont les agates font partie » ; et au-dessus : « que l'on confond bien souvent avec les agates. »

les neuf Muses, car je la mets la première et celle de Richelieu la seconde.

*Ce palais si fameux des princes de Florence,
Riche et brillant séjour de la magnificence;
Le trésor de Saint-Marc; celui dont les François
Recommandent la garde aux cendres de leurs roys;
Les vastes magasins dont le serrail abonde,
Magasins enrichis des dépouilles du monde;
Jule (1) enfin n'eut jamais rien de plus précieux.*

Et, pour m'exprimer familièrement et en termes moins poétiques,

*Saint-Denys et Saint-Marc, le palais du grand-Duc,
L'hostel de Mazarin, le serrail du grand-Turc,
N'ont rien, à ce qu'on dit, de plus considérable.
Je me suis informé du prix de cette table :
Voulez-vous le sçavoir? Mettez cent mille escus,
Doublez-les, ajoutez cent autres par-dessus;
Le produit en sera la valeur véritable.*

Dans le mesme lieu où on l'a mise (2) sont quatre ou cinq bustes et quelques statuës, parmi lesquelles on me nomma Tibère et Livie (3); ce sont personnes que vous connoissez et dont monsieur de La Calprenede nous entretient quelquefois. Je ne vous en diray rien davantage, aussi bien ma lettre commence (4) à

1. Mazarin.

2. Première rédaction : « où on a mis cette table », et plus tard : « où on a mis cette merveille. »

3. Première rédaction : « Non le Tibere de Calprenede, mais celui de Corneille Tacite; quant à Livie, vous la connoissez, c'est cette femme qui, dans le Cinna de monsieur Corneille, dissuade... » Ici la Fontaine s'est interrompu et a refait ainsi la dernière phrase : « quant à Livie, vous la connoissez par le Cinna de monsieur Corneille... » Enfin, il a effacé tous ces essais pour adopter la rédaction que nous avons suivie dans le texte.

4. Première partie : cette lettre commençant...

me sembler un peu longue. Il m'est pourtant impossible de ne point parler (1) d'un certain buste dont la draperie est de jaspe; belle teste, mais mal peignée; des traits de visage grossiers, quoyque bien proportionnez, et qui ont quelque chose d'héroïque et de farouche (2) tout à-la-fois, un regard fier et terrible, enfin la vraye image d'un jeune Scite : vous ne prendriez jamais cette teste pour celle d'un de nos galants (3); c'est aussi celle d'Alexandre. J'eusse fait tort à ce prince si j'eusse regardé après luy un moindre héros que le grand Armand. Nous rentrâmes pour ce sujet dans la galerie. On y void ce ministre peint en habit de cavalier et de cardinal, encourageant des troupes par sa présence, et monté sur un cheval (4) parfaitement beau. Ce pourroit bien estre ce barbe qu'on appelloit l'*Impudent*, animal sans considération ny respect, et qui, devant les majestez et les éminences, rioit à toutes celles qui luy plaisoient. Les tableaux de cette galerie représentent une partie des conquestes que nous avons faites sous le ministère d'Armand.

Après que j'eus jetté l'œil sur les principales, nous descendîmes dans les jardins, qui sont beaux sans doute et fort estendus. Rien ne les sépare d'avec le parc. C'est un pays que ce parc; on y court le cerf. Quant aux jardins, le parterre est grand et l'ouvrage de plus d'un jour. Il a fallu pour le faire qu'on ayt tranché toute la croupe d'une montagne. La retenue des terres est couverte d'une palissade de *Philirea* apparemment ancienne, car elle est chauve en beaucoup d'endroits : il est vray que les statües qu'on y a mises réparent en quelque façon les ruines de sa beauté. Ces endroits, comme vous sçavez, sont d'ordinaire

1. Première rédaction : d'une certaine teste embrassée en jaspe, laquelle fait un des principaux bustes de ce salon.

2. Première rédaction : barbare.

3. On lisoit ici : avouez-le moy. La Fontaine a effacé ces mots.

4. Première rédaction : barbe blanc...

le quartier des Flores. J'y en vis une et une Venus, un Bacchus moderne, un consul (que fait ce consul parmi de jeunes déesses?), une dame greque, une autre dame romaine, avec une autre sortant du bain. Avoëz le vray; cette dame sortant du bain n'est pas celle que vous verriez le moins volontiers. Je ne vous sçaurois dire comme elle est faite, ne l'ayant considerée que fort peu de temps. Le declin du jour et la curiosité de voir une partie des jardins en furent la cause. Du lieu où nous regardions ces statües, on void à droite une fort longue pelouze et ensuite quelques allées, profondes, couvertes, agreables, et où je me plairois extremement à avoir une aventure amoureuse; en un mot, de ces ennemies du jour tant celebrées par les poëtes. A midi véritablement on y entrevoid quelque chose,

*Comme au soir, lorsque l'ombre arrive en un sejour,
Ou lorsqu'il n'est plus nuit, et n'est pas encor jour.*

Je m'enfonçay dans l'une de ces allées. Monsieur de Chasteauneuf, qui estoit las, me laissa aller. A peine eus-je fait dix ou douze pas, que je me sentis forcé par une puissance secrète de commencer quelques vers à la gloire du grand Armand. Je les ay depuis achevez sur les memoires que me donnerent les nymphes de Richelieu : leur presence, à la verité, m'a manqué trop tost; il seroit à souhaiter que j'eusse mis la dernière main à ces vers au mesme lieu qui me les a fait⁽¹⁾ ébaucher. Imaginez-vous que je suis dans une allée, où je medite ce qui s'ensuit :

*Manes du grand Armand, si ceux qui ne sont plus
Peuvent gouster encor des honneurs superflus,
Recevez ce tribut de la moindre des Muses :
Jadis de vos bontez ses sœurs estoient confuses ;*

1. Première rédaction : qui m'ayda à...

Aussi n'a-t-on point veu que d'un silence ingrat
 Phœbus de vos bienfaits ayt estouffé l'éclat.
 Ses enfans ont chanté les pertes de l'Ibere,
 Et le destin forcé de nous estre prospere
 Partout où vos conseils, plus craints que le dieu Mars,
 Ont porté la terreur de nos fiers estendars ;
 Ils ont représenté les vents et la Fortune
 Vainement indignez du tort fait à Neptune,
 Quand vous tinstes ce dieu si long-temps enchainé⁽¹⁾ :
 Le rempart qui couvroit un peuple mutiné,
 Nos voisins envieux de nostre diadesme,
 Et les Roys de la mer, et la mer elle-mesme,
 Ne purent arrester le cours de vos efforts.
 La Seine vous revid triomphant sur ses bords :
 Que ne firent alors les peuples du Permesse !
 On leur ouït chanter vos faits, vostre sagesse,
 Vos projets élevez, vos triomphes divers ;
 Le son en dure encore aux bouts de l'univers.
 Je n'y puis ajouter qu'une simple priere :
 Que la nuit d'aucun temps ne borne la carriere
 De ce renom si beau, si grand, si glorieux !
 Que Flore et les Zephirs ne bougent de ces lieux !
 Qu'ainsi que vostre nom leur beauté soit durable !
 Que leur maistre ayt le sort à ses vœux favorable !
 Qu'il vienne quelquefois visiter ce sejour,
 Et soit toujours content du prince et de la cour !

Je serois encore au fond de⁽²⁾ l'allée où je commençay
 ces vers, si Monsieur de Chasteauneuf ne fust venu m'a-
 vertir qu'il estoit tard. Nous repassames dans l'avant-
 cour, afin de gagner plus tost l'autre costé des jardins.
 Comme nous estions pres du pont-levis, un vieux do-
 mestique nous aborda fort civilement et me demanda
 ce qu'il me sembloit de Richelieu. Je luy respondis
 que c'estoit une maison accomplie, mais que n'ayant

1. Par la digue de La Rochelle.
2. Première rédaction : dans.

pu tout voir, nous reviendrions le lendemain et reconnoistrions ses civilités et les offres qu'il nous faisoit (je ne songeois pas à nostre promesse⁽¹⁾). On ne manque jamais de dire cela, repartit cet homme; j'y suis tous les jours attrapé par des Allemans. Sans⁽²⁾ la crainte de nous fascher, et par consequent de ne rien avoir, il auroit, je pense, ajousté : A plus forte raison le seray-je par des François; mesme je vis bien que le haut de chausse de monsieur de Chasteauneuf luy sembloit de mauvais augure. Cela me fit rire, et je luy donnay quelque chose.

A peine l'eusmes-nous congedié⁽³⁾, que le peu qui restoit de jour nous quita. Nous ne laissâmes pas de nous renfoncer en d'autres allées non du tout si sombres que les précédentes; elles pourront l'estre dans deux cens ans. De tout ce canton je ne remarquay qu'un mail et deux jeux de longue paume, dont l'un pourroit bien estre tourné vers l'orient et l'autre vers le midi ou vers le septentrion; je suis assuré que c'est l'un des deux : on se sert apparemment de ces jeux de paume selon les différentes heures du jour, pour n'avoir pas le soleil en veüe. Du lieu où ils sont, il fallut rentrer en de nouvelles obscurités et marcher quelque temps sans nous voir, tant qu'enfin nous nous retrouvâmes dans cette place qui est au devant du chateau, moy fort satisfait, et monsieur de Chasteauneuf, qui estoit en grosses bottes, fort las.

1. De rejoindre M. Jeannart le lendemain à Châtellerault. (Voy. ci-dessus, p. 334.)

2. Première rédaction : si ce n'eust esté...

3. D'abord *quité*, puis *laissé*, et enfin *congedié*.

LETTRE XIX (1)

A LA MÊME

Suite du même voyage

A Limoge, ce 19 septembre 1663.

Ce seroit une belle chose que de voyager, s'il ne se falloit point lever si matin. Las que nous estions, monsieur de Chasteauneuf et moy; luy pour avoir fait tout le tour de Richelieu en grosses bottes, ce que je crois vous avoir mandé, n'ayant pas deu obmettre une circonstance si remarquable; moy pour m'estre amusé à vous escrire au lieu de dormir; nostre promesse et la crainte de faire attendre le voiturier nous obligerent de sortir du lit devant que l'Aurore fust éveillée. Nous nous disposasmes à prendre congé de Richelieu sans le voir. Il arriva malheureusement pour nous, et plus malheureusement encore pour le seneschal, dont nous fusmes contraints d'interrompre le sommeil, que les portes se trouverent fermées par son ordre. Le bruit couroit que quelques gentilshommes de la province avoient fait complot de sauver certains prisonniers soupçonnez (2) de l'assassinat du marquis de Faure. Mon impatience ordinaire me fit maudire cette rencontre. Je ne louay mesme que sobrement la prudence du seneschal. Pour me contenter, monsieur de Chasteauneuf luy parla et luy dit que nous portions le paquet du Roy. Aussitost il donna ordre qu'on nous ouvrist; si bien que nous eusmes du temps de reste, et arri-

1. Publiée pour la première fois par M. de Monmerqué, dans ses *Opuscules inédits de La Fontaine*, pages 39 à 48, d'après l'autographe contenu dans le manuscrit 151, Belles-Lettres, t. 1, pages 875-881, de la bibliothèque de l'Arse-
 2. Première rédaction : accusez.

vasmes à Chastelleraut qu'on nous croyoit encore à moitié chemin.

Nous y trouvâmes votre oncle en maison d'ami. On luy avoit promis des chevaux pour achever son voyage; et il s'estoit resolu de laisser Poitiers, comme le plus long, pourveu que je n'eusse pas une curiosité trop grande de voir cette ville. Je me contentay de la relation qu'il m'en fit, et son ami le pria de ne point partir qu'il n'en fust pressé par le valet de pied qui l'accompagnoit. Nous accordâmes à cet ami un jour seulement. Ce n'est pas qu'il ne dépendist de nous de luy en accorder davantage, monsieur de Chasteauneuf estant honneste homme et s'acquittant de telles commissions au gré de ceux qu'il conduit, aussi bien que de la cour; mais nous jugeâmes qu'il valoit mieux obéir ponctuellement aux ordres du Roy.

Tout ce qui se peut imaginer de franchise, d'honesteté, de bonne chere, de politesse, fut employé pour nous regaler. La Vienne passe au pied de Chastelleraut, et en ce canton elle porte des carpes qui sont petites quand elles n'ont qu'une demi aune. On nous en servit des plus belles, avec des melons que le maistre du logis mesprisoit et qui me semblèrent excellens. Enfin cette journée se passa avec un plaisir non mediocre: car nous estions non-seulement en pays de connoissance, mais de parenté.

Je trouvay à Chastelleraut un Pidoux, dont nostre hoste avoit espousé la belle sœur. Tous les Pidoux ont du nez, et abondamment. On nous assura de plus qu'ils vivoient longtems, et que la mort qui est un accident si commun chez les autres hommes, passoit pour prodige parmi ceux de cette lignée. Je serois merveilleusement curieux que la chose fust veritable. Quoy que c'en soit, mon parent de Chastelleraut demeure onze heures à cheval sans s'incommoder, bien qu'il passe quatre vingt ans. Ce qu'il a de particulier, et que ses parens de Chasteauthierry n'ont pas, il ayme la chasse et la paume, sçait l'Escriture et com-

pose des livres de controverse : au reste, l'homme le plus gay que vous ayez veu, et qui songe le moins aux affaires, excepté celles de son plaisir. Je crois qu'il s'est marié plus d'une fois; la femme qu'il a maintenant est bien faite, et a certainement du mérite : je luy sçais bon gré d'une chose, c'est qu'elle cajeole son mari, et vit avec luy comme si c'estoit son galant : et je sçais bon gré d'une chose à son mari, c'est qu'il luy fait encore des enfans. Il y a ainsi d'heureuses vieilleses, à qui les plaisirs, l'amour et les graces tiennent compagnie jusqu'au bout : il n'y en a guere, mais il y en a, et celle-cy en est une. De vous dire quelle est la famille de ce parent, et quel nombre d'enfans il a, c'est ce que je n'ay pas remarqué, mon humeur n'estant nullement de m'arrester à ce petit peuple.

Trop bien me fit-on voir une grande fille, que je consideray volontiers, et à qui la petite verole a laissé des graces et en a osté. C'est dommage : car on dit que jamais fille n'a eu de plus belles esperances que celle-là.

Quelles imprecations

Ne merites-tu point, cruelle maladie,

Qui ne peux voir qu'avec envie

Le sujet de nos passions!

Sans ton venin, cause de tant de larmes,

Ma parente m'auroit fait moitié plus d'honneur :

Encore est-ce un grand bonheur

Qu'elle ayt eu tel nombre de charmes.

Tu n'as pas tout destruit; sa bouche en est témoin,

Ses yeux, ses traits, et d'autres belles choses.

Tu luy laissas des lis si tu luy pris des roses;

Et comme elle est ma parente de loïn,

On peut penser qu'à le luy dire

J'aurois pris un fort grand plaisir :

J'en eus la volonté, mais non pas le loisir :

Cette aveu luy pourra suffire.

On nous assura (1) qu'elle dansoit bien, et je n'eus pas de peine à le croire; ce qui m'en plut davantage fut le ton de voix et les yeux; son humeur aussi me sembla douce. Du reste, ne m'en demandez rien de particulier, car pour parler franchement je l'entretins peu, et de choses indifferentes, bien resolu, si nous eussions fait un plus long sejour à Chastelleraut, de la tourner de tant de costez que j'aurois decouvert ce qu'elle a dans l'ame, et si elle est capable d'une passion secrete: je ne vous en scaurois apprendre (2) autre chose, sinon qu'elle ayme fort les romans; c'est à vous, qui les ayez fort aussi, de juger quelle consequence on en peut tirer. Outre cette parente de Chastelleraut, je dois avoir à Poitiers un cousin germain, dont je n'ay point memoire qu'on m'ayt rien dit: je m'en souviens seulement parce qu'il m'a plaide autrefois.

Poitiers est ce qu'on appelle proprement une vil-
lage, qui, tant en maisons que terres labourables, peut avoir deux ou trois lieues de circuit: ville mal pavée, pleine d'écoliers, abondante en prestres et en moines. Il y a en recompense nombre de belles, et l'on y fait l'amour aussi volontiers qu'en lieu de la terre; c'est de la comtesse que je le scais (3). J'eus quelque regret de n'y point passer; vous en pourriez aysément devenir la cause.

*Ce n'est ny la pierre levée,
Ni le rocher passe lourdin;
Pour vous en dire ma pensée,
Je les ay laissez sans chagrin;
Et quant à cet autre cousin,
Mon ame en est fort consolée,
Mais je voudrois bien avoir veu
La Landru.*

1. Première rédaction: dit.

2. Première rédaction: dire.

3. Voy. ci-dessus, p. 316 et 334.

*Toutefois ayant le cœur tendre,
 Je suis certain que Cupidon
 N'eust jamais manqué de me prendre,
 S'il m'eust tendu ce hameçon :
 Et puis me voila beau garçon,
 Car au départ il se faut pendre :
 Je serois fâché d'avoir veu
 La Landru.*

Cependant je l'aurois veüe si nous eussions continué nostre route, j'en avois desja trouvé un moyen que je vous diray.

Pour revenir à Chastelleraut, vous sçavez qu'il est miparti de huguenots et de catoliques, et que nous n'eusmes aucun commerce avec les premiers. Le terme dont nous estions convenus avec nostre hoste estant écoulé, il fallut prendre congé de luy ; ce ne fut pas sans qu'il renouvelast ses prieres. Nous luy donnâmes le plus de temps qu'il nous fut possible, et le luy donnâmes de bonne grace, c'est à dire en desjeunant bien et tenant table longtemps ; de sorte qu'il ne nous resta de l'heure que pour gagner Chavigni, miserable giste, et où commencent les mauvais chemins et l'odeur des aulx, deux proprietéz qui distinguent le Limosin des autres provinces du monde.

Nostre seconde couchée fut Belac. L'abord de ce lieu m'a semblé une chose singuliere, et qui vaut la peine d'estre descrite. Quand de huit ou dix personnes qui y ont passé sans descendre de cheval ou de carrosse, il n'y en a que trois ou quatre qui se soient rompus le cou, on remercie Dieu.

*Ce sont morceaux de rochers
 Antez les uns sur les autres,
 Et qui font dire aux cochers
 De terribles patenostres.*

*Des plus sages à la fin
 Ce chemin
 Epuisse la patience :*

*Qui n'y fait que murmurer,
Sans jurer,
Gagne cent ans d'indulgence.*

*Monsieur de Chasteauneuf l'auroit cent fois maudit,
Si d'abord je n'eusse dit :
Ne plaignons point nostre peine ;
Ce sentier rude et peu batu
Doit estre celui qui meîne
Au sejour de la vertu.*

Vostre oncle reprit qu'il falloit donc que nous nous fussions destournez. Ce n'est pas, ajouta-t-il, qu'il n'y ayt d'honnestes gens à Belac aussi bien qu'ailleurs, mais quelques rencontres ont mis ses habitans en mauvaise odeur. Là dessus il nous conta qu'estant de la commission des grands jours, il fit le proces à un lieutenant de robe courte de ce lieu-là, pour avoir obligé un gueux à prendre la place d'un criminel condamné à estre pendu, moyennant vingt pistoles données à ce gueux et quelque assurance de grace dont on le leurra. Il se laissa conduire et guinder à la potence fort gayement, comme un homme qui ne songeoit qu'à ses vingt pistoles, le prevost luy disant toujours qu'il ne se mist point en peine, et que la grace alloit arriver. A la fin le pauvre diable s'apperçeut de sa sotise, mais il ne s'en apperçeut qu'en faisant le saut, temps mal propre à se repentir et à declarer qui on est. Le tour est bon, comme vous voyez, et Belac se peut vanter d'avoir eu un prevost aussi hardi et aussi pendable qu'il y en ayt.

Autant que l'abord de cette ville est fascheux, autant est-elle desagreceable; ses ruës vilaines, ses maisons mal accomodées et mal prises. Dispensez-moy, vous qui estes propre, de vous en rien dire. On place en ce pays-là la cuisine au second estage; qui a une fois veu ces cuisines n'a pas grande curiosité pour les sausses qu'on y appreste. Ce sont des gens capables de faire un tres meschant mets d'un tres bon morceau.

Quoy que nous eussions choisi la meilleure hostellerie, nous y beusmes du vin à teindre les nappes, et qu'on appelle communément la tromperie de Belac. Ce proverbe a cela de bon que Louis treize en est l'auteur.

Rien ne m'auroit plu sans la fille du logis, jeune personne (1) et assez jolie. Je la cajeolay sur sa coiffure : c'estoit une espece de cale à oreilles des plus mignones, et bordée d'un galon d'or large de trois doigts. La pauvre fille croyant bien faire, alla querir aussitost sa cale de ceremonie pour me la monstrier. Passé Chavigny l'on ne parle quasi plus françois, cependant cette personne m'entendit sans beaucoup de peine (2); les fleurettes s'entendent par tout pays, et ont cela de commode qu'elles portent avecq elles leur trucheman. Tout meschant qu'estoit nostre giste, je ne laissay pas d'y avoir une nuit fort douce. Mon sommeil ne fut nullement bigarré de songes, comme il a coustume de l'estre : si pourtant Morphée m'eust amené (3) la fille de l'hoste, je pense bien que je ne l'aurois pas renvoyée; il ne le fist point, et je m'en passay.

Monsieur Jannart se leva devant qu'il fust jour, mais sa diligence ne servit de rien, car tous nos chevaux estant déferrez, il fallut attendre, et pour mes pechez, je vis les rües de Belac encore une fois. Tandis que je faisois presser le mareschal, monsieur de Chasteauneuf, qui avoit entrepris de nous guider ce jour-là, s'informa tant des chemins, que cela ne servit pas peu à luy faire prendre les plus longs (4) et les plus mauvais. De bonne fortune nostre traite n'estoit pas grande : comme Limoge n'est esloigné de Belac que d'une pe-

1. A la place de *personne* La Fontaine avoit d'abord écrit *vertu*, sans doute pour commencer le mot *vertueuse*.

2. D'abord : ne laissa pas de m'entendre; puis : m'entendit assez aisément; enfin comme ci dessus.

3. La Fontaine avoit d'abord écrit ici : La Landru ou du moins... mais il a effacé ces mots.

4. La Fontaine avoit d'abord écrit ici *mau*, commencement du mot *mauvais*.

tite journée, nous eusmes tout loisir de nous égarer, dequoy nous nous acquitames tres bien, et en gens qui ne connoissoient ny la langue ny le pays.

Dès que nous fusmes arrivez, mon fidelle Achate (qui pourroit-ce estre que monsieur de Chasteauneuf)? disposa les choses pour son retour, et choisit la voye du messenger à cheval, qui devoit partir le lendemain. Je fus fasché de ce qu'il nous quitoit sitost; car en vérité, il est honneste homme, et sçait debiter ce qui se passe à la cour de fort bonne grace⁽¹⁾: puis il me semble qu'il ne fait pas mal⁽²⁾ son personnage dans cette relation. Desormais nous tascherons de nous en passer, avec d'autant moins de peine qu'il ne reste à vous apprendre que ce qui concerne le lieu de nostre retraite: cela merite une lettre entiere.

En attendant, si vous desirez sçavoir comme je m'y trouve, je vous diray: assez bien; et vostre oncle s'y doit trouver encore mieux, veu les témoignages d'estime et de bienveillance que chascun lui rend, l'evesque principalement; c'est un prelat qui a toutes les belles qualitez que vous sçauriez vous imaginer; splendide sur tout, et qui tient la meilleure table du Limosin. Il vit en grand seigneur, et l'est en effect. N'allez pas vous figurer que le reste du diocèse⁽³⁾ soit malheureux et disgracié du ciel, comme on se le figure dans nos provinces. Je vous donne les gens de Limoge pour aussi fins et aussi polis que peuple de France: les hommes ont de l'esprit en ce pays-là, et les femmes de la blancheur; mais leurs coustumes, façon de vivre, occupations, complimens sur tout, ne me plaisent point; c'est dommage que **** n'y ayt esté mariée: quant à mon égard,

Ce n'est pas un plaisant sejour :

1. D'abord: ne débite pas mal ce qui se passe à la cour; ensuite: sçait debiter ce qui se passe à la cour d'assez bonne grace; enfin comme ci-dessus.

2. Première rédaction: qu'il fait assez bien.

3. Première rédaction: de la province.

*Je trouve aux mysteres d'Amour
 Peu de sçavans , force profanes ;
 Peu de Philis, beaucoup de Jeannes ;
 Peu de muscat de Saint-Mesmin ,
 Force boisson peu salutaire ;
 Beaucoup d'ail et peu de jasmin :
 Jugez si c'est là mon affaire.*

—
 LETTRE XX (1).

DE COLBERT A M. DE LA FONTAINE.

A Fontainebleau, le 7 août 1666.

MONSIEUR,

Le roi ayant été informé que les officiers des forêts dépendant du duché de Château-Thierry ont pris des chauffages sur un pied excessif, même hors des années de leurs exercices, et commis une infinité d'autres malversations dans lesdites forêts, Sa Majesté m'a commandé de vous écrire ces lignes de sa part, pour vous dire que son intention est que vous en fassiez faire une exacte recherche; et qu'en même temps vous examiniez leurs titres, afin que, si ces jouissances sont mal fondées, vous en fassiez faire l'imputation sur le remboursement qu'ils doivent recevoir de leurs offices.

Je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant
 serviteur,

COLBERT.

1. Publiée pour la première fois par M. Walckenaër, dans son édition de 1827, d'après l'original appartenant à M. Delort.

LETTRE XXI (1).

A M. BAFOY,

Intendant des affaires de Son Altesse Monseigneur
le Duc de Bouillon, à Paris.

MONSIEUR,

Voicy le temps de faire nos ventes venu. Nous avons surcis l'exploitation de celles de l'an passé, par defERENCE aux volontez de Son Altesse, et à ce que son conseil avait exigé de nous. Ainsi il y a tantost deux ans que nous ne touchons rien de nos charges. Je m'adresse à vous plutost qu'à pas un autre, sçachant tres bien que vous estes pour la justice, et vous supplie, en mon particulier, et au nom de tous les officiers, de considerer qu'il n'y en a pas un de nous qui puisse ainsi attendre la jouissance de son revenu sans une extreme incommodité. Je ne crois pas que Son Altesse veuille que des gens qui ont eu assez de respect pour ne se pas vouloir servir de leurs arrests soient reduits à ne pouvoir subsister, ny qu'elle veuille que nous soyons plus malheureux que tous ses autres sujets. Je vous prie, Monsieur, de faire sçavoir à Monsieur de Vivarets l'ordre que le conseil de Son Altesse prétend y mettre. Quoy qu'il arrive, je seray tousjours,

MONSIEUR,

Vostre tres humble et tres obéissant
serviteur,

DE LA FONTAINE.

A Rheims, ce 1er septembre 1666.

1. Publiée d'abord par M. Walckenaër dans son édition de 1827, d'après l'original appartenant à M. Delort, lithographiée ensuite dans *l'Isographie des hommes célèbres*, 1828-1830, d'après le même autographe, qui avoit alors passé dans la collection de M^{me} la comtesse Boni de Castellane.

LETTRE XXII (1).

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

Je ne sais, Madame, qu'écrire à V. A. qui soit digne d'elle, et qui puisse la réjouir. Il m'a semblé que la Poésie s'acquitteroit mieux de ce devoir que la simple prose. Il m'a encore paru qu'il vous falloit donner un nom du Parnasse. Je croi vous avoir déjà donné celui d'Olimpe en des occasions de pareille nature. Ne pourroit-on point mettre en chant ces paroles ?

*Qu'Olimpe a de beautez, de graces et de charmes !
Elle sait enchanter les esprits et les yeux.
Mortels, aimez-la tous ; mais ce n'est qu'à des Dieux
Qu'est réservé l'honneur de lui rendre les armes.*

Ce que je vais ajouter n'est pas moins vrai, et m'a été confirmé par des correspondans que j'ai toujours eus à Paphos, à Cythère et à Amathonte. Je me doutai bien que cela seroit, et m'en étois déjà apperçu la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir.

*La Mère des Amours et la Reine des Graces
C'est Bouillon ; et Vénus lui cède ses emplois.
Tout ce peuple à l'envi s'empresse sur vos traces,
Plus nombreux qu'il n'étoit, et tout fier de vos loix.*

Vous fites dire l'année passée à M. de La Haye que je ne m'ennuyasse point à Château-Thierry. Il est fort aisé à M. de La Haye de satisfaire à cet ordre ; car outre qu'il a beaucoup d'esprit :

*Peut-on s'ennuyer en des lieux
Honorez par les pas, éclairez par les yeux*

1. Publiée pour la première fois en 1729, dans les *OEuvres diverses*, t. II, p. 56.

*D'une aimable et vive Princesse,
 A pied blanc et mignon , à brune et longue tresse ?
 Nez troussé, c'est un charme encor selon mon sens ,
 C'en est même un des plus puissans.
 Pour moi , le temps d'aimer est passé, je l'avouë :
 Et je mérite qu'on me louë
 De ce libre et sincère aveu ,
 Dont pourtant le Public se souciera très peu.
 Que j'aime ou n'aime pas, c'est pour lui même chose :
 Mais s'il arrive que mon cœur
 Retourne à l'avenir dans sa première erreur,
 Nez aquilins et longs n'en seront pas la cause.*

A Château-Thierry, juin 1671.

—
 LETTRE XXIII (1).

A MADEMOISELLE DE CHANMESLAY.

Château-Thierry, ce jeudi 12 (1676).

Je suis à Chaûry, Mademoiselle; jugez si je dois penser à vous, moi qui ne vous oublierois point au milieu de la plus brillante Cour. M. Racine avoit promis de m'écrire : pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Il auroit sans doute parlé de vous, n'aimant rien tant que votre charmante personne : c'auroit été le plus grand soulagement à la peine que j'éprouve à ne plus vous voir. S'il savoit que j'ai suivi en partie les conseils qu'il m'a donnés, sans cesser pourtant d'être fidèle à la paresse et au sommeil, il auroit peut-être par reconnoissance mandé de vos nouvelles et des siennes : mais véritablement je l'excuse ; aussi bien les agréments de votre société remplissent tellement les cœurs, que toutes les autres impressions s'affoiblissent.

1. Publiée pour la première fois en 1822 par M. Walckenaër d'après un autographe appartenant à M. le comte Orloff.

Que vous aviez raison, mademoiselle, de dire qu'ennui galoperoit avec moi devant que j'aie perdu de vue les clochers du grand village! c'est chose si vraie que je suis présentement d'une mélancolie qui ne pourra, je le sens, se dissiper qu'à mon retour à Paris.

*A guérir un atrabilaire,
Où, Chanmeslay saura mieux faire
Que de Fagon tout le talent;
Pour moi, j'ose affirmer d'avance
Qu'un seul instant de sa présence
Peut me guérir incontinent.*

Bois, champs, ruisseaux, et nymphes des prés, me touchent plus guère, depuis qu'avez enchaîné le bonheur près de vous; aussi conté-je partir bientôt. Toutefois je m'occupe si peu de mes affaires que je ne sais quand elles finiront. C'est chose de dégoût que conte, vente, arrérages; parler votre langage est mieux mon fait: mais n'allez pas imaginer que je prétende parler si bien que vous, c'est chose impossible et que je ne tenterai de ma vie.

Voudrez-vous engager M. Racine à m'écrire; vous ferez œuvre pie, j'en répons. J'espère qu'il me parlera de vos triomphes; en quoi je suis d'autant persuadé que la matière ne lui manquera pas. Je me flatte qu'il m'écrira aussi que vous pensez à moi, assurant que ce me sera la nouvelle la plus agréable à apprendre, et que jamais ne trouverez de serviteur plus fidèle ni plus dévoué que

DE LA FONTAINE.

LETTRE XXI^V (1).

A LA MÊME.

Ecrite de la Campagne, en 1678.

Comme vous êtes la meilleure amie du monde , aussi bien que la plus agréable, et que vous prenez beaucoup de part à ce qui regarde vos amis , il est à propos de vous mander ce que font ceux qui ne vous ont pas suivie. Ils boivent depuis le matin jusqu'au soir de l'eau, du vin, de la limonade, *et cætera*, rafraîchissemens légers à qui est privé de vous voir. La chaleur et votre absence nous jettent tous en d'insupportables langueurs. Quant à vous, Mademoiselle, je n'ai pas besoin que l'on me mande ce que vous faites. Je le vois d'ici. Vous plaisez depuis le matin jusqu'au soir, et accumulez cœurs sur cœurs. Tout sera bientôt au Roi de France et à Mademoiselle de Chanmeslay. Mais que font vos courtisans ? car, pour ceux du Roi, je ne m'en mets pas autrement en peine. Charmez-vous l'ennui, le malheur au jeu, toutes les autres disgraces de M. de La Fare ? et M. de Tonnerre rapporte-t-il toujours au logis quelque petit gain ? Il ne sauroit plus en faire de grands après l'acquisition de vos bonnes graces. Tout le reste n'est qu'un surcroît de peu d'importance, et quiconque vous a gagnée ne se doit que médiocrement réjouir de toutes les autres fortunes. Mandez-moi s'il n'a point entièrement oublié le plus fidèle de ses serviteurs, et si vous croyez qu'à son retour il continuera de m'honorer de ses niches et de ses brocards.

1. Publiée pour la première fois en 1729, dans les *Cœuvres diverses*, tome II, p. 61.

LETTRE XXV (1).

A M. SIMON DE TROYE.

(Février 1686.)

Vostre Phidias et le mien ,
 Et celui de toute la terre ,
 Girardon , nôtre Amy, l'honneur du nom Troyen ,
 M'oblige à vous mander, non la paix ou la guerre ,
 Dont , sur ma foy , je ne sçay rien ;
 Non la Ligue d'Augsbourg, que je sçay moins encore ;
 Non , dans un bel écrit plein de moralité ,
 Des sottises du temps le nombre que j'ignore
 (Eh, sçauroit-il estre compté?),
 Mais la défaite d'un Pâté.
 L'esprit s'échauffe à table, et, d'un propos à l'autre(2),
 Bacchus nous inspira comme eust fait Apollon.
 Rien n'altera ses dons ; l'eau du sacré vallon
 Auroit profané même un vin tel que le nôtre :
 Pur, et sans mélange on le but.
 Vôte Pâté, dès qu'il parut,
 Ramena les santez, et fit naître l'envie
 De boire à Cloris, à Silvie,
 A ce qu'on aime enfin, bonne et louïable loy.
 De la Maîtresse on vint au Roy,
 Du Roy l'on vint à la Statuë,
 De la Statuë on prit sujet
 D'examiner la Place, et cet autre projet
 Où l'Image du Prince est encore attenduë.
 Il faut du temps ; le temps a part
 A tous les Chefs-d'œuvre de l'Art.
 La Reine des Citez, dans sa vaste étenduë,
 N'aura rien qui ne cede à ce double Ornement.
 L'Equestre (3) en est encore à son commencement ;

1. Imprimée d'abord en partie dans le *Recueil de vers choisis* du P. Bouhours, Paris, 1693, page 170 et publiée pour la première fois en entier dans les *Œuvres postumes*, page 60.

2. De propos en autre, dans le *Recueil* de Bouhours.

3. Destinée à la place Vendôme.

La Pedestre ⁽¹⁾, à la fin le Monarque l'a veüë.
 Desjardins, il faut l'avouër,
 Mérite par cette ⁽²⁾ Œuvre une éternelle gloire.
 Nous en loüames tout, car tout est à louer,
 Et le Vainqueur, et la Victoire,
 Et les Captifs. Vous pouvez croire
 Que du Maréchal Duc on s'entretint aussi :
 Son Monument a réussi.
 Où d'autres échouëroient il se rend tout facile.
 Quand on eut admiré ce qu'il fit en Sicile,
 Parlé de son adresse et de sa fermeté,
 Et de l'honneur qu'au Rab il avoit remporté,
 Nous avouâmes tous que pour Sa Majesté
 Il n'épargne aucuns soins, ne le cede à nul homme,
 Ne dort, ni ne permet qu'on dorme d'un long somme;
 La France entiere n'auroit pû
 Seule occuper deux La Feüillades,
 Ainsi que la Grece n'eut sceu
 Contenir deux Alcibiades.
 Nous revinmes au Roy; l'on y revient toujours;
 Quelque entretien qu'on se propose,
 Sur LOUIS aussi-tost retombe le discours;
 La Déesse aux cent voix ne parle d'autre chose.
 Girardon, dîmes-nous, se sçaura surpasser,
 Exprimant ce Heros qu'il commence à tracer.
 L'exprimer ! c'est beaucoup; et si le seul Lysippe
 Fut digne de mouler l'héritier de Philippe,
 Si nul autre Sculpteur ne le tailla que lui,
 Peu de mains doivent entreprendre
 D'employer leur Art aujourd'hui
 Pour un Roy mieux fait qu'Alexandre.
 Nôtre Prince a l'air grand, il a l'air du Dieu Mars.
 Je m'écarte un peu trop, rentrons dans nos limites.
 Les loix que cet Ecrit ⁽³⁾ dès l'abord s'est prescrites
 M'empêchent de m'étendre ainsi de toutes parts;

1. Destinée à la place des Victoires.

2. Cet, dans le Recueil de Bouhours.

3. Ce récit, dans le Recueil de Bouhours.

*On s'en va me nommer l'Avocat des trois chevres :
Le fait estoit d'un vol, il citoit des Cesars.*

*Pour un Pâté de trois Canards,
Les grands mots comme à lui me naissent sur les levres⁽¹⁾.
Aux Journaux de Hollande il nous fallut passer.
Je ne sçay plus sur quoy, mais on fit leur critique.
Bayle est, dit-on, fort vif; et s'il peut embrasser
L'occasion d'un trait piquant et satyrique,
Il la saisit, Dieu sçait, en homme adroit et fin :
Il trancheroit sur tout, comme enfant de Calvin,
S'il osoit; car il a le goût avec l'étude.
Le Clerc pour la Satyre a bien moins d'habitude;
Il paroît circonspect; mais attendons la fin.
Tout faiseur de Journaux doit tribut au malin.
Le Clerc pretend du sien tirer d'autres usages;
Il est sçavant, exact, il voit clair aux Ouvrages;
Bayle aussi. Je fais cas de l'une et l'autre main;
Tous deux ont un bon stile, et le langage sain.
Le jugement en gros sur ces deux Personnages,
Et ce fut de moy qu'il partit,
C'est que l'un cherche à plaire aux sages,
L'autre veut plaire aux gens d'esprit.
Il leur plaist. Vous aurez peut-estre peine à croire
Qu'on ait dans un repas de tels discours tenus :
On tint ces discours; on fit plus,
On fut au Sermon après boire.*

Je crains que ce dernier vers ne vous semble pas serieux. Pardonnez à la nécessité que je m'étois imposée de finir tous mes Contes comme le Tassone les (2) Stances, dans la *Secchia rapita*. Pour rectifier cet endroit, je vous dirai en Langue vulgaire que nous allâmes au Sermon l'après-dînée; que nous y portâmes tout le sens froid qu'auroient eu des Philosophes à jeun, et que même nous accourcîmes nostre repas

1. Dans le *Recueil* du P. Bouhours l'ordre de ces deux vers est interverti, et la pièce se termine ici.

2. Ses dans les *OEuvres diverses* de 1729.

pour ne rien perdre de cette action. C'étoit la seconde de M. L. D. C (1). J'y trouvay de la piété et de l'éloquence, des expressions, et un bon tour en beaucoup d'endroits tout-à-fait selon mon goust. J'en ferois un plus long éloge, si je ne craignois de déplaire à M. L. D. C. Ce sera donc la fin de ma Lettre, comme ce fut celle de nostre journée. Je suis, Monsieur, vostre, etc.

LETTRE XXVI (2).

A M. RACINE.

Du 6 juin 1686.

Poignan, à son retour de Paris, m'a dit que vous preniez mon silence en fort mauvaise part : d'autant plus qu'on vous avoit assuré que je travaillois sans cesse depuis que je suis à Château-Thierry, et qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires, je n'avois que des vers en tête. Il n'y a de tout cela que la moitié de vrai : mes affaires m'occupent autant qu'elles en sont dignes, c'est-à-dire nullement ; mais le loisir qu'elles me laissent, ce n'est pas la Poésie, c'est la paresse qui l'emporte. Je trouvai ici, le lendemain de mon arrivée, une lettre et un Couplet d'une fille âgée seulement de huit ans ; j'y ai répondu ; ç'a été ma plus forte occupation depuis mon arrivée. Voici donc le Couplet avec le billet qui l'accompagne :

SUR L'AIR de *Joconde*.

« *Quand je veux faire une Chanson*
« *Au parfait La Fontaine,*

1. Le sens de ces initiales n'est pas sûr ; si elles désignent *Monseigneur l'évêque de Condom*, il s'agit de Jacques Goyon de Matignon, successeur de Bossuet, qui fut sacré en 1671.

2. Publiée pour la première fois dans les *Œuvres diverses* de 1729, t. III, p. 317.

« Je ne puis tirer rien de bon
 « De ma timide veine.
 « Elle est tremblante à ce moment ,
 « Je n'en suis par surprise :
 « Devant lui un foible talent
 « Ne peut être de mise.

« Je crois en verité que je ne serois jamais parvenuë à
 « faire une Chanson pour vous , Monsieur, si je n'avois
 « en vûë de m'en attirer une des vôtres ; vous me l'avez
 « promise , et vous avez affaire à une personne qui est
 « vive sur ses intérêts : songez que je vous assassinerai
 « jusqu'à ce que vous m'ayez tenu votre parole. De gra-
 « ce , Monsieur, ne négligez point une petite Muse qui
 « pourroit parvenir si vous lui jettiez un regard favo-
 « rable. »

Ce couplet et cette Lettre, si ce qu'on me mande de Paris est bien vrai, n'ont pas coûté une demi-heure à la Demoiselle, qui quelquefois met de l'amour dans ses chansons, sans savoir ce que c'est qu'amour. Comme j'ai vû qu'elle ne me laisseroit point en repos que je n'eusse écrit quelque chose pour elle, je lui ai envoyé les trois Couplets suivans : ils sont sur le même air.

Paule , vous faites joliment
 Lettres et chansonnettes ;
 Quelques grains d'amour seulement,
 Elles seroient parfaites.
 Quand ses soins au cœur sont connus ,
 Une Muse sait plaire.
 Jeune Paule , trois ans de plus
 Font beaucoup à l'affaire.

Vous parlez quelquefois d'amour,
 Paule , sans le connoître ;
 Mais j'espère vous voir un jour
 Ce petit Dieu pour maître.

*Le doux langage des soupirs
Est pour vous lettre close :
Paule, trois retours de Zéphirs
Font beaucoup à la chose.*

*Si cet Enfant dans vos chansons
A des graces naïves,
Que sera-ce quand ses leçons
Seront un peu plus vives ?
Pour aider l'esprit en ces vers
Le cœur est nécessaire :
Trois printemps sur autant d'hivers
Font beaucoup à l'affaire.*

Voyez, Monsieur, s'il y avoit là de quoi vous fâcher de ce que je ne vous envoie pas les belles choses que je produis. Il est vrai que j'ai promis une lettre au Prince de Conty : elle est à présent sur le métier ; les vers suivans y trouveront leur place :

*Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme⁽¹⁾ ;
Je le fuïrois jusques à Rome ;
Et j'aimerois mille fois mieux
Un glaive aux mains d'un furieux
Que l'étude en certains génies.
Ronsard est dur, sans goût, sans choix,
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son François
Des Grecs et des Latins les graces infinies.
Nos ayeux, bonnes gens, lui laissoient tout passer,
Et d'éruditions ne se pouvoient lasser.
C'est un vice aujourd'hui : l'on oseroit à peine
En user seulement une fois la semaine.
Quand il plait au hazard de vous en envoyer,
Il faut les bien choisir, puis les bien employer,
Très-sûrs qu'avec ce soin l'on n'est pas sûr de plaire.*

1. Molière avoit dit quatorze ans auparavant dans les *Femmes savantes* (IV, III) :

... Un sot sçavant est sot plus qu'un sot ignorant.

*Cet Auteur a, dit-on, besoin d'un commentaire,
On voit bien qu'il a lû; mais ce n'est pas l'affaire :
Qu'il cache son savoir, et montre son esprit.
Racan ne savoit rien; comment a-t-il écrit?
Et mille autres raisons, non sans quelque apparence.
Malherbe de ces traits usoit plus fréquemment :
Sous lui la Cour n'osoit encore ouvertement
Sacrifier à l'ignorance.*

Puisque je vous envoie ces petits échantillons, vous en conclurez, s'il vous plaît, qu'il est faux que je fasse le mystérieux avec vous. Mais, je vous en prie, ne montrez ces derniers vers à personne : car Madame de La Sablière ne les a pas encore vûs.

LETTRE XXVII (1).

A MONSIEUR DE BONRE PAUX,

A Londres.

28 janvier 1687.

.
.
Le Roy est parfaitement gueri (2). Vous ne sçauriez vous imaginer combien ses sujets en ont témoigné de joye.

Ils offriroient leurs jours pour prolonger les siens ;

1. Cette lettre, publiée pour la première fois par l'auteur, à la suite de l'*Epistre à Monseigneur l'Evesque de Soissons*, pag. 5-7, avec approbation du 5 février 1687, commence et finit par deux lignes de points indiquant qu'elle n'a pas été reproduite dans son entier.

N'ayant pu voir cette édition, décrite par M. Walckenaër, qui ne la possédoit point dans sa bibliothèque et n'indique pas où il en a eu communication, nous avons dû suivre, pour l'orthographe les *Œuvres postumes*, pages 57-60.

2. Le roi subit l'opération de la fistule le 18 novembre

Ils font de sa santé le plus cher de leurs biens.
 Les preuves qu'à l'envi chaque jour ils en donnent,
 Les vœux et les concerts dont leurs temples résonnent,
 Forcent le Ciel de l'accorder.
 On peut juger à cette marque,
 Par la crainte qu'ils ont de perdre un tel Monarque,
 Du bonheur de le posséder.
 De quelle sorte de mérite
 N'est-il pas aussi revêtu ?
 Sa principale favorite
 Plus que jamais est la vertu.
 Autrefois il a combattu
 Pour la grandeur et pour la gloire :
 Maintenant d'une autre victoire
 Son cœur devient ambitieux.
 Les vaines passions chez lui sont étouffées.
 L'Histoire a peu de Rois, la Fable point de Dieux
 Qui se vantent de ces trophées.
 Il pourroit se donner tout entier au repos :
 Quelqu'un trouveroit-il étrange
 Que, digne en cent façons du titre de Heros,
 Il en voulust goûter à loisir la louange ?
 Les deux mondes sont pleins de ses Actes guerriers :
 Cependant il poursuit encor d'autres lauriers.
 Il veut vaincre l'Erreur ; cet ouvrage s'avance ;
 Il est fait : et le fruit de ces succez divers
 Est que la Verité regne en toute la France,
 Et la France en tout l'Univers.
 Non content que sous lui la Valeur se signale,
 Il met la Piété sur le Trône à son tour ;
 Ses soins la font regner, ainsi que sa rivale,
 Au milieu même de la Cour.
 C'est pour lui plaire aussi qu'Astrée est de retour.
 Ces trois Divinités font fleurir son Empire ;
 Il a sçû les unir pour le bien des humains.

1686, et le 27 janvier suivant il se rendit à Notre-Dame pour remercier Dieu de sa guérison.

C'est proprement de lui qu'on a sujet de dire
 Que le Sage a tout en ses mains.
 Vient-il pas d'attirer, et par divers chemins (1),
 La dureté de cœur, et l'Erreur envieux,
 Monstres dont les projets se sont évanouis ?
 On voit l'œuvre d'un siècle en un mois accomplie,
 Par la Sagesse de LOUIS.
 Mais je crains de passer le but de mon Ouvrage,
 Il faut plus de loisir pour louer ce Heros.
 Une Muse modeste et sage
 Ne touche qu'en tremblant à des sujets si hauts.
 Je me tais donc, et rentre au fond de mes retraites :
 J'y trouve des douceurs secretes.
 La fortune, il est vray, m'oubliera dans ces lieux ;
 Ce n'est point pour mes vers que ses faveurs sont faites :
 Il ne m'appartient pas d'importuner les Dieux.

.

DE LA FONTAINE.

—

LETTRE XXVIII (2)

AU MÊME.

A Londres.

Du 31 aoust 1687.

Je ne croyois pas, Monsieur, que les Negotiations
 et les Traitez vous laissassent penser à moy. J'en suis
 aussi fier que si l'on m'avoit érigé une statuë sur le
 sommet du Mont Parnasse. Pour me revancher de

1. Ce vers ne se trouve que dans l'édition de 1687.

2. Publiée pour la première fois dans les *Œuvres postumes*, page 69.

cet honneur, je vous place en ma memoire auprès des deux Dames qui me feront oublier les Traitez et les Negotiations, et peut-estre les Rois aussi. Je voudrois que vous vissiez presentement Madame Hervart : on ne parle non plus chez elle ni de vapeurs ni de toux que si ces ennemies du genre humain s'en estoient allées dans un autre monde. Cependant leur regne est encore de celui-cy : il n'y a que Madame Hervart qui les ait congediées pour toûjours. Au lieu d'hôtesses si malplaisantes, elle a retenu la gayeté et les graces, et mille autres jolies choses que vous pouvez bien vous imaginer. Je me contente de voir ces deux Dames. Elles adoucissent l'absence de celles de la ruë Saint-Honoré, qui veritablement nous negligent un peu, je n'ay osé dire qu'elles nous negligent un peu trop. M. de Barrillon se peut souvenir que ce sont de telles enchanteresses qu'elles faisoient passer du vin mediocre et une aumelette au lard pour du nectar et de l'ambrosie. Nous pensions nous estre repus d'ambrosie, et nous soutenions que Jupiter avoit mangé l'aumelette au lard. Ce temps-là n'est plus. Les Graces de la ruë S. Honoré nous negligent. Ce sont des ingrattes à qui nous presentions plus d'encens qu'elles ne vouloient. Par ma foy, Monsieur, je crains que l'encens ne se moisisse au Temple. La Divinité qu'on y venoit adorer en écarte tantost un mortel et tantost un autre, et se moque du demeurant, sans considerer ni le Comte, ni le Marquis, aussi peule Duc.

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebō (1) :

voilà la devise. Il nous est revenu de Montpellier une des premieres de la troupe; mais je ne vois pas que nous en soyons plus forts. Toute persuasive qu'elle est, et par son langage et par ses manieres, elle ne relevera pas le parti. Vous estes un de ceux qui ont le plus de sujet de la louer. Nous sçavons, Monsieur,

1. Virg. *Æneid.*, X, 108.

qu'elle vous écrivit il y a huit jours. Aussi je n'ay rien à vous mander de sa santé, sinon qu'elle continuë d'estre bonne, à un rhume près, que même cette Dame n'est point fâchée d'avoir, car je tâche de lui persuader qu'on ne subsiste que par les rhumes, et je crois que j'en viendray à la fin à bout. Autrefois je vous aurois écrit une Lettre qui n'auroit esté pleine que de ses louanges : non qu'elle se souciast d'estre louée; elle le souffroit seulement, et ce n'étoit pas une chose pour laquelle elle eust un si grand mépris. Cela est changé.

*J'ay veu le temps qu'Iris (et c'étoit l'âge d'or
Pour nous autres gens du bas monde),
J'ay veu, dis-je, le temps qu'Iris goûtoit encor,
Non cet encens commun dont le Parnasse abonde :*

*Il fût toujours, au sentiment d'Iris,
D'une odeur importune ou plate ;
Mais la louange delicate
Avoit auprès d'elle son prix.*

*Elle traite aujourd'hui cet art de bagatelle ;
Il l'endort ; et, s'il faut parler de bonne foy,
L'éloge et les vers sont pour elle
Ce que maints Sermons sont pour moy.*

*J'eusse pû m'exprimer de quelque autre maniere,
Mais, puisque me voilà tombé sur la matiere,
Quand le discours est froid, dormez-vous pas aussi ?*

*Tout homme sage en use ainsi,
Quarante beaux Esprits (1) certifieront cecy.
Nous sommes tout autant, qui dormons comme d'autres
Aux Ouvrages d'autrui, quelquefois même aux nostres.
Que cela soit dit entre nous.*

*Passons sur cet endroit ; si j'étendois la chose,
Je vous endormirois ; et ma Lettre pour vous
Deviendroit, en vers comme en prose,
Ce que maints Sermons sont pour tous.*

2. Messieurs de l'Académie françoise. (Note de Des Maisseaux, éditeur de Saint-Evremond.)

J'en demeurerai donc là pour ce qui regarde la Dame qui vous écrivit il y a huit jours. Je reviens à Madame d'Hervart, dont je voudrois bien aussi vous écrire quelque chose en vers. Pour cela, il lui faut donner un nom de Parnasse. Comme j'y suis le Parnain de plusieurs Belles, je veux et entens qu'à l'avenir Madame Hervart s'appelle Silvie dans tous les domaines que je possède sur le double Mont, et pour commencer,

*C'est un plaisir de voir Silvie :
Mais n'espérez pas que mes vers
Peignent tant de charmes divers ;
J'en aurois pour toute ma vie.*

*S'il prenoit à quelqu'un envie
D'aimer ce chef-d'œuvre des cieux,
Ce quelqu'un, fust-il Roy des Cieux ,
En auroit pour toute sa vie.*

*Vostre ame en est encor ravie ,
J'en suis seur, et dit quelquefois :
Jamais cette beauté divine
N'affranchit un cœur de ses loix.
Notre Intendant de la Marine (1)
A beau courir chez les Anglois ;
Puisqu'une fois il l'a servie ,
Qu'il aille et vienne à ses Emplois ,
Il en a pour toute sa vie.*

*Que cette ardeur, où nous convie
Un objet si rare et si doux ,
Ne soit de nulle autre suivie ,
C'est un sort commun pour nous tous ;
Mais je m'étonne de l'Époux :
Il en a pour toute sa vie.*

1. M. de Bonrepaux. (Note de Des Maiseaux, dans l'édition de Saint-Evremond.)

J'ay tort de dire (1) que je m'en étonne ; il faudroit au contraire s'étonner que cela ne fust pas ainsi. Comment cesseroit-il d'aimer une femme souverainement jolie, complaisante, d'humeur égale, d'un esprit doux, et qui l'aime de tout son cœur ? Vous voyez bien que toutes ces choses, se rencontrant dans un seul sujet, doivent prevaloir à la qualité d'épouse. J'ay tant de plaisir à en parler, que je reprendray une autre fois la matiere. Que Madame d'Hervart ne pretende pas en estre quitte.

Je devrois finir par l'article de ces deux Dames. Il faut pourtant que je vous mande, Monsieur, en quel estat est la Chambre des Philosophes. Ils sont cuits (2), et embelissent tous les jours. J'y ay joint un autre ornement qui ne vous déplaira pas, si vous leur faites l'honneur de les venir voir avec ceux de vos amis qui doivent estre de la partie.

*Mes Philosophes cuits, j'ay voulu que Socrate,
Et Saint-Dié mon fidelle Achate,
Et de la Gent porte-écarlate
D'Hervart tout l'ornement, avec le beau Berger
Verger,
Pussent avoir quelque musique
Dans le sejour Philosophique.
Vous vous moquez de mon dessein.
J'ay cependant un Clavessin,
Un Clavessin chez moy ! Ce meuble vous étonne.
Que direz-vous si je vous donne
Une Cloris de qui la voix
Y joindra ses sons quelquefois ?
La Cloris est jolie, et jeune, et sa personne
Pourroit bien ramener l'amour*

1. J'ay tort de vous dire... dans les *Œuvres diverses* de 1729 et dans les éditions modernes.

2. Nota qu'il avoit fait jeter en moule de terre tous les grands Philosophes de l'antiquité qui faisoient l'ornement de sa Chambre. (Note des *Œuvres postumes*.)

Au Philosophique sejour.
Je l'en avois banni ; si Cloris le ramene ,
Elle aura chansons pour ⁽¹⁾ chansons.
Mes vers exprimeront la douceur de ses sons.
Qu'elle ait à mon égard le cœur d'une inhumaine ,
Je ne m'en plaindrai point , n'étant bon desormais
Qu'à chanter les Cloris et les laisser en paix.
Vous autres Chevaliers tenterez-l'avanture ;
Mais de la mettre à fin, fust-ce le beau Berger
Qu'Ænone eut autrefois le pouvoir d'engager,
Ce n'est pas chose qui soit seure.

J'allois fermer cette Lettre, quand j'ay reçu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; et ce que je dis au commencement n'est qu'une réponse à quelque chose qui me concerne dans la vostre à Madame de La Sabliere. Si j'eusse veu le témoignage si ample d'un souvenir à quoy je ne m'attendois pas, j'aurois poussé bien plus loin la figure et l'étonnement ; ou peut-estre je me serois tenu à une protestation toute simple, qu'il ne me pouvoit rien arriver de plus agreable que ce que vous m'avez écrit de Winsor. Il y a plusieurs choses considerables, entre autres vos deux Anacreons, M. de Saint-Evremont et M. Waler, en qui l'imagination et l'amour ne finissent point. Quoi ! estre Amoureux et bon Poëte à quatre-vingt-deux ans ! Je n'espere pas du Ciel tant de faveurs. C'est du Ciel dont il est fait mention au Pays des Fables que je veux parler ; car celui que l'on prêche à present en France veut que je renonce aux Cloris, à Bachus et à Apollon, trois Divinitez que vous me recommandez dans la vostre. Je concilierai tout cela le moins mal et le plus long-temps qu'il me sera possible, et peut-estre que vous me donnerez quelque bon expedient pour le faire, vous qui travaillez à concilier des interests opposez, et qui en sçavez si bien les moyens. J'ay tant entendu dire de bien de Monsieur

1. *Sur, dans les Œuvres diverses.*

Waler, que son approbation me comble de joye. S'il arrive que ces vers-cy ayent le bonheur de vous plaire (ils lui plairont par consequent), je ne me donneray pas pour un autre, et continueray encore quelques années de suivre Cloris, et Bachus, et Apollon, et ce qui s'ensuit, avec la moderation requise, s'entend.

Au reste, Monsieur, n'admirez-vous point Madame de Bouillon, qui porte la joye par-tout? Ne trouvez-vous pas que l'Angleterre a de l'obligation au mauvais genie qui se mêle de temps en temps des affaires de cette Princesse? Sans lui ce climat ne l'auroit point vûë; et c'est un plaisir que de la voir disputant, grondant, jouant et parlant de tout avec tant d'esprit que l'on ne sçauroit s'en imaginer davantage. Si elle avoit esté du temps des Payens, on auroit deifié une quatrième Grace pour l'amour d'elle. Je veux lui écrire, et invoquer pour cela Monsieur Waler. Mais qui est le Philosophe qu'elle a mené en ce Pais-là? La description que vous me faites de cette Riviere sur les bords de laquelle on va se promener après qu'on a sacrifié long-temps au sommeil, cette vie mêlée de Philosophie, d'amour et de vin, sont aussi d'un Poëte, et vous ne le pensiez peut-estre pas estre.

La fin de la Lettre où vous dites que Monsieur Waler et Monsieur de Saint-Évremont ne sont contens que parce qu'ils ne connoissent pas nos deux Dames me charme. Aussi je trouve cela très galant, et le feray valoir dès que l'occasion s'en presentera. Sur tout je suivrai vôtre conseil, qui m'exhorte de vous attendre à Paris, où vous reviendrez aussi-tost que les affaires le permettront.

Monsieur Hessein a la fievre, qui lui a duré continuë pendant trois ou quatre jours, et puis a cessé; puis il est venu un redoublement que nous ne croyons pas dangereux. Il avoit esté saigné trois fois jusques au jour d'hier. Je ne sçay pas si depuis on y aura ajoûté une quatrième saignée. Il n'y a nul mauvais accident dans sa maladie.

Je ne doute point que les d'Hervarts et les Saint-Diez ne fassent leur devoir de vous écrire. Ce seront des Lettres de bon endroit, et si bon que je n'en sçay qu'un qui se puisse dire meilleur. Je vous le souhaite. Cependant, Monsieur, faites-moi toujours l'honneur de m'aimer, et croyez que je suis, etc.

—

LETTRE XXIX (1).

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

(Paris, Novembre 1687.)

MADAME,

Nous commençons icy de murmurer contre les Anglois de ce qu'ils vous retiennent si longtemps. Je suis d'avis qu'ils vous rendent à la France avant la fin de l'Automne, et qu'en échange nous leurs donnions deux ou trois Isles dans l'Océan. S'il ne s'agissoit que de ma satisfaction, je leur cederois tout l'Océan même; mais peut-estre avons-nous plus de sujet de nous plaindre de votre Sœur que de l'Angleterre. On ne quite pas Madame la Duchesse Mazarin comme l'on voudroit. Vous estes toutes deux environnées de ce qui fait oublier le reste du monde, c'est à dire d'enchantemens et de graces de toutes sortes (2).

*Moins d'Amours, de Ris et de Jeux,
Cortege de Venus, sollicitoient pour elle,
Dans ce differend si fameux*

1. Publiée pour la première fois dans les *Œuvres postumes*, que nous avons suivies pour l'orthographe, et restituée par M. Walckenaër d'après l'original.

2. M. Walckenaër prétend que les éditions portent : *de toutes les sortes*; cela n'est pas exact : les *Œuvres postumes* et les *Œuvres diverses* portent bien *de toutes sortes*.

Où l'on declara la plus belle
 La Déesse des agrémens.
 Celle aux yeux bleus, celle aux bras blancs,
 Furent au Tribunal par Mercure conduites.
 Chacune étala ses talens.
 Si le même débat renaissott en nos temps,
 Le procez auroit d'autres suites,
 Et vous et vostre Sœur emporteriez le prix
 Sur les Clientes de Paris.
 Tous les Citoyens d'Amatonte
 Auroient beau parler pour Cypris;
 Car vous avez, selon mon compte,
 Plus d'Amours, de Jeux, et de Ris.
 Vous excellez en mille choses;
 Vous portez en tous lieux la joye et les plaisirs;
 Allez en des climats inconnus aux Zephirs,
 Les champs se vestiront de roses.
 Mais, comme aucun bonheur n'est constant dans son cours,
 Quelques noirs Aquilons troublent de si beaux jours.
 C'est là que vous sçavez témoigner du courage:
 Vous envoyez aux vents ce fâcheux souvenir.
 Vous avez cent secrets pour combatre l'orage:
 Que n'en aviez-vous un qui le scût prevenir!

On m'a mandé que Vostre Altesse estoit admirée de tous les Anglois, et pour l'esprit, et pour les manieres, et pour mille qualitez qui se sont trouvées de leur goust. Cela vous est d'autant plus glorieux que les Anglois ne sont pas de fort grands admirateurs. Je me suis seulement aperceu qu'ils connoissent le vray merite, et en sont touchez.

Vostre Philosophe a esté bien étonné quand on lui a dit que Descartes n'étoit pas l'inventeur de ce Systeme que nous appellons la Machine des Animaux, et qu'un Espagnol l'avoit prévenu. Cependant, quand on ne lui en auroit point apporté de preuves, je ne laisserois pas de le croire, et ne sçay que les Espagnols qui püssent bâtir un Château tel que celui-là. Tous les

jours je découvre ainsi quelque opinion de Descartes répanduë de costé et d'autre dans les Ouvrages des Anciens, comme celle-cy : Qu'il n'y a point de couleurs au monde. Ce ne sont que de differens effets de la lumiere sur de differentes superficies. Adieu les lis et les roses de nos Amintes. Il n'y a ni peau blanche ni cheveux noirs; nostre passion n'a pour fondement qu'un corps sans couleur : et après cela, je feray des vers pour la principale beauté des femmes!

Ceux qui ne seront pas suffisamment informez de ce que sçait Vostre Altesse, et de ce qu'elle voudroit sçavoir sans se donner d'autres peines que d'en entendre parler à table, me croiront (1) peu judicieux de vous entretenir ainsi de Philosophie, mais je leur apprens que toutes sortes de sujets vous conviennent, aussi-bien que toutes sortes de Livres, pourveu qu'ils soient bons.

*Nul Auteur de renom n'est ignoré de vous ,
L'accez leur est permis à tous.*

*Pendant qu'on lit leurs vers, vos chiens ont beau se battre :
Vous mettez les holas (2) en écoutant l'Auteur.*

*Vous égalez ce Dictateur
Qui dictoit tout d'un temps à quatre.*

C'étoit, ce me semble, Jules Cesar : il faisoit à la fois quatre dépêches sur quatre matieres differentes. Vous ne lui devez rien de ce costé-là, et il me souvient qu'un matin, vous lisant des vers, je vous trouvais en même temps attentive à ma lecture et à trois querelles d'animaux. Il est vray qu'ils estoient sur le point de s'étrangler : Jupiter le Conciliateur n'y auroit fait œuvre. Qu'on juge par là, Madame, jusqu'où

1. Me croiroient, dans les *Œuvres postumes* et dans les *Œuvres diverses*.

2. Selon M. Walckenaër, il y a *les hola* dans les *Œuvres postumes*, mais il n'en est rien. On y lit, comme dans l'autographe, *les holas*.

votre imagination peut aller quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille sortes d'ouvrages, et en jugez bien.

*Vous sçavez dispenser à propos vostre estime ;
 Le patetique, le sublime,
 Le serieux et le plaisant,
 Tour à tour vous vont amusant.
 Tout vous duit, l'Histoire et la Fable,
 Prose et Vers, Latin et François.
 Par Jupiter ! je ne connois
 Rien pour nous de si favorable (1).
 Parmi ceux qu'admet à sa Cour
 Celle qui des Anglois embelit le séjour,
 Partageant avec vous tout l'Empire d'Amour,
 Anacreon et les gens de sa sorte,
 Comme Waler, Saint-Evremont et moy,
 Ne se feront jamais fermer la porte.
 Qui n'admettroit Anacreon chez soy ?
 Qui banniroit Waler et La Fontaine ?
 Tous deux sont vieux, S.-Evremont aussi,
 Mais verrez-vous aux bords de l'Hipocrène
 Gens moins ridez dans leurs vers que ceux-cy ?
 Le mal est que l'on veut icy
 De plus severes Moralistes.
 Anacreon s'y tait devant les Jansenistes (2).
 Encor que leurs leçons me semblent un peu tristes,
 Vous devez priser ces Auteurs
 Pleins d'esprit et bons disputeurs.
 Vous en sçavez goûter de plus d'une maniere :
 Les Sophocles du temps et l'illustre Moliere*

1. *Œuvres postumes et Œuvres diverses* : souhaitable.

2. *Œuvres postumes* :

Anacreon vivoit devant les Jansénistes.

Œuvres diverses :

Anacreon cité devant des Jansénistes !

*Vous donnent toujours lieu d'agiter quelque point (1).
Sur quoy ne disputez-vous point ?*

A propos d'Anacreon , j'ay presque envie d'évoquer son ombre , mais je pense qu'il vaudroit mieux le ressusciter tout-à-fait. Je m'en iray pour cela trouver un Gymnosophe de ceux qu'alla voir Apollonius Thianeus. Il apprit tant de choses d'eux qu'il ressuscita une jeune fille. Je ressusciteray un vieux Poëte. Vous et Madame Mazarin nous rassemblez. Nous nous rencontrerons en Angleterre, M. Waler et (2) M. de Saint-Evremont, le vieux Grec et moy. Croyez-vous, Madame, qu'on pust trouver quatre Poëtes mieux assortis ?

*Il nous feroit beau voir parmi de jeunes gens
Inspirer le plaisir, danser et nous ébattre (3),
Et, de fleurs couronnez ainsi que le Printemps,
Faire trois cents ans à nous quatre.*

Après une entrevûe comme celle-là, et que j'auray renvoyé Anacreon aux Champs Elisées, je vous demanderay mon Audience de congé. Il faudra que je voye auparavant cinq ou six Anglois, et autant d'Angloises (les Angloises sont bonnes à voir, à ce que l'on dit). Je ferai souvenir nostre Ambassadeur (4) de la rue Neuve des Petits Champs, et de la devotion que j'ay toujours eüe pour lui. Je le prierai, et Monsieur de Bonrepaux, de me charger de quelques dépêches. Ce sont à peu près toutes les affaires que je puis avoir en

1. *Œuvres postumes et Œuvres diverses :*

Vous donnant toujours lieu d'agiter quelque point.

2. Le mot *et* ne se trouve pas dans les *Œuvres postumes :*

3. *Œuvres postumes :*

Inspirer le plaisir, la tristesse combattre.

4. Barillon.

Angleterre. J'avois fait aussi dessein de convertir Madame d'Hervart, Madame de Gouvenet et Madame d'Helang, parceque ce sont des personnes que j'honore; mais on m'a dit que je ne trouverois pas les sujets encore assez disposez. Or, je ne suis bon, non plus que Perrin Dandin, que quand les parties sont lasses de contester⁽¹⁾. Une chose que je souhaiterois avant toutes, ce seroit que l'on me procurast l'honneur de faire la reverence au Monarque, mais je ne l'oserois esperer. C'est un Prince qui merite qu'on passe la Mer afin de le voir, tant il a de qualitez convenables à un Souverain, et de veritables passions pour la gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent, quoy que tous le dûssent faire en ces places-là.

*Ce n'est pas un vain phantôme
 Que la gloire et la grandeur,
 Et STUARD en son Royaume
 Y court avec plus d'ardeur
 Qu'un Amant à sa Maistresse.
 Ennemy de la mollesse,
 Il gouverne son Etat
 En habile Potentat.
 De cette haute science
 L'Original est en France.
 Jamais on n'a veu de Roy
 Qui sçust mieux se rendre Maistre,
 Fort souvent jusques à l'estre
 Encore ailleurs que chez soy.
 L'Art est beau, mais toutes Testes
 N'ont pas droit de l'exercer :
 LOUIS a sçu s'y tracer
 Un chemin par ses Conquestes.
 On trouvera ses leçons
 Chez ceux qui feront l'Histoire :
 J'en laisse à d'autres la gloire,
 Et reviens à mes moutons.*

1. Voyez Rabelais, liv. III.

Ces moutons, Madame, c'est Vôtre Altesse et Madame Mazarin. Ce seroit (1) le lieu de faire aussi son éloge, afin de le joindre au vôtre ; mais, toutes réflexions faites(2), comme ces sortes d'éloges sont une matiere un peu delicate, je crois qu'il vaut mieux que je m'en abstienne.

*Vous vous aimez en sœurs : cependant j'ai raison
D'éviter la comparaison (3).*

*L'or se peut partager, mais non pas la louange.
Le plus grand Orateur, quand ce seroit un Ange,
Ne contenteroit pas, en semblables desseins,
Deux Belles, deux Heros, deux Auteurs, ni deux Saints.*

Je suis avec un profond respect,

MADAME,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle
serviteur.

—

LETTRE XXX.

RÉPONSE DE MONSIEUR DE S.-ÉVREMONT

*A la Lettre de Monsieur de La Fontaine,
écrite à Madame la Duchesse de Bouillon (4).*

(Londres. Décembre 1687.)

Si vous estiez aussi touché du merite de Madame

1. *Œuvres postumes* : ce seroit icy.

2. Ces quatre derniers mots ne se trouvent pas dans les *Œuvres postumes*.

3. On lit dans les *Œuvres postumes*, au lieu de ces deux vers la phrase suivante : vous vivez en Sœurs, cependant il faut éviter la comparaison.

4. Nous suivons ici le texte des *Œuvres postumes*, p. 99,

de Bouillon que nous en sommes charmez, vous l'aurez accompagnée en Angleterre, où vous eussiez trouvé des Dames qui vous connoissent autant par vos ouvrages que vous connoist Madame de La Sabliere par vôtre commerce et vôtre entretien. Elles n'ont pas eu le plaisir de vous voir, qu'elles souhaitoient fort; mais elles ont celui de lire une Lettre assez galante et assez ingenieuse pour donner de la jalousie à Voiture, s'il vivoit encore.

Madame de Bouillon, madame Mazarin, et Monsieur l'Ambassadeur, ont voulu que j'y fisse une espece de réponse. L'entreprise est difficile, je ne laisserai pas de me mettre en état de leur obéir.

*Je ne parlerai point des Rois ;
 Ce sont des Dieux vivans que j'adore en silence :
 Louez à nostre gust, et non pas à leur choix ,
 Ils méprisent nostre éloquence.
 Dire de leur valeur ce qu'on a dit cent fois
 Du merite passé de quelque autre vaillance ,
 Donner un tour antique à de nouveaux exploits ,
 C'est des vertus du temps oster la connoissance.
 J'aime à leur plaire en respectant leurs droits :
 Rendant toujours à leur puissance ,
 A leurs volontez , à leurs loix ,
 Une parfaite obéissance.
 Sans moy leur gloire a sçû passer les mers ;
 Sans moy leur juste Renommée
 Par toute la terre est semée :
 Ils n'ont que faire de mes vers.*

Madame de Bouillon se passeroit bien de ma prose, après avoir leu le bel éloge quevous lui avez envoyé. Je dirai pourtant qu'elle a des graces qui se répandent

sans y joindre les variantes que fournit l'édition de Saint-Evremont, publiée à Londres, car nous ne reproduisons cette lettre que pour l'intelligence de celles de La Fontaine.

sur tout ce qu'elle fait et sur tout ce qu'elle dit; qu'elle n'a pas moins d'acquis que de naturel, de sçavoir que d'agrément. En des contestations assez ordinaires, elle dispute avec esprit, souvent, à ma honte, avec raison, mais une raison animée, qui paroist de la passion aux connoisseurs mediocres, et que les delicats mêmes auroient de la peine à distinguer de la colere dans une personne moins aimable qu'elle n'est.

Je passeray le chapitre de Madame Mazarin, comme celui des Rois, dans le silence d'une secrette adoration. Travaillez, Monsieur, tout grand Poëte que vous estes, à vous former une belle idée; et, malgré l'effort de vostre esprit, vous serez honteux de ce que vous aurez imaginé quand vous verrez une personne si admirable.

*Ouvrages de la jantaisie,
Fictions de la Poësie,
Dans vos chef-d'œuvres inventez,
Vous n'avez rien d'égal à ses moindres beautez.*

*Loin d'icy figures usées,
Comparaisons aujourd'hui méprisées!
Ce seroit embellir la lumiere des Cieux
Que de la comparer à l'éclat de ses yeux.*

*Et vous, Beautez qu'on loüe en son absence,
Attraits nouveaux, doux et tendres appas,
Qu'on peut aimer où les siens ne sont pas,
Empêchez-la de revenir en France.*

*Par tous moyens traversez mon retour;
Jeunes Beautez, tremblez au nom d'Hortense (1) :
Si la mort d'un Epoux la rend à vostre Cour,
Vous ne soutiendrez pas un moment sa présence (2).*

La solidité de Monsieur l'Ambassadeur l'a rendu assez insensible aux loüanges; mais, quelque rigueur

1. Hortense Mancini, duchesse de Mazarin.

2. Ce vers, indispensable au sens, manque dans les *Œuvres postumes*.

qu'il tienne à son mérite, il est touché secrettement de celles que vous lui avez données.

Je voudrois que ma Lettre fût assez heureuse pour avoir le même succès auprès de vous.

*Vous possédez tout le bon sens
Qui sert à consoler des maux de la vieillesse :
Vous avez plus de feu que n'ont les jeunes gens,
Eux, moins que vous, de goût et de justesse.*

Après avoir parlé de votre esprit, il faut dire un mot de votre morale :

*S'accommoder aux ordres du destin,
Aux plus heureux ne porter point d'envie,
De ce faux air d'esprit que prend un libertin
Connoître avec le temps comme nous la folie,
Et dans les vers, jeu, musique et bon vin,
Entretenir son innocente vie,
C'est le moyen d'en reculer la fin.*

Monsieur Waler⁽¹⁾, dont nous regrettons la perte sensiblement, a poussé la vie et la vigueur de l'esprit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

*Et, dans la douleur que m'apporte
Ce triste et malheureux trépas,
Je dirois en pleurant que toute Muse est morte,
Si la vôtre ne vivoit pas.
O vous, nouvel Orphée ! ô vous, de qui la Veine
Peut charmer des Enfers la noire Souveraine
Et le terrible Dieu qu'on appelle Pluton,
Daignez, tout-puissant La Fontaine,
Rendre Waler au jour, au lieu d'Anacréon ! (2)*

1. Il mourut le 21 octobre 1687.

2. Il y a ici un vers faux dans les *Œuvres postumes* et dans les *Œuvres diverses* :

Rendre au jour notre Waler au lieu d'Anacréon.

Puissiez-vous pousser la vie plus loin que n'a fait
Monsieur Waler.

*Que plus long-temps vôte Muse agreable
Donne au public ses Ouvrages galants !
Que tout chez vous puisse être Conte et Fable ,
Hors le secret de vivre heureux cent ans !*

—

LETTRE XXXI (1).

RÉPONSE DE MONSIEUR DE LA FONTAINE

A Monsieur de Saint-Evremont.

*Ni vos leçons , ni celles des neuf Sœurs ,
N'ont sçû charmer la douleur qui m'accable.
Je souffre un mal qui resiste aux douceurs ,
Et ne sçaurois rien penser d'agreable.
Tout Rhumatisme , invention du Diable ,
Rend impotent et de corps et d'esprit.
Il m'a fallu , pour forger cet Ecrit ,
Aller dormir sur la Tombe d'Orphée ;
Mais je dors moins que ne fait un Proscrit ,
Moy dont l'Orphée étoit le Dieu Morphée.
Si me faut-il répondre à vos beaux vers ,
A vostre prose et galante et polie.
Deux Déitez , par leurs charmes divers ,
Ont d'agrémens vostre Lettre remplie.
Si celle-cy n'est autant accomplie ,
Nul ne s'en doit étonner à mon sens :
Le mal me tient , Hortense vous amuse.
Cette Déesse , outre tous vos talens ,
Vous est encore une dixième Muse :
Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au Printemps.*

1. Publiée pour la première fois dans les *OEuvres postumes*,
page 106.

Voilà, Monsieur, ce qui m'a empêché de vous remercier, aussi tost que je le devois, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je meritois une Lettre si obligeante, plus j'en dois estre reconnoissant. Vous me louez de mes vers et de ma morale, et cela de si bonne grâce que la morale a fort à souffrir, je veux dire la modestie.

*L'Eloge qui vient de vous
Est glorieux et bien doux.
Tout le monde vous propose
Pour modele aux bons Auteurs.
Vos beaux Ouvrages sont cause
Que j'ay sceu plaire aux neuf Sœurs :
Cause en partie, et non toute,
Car vous voulez bien sans doute
Que j'y joigne les Ecrits
D'aucuns de nos beaux Esprits.
J'ay profité dans Voiture,
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.
Je ne sçay qui fut son Maistre :
Que ce soit qui ce peut estre,
Vous estes tous trois les miens.*

J'oublois Maistre François⁽¹⁾, dont je me dis encore le Disciple, aussi bien que celui de Maistre Vincent⁽²⁾ et celui de Maistre Clément⁽³⁾. Voilà bien des Maîtres pour un Ecolier de mon âge. Comme je ne suis pas fort sçavant en certain art de railleur, où vous excellez, je pretens en aller prendre de vous des leçons sur les bords de l'Hippocrene; bien entendu qu'il y ait des Bouteilles qui rafraîchissent. Nous serons entourés de Nimphes et de Nourrissons du Parnasse,

1. Rabelais.
2. Voiture.
3. Marot.

qui recueilliront sur leurs Tablettes les moindres choses que vous direz. Je les vois d'icy qui apprennent dans vôtre Ecole à juger de tout avec penetration et avec finesse.

*Vous possédez cette science ;
 Vos jugemens en sont les regles et les loix ,
 Outre certains Ecrits que j'adore en silence ,
 Comme vous adorez Hortense et les deux Rois (1).*

Au même endroit où vous dites que vous voulez rendre un culte secret à ces trois Puissances , aussi bien à Madame Mazarin qu'aux deux Princes , vous me faites son portrait en disant qu'il est impossible de le bien faire , et en me donnant la liberté de me figurer des beautez et des graces à ma fantaisie. Si j'entreprends d'y toucher , vous défiez en son nom la verité et la fable , et tout ce que l'imagination peut fournir d'idées agreables et propres à enchanter. Je vous ferois mal ma cour si je me laissois rebuter par telles difficultez. Il faut vous représenter vôtre Heroïne autant que l'on peut. Ce projet est un peu vaste pour un genie aussi borné que le mien. L'entreprise vous conviendrait mieux qu'à moy , que l'on a crû jusqu'icy ne sçavoir représenter que des Animaux. Toutefois , afin de vous plaire et pour rendre ce Portrait le plus approchant qu'il sera possible , j'ay parcouru le Pays des Muses , et n'y ay trouvé en effet que de vieilles expressions que vous dites que l'on méprise. De-là j'ay passé au Pays des Graces , où je suis tombé dans le même inconvenient. Les Jeux et les Ris sont encore des galanteries rebattuës , que vous connoissez beaucoup mieux que je ne fais. Ainsi le mieux que je puis faire est de dire tout simplement que rien ne manque à vôtre Héroïne de ce qui plaist , et de ce qui plaist un peu trop.

Que vous diray-je davantage ?

1. Louis XIV et Jacques II.

*Hortense eut du Ciel en partage
 La grace, la beauté, l'esprit, ce n'est pas tout :
 Les qualitez du cœur, ce n'est pas tout encore ;
 Pour mille autres appas le monde entier l'adore ,
 Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.
 L'Angleterre en ce point le dispute à la France :
 Vôte Heroïne rend nos deux Peuples Rivaux.
 O vous, le Chef de ses devots,
 De ses dévots à toute outrence,
 Faites-nous l'Eloge d'Hortense !
 Je pourrois en charger le Dieu du double Mont ;
 Mais j'aime mieux Saint-Evremont.*

Que direz-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit ? Puisque vous voulez que la gloire de Madame Mazarin remplisse tout l'univers, et que je voudrois que celle de Madame de Bouillon allast au-delà, ne dormons ni vous ni moy que nous n'ayons mis à fin une si belle entreprise. Faisons-nous Chevaliers de la Table Ronde; aussi bien est-ce en Angleterre que cette Chevalerie a commencé. Nous aurons deux Tentes en nostre Equipage, et au haut de ces deux Tentes les deux Portraits des Divinitez que nous adorons.

*Au passage d'un Pont, ou sur le bord d'un Bois,
 Nos Herauts publieront ce Ban à haute voix :
 MARIANNE SANS PAIR, HORTENSE SANS SECONDE,
 VEULENT LES CŒURS DE TOUT LE MONDE.
 Si vous en estes crû, le parti le plus fort
 Panchera du costé d'Hortense ;
 Si l'on m'en croit aussi, Marianne d'abord
 Doit faire incliner la balance.
 Hortense ou Marianne, il faut y venir tous ;
 Je n'en sçay point de si profane
 Qui, d'Hortense évitant les coups,
 Ne cede à ceux de Marianne.
 Il nous faudra prier Monsieur l'Ambassadeur
 Que, sans égard à nostre ardeur*

*Il fasse le partage, à moins que des deux Belles
Il ne puisse accorder les droits,
Lui dont l'esprit foisonne en adresses nouvelles
Pour accorder ceux de deux Rois.*

Nous attendrons le retour des feuilles, et celui de ma santé; autrement il me faudroit chercher en Litier les aventures. On m'appelleroit le Chevalier du Rhumatisme; nom qui, ce me semble, ne convient guere à un Chevalier Errant. Autrefois, que toutes saisons m'étoient bonnes, je me serois embarqué sans raisonner.

*Rien ne m'eust fait souffrir, et je crains toute chose;
En ce point seulement je ressemble à l'Amour.
Vous sçavez qu'à sa Mere il se plaignit un jour
Du ply d'une feüille de Rose:
Ce ply l'avoit blessé; par quels cris forcenez
Auroit-il exprimé sa plainte
Si de mon Rhumatisme il eust senti l'atteinte?
Il eust esté puni de ceux qu'il a donnez (1).*

C'est dommage que Monsieur Waler nous ait quittez; il auroit esté du voyage. Je ne devois peut-estre pas le faire entrer dans une Lettre aussi peu serieuse que celle-cy. Je crois toutefois estre obligé de vous rendre compte de ce qui lui est arrivé au-delà du Fleuve d'Oubly. Vous regarderez cela comme un songe, si c'en peut estre un; cependant la chose m'est demeurée dans l'esprit comme je vais vous la dire.

*Les beaux Esprits, les Sages, les Amans,
Sont en débat dans les Champs Elisées:
Ils veulent tous en leurs Départemens
Waler pour hoste, Ombre de mœurs aisées.*

1. Ce dernier vers est ainsi dans les *OEuvres diverses* :

Puni de ceux qu'il a donnez.

*Pluton leur dit : j'ay vos raisons pesées ;
 Cet homme sçut en quatre Arts exceller :
 Amour et Vers , Sagesse et Beau parler ;
 Lequel d'eux tous l'aura dans son Domaine ?
 Sire Pluton , vous voilà bien en peine ,
 S'il possedoit ces quatre Arts en effet ,
 Celui d'Amour , c'est chose toute claire ,
 Doit l'emporter : car , quand il est parfait ,
 C'est un métier qui les autres fait faire.*

J'en reviens à ce que vous dites de ma morale, et suis fort aise que vous ayez de moi l'opinion que vous en avez. Je ne suis pas moins ennemi que vous du faux air d'esprit que prend un libertin. Quiconque l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

*Rien ne m'engage à faire un Livre ;
 Mais la Raison m'oblige à vivre
 En sage Citoyen de ce vaste Univers ;
 Citoyen qui , voyant un monde si divers ,
 Rend à son Auteur les hommages
 Que meritent de tels Ouvrages.
 Ce devoir acquité , les beaux vers , les doux sons ,
 Il est vray , sont peu necessaires ;
 Mais qui dira qu'ils soient contraires
 A ces éternelles leçons ?
 On peut goûter la joye en diverses façons ,
 Au sein de ses Amis répandre mille choses ,
 Et , recherchant de tous les effets et les causes ,
 A table , au bord d'un bois , le long d'un clair ruisseau ,
 Raisonner avec eux sur le bon , sur le beau ,
 Pourveu que ce dernier se traite à la legere ,
 Et que la Nimphe ou la Bergere
 N'occupe nostre esprit et nos yeux qu'en passant.
 Le chemin du cœur est glissant :
 Sage Saint-Evremont , le mieux est de m'en taire ,
 Et sur tout n'estre plus Croniqueur de Cythère ,
 Logeant dans mes vers les Cloris ,*

Quand on les chasse de Paris.
 On va faire embarquer ces Belles,
 Elles s'en vont peupler l'Amérique d'Amours (1).
 Que maint Auteur puisse avec elles
 Passer la Ligne pour toujours !
 Ce seroit un heureux passage.
 Ah ! si tu les suivois , tourment qu'à mes vieux jours
 L'Hiver de nos climats promet pour appanage !
 Croy-moy, triste tourment, consens à nostre adieu ,
 En ma faveur, change de lieu (2) ,
 Dêloge enfin, ou dis que tu veux estre cause
 Que mes vers comme toy deviennent mal plaisans.
 S'il ne tient qu'à ce point , bien-tost l'effort des ans
 Fera sans ton secours cette metamorphose ;
 De bonne heure il faudra s'y resoudre sans toy.
 Sage Saint-Evremond , vous vous mocquez de moy :
 De bonne heure ! est-ce un mot qui me convienne encore,
 A moy qui tant de fois ay vû naistre l'Aurore,
 Et de qui les Soleils se vont précipitant
 Vers le moment fatal que je vois qui m'attend ?

Madame de La Sabliere se tient extrêmement honorée de ce que vous vous estes souvenu d'elle, et m'a prié de vous en remercier. J'espere que cela me tiendra lieu de recommandation auprès de vous, et que j'en obtiendray plus aisément l'honneur de vostre amitié. Je vous la demande, Monsieur, et vous prie de

1. « Dans le temps que M. de La Fontaine écrivit cette lettre, on fit enlever à Paris un grand nombre de courtisanes qu'on envoya peupler l'Amérique. » (Note de l'éditeur de Saint-Evremond.)

2. On lit, dans le Saint-Evremond de Londres, à la place de ces deux vers, les trois qui suivent :

Triste fils de Saturne , hôte obstiné d'un lieu ,
 Rhumatisme , va-t'en : suis-je ton héritage ?
 Suis-je un prélat ? Croys moy, consens à nostre adieu.

Il y a dans ce dernier vers une allusion à la fable de *La Goutte et l'Araignée*.

croire que personne n'est plus véritablement que moy
Vostre, etc.

A Paris, ce 18 décembre 1687.

LETTRE XXXII (1).

AU PÈRE BOUHOURS.

(Paris, novembre ou décembre 1687.)

Mon reverend pere, sans un rhumatisme qui m'empesche presque de marcher. et d'aller plus loin que la rue St.-Honoré, j'aurois esté vous remercier du plaisir que m'ont fait vos dialogues; tout y est bien remarqué, et d'un goust exquis; tout y est parfaitement écrit; car vous estes un de nos maistres. Madame de la Sabliere est aussi tres satisfaite de cet ouvrage. Vostre traduction sur les quietistes est aussi de bonne main; mais j'aurois voulu que vous eussiez employé vostre talent sur une autre matiere que celle-là, et ayant un autre original. Une chose qui est tout à fait de mon goust, simplement et élégamment écrite, et avec beaucoup de jugement, c'est l'éloge que vous avez fait du pauvre pere Rapin : cela me plaist fort. Je suis, mon reverend pere, Vostre tres humble et tres obeissant Serviteur,

DE LA FONTAINE.

1. Copiée sur un *fac-simile* de l'*Iconographie française* publiée par Delpech. L'original appartenoit à M. Parison. L'ouvrage dont il s'agit est intitulé : *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit, Dialogues*; 1687, in-4°, achevé d'imprimer le dernier octobre.

LETTRE XXXIII (1).

A MONSIEUR L'ABBÉ VERGER,

A Bois-le-Vicomte.

C'est pitié, Monsieur, que de nous autres pauvres mortels. Je trouve heureuse Madame d'Hervart, de ne tenir de l'humaine condition qu'autant qu'il lui plaist. Nous ne lui ressemblons guere en cela, et avons beau nous munir de preservatif contre l'attaque (2) des passions; elles nous emportent à la premiere occasion qui se presente, comme si nous n'avions fait resolution aucune de leur resister (3). Voilà un commencement bien moral; je ne sçay si la suite sera pareille.

Qu'avoit affaire Monsieur d'Hervart de s'attirer la visite qu'il eut Dimanche (4)? Que ne m'avertissoit-il? Je lui aurois représenté la foiblesse du personnage, et lui aurois dit que son tres-humble serviteur estoit incapable de resister à une fille de quinze ans qui a les yeux beaux, la peau delicate et blanche, les traits de (5) visage d'un agrément infini, une bouche, et des regards!... Je vous en fais Juge (6); sans parler de quelques autres merveilles, sur lesquelles Monsieur d'Hervart m'obligea de jetter la veuë. Que ne me fit-il la description toute entiere de Mademoiselle de Beaulieu? Je serois

1. Publiée pour la première fois dans les *Œuvres postumes*, page 133, et ensuite, en 1726, dans les *Œuvres de Vergier*, tome I, page 104. Cette édition, évidemment faite sur une autre copie que la première, renferme un grand nombre de variantes et aussi quelques mauvaises leçons, telles que *préparatifs* pour *préservatif*, à la campagne pour à la compagnie. Du reste, nous avons relevé toutes les différences; le lecteur les appréciera.

2. *Var.* C'est pitié, Monsieur, que de nous autres mortels. Nous avons beau nous munir de préparatifs contre les attaques....

3. *Var.* De nous deffendre.

4. *Var.* et que...

5. *Var.* du.

6. *Var.* le juge.

parti avant le dîner ; je ne me serois pas détourné (1) de trois lieuës comme je fis, ni n'aurois esté(2) comme un Idiot me jeter dans Louvres, c'est-à-dire dans un village qui n'en est éloigné que d'un quart de lieuë, plus loin de Paris que n'en est le Bois-le-Vicomte(3). La pluye me fit arrester près de deux heures à Auney (4). J'étois encore à cheval qu'il estoit près de dix heures (5). Un Laquais, le seul homme que je rencontray, m'apprit de combien j'avois quitté la vraye route, et me remit(6) dans la voye en dépit de Mademoiselle de Beau-lieu, qui m'occupoit tellement que je ne songeois ni à l'heure ni au chemin, mais cela ne servit de rien. Il fallut gister au village (7). Vous voyez, Monsieur, que, sans la visite qu'elle nous (8) fit, je n'aurois pas eu un giste dont il plaise à Dieu vous preserver(9). J'eus beau dire l'Oraison de Saint-Julien. Mademoiselle de Beau-lieu fut cause que je couchay dans un malheureux Hammeau. Elle m'a fait consumer trois ou quatre jours en distractions et en rêveries, dont on fait des contes par tout Paris(10). Vous conterez, s'il vous plaist, à la Compagnie (11) l'Iliade de mes malheurs ; non que je veuille vous attrister (12) ; quand je le voudrois, on ne plaint guere les gens de mon âge qui retombent(13) dans ces erreurs.

Ma Lettre vous fera rire.

1. *Var.* écarté.
2. *Var.* ni n'aurois pas esté.
3. *Var.* et plus loin de Paris que n'en est Bois-le-Vicomte.
4. *Var.* J'avoue que la pluye me fit arrêter plus de deux heures à Aunoy.
5. *Var.* du soir et...
6. *Var.* et il me remit....
7. *Var.* ni à l'heure, ni au chemin, si bien que, ne pouvant gagner Paris, qui étoit à plusieurs lieuës, il fallut...
8. *Var.* vous.
9. *Var.* de nous délivrer.
10. *Var.* et rêveries dont on a fait des contes dans tout Paris.
11. A la campagne.
12. Tous tant que vous êtes.
13. Tombent.

*Je vous entens déjà dire :
Cet homme n'est-il pas fou
Dans l'entreprise qu'il tente ?
Il est plus près du Perou
Qu'il n'est du cœur d'Amarante.*

Vous aurez raison de (1) parler ainsi, j'en conviens.

*Amarante est jeune et belle,
Je suis vieux sans estre beau,
Et vais pour quelque rebelle (2)
M'embarquer tout de nouveau.
Plus je songe (3) en mon cerveau
De combien peu d'apparence
Seroit pour moy l'esperance
De la toucher quelque jour,
Plus je vois que c'est folie
D'aymer fille (4) si jolie
Sans estre le dieu d'Amour.
Amarante et le Printemps
Ont un air qui se ressemble.
Voicy comme je pretens
Que l'on les compare ensemble.
Par les Lis premierement
J'entâme ce (5) parallele,
Soupçonnant (6) aucunement
Ceux qu'Amarante recelle.
Je suis trompé si son Sein
N'en est un plein magazin.
Le mal est que ce sont choses
Pour vous et moy lettres closes.
Nous sommes simples mortels,*

1. *Var.* d'en...
2. *Var.* Cruelle.
3. *Var.* Pense.
4. *Var.* Nimphe.
5. *Var.* le.
6. *Var.* Et soupçonne.

Il faut offrir des Autels
 A ces Lis, nul Diadème
 N'est digne d'en approcher,
 Bien moins encor d'y toucher ;
 Et crois que Jupiter même,
 Tout Jupiter qu'il se dit,
 N'en auroit pas le credit,
 Sans l'himen et son attache.
 Ces endroits delicieux
 Pour nos mains et pour nos yeux
 Ne sont pas faits, que je sçache.
 Que ne suis-je de ces Dieux
 Nommez Rois en ces bas lieux !
 Bien-tost par moy ces deux titres,
 A la Belle dediez,
 Se verroient mis à ses pieds ;
 Et vous, bien-tost vous auriez
 Le revenu de deux Mittres :
 L'une est Saint Germain des Prez,
 L'autre, Saint Denis en France.
 Voilà vostre Reverence
 Ayant musique où l'on va
 Plus souvent qu'à l'Opera.
 L'on n'y reçoit que les bonnes
 Et les honnestes personnes ;
 C'est à vous sagement fait.
 Helas ! ce n'est qu'un souhait,
 Vostre table est renversée,
 Vostre marmitte est cassée.
 Peu chanceux, et vous et moy,
 Nous n'avons eu de nos vies,
 Moy, l'encolure d'un Roy,
 Ni vous celle, en bonne foy,
 D'un homme à deux Abbayes.
 Pour revenir à nos Lis,
 Ils sont relevez de Roses,
 Ceux-là tout nouveaux fleuris,

Celles-cy fraiches écloses (1).
 Icy la comparaison
 De la nouvelle saison
 Cloche un peu , je vous l'avouë ;
 Et la beauté que je louë,
 Par ces (2) tresors éclatans,
 Fait honte à ceux du Printemps.
 Comment pourrois-je décrire
 Des (3) Regards si gracieux ?
 Il semble , à voir son soûrire ,
 Que l'Aurore ouvre les Cieux.
 Il faut aimer Amarante
 D'une ardeur perseverante.
 Adieu , volages amours ;
 Selon l'objet la constance :
 Celui-cy (4), j'en ay croyance ,
 M'arrestera pour toujours.
 Si ceci plaist à la Belle ,
 Dites-lui que les neuf Sœurs
 Me font reserver pour elle
 Encore d'autres douceurs (5).
 Cette Saison printanniere
 Ne sera pas la derniere
 Des comparaisons qu'Amour
 Va m'inspirer à la Cour
 De cette jeune Bergere (6).

1. *Var.*

Ceux-là sont nouveaux fleuris ,
 Celles-ci sont frais écloses.

2. *Var.* ses.3. *Var.* Ses.4. *Var.* Celle-ci.5. *Var.*

M'ont promis d'avoir pour elle
 De pleins amas de douceurs.

6. *Var.*

Va m'inspirer à sa cour.

Le vers suivant est supprimé.

*Une autre fois, je l'espere ,
Je ferai, moyennant Dieu ,
Quelque Reine de Cythere
D'Amarante de Beaulieu.*

Je n'ay pas besoin de vous exhorter à prendre la chose un peu moins tragiquement que ne le comporte (1) mon aventure. Il me semble même que ces vers-là ne sont nullement tragiques. Vous pouvez vous moquer de moy (2) tant qu'il vous plaira, je vous le permets, et si cette jeune Divinité qui est venuë troubler mon repos y trouve un sujet de se divertir (3), je ne lui en sçauray point (4) mauvais gré. A quoy servent les Rado-teurs, qu'à faire rire les jeunes filles? Si mademoiselle de Gouvernet est encore à Bois-le-Vicomte, je vous conjure de lui dire de ma part que sa présence doit avoir fort embelli un lieu auquel je ne croyois pas qu'il se pût rien ajouter. Vous ornerez ce discours des choses les plus gracieuses que vous pourrez, et que vous jugerez les plus convenables à une personne que les graces ne quittent point (5). Adieu, Monsieur, je suis tout à vous.

A Paris, le 4 juin 1688.

—
LETTRE XXXIV (6).

RÉPONSE DE MONSIEUR L'ABBÉ VERGER

A Monsieur de La Fontaine.

N'en soyez point en peine, Monsieur, le recit de

1. *Var.* porte.
2. Vous pourrez vous en moquer.
3. *Var.* y trouve sujet de se réjouir.
4. *Var.* pas.
5. Tout ce passage sur mademoiselle de Gouvernet manque dans les *Œuvres postumes*.
6. Publiée pour la première fois dans les *Œuvres pos-*

vos malheurs n'a point fait verser des larmes. On a eu là-dessus toute la fermeté que vous pouviez souhaiter ; et il n'est pas jusqu'à Madame d'Hervart qui, toute bonne qu'elle est, n'en ait esté fort divertie. Enfin tout le monde en a ry, et personne n'en a esté surpris.

*Que vous vous trouviez enchanté
D'une Beauté jeune et charmante,
L'aventure est peu surprenante:
Quel âge est à couvert des traits de la beauté?
Ulisse au beau parler, non moins vieux, non moins sage
Que vous pouvez l'estre aujourd'hui,
Ne se vit-il pas, malgré lui,
Arresté par l'Amour sur maint et maint rivage?
Qu'en quittant cet objet dont vous estes épris,
Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris,
L'accident est encor moins rare.
Hé! qui pourroit estre surpris
Lorsque La Fontaine s'égare?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse.
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semez de fleurs.
Les soins de sa famille, ou ceux de sa fortune,
Ne causent jamais son reveil:
Il laisse à son gré le Soleil
Quitter l'Empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaist au Sommeil;
Il se leve au matin, sans sçavoir pourquoi faire;
Il se promene, il va, sans dessein, sans sujet;
Et se couche le soir, sans sçavoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.*

On s'étonne seulement, Monsieur, que vous ne

tumes, page 143, et pour la seconde, avec quelques variantes, inutiles à reproduire ici, dans les *Œuvres* de Vergier, en 1726.

vous soyez égaré que de trois lieues. Selon l'ordre vous deviez aller sur la même ligne tant que terre et vostre Cheval auroient pû vous porter, et cette presence d'esprit doit vous justifier entierement des distractions dont on vous accuse.

En parlant d'Ulisse, je fais reflexion que le titre d'Odissée conviendrait peut-estre mieux à vos aventures que celui d'Iliade que vous leur donnez. En effet, les Erreurs de ce Heros ne me paroissent pas avoir peu de raport avec vostre voyage, et je ne trouverois qu'une difference entre Ulisse et vous :

*Ce Heros s'exposa mille fois au trepas
Il parcourut les Mers presque d'un bout à l'autre,
Pour chercher son Epouse et revoir ses appas.
Quels perils ne courriez-vous pas
Pour vous éloigner de la vôtre !*

Mais la difference est petite, et il falloit bien que cette comparaison eust la destinée de toutes les autres, c'est-à-dire qu'elle clochast un peu. Vous estes bien plus juste dans les vostres : celle du Printemps est charmante, et celle de l'Aurore est precieuse et riante au possible. Enfin l'une et l'autre sont telles qu'elles pourroient bien vous avoir fait des affaires. Je me doute fort qu'une Dame et une Demoiselle qui sont icy ne les ont point regardées sans envie. C'est chose étrange dans ce sexe que l'ambition d'estre la plus belle ; mais vous avez bon moyen de vous mettre en grace.

*De vostre Muse ravissante
Les chants, les discours seducteurs,
Appaiseront par leurs charmes flateurs
Cette tempeste menaçante.
Un encens bien moins precieux
Que n'est celui que vôtre main presente
A mille fois flechi la colere des Dieux.*

Après tout, Monsieur, c'est bien le moins que je vous doive pour vos presens que de vous en remercier. Vous estes le premier homme du monde pour les Châteaux en Espagne, et, puis que vos rêveries sont si agreables, je ne m'étonne plus que vous vous y plaisiez tant. C'est un mal qui se communique, et je vous avouë qu'en lisant vôtre Lettre, je n'ay pû me défendre d'y tomber.

*Tout indigne que je me sens
Des biens que m'ont donnés vos songes,
J'ay quelque temps abandonné mes sens
A de si doux et si plaisans mensonges.
Déjà mon esprit, prévenu,
De vos riches bienfaits regloit le revenu ;
Déjà, dressant des Equipages,
Je me donnois jusqu'à des pages (1),
Et, digne Nourrisson de l'aise et du sommeil,
Je me trouvois d'autres vertus encore,
Vertus d'un Abbé seulement,
Et que tout autre humain ignore ;
Mais enfin en moins d'un moment,
La raison, qui nous sert bien moins à nous conduire
Qu'à nous persecuter toujours cruellement,
Est venuë à mes yeux détruire
Du faiste jusqu'au fondement
Un édifice si charmant.*

Je n'ay pourtant pas tout perdu, et de tout cela il me reste une chose que j'estime infiniment. C'est le plaisir de sçavoir que vous me voulez du bien, et que vous avez en quelque maniere pour moy les sentimens que j'ay pour vous.

J'ay fait voir vostre Lettre à Mademoiselle de Beau-

1. Ce vers manque dans les *OEuyres postumes*.

lieu. Sa jeunesse et sa modestie ne lui ont pas permis de dire ce qu'elle en pensoit ; mais je ne doute point que des douceurs si bien apprestées ne l'ayent touchée comme elles doivent. Monsieur et Madame d'Hervart et Mademoiselle de Gouvernet m'ont chargé de vous faire leurs complimens. Vostre Lettre leur a fait un plaisir infini, et je pense que la campagne, qu'ils aiment déjà tant, les charmeroit bien davantage s'ils y estoient souvent regalez de semblables lectures. Mademoiselle de Gouvernet me charge de vous dire, Monsieur, qu'elle n'est fâchée de n'avoir pas toutes les graces dont vous la louez que parce que ce défaut l'empêche de vous remercier comme vous le méritez⁽¹⁾. Adieu, Monsieur; je suis tout à vous.

LETTRE XXXV (2).

A MADAME ****.

(Octobre 1688.)

J'ay receu, Madame, une Lettre de vous, du 28 du passé, et vous avois écrit une seconde Lettre où il n'y avoit remontrance aucune. Comme vous n'avez pas resolu de profiter de celles que je vous ai faites, je vous suis fort obligé de ce que vous me dispensez de vous en faire d'autres à l'avenir; c'est là tout à fait mon compte. Je n'ay nullement le caractere de Bastien le Remontreur; c'est un quolibet. Cependant dé-

1. Ce passage sur mademoiselle de Gouvernet manque dans les *Œuvres postumés*; il se trouve dans les *Œuvres de Vergier*.

2. Publiée pour la première fois dans les *Œuvres postumes*, page 249; M. Walckenaër a fort bien établi que c'est à Madame Ulrich qu'elle est adressée.

livrez-moy le plustost que vous pourrez de l'inquietude où je suis touchant le retour de vostre Epoux, car je n'en dors point. Cela et mes rhumes me vont jetter dans une insomnie qui durera jusqu'à ce que vous soiez à Paris. Joignez à tous ces ennemis du sommeil (ceci est dit poëtiquement) l'amitié violente que j'ai pour vous, et vous trouverez beaucoup de nuits où j'auray le temps de m'occuper du souvenir de vos charmes, et de bastir des Chasteaux. J'accepte, Madame, les Perdrix, le Vin de Champagne et les Poulardes, avec une Chambre chez Monsieur le Marquis de Sablé, pourveu que cette Chambre soit à Paris. J'accepte aussi les honnestetez, la bonne conversation et la politesse de Monsieur l'Abbé de Servient et de vostre Amy. En un mot, j'accepte tout ce qui donne bien du plaisir, et vous en estes toute pestrie; mais j'en viens toûjours à ce diable de mary, qui est pourtant un fort honneste homme. Ne nous laissons point surprendre. Je meurs de peur que nous ne le voyions sans nous y attendre, comme le Larron de l'Évangile. Evitons cela, je vous en supplie, et si nous pouvons, car je ne suis pas un Répondant trop seur de son fait, non plus que Madame.... dont je me suis porté pour caution envers un Epoux qui est quelquefois un peu mutin. Vous payerez de carresses pleines de charmes, mais moy, de quoi payerai-je? Adieu, Madame, aimez-moy toûjours, et me maintenez dans les bonnes graces des deux Freres. Qui a tâté d'eux un moment sans plus ne s'en peut passer qu'avec une peine à laquelle je renonce de tout mon cœur.

J'ay veu Mademoiselle Terese qui m'a semblé d'une beauté et d'un teint au dessus de toutes choses. Il n'y a que la fierté qui m'en choque. Ne vous estes-vous pas apperceuë que vostre Fille étoit une fiere petite peste? Je la verray encore aujourd'hui, s'il plaist à Dieu.

Ne nous laissons pas surprendre, je vous en prie. Je m'informerai, mais qui diantre sçait précisément

quand on reviendra ? Les jours vous sont des momens en la compagnie des deux Freres, et ils me sont des semaines en vostre absence. Ne vous étonnez donc pas si je crie si haut, et si je rebats toujourns une même note.

—

LETTRE XXXVI (1).

A LA MÊME.

(Novembre 1688.)

J'ay receu, Madame, une de vos Lettres qui est sans date. Elle est si pleine de tendresse à mon égard, et de toutes choses qui me doivent estre infiniment agréables, que je voudrois en retenir une que je vous écrivis il y a dix jours, et qui ne vous a été envoyée que de Samedy dernier. J'ay veu Mademoiselle Terese depuis cela, non pour obéir à vos ordres, mais pour mon plaisir, et très-grand plaisir. Elle avoit le plus beau teint que fille que j'aye vûe de ma vie. Ne vous allez pas imaginer que nous nous laissions mourir de chagrin pendant vostre absence. C'est une chose qui se dit toujourns, et qui n'arrive jamais. Je suis au desespoir de vous avoir fait les remontrances que je vous ay faites, non qu'elles ne soient raisonnables; mais vostre Lettre ne permet pas qu'on écoute la raison en façon du monde, et vous renverserez l'esprit de qui vous voudrez, et quand vous voudrez, fust-ce un Philosophe du temps passé. Il me semble, par la vostre, que vous ne voulez point de réponse, car vous distes que vous ne me marquez point le lieu où vous estes. Cependant on vous y a envoyé ma Lettre, et d'autres encore. On ne se sçauroit imaginer une plus agreable

1. Publiée pour la première fois dans les *Œuvres postumes*, page 254.

compagnie que celle que vous avez. Dieu vous la conserve, et ramenez-la au plutôt, si vous m'en croiez : non que la Campagne doive finir tout à l'heure ; mais, comme on dit que le Prince d'Orange s'en retourne en Angleterre, nos Princes et nos Grands Seigneurs pourroient bien s'en revenir au plus viste. Je n'oserois m'étendre sur le chapitre qui vous a fait partir, et qui vous pouroit arrêter un peu trop long-temps ; il me paroist par la vostre que vous ne le souhaitez pas. Je verray souvent Mademoiselle vostre Fille, et penseray un peu plus souvent à vous, bien certain que, de vostre part, vous n'avez garde de m'oublier.

—

LETTRE XXXVII (1).

A S. A. S. MGR LE PRINCE DE CONTY

(Juillet 1689.)

MONSEIGNEUR,

Dans le temps qu'on alloit juger le procès de Mademoiselle de la F... (2), un de mes amis de province me pria de lui mander ce qui en arriveroit. Je crûs que de lui écrire simplement le contenu de l'Arrêt, et quelque chose de ce qu'auroient dit les Avocats, ce seroit ne faire que ce qu'ont fait un nombre infini de gens qui ont informé de cette affaire tout le Public. Je jugeai donc à propos de la mettre en vers. Je commence par une espece de *lamentabile carmen*, à la manière des Anciens ; et, comme l'avanture est tragico-mique, je me laisse bien-tôt entraîner à ma façon

1. Publiée pour la première fois dans les *Œuvres diverses* de 1729, tome 2, p. 142.

2. Mademoiselle de la Force.

d'écrire ordinaire. Voici la chose telle qu'elle est. Si je l'avois écrite pour Votre Altesse, j'aurois essayé de lui donner une forme un peu différente.

*Pleurez, Citoyens de Paphos,
Jeux et Ris, et tous leurs suppôts;
La F.... est enfin condamnée.
Sur le fait de son hyménée
On vient de la timpaniser.
Elle n'a qu'à se disposer
A faire une amitié nouvelle.
Que le Ciel console la belle!
Et puisse-t-elle incessamment
Se pourvoir d'Epoux ou d'Amant,
Lequel il lui plaira d'élire!
Elle a de l'esprit, c'est tout dire,
Mais a-t-elle eu du jugement
De manquer l'accommodement?
B... (1) lui promettoit monnoie.
Dos à dos la Cour les renvoie
Après que la chose a long-temps
Été tout d'un contraire sens.
L'Arrêt, entre autres points, ordonne
Que tous deux païront une aumône :
Mille francs la Belle, et B...ou
Mille écus, sans qu'il manque un sou.
D'intérêt, pour l'état de fille
Violé dans telle famille,
Un seul dénier ne se païra ;
Qui plus y mit plus y perdra.
Pleurez, Amours, gens de Cythère :
Celle que Vénus, votre mère,
Gratifioit de maints beaux dons
Va passer des jours un peu longs.
La F.... a sa cause perduë,*

1. Le Président Briou, beau-père de Mademoiselle de La Force.

Après s'être bien défenduë
 Par la bouche des Avocats ,
 Et , je crois , en tout autre cas .
 Ces Messieurs ont dit des merveilles
 Qu'elle a de ses propres oreilles
 Entendu très-distinctement ;
 Car elle étoit au Jugement .
 Et que diable alloit-elle y faire ?
 Etoit-ce chose nécessaire ?
 Falloit-il là montrer son nez ?
 Mille brocards se sont donnez ,
 Bons et mauvais , de toute espèce ,
 Quelques-uns emportans la pièce .
 Un des Cicérons de ce temps
 Dit force traits assez plaisans .
 L'Avocat Général lui-même ,
 Avec son sérieux extrême ,
 Alléqua devant tout Paris
 L'écriture et les cinq maris
 Que gardoit la Samaritaine .
 L'Orateur de Cour souveraine
 Fit là-dessus claquer son fouët ,
 Savant en Amour comme en Droit .
 C'est un Dieu de sa connoissance :
 Hé ! pourquoi la Jurisprudence
 Banniroit-elle cet Enfant
 Qui des Catons va triomphant ?
 Voit-on qu'il épargne personne ?
 Il soumet jusqu'à la Couronne ,
 J'entens la Couronne des Rois ,
 Et non celle de Saint François .
 Pleurez , habitans d'Amathonte ;
 La F.... non sans quelque honte ,
 A vû rompre les doux liens
 Qui lui promettoient de grands biens .
 Doux liens ? ma foi non , beau Sire .
 Sur ce sujet c'est assez rire .
 Je soutiens et dis hautement

*Que l'hymen est bon seulement
 Pour les gens de certaines classes.
 Je le souffre en ceux du haut rang,
 Lorsque la noblesse du sang,
 L'esprit, la douceur et les graces
 Sont joints au bien; et lit à part.
 Il me faut plus à mon égard.
 Et quoi? de l'argent sans affaire;
 Ne me voir autre chose à faire,
 Depuis le matin jusqu'au soir,
 Que de suivre en tout mon vouloir;
 Femme, de plus, assez prudente
 Pour me servir de confidente.
 Et quand j'aurois tout à mon choix,
 J'y songerois encor deux fois.*

Je vous supplie, Monseigneur, que cet ouvrage, que je vous envoie seulement pour vous divertir, demeure *sub sigillo confessionis*. Je vous en fais part comme je ferois à mon Confesseur, bien que cet emploi ne se donne guère à un Prince du Sang de votre âge. V. A. empêchera, s'il lui plaît, que cet écrit ne passe en d'autres mains que les siennes : car Mademoiselle de La F.... est trop affligée; il y auroit de l'inhumanité à rire d'une affaire qui la fait pleurer si amèrement. Que si vous voulez que ces vers soient vûs des personnes de votre Cour, je vous supplie que ce soit de ceux qui auront un peu de discrétion, et qui seront capables d'entrer sérieusement dans les dé-
 plaisirs d'une fille de ce nom-là.

LETTRE XXXVIII (1).

AU MÊME.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai differé d'écrire à Vôtre Altesse Serenissime que pour ne pas interrompre une attention qu'apparemment elle donne à ce qui se passe le long du Rhin. Cependant, comme vôtre esprit embrasse un nombre infini de choses tout à la fois, il n'est pas impossible que mon tribut ne soit reçu de vous favorablement, aux endroits du moins qui vous sembleront les plus dignes de vous attacher. Je souhaiterois que ce fussent ceux où je vous entretiendrais de vous-même. Si quelque peu d'amour propre apportoit quelque temperament à vôtre merite aussi bien qu'à la delicatesse de vostre goust, on entreprendroit quelquefois de vous louer, mais le trop d'esprit et la modestie vous font tort. Je trouve étrange que cette derniere veuille s'opposer aux éloges dont les autres vertus sont dignes, et qu'elle se fasse toujours valoir au prejudice de ses compagnes. Voilà sans mentir une contrainte qui est trop dure, et qui approche en quelque façon de la tyrannie. Je m'en plaindrai plus au long dans une Lettre qui suivra de près celle-cy, et où j'ay resolu d'examiner en Academicien le bien et le mal qu'il y a d'ordinaire dans nos louanges. Un plus habile que moy sçauroit si bien aprêter l'encens, que vous auriez honte de le refuser. J'y employerai quelque jour tout ce que j'ay d'art, et en attendant, agrééz un échantillon de celui que je destine à la

1. Publiée pour la première fois dans les *Œuvres postumes*, page 177.

Princesse ⁽¹⁾ que vous aimez et qui vous a continuellement dans son souvenir.

*J'ay rang parmi les Nourrissons
Qui sont chers aux doctes Pucelles ,
Et souvent j'ose en mes chansons
Celebrer des Rois et des Belles.*

*Cependant mon art est icy
Bien au-dessous de la matiere ;
Je n'entreprendrai pas aussi
De louer BOURBON tout entiere.*

*Elle plaist, il n'est point de cœurs
Qui n'en rendent un témoignage.
De ce don aux charmes vainqueurs
Les Graces font leur appanage.*

*BOURBON sçait sur nous exercer
Une aimable et douce puissance ;
Elle ravit sans y penser,
Que fait-elle lors qu'elle y pense ?*

*En ses yeux un feu luit toujours ,
De qui toute ame est tributaire.
Celui qui brille en ses discours
N'est pas moins assuré de plaire.*

*Je me souviens d'avoir écrit ,
Fondé sur des raisons puissantes ,
Que sans les beautez de l'esprit
Celles du corps sont languissantes.*

*Celui-cy fait naistre l'amour ,
Mais l'autre empêche qu'il ne meure ,*

1. Marie-Thérèse de Bourbon, que le prince de Conti avoit épousée le 29 juin 1688.

*Sur tout quand au même séjour
Une belle Ame a sa demeure.*

*J'ay cité BOURBON à propos :
Joignez tout ce mérite insigne ,
Il n'est Déesse ni Heros
Qui de nostre encens soit si digne.*

Je ne devois pas commencer ma Lettre par un sujet auprès duquel tout le reste vous semblera mériter très-peu cette attention que je vous demande. Sans m'arrêter à aucun arrangement, non plus que faisoit Montagne, je passe de l'Hostel de Conty aux affaires de delà les Monts, c'est à dire d'une Princesse extrêmement vive à un Pape qui va mourir (1).

*Pour nouvelles de l'Italie ,
Le Pape empire tous les jours.
Expliquez, Seigneur, ce discours
Du costé de la maladie ;
Car aucun Saint-Pere autrement
Ne doit empirer nullement.
Celui-cy véritablement
N'est envers nous ni Saint, ni Pere :
Nos soins, de l'erreur triomphans ,
Ne font qu'augmenter sa colere
Contre l'Ainé de ses Enfans.
Sa santé toujours diminuë.
L'avenir m'est chose inconnuë ,
Et je n'en parle qu'à tâtons ;
Mais les gens de delà les Monts
Auront bien-tost pleuré cet homme,
Car il deffend les Jeannetons ,
Chose tres-necessaire à Rome.*

Comme il ne coûte rien d'appeler les choses par

1. Innocent XI, qui mourut le 12 août 1689, six jours avant la date de cette lettre.

noms honorables (1), et que les Nymphes de delà les Monts, les Bergers même, pourroient s'offenser de celui-cy, je leur diray que j'ay voulu d'abord les qualifier de Cloris, mais ma rime m'a fait choisir l'autre nom, que j'avois déjà consacré à ces sujets-là. Les Registres du Parnasse ont un Ceremonial où il y en a pour tous les degrez, et pour tous les âges. Je ne m'arreste point à cela, et ne prens pas garde de si près à la distribution de ces dignitez que je donne fort souvent par caprice ou pour une consideration fort legere.

*Je me contente à moins qu'Horace :
Quand l'objet en mon cœur a place,
Et qu'à mes yeux il est joli,
Do nomen quodlibet illi (2).*

Horace les avoit ennoblies auparavant, mais ce privilege ne m'appartient pas.

Après vous avoir parlé de l'Italie, je viens, Monseigneur, à ce qui concerne l'Angleterre.

Halifax, Bentin (3), et Dombi (4),

1. On lit dans *Le Soleil et les Grenouilles* :

Les Reines des Etangs, Grenouilles veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables?)

Ces divers passages font évidemment allusion au début des *Aventures du baron de Feneste* : « *Enay* : Je ne vien pas de loin ; je me pourmène autour de ce clos. — *Feneste* : Comment Diavle, clos ! Il y a un quart d'hure que je suis emvarracé le long de ces murailles, et bous ne le nommez pas un parc ! — *Enay* : Comment voudriez-vous que j'appellasse celui de Monceaux ou de Madric ? — *Feneste* : Encores ne coustera-il rien de nommer les choses pour noms honorables. — *Enay* : Il serviroit encore moins qu'il ne cousteroit. » (Liv 1, ch. 1. p. 7.)

2. Horat. *Satir.*, I, II, 125. La Fontaine avoit ce passage fort présent. Voy. tome III, page 250.

3. Bentinck.

4. Danby.

N'ont qu'à chercher quelque alibi
Pour justifier leur conduite.
Quoy qu'en puisse dire la suite,
C'est un tres-mauvais incident.
Halifax sembloit fort prudent.
Dombi, je ne le connois guere.
Bentin à son Maistre sceut plaire,
Jusqu'à quel point, je n'en dis mot :
S'il n'eust esté qu'un jeune sot,
Comme sont tous les Ganimedes,
On auroit endure de lui,
Et dans la piece d'aujourd'hui
Bentin feroit peu d'intermedes ;
Mais prompt, habile, diligent
A saisir un certain argent,
Somme aux inspecteurs échapée,
Il a du costé de l'épée
Mis, ce dit-on, quelques deniers.
Aprés tout, est-il des premiers
A qui pareille chose arrive ?
Ne faut-il pas que chacun vive ?
Cependant il a quelque tort,
Si le gain est un peu trop fort,
Veu les Anglois et leurs Coûtumes.
Le Proverbe est bon, selon moy,
Que qui, l'Ouë a mangé du Roy
Cent ans après en rend les plumes.
Manger celle du Peuple Anglois
Est plus dangereux mille fois.
Bentin nous en sçaura que dire :
Je n'y vois pour lui point à rire ;
On va lui barrer bien et beau
Le chemin aux grandes fortunes.
Dieu me garde de feu et d'eau,
De mauvais vin dans un cadeau,
D'avoir rencontres importunes,
De liseur de vers sans répit,
De Maistresse ayant trop d'esprit,
Et de la Chambre des Communes !

*Londondry s'en va se rendre ,
 Voilà ce qu'on me vient d'apprendre :
 Mais dans deux jours je m'attens bien
 Qu'un bruit viendra qu'il n'en est rien .
 J'ay même encor certain scrupule :
 Ce Siege est-il un Siege , ou non ?
 Il ressemble à l'Ascension
 Qui n'avance ni ne recule .
 JACQUE aura monté sa Pendule
 Plus d'une fois avant qu'il ait
 Tous ces rebelles à souhait .
 On leur a mené Peres , Meres ,
 Femmes , Enfans , Personnes cheres ,
 Qu'on retient par force entassez
 Comme Moutons dans les fossez ,
 Cette Troupe aux Assiegez crie :
 Rendez-vous , sauvez-nous la vie !
 Point de nouvelle ; au diantre l'un
 Qui ne soit sourd . Le bruit commun
 Est qu'ils n'ont plus de quoy repaistre .
 A la clemence de leur Maistre
 Ils se devoient abandonner .
 Et puis , allez-moi pardonner
 A cette maudite canaille !
 Les gens trop bons et trop devots
 Ne font bien souvent rien qui vaille .
 Faut-il qu'un Prince ait ces défauts ?*

C'est envoyer de l'eau à la mer que de vous écrire
 des reflexions. Ainsi je les laisse, pour vous assurer
 que je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE SÉRENISSIME,

Le tres-humble, tres-obéissant et tres-fidele
 Serviteur.

A Paris, le 18 aoust 1689.

LETTRE XXXIX (1)

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE DUC DE VANDOSME.

(Septembre 1689.)

*Prince vaillant, humain et sage,
 Avoüez-nous que l'assemblage
 De ces trois bonnes qualitez
 Vaut mieux que trois Principautez.
 Force Grands pensent d'autre sorte :
 S'ils ont raison, je m'en rapporte,
 Mais je soutiens encore un point,
 C'est que souvent ils ne l'ont point.
 Sans traiter icy cette affaire,
 Comment, Seigneur, pouvez-vous faire ?
 Vous plaignez les Peuples du Rhin (2).
 D'autre côté, le Souverain
 Et l'interest de vôtre gloire
 Vous font courir à la Victoire.
 Vous n'aimez que guerre et combats,
 Même au sang trouvez des appas (3).
 Rarement, voit-on, ce me semble,
 Guerre et pitié loger ensemble.
 Aurions-nous des Hostes plus doux
 Si l'Allemagne entroit chez nous ?
 J'aime mieux les Turcs en campagne
 Que de voir nos Vins de Champagne*

1. Publiée pour la première fois dans les *OEuvres postumes*, page 169. Les variantes ont été recueillies par M. Walckenaër dans un *Recueil de pièces manuscrites sur la politique et la littérature*, depuis 1690 jusques et y compris 1723 (t. I, p. 233), appartenant à M. le baron Delessert.

2. Allusion à l'incendie du Palatinat.

3. *Var.*

Mars est dur; ce dieu des combats
 Même au sang trouve des appas.

Profanez par des Allemans.
Ces gens ont des hanaps trop grands,
Nôtre Nectar veut d'autres verres.
En un mot, gardez qu'en nos Terres
Le chemin ne leur soit ouvert :
Ils nous pourroient prendre sans vert (1).
Prendre sans vert nôtre Monarque!
Les Conducteurs de cette Barque
Y perdroient bien-tost leur Latin.
Lorraine eut le nez le plus fin ;
Il faut se lever plus matin
Que ne font beaucoup de ces Princes,
Pour penetrer dans nos Provinces.
Je vois ces Heros retournez (2)
Chez eux avec un pied de nez,
Et le Protecteur des Rebelles
Le cul à terre entre deux selles ;
Et tout le parti Protestant
Du Saint-Pere en vain tres-content.
J'ay là-dessus un conte à faire.
L'autre jour, touchant cette affaire,
Le Chevalier de Sillery,
En parlant de ce Pape-cy (3),
Souhaitoit, pour la paix publique,
Qu'il se fust rendu Catholique (4),
Et le roy JACQUES Huguenot.
Je trouve assez bon ce bon mot.
LOUIS a banni de la France
L'heretique et tres-sotte engeance.
Il tenta sans beaucoup d'effort
Un si grand dessein dans l'abord ;
Les esprits estoient plus dociles.

1. *Var.*

Ils croyoient nous prendre sans vert.

2. *Var.*

Il sçait trop bien mener sa barque.
 Je vois ces Heros retournez...

3. *Var.* En parlant de ces choses-ci.

4. *Var.*

Que le Pape fust Catholique

Nôtre Roy voyant quelques Villes
 Sans peine à la Foy se rangeant,
 L'appetit lui vint en mangeant (1).
 Les Quolibets que je hazarde
 Sentent un peu le Corps-de-garde.
 Ce stile est bon en temps et lieu.
 Une autre fois, moyennant Dieu,
 Vôtre Altesse me verra mettre
 Du François plus fin dans ma Lettre.
 Cependant d'un soin obligeant
 L'Abbé (2) m'a promis quelque argent.
 Amen ! et le Ciel le conserve !
 Apollon, ses chants et sa verve,
 Bacchus, et peut-estre l'Amour,
 L'occupent souvent tour à tour,
 Sans compter l'hidre creanciere.
 Quelque jour ce sera matiere
 Pour lui donner, avec raison,
 Autant de testes qu'à Typhon.
 Il veut accroître ma chevance (3).
 Sur cet espoir, j'ay par avance
 Quelques Louis au vent jettez,
 Dont je rens grace à vos bontez.
 Le reste ira sans point de faute
 (Ou bien je compte sans mon Hoste :
 Le Paillard m'a dit aujourd'hui
 Qu'il faut que je compte avec lui.
 Aimez-vous cette Parentese ?)
 Le reste ira, ne vous déplaie,
 En..... (4) et cætera.

1. Ces huit derniers vers manquent dans la copie manuscrite.

2. L'abbé de Chaulieu.

3. Ainsi dans les *Œuvres diverses*, dans la copie manuscrite et dans les éditions modernes. Les *Œuvres postumes* portent *accrocher* au lieu d'*accroître*, ce qui ne donne point de sens satisfaisant.

4. Il y a ici des points dans les *Œuvres postumes*. Les *Œuvres diverses* portent *en bas-reliefs*; la copie manuscrite *en vins*, *en joie*.

*Ce mot-cy s'interpretera
 Des Jeannetons , car les Climenes
 Aux vieilles gens sont inhumaines ;
 Je ne vous répons pas qu'encor
 Je n'employe un peu de vôtre or
 A payer la Brune et la Blonde ;
 Car tout peut aimer en ce monde (1).
 Non que j'assemble tous les jours
 Barbefleurie et les Amours.
 Même dans peu vôtre finance
 Au Sacrement de Penitence
 A mon égard échapera.
 Pour nouvelles de pardeçà (2),
 Nous faisons au Temple merveilles.
 L'autre jour on but vingt bouteilles ;
 Renier (3) en fut l'Architriclin.
 La nuit estant sur son declin ,
 Lors que j'eus xidé mainte coupe ,
 Langeamet , aussi de la Troupe ,
 Me remena dans mon Manoir.
 Je lui donnay , non le bon soir,
 Mais le bon jour : la blonde (4) Aurore ,
 En quittant le rivage Maure ,
 Nous avoit à table trouvez ,
 Nos verres nets et bien lavez ,
 Mais nos yeux estant un peu troubles ,
 Sans pourtant voir les objets doubles.
 Jusqu'au point du jour on chanta ,
 On bût , on rit , on disputa ,*

1. *Var.*

Tout peut arriver en ce monde.

2. *Var.*

On me dira que tous les jours
 Barbefleurie et les amours
 Ne seront pas d'intelligence ;
 J'en conviens ; mais vostre finance
 Pour cela ne croupira pas ,
 N'en soyez pas dans l'embaras.

3. Sans doute Régnier Desmarais.

4. *Jeune* au lieu de *blonde* dans la copie manuscrite.

*On raisonna sur les nouvelles ;
 Chacun en dit , et des plus belles.
 Le Grand Prieur eut plus d'esprit
 Qu'aucun de nous sans contredit.
 J'admirai son sens , il fit rage ;
 Mais , malgré tout son beau langage
 Qu'on estoit ravi d'écouter,
 Nul ne s'abstint de contester.
 Je dois tout respect aux VANDOSMES ;
 Mais j'irois en d'autres Royaumes ,
 S'il leur falloit en ce moment
 Ceder un ciron seulement.
 Je finis , et je vous souhaite
 Une Victoire tres-complète ,
 Chance à tous jeux , de la santé ,
 Non pas pour une éternité :
 Je suis en mes vœux plus modeste ;
 Pourveu que la Bonté celeste ,
 A Vous , au Grand Prieur , à moy ,
 Donne cent ans de bon alloy ,
 Je serai content du partage.
 Vous en meritez davantage ;
 Mais la raison d'un si beau lot
 Ne se dit pas tout en un mot.*

Ainsi je ferai fort bien de remettre la chose à une
 autre fois , et de finir cet écrit par une protestation
 solennelle d'être, autant que dureront ces cent ans de
 vie que la Parque me doit filer,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le tres-humble , tres-obéissant et tres-fidele
 serviteur.

LETTRE XL (1).

A SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

(Novembre 1689.)

MONSEIGNEUR,

On m'a dit tant de fois que Vostre Altesse Serenissime estoit en chemin, et que mes Lettres ne la trouveroient plus à l'Armée, qu'enfin j'ai manqué l'occasion de faire partir celle-cy. En quelque lieu qu'elle vous soit présentée, je vous diray, à mon ordinaire, que les choses nous paroissent suspenduës, tant en Flandre qu'aux bords du Rhin, et rien ne réveillant les esprits, il est arrivé un changement dans la Robe et dans les Finances qui nous a donné matière de raisonner.

*On dormoit ici quand le Roy,
Ayant ses raisons, et tres-sages,
Parmi les Gens d'un haut Employ
A fait un vrai remunage,
Et mis Harlay premierement
A la teste du Parlement.
Il en est digne, et j'ose dire
Que Themis en tout son Empire
Trouveroit à peine aujourd'hui
Un Oracle approchant de lui.
Ne plaidez qu'ayant bonne cause;
C'est maintenant la seule chose
Qui peut faire au gain du procez.
Vous contestez avec succes
Par-devant le Dieu des allarmes,*

1. Publiée pour la première fois dans les *Œuvres postumes*, page 204.

Appuyé du seul droit des armes :
 Harlay regle d'autres débats ,
 Où , je crois , vous n'excellez pas.
 Ni la grandeur ni la vaillance
 Ne font incliner sa balance.
 Son Eloge entier iroit loin :
 J'aime mieux garder avec soin
 La loy que l'on se doit prescrire
 D'estre court , et ne pas tout dire.
 Pour éviter donc la longueur
 Qui met les choses en langueur,
 Pontchartrain regle les Finances.
 Si jamais j'ai des Ordonnances,
 Ce qui n'est pas prest d'arriver,
 Il sçaura du moins me sauver
 Le chagrin d'une longue attente ,
 Et lira d'abord ma Patente.
 Homme n'est plus expeditif ,
 Mieux instruit , ni plus inventif ,
 Talens aujourd'hui necessaires.
 La Briffe est chargé des affaires
 Du Public et du Souverain.
 Au gré de tous il sçût enfin
 Debrouiller ce cahos de dettes
 Qu'un maudit Compteur avoit faites.
 Ce n'est pas là le seul essay
 Qui le rend successeur d'Harlay.
 Ce poste , avec celui qu'il quitte,
 Demandoit un ample merite
 Au sujet qu'on a placé là.
 Hardy quiconque le suivra !
 Non que LOUIS , par sa sagesse ,
 Ne puisse en conserver l'espece ;
 Tout le bien que j'ay dit d'autru
 Retombe à juste droit sur lui.

Comme j'étois prest de fermer ma Lettre, on a écrit icy de Versailles que le Roy avoit donné la qua-

lité de Ministre à Monsieur de Seignelay. Je ne vois personne qui n'en témoigne beaucoup de joye.

*Il doit ce nouvel ornement
 A son merite seulement.
 Ses soins, dignes que la fortune
 Avec eux veuille concourir,
 Sçauront bientôt par tout offrir
 L'abondance en ces lieux commune ;
 Sur les ⁽¹⁾ deux Mers nos Matelots,
 Quelque inconstans que soient les flots,
 Sçauront ménager pour nos voiles
 L'aide des Vents et des Etoiles.
 Ne doutez point qu'en son Employ
 Redoublant ses soins et son zele,
 Sous la conduite de son Roy
 Le nouveau Ministre n'excelle.
 N'avons-nous pas vu de nos bords
 Une double Flotte reduite
 Et se renfermer dans ses Ports,
 Mettant son salut dans sa fuite ⁽²⁾ ?
 Le travail y croît, j'en conviens ;
 Mais tels maux en Cour sont des biens,
 Et Seignelay peut y suffire.
 On le voit sur le champ écrire
 Touchant des points tres-importans,
 Mieux que moy, Seigneur, c'est peu dire :
 Mieux qu'aucun Ecrivain du temps.
 Pour passer à d'autres matieres,
 Vous sçauvez qu'on m'a dit n'agueres
 Que cet Hiver-cy l'Opera
 A Rome se rétablira.
 Cela me semble un bon augure
 En la presente conjoncture,*

1. Ainsi dans les *Œuvres postumes* ; *Sur nos deux Mers* dans les *Œuvres diverses*.

2. Allusion au combat naval donné le 10 juillet contre les flottes anglaise et hollandoise.

Et commence à sentir la Paix.
 Je ne pense pas qu'elle échape
 Aux premiers soins du nouveau Pape.
 Si le Saint Esprit mit jamais
 Quelqu'un au Trône de Saint Pierre
 Pour qui le demon de la guerre
 Eust de la crainte et du respect,
 C'est Alexandre ; car, sans dire
 Qu'à nul Etat il n'est suspect,
 Il a tout ce que l'on desire,
 Experience, fermeté,
 Justice, et sagesse profonde.
 L'Olimpe interpose au Traité
 La premiere Teste du monde
 En bon sens comme en dignité.
 Dés-à-present Sa Sainteté
 S'en va cet ouvrage entreprendre.
 O Paix ! ne te fais point attendre.
 Veux-tu que pour toy l'Univers
 Soupire encore deux Hivers ?
 Fille du Ciel et d'Alexandre,
 Car je te garde tous ces noms,
 Renvoye au Nord les Aquilons ;
 Fais qu'avec eux Mars se retire,
 Faisant place à Flore, à Zephire.
 Citer ces Dieux, me va-t-on dire,
 En parlant du Pape, est-il bien ?
 Non, mais l'Art des Poëtes n'est rien,
 Leurs discours n'ont beauté ni grace
 Sans ce langage du Parnasse.
 Qu'Apollon s'exprime en Payen,
 Trouve-t-on cela fort étrange ?
 Pour bannir pourtant ce mélange,
 Et parler du Pape en Chrétien,
 Souhaitons que Dieu l'illumine,
 Et que la Paix, par son moyen,
 Vers les Fidelles s'achemine
 Avec l'assistance Divine

Qu'un Jubilé procurera.
 Dès que le Poëte lui verra
 Réünir la chose publique,
 D'icy sans peine il partira,
 Et les vers il entonnera
 De Siméon dans son Cantique⁽¹⁾;
 Mais il veut vivre jusque-là.

Vous allez me faire encore une autre objection ; elle est d'une nature à venir de vous ; c'est que la France ne m'a pas donné charge de faire des vœux pour la paix avec tant d'empressement. Est-ce l'intérêt de la France qui vous fait aller braver les hazards, ou si c'est celui de vostre gloire ? Je ne démêle pas bien la chose. Peut-estre mesme y va-t-il de votre plaisir : ce que je n'ose presque penser : *Nec tibi tam dira cupido* (2). Cependant vous autres Heros seriez bien fâchez qu'on vous laissast vivre tranquillement, comme si la vie n'estoit rien, et que sans elle la gloire fust quelque chose ! Vous croiez estre demeurez au coin du feu, à moins que vous ne vous alliez brûler sur le Mont Cæta, de même que fit Hercule. Pour vous répondre sur tous ces points, je vous diray que, non pas la France, mais l'Europe entiere ne peut que perdre à une Guerre comme celle-cy ; et à vôtre égard, Monseigneur, ne vous allarmez pas sitost de ce mot de Paix : elle est tellement difficile à faire, qu'il est mal-aisé qu'Alexandre VIII nous la donne dés son avènement au Pontificat : *Eia sudabit satis* (3). Auquel

1. C'est-à-dire qu'il chantera, comme Siméon, un cantique d'actions de grâces. (Voy. l'*Evangile selon saint Luc*, ch. I¹, vers. 29.)

2. Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido.
 (VIRG., *Georg.* I, 37.)

3. Jam id exploratum est. Eia ! Sudabis satis
 Si cum illo inceptas homine...
 (TERENT., *Phorm.* IV, III, 627).

cas j'ay dans l'esprit que plus vous auriez de part au projet, et mieux nous nous trouverions des assistances de la Fortune. Si Jupiter recueillait les voix (j'en reviens toujours à mon stile Poétique, et à quelque chose encore de plus chatouilleux; il n'est pas besoin que je m'explique icy d'avantage, vous voyez déjà où j'en veux venir), votre esprit et votre valeur auroient une ample matiere de s'exercer (1). Nous en parlions il y a deux jours, Du Vivier et moy. Il me pria de vous assurer de ses tres-humbles respects. Nous fismes des vœux tres-particuliers en vostre faveur. Ils n'étoient ouis que de quelques Idoles Chinoises, et du Destin qui apparemment les exaucera; car je n'y vois rien que de raisonnable. Pour peu que je vive encore, je pouray vous entendre dire : *Et quorum pars magna fui* (2). Ce seroit dommage que je mourusse avant l'accomplissement de ma Prophetie, non qu'on eust besoin de moy pour celebrer vostre gloire; mais j'exciterois à le faire les Malherbes et les Voitures. Y a-t-il encore au monde des Voitures et des Malherbes (3)? Bonnes gens, je ne vous puis voir, comme dit Maistre François dans (4) son livre (5). Si je ne répons de beaucoup de capacité pour ma part, je répons au

1. Allusion à la disgrâce du prince de Conti, qui n'obtint qu'avec peine de servir dans cette campagne comme simple volontaire. Voyez les *Mémoires de la cour de France pour les années 1688 et 1689*, par Madame de La Fayette, édit. de 1742, p. 165.

2. Virg., *Æneid.*, II, 6.

3. Cette phrase manque dans les *Œuvres postumes*, mais on la trouve dans les *Œuvres diverses*.

4. Ainsi dans les *Œuvres diverses*; de dans les *Œuvres postumes*.

5. Gens de bien, Dieu vous sauve et guard! Où estes-vous? Je ne vous peuz veoir. Attendez que je chausse mes lunettes. (*Pantagruel*, nouveau prologue du quart livre.)

moins de beaucoup de zèle, étant avec autant de passion que de profondeur de respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le tres-humble, tres-obéissant et tres-fidelle serviteur.

—

LETTRE XLI (1)

POUR MESDAMES

D'HERVART, DE VIRVILLE
ET DE GOUVERNET.

(1691.)

AUX MUSES.

*Intendantes du Parnasse,
Si de traits remplis de grace
Vos faveurs ornent les vers
Dont j'entretiens l'univers,
Aujourd'huy je vous implore :
Donnez à ma voix encore
L'eclat et les mesmes sons
Qu'avoient jadis mes chansons.
Toute la cour d'Amatonte*

1. Publiée pour la première fois dans les *Nouvelles OEuvres diverses de LA FONTAINE et Poésies de FRANÇOIS DE MAUCROIX*, 1820, in-8°, p. 102, d'après l'original autographe appartenant à M. Benjamin Delessert. Dans cette édition un *fac-simile* reproduit les vers par lesquels cette lettre commence.

Etant à Bois le Vicomte ,
Muses , j'ay besoin de vous .
Venez donc de compagnie ,
Par vos charmes les plus doux ,
Ressusciter mon génie .
Je sens qu'il va décliner ;
C'est à vous de luy donner
Des forces toutes nouvelles :
Car je veux louer trois belles ;
Je veux chanter haut et net
Virville , Hervar , Gouvernet .
J'en feray mes trois déesses ,
Leur donnant à ma façon ,
Et l'Amour pour compagnon ,
Et les Graces pour hostesses .
J'y joindray les menus Dieux
Qu'Hervar a pour satellites ,
De leurs troupes favorites
S'accompagnant dans les lieux
Où Lulli regne et Moliere .
Le sermon void rarement
Une telle fourmilie ;
Ce n'est pas leur élément :
Hervar alors congedie
Presque moitié de ces gens ;
A Venus , sa bonne amie ,
Les prestant pour quelque temps .
Tout en est plein dans l'ombrage
Qui n'eut jamais son pareil .
Il n'est forest ny bocage
Plus ennemis du soleil .
Dans ses réduits les moins sombres
Se cache aysément l'Amour .
Sous l'épaisseur de leurs ombres
Je pourrois bien quelque jour
Laisser mon cœur en ostage .
Le reste du composé

*Est l'estre le plus volage
Dont Dieu se soit avisé.*

Comme il y a long-temps que vous vous mêlez de mes affaires, vous savez aussi bien que moi que ce que je dis est véritable. S'il étoit possible que vous fixassiez le mercure pour quelques jours, je me hasarderai d'aller trouver les personnes dont il s'agit : mais de demeurer tranquille à Bois-le-Vicomte pendant qu'on répétera à Paris mon opéra (1), c'est ce qu'il ne faut espérer d'aucun auteur, quelque sage qu'il puisse être. Je resterai donc en un lieu où je vas et viens comme bon me semble, et où je puis cacher ma marche quand il me plaît : ce sera autant de danger que j'éviterai. Toutes muses que vous êtes, entreprendriez-vous de me préserver du péril à quoi je m'exposerois en m'allant enfermer dans un château où madame d'Hervart et ses nièces n'épargnent âme vivante, et me retiendroient par enchantement, contre tout droit d'hospitalité ? Que deviendrois-je avec mon humeur volage, et qui ne sauroit souffrir nul attachement ? Il me siéroit bien de faire là le passionné et le chevalier errant, moi qui ne serois pas reçu écuyer du moindre des héros de tous les livres d'Amadis.

*Oh ! si j'avois un empire,
Si j'étois roi du Pérou !...
Je vois qu'Hervart me va dire :
Votre souhait est bien fou.
Si vous aviez des couronnes,
Eh bien ! qu'est-ce que cela ?
Feriez-vous de nos personnes
La conquête à ce prix-là ?
Vienne Jupiter lui-même,
Et le dieu qui fait qu'on aime,*

1. L'Astrée.

*Ayant pour eux le Destin ,
Ils y perdront leur latin.*

Pour vous récompenser de vos vœux et vous payer de votre monnoie , voici ce qui vient de me venir dans la pensée :

*Oh ! si le dieu du Parnasse
Avoit inspiré Colasse (1)
Comme l'on dit qu'il a fait ,
La chose iroit à souhait.
Selon toutes les merveilles
Qu'on en dit présentement ,
Les yeux n'auroient nullement
A se moquer des oreilles.*

—
LETTRE XLII (2).

A MONSIEUR
LE CHEVALIER DE SILLERY

Ce 28 aoust 1692.

*Jamais nos Combattans n'ont été si hardis ;
Nos moindres Fantassins sont autant d'Amadis.
La presence du Roi , ses ordres , son exemple...
Quel Roi ! c'est aux neuf Sœurs de lui bâtir un Temple (3)*

1. Pascal Colasse , compositeur de la musique de l'opéra d'*Astrée*.

2. Publiée pour la première fois dans les *OEuvres postumes* , page 257.

3. On trouve ici une variante considérable , donnée en 1820 par M. Walckenaër , d'après une *Collection de pièces en vers et en prose , manuscrites et imprimées , sur la politique et la littérature , depuis 1690 jusqu'en 1723* , en 8 vol. in-4^o , appartenant à M. Delessert.

Je n'oserois prétendre à des desseins si hauts :
Ce prince , par lui-même animant nos héros ,

*Mon Art ne suffit pas pour de si hauts projets.
 Les soins, dis-je, du Prince animant ses Sujets,
 On prend des murs. Quels murs ! vrais remparts de la Flandre
 Qu'un autre que LOUIS seroit dix ans à prendre.
 Ah ! si le Ciel vouloit que nous eussions le tout !
 Quel pays ! vous voyez ses défenseurs à bout.*

Force, en très-peu de jours, le rempart de la Flandre,
 Namur, que d'autres rois seroient dix ans à prendre.
 Un mois a vu finir ces glorieux travaux ;
 D'expugnables murs, la saison conjurée,
 Cent états, rien n'a pu prolonger leur durée.
 Les vaincus sont heureux ; ces peuples, dans leur cœur,
 Souhaitent que Louis subjugué la contrée,
 Prince humain, sage maître et modeste vainqueur.

Dans toutes les relations qui nous sont venues du siège ,
 M. le duc a fait des choses extraordinaires ; il s'est trouvé
 à quatre attaques : trois où il étoit de jour, et une comme
 volontaire.

On sait que, dédaignant une commune gloire,
 Il s'est trouvé par-tout, et par-tout signalé ;
 Que par lui chacun a tremblé ;
 Qu'à ses côtés marchaient la Parque et la Victoire,
 Et que l'élite enfin des nourrissons de Mars
 S'est avec moins d'ardeur exposée aux hasards.
 Le roi des animaux, entouré de carnage,
 Pardonne rarement au chasseur abattu ;
 Maître de son courroux Bourbon s'est toujours vu,
 Quoique emporté par son courage.
 Quel plaisir à celui duquel il tient le jour !
 J'en tiens un beau présent, chacun m'en fait la cour ;
 Il m'a déifié, ma gloire atteint le faite ;
 Je touche maintenant l'Olympe de la tête.
 Quel que soit ce présent, se faut-il étonner ?
 Combien Condé sut-il donner,
 Dans le temps qu'il tint cour plénière,
 Pour une fête singulière ?
 Ce fut à Chantilly, séjour délicieux.
 Il s'y rendit plus d'une muse
 De ses bienfaits toute confuse.
 Chacun rapporta de ces lieux
 Force beaux dons, notables sommes,
 Condé payant comme les dieux
 Ce que l'on fait comme des hommes.

*Je n'en dirai pas plus ; nôtre Roi n'aime gueres
Qu'on raisonne sur ces matieres.*

Voilà bien des *Quels* entassez les uns sur les autres , et une figure bien repetée ; si faut-il pourtant l'employer encore sur ce qui regarde Monsieur le Duc (1).

*Quel Prince ! nous sçavons qu'il s'est trouvé partout ;
Que , dédaignant le bruit d'une valeur commune ,
Il s'est distingué jusqu'au bout :
Que Francœur , Jolicœur , Jolibois , la Fortune ,
Grenadiers , gens sans peur , vrais suposts de Césars ,
Avec moins de plaisir s'exposent aux hazards.
Tel on voit qu'un Lion , Roi de l'ardente plage ,
De sang et de meurtre altéré ,
Porte sur les Chasseurs un regard assuré ,
Et les fait du peril entrer tous en partage (2).*

*Je change en cet endroit de stile et de langage.
Ne vous semble-t-il pas que je m'en suis tiré
Ainsi qu'un Voyageur en des bois égaré ?
Il faut reprendre nos brisées.
Les Muses ne sont pas sur ce Prince épuisées.
Quel plaisir pour celui dont il reçût le jour !
Le bon sens et l'esprit , conducteurs du courage ,
Sont des CONDEZ enfin l'ordinaire appanage (3)
Moi , j'en tiens cent loüis , chacun m'en fait la cour.
Il a déifié ma veine.
Mes soins en valoient-ils la peine ?
Il ne s'en faut point étonner.*

1. Le duc de Bourbon.

2. On lit dans une copie autographe de La Fontaine , citée par M. Walckenaër :

*Et se tient fier d'être entouré
De mille marques de carnage.*

3. Dans la copie de La Fontaine :

Sont du sang des Condés l'ordinaire appanage.

*Que ne lui vit-on pas donner
 Dans le temps qu'il tint cour pleniere
 Pour une Feste singuliere ?*

*Chantilly fut la Scene, objet ⁽¹⁾ deliciaux.
 Sans que tout fust parfait, chacun fit de son mieux.
 Tous rapportèrent de ces lieux
 De grosses et notables sommes.
 Il a payé comme les Dieux
 Ce qu'ils ont fait comme des hommes.*

Il n'est bruit icy que de vôtre Prince. Tout le monde lui attribuë l'avantage que nous avons remporté au combat de Steinkerque. C'est là un fort beau sujet de Poëme : le caractere du Heros, l'action et les circonstances, il n'y manque rien que le bon Homere ou le bon Virgile, si vous voulez ; car, pour vostre Poëte, il ne faut plus vous y attendre : je suis épuisé, usé, sans nul feu, et ne sçay comme j'ay pû tirer de ma teste ces derniers Vers. Quand je dis que je suis sans feu, c'est de celui qui a fait les Fables et les Contes que je veux parler ; car d'ailleurs je ne suis pas avec moins d'ardeur que j'estois il y a dix ans, Monsieur, vostre tres-humble et tres-obéissant Serviteur et Poëte.

Ces Vers ont esté commencez incontinent après la prise de Namur et avant les dernieres actions de Monsieur le Duc. Je les ay continuez sur ce Plan, car que ce Prince me constituë toujourns en de nouveaux frais⁽²⁾ par de nouveaux témoignages de sa valeur : ni moy à l'âge de vingt-cinq ans, ni teste d'homme n'y suffiroit.

1. *Endroit*, dans la copie de La Fontaine.

2. Dans la copie de La Fontaine : avant les dernières actions de Monsieur le Duc à votre combat d'Enghien. On n'a pas sitôt loué une chose qu'il en vient une autre. Dites à ce Prince qu'il nous donne quelque relâche, car il nous constitue toujours en de nouveaux frais...

LETTRE XLIII (1).

A MONSIEUR DE MAUCROIX.

26 octobre 1694.

.

 J'espère que nous attraperons tous deux les quatre-vingts ans, et que j'aurai le temps d'achever mes Hymnes. Je mourrois d'ennui si je ne composois plus. Donne-moi tes avis sur le *Dies iræ, dies illa* que je t'ai envoié. J'ai encore un grand dessein où tu pourras m'aider. Je ne te dirai pas ce que c'est que je ne l'aie avancé un peu davantage.

LETTRE XLIV (2).

AU MÊME.

Tu te trompes assurément, mon cher Ami, s'il est bien vrai, comme Monsieur de Soissons (3) me l'a dit, que tu me croyes plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage, mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assûre que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenois, il me prit, au milieu de la ruë du Chantre, une si grande foiblesse, que je crûs veritablement mourir. Ô mon cher, mourir n'est rien; mais songes-tu que je vais comparoître devant Dieu? Tu sais comme j'ai vécu. Avant

1. Publiée pour la première fois en 1710, dans les *Œuvres posthumes de Maucroix*, page 348, en note.

2. Publiée pour la première fois dans les *Œuvres diverses*, t. II, p. 167.

3. Fabio Bruslard de Sillery.

que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi.

10 février 1695.

LETTRE XLV (1).

RÉPONSE DE M. DE MAUCROIX.

14 février 1695.

Mon cher ami, la douleur que ta dernière lettre me cause est telle que tu te la dois imaginer. Mais en même temps je te dirai que j'ai bien de la consolation des dispositions Chrétiennes où je te vois. Mon très-cher, les plus justes ont besoin de la miséricorde de Dieu. Prends-y donc une entière confiance, et souviens-toi qu'il s'appelle le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. Invoque-le de tout ton cœur. Qu'est-ce qu'une véritable contrition ne peut obtenir de cette bonté infinie ? Si Dieu te fait la grace de te renvoyer la santé, j'espère que tu viendras passer avec moi les restes de ta vie, et souvent nous parlerons ensemble des miséricordes de Dieu. Cependant, si tu n'as pas la force de m'écrire, prie M. Racine de me rendre cet office de charité, le plus grand qu'il me puisse jamais rendre. Adieu, mon bon, mon ancien et mon véritable ami. Que Dieu, par sa très-grande bonté, prenne soin de la santé de ton corps et de celle de ton ame.

1. Publiée pour la première fois dans les *OEuvres posthumes* de Maucroix, page 347.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME III.

LES AMOURS DE PSICHÉ ET DE CUPIDON.

	Pages.
Préface.	9
Livre I	15
Livre II.	91

FRAGMENS DU SONGE DE VAUX.

Avertissement.	181
Chapitre I	187
Autre fragment	190
Avanture d'un saumon et d'un esturgeon.	206
IV	209
V.	214
VI	218
VII.	220
VIII.	228
IX	230.

OPUSCULES EN PROSE.

Dédicace des Fables nouvelles et autres poésies . . .	237
Remerciment à l'Académie françoise.	241

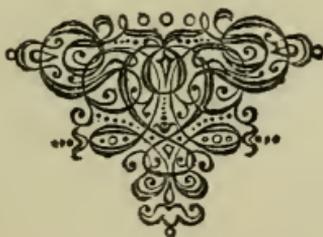
	Pages.
Comparaison d'Alexandre, de César et de Monsieur le Prince	247
Préliminaires des Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine.	266

LETTRES.

Lettre I. A monsieur Jeannart	279
II. Au même.	280
III. Au même	281
IV. Au même	282
V. Au même.	283
VI. Au même	284
VII. Au même.	285
VIII. A M**	288
IX. A M. Fouquet.	289
X. Au même.	296
XI. A M. de Maucroix.	301
XII. Au même	308
XIII. A M. Fouquet.	309
XIV. A Madame de La Fontaine	311
XV. A la même	315
XVI. A la même.	323
XVII. A la même.	330
XVIII. A la même	338
XIX. A la même.	356
XX. De Colbert à La Fontaine.	364
XXI. A. M. Bafoy.	365
XXII. A Madame la duchesse de Bouillon. . .	366
XXIII. A Mademoiselle de Chanmeslay. . . .	367
XXIV. A la même	369
XXV. A M. Simon de Troye.	370
XXVI. A M. Racine	373
XXVII. A M. de Bonrepaux.	376
XXVIII. Au même.	378
XXIX. A Madame la duchesse de Bouillon. . .	385
XXX. Réponse de M. de Saint-Evremont. . .	391
XXXI. Réponse à M. de Saint-Evremont. . .	395

CONTENUES DANS CE VOLUME. 447

	Pages*
Lettre XXXII. Au Père Bouhours.	402
XXXIII. A M. l'abbé Verger.	403
XXXIV. Réponse de M. l'abbé Verger. . . .	408
XXXV. A Madame ***	412
XXXVI. A la même.	414
XXXVII. A S. A. S. Mgr le prince de Conty. .	415
XXXVIII. Au même.	419
XXXIX. A S. A. Mgr le duc de Vandosme. .	425
XL. A S. A. S. Mgr le prince de Conty. . .	430
XLI. Pour Mesdames d'Hervart, de Virville et de Gouvernet.	436
XLII. A M. le chevalier de Sillery.	439
XLIII. A M. de Maucroix.	443
XLIV. Au même	443
XLV. Réponse de M. de Maucroix.	444





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

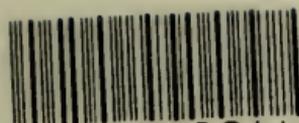
Date due

For failure to return a book or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

--	--	--	--	--



a39003



003327334b

CE PG 1806

1857 V003

C00 LA FONTAINE, OEUVRES CO

ACC# 1375342

